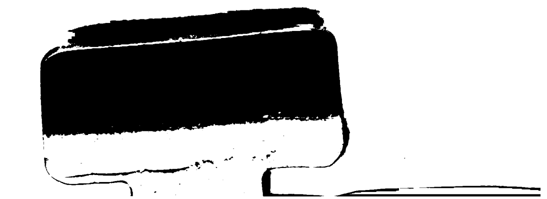


BIBLIOTHÈQUE FRANÇAISE

DIRIGÉE PAR

FORTUNAT STROWSKI

MADAME DE GIRARDIN



MADAME ÉMILE DE GIRARDIN

D'après T. Chassériau.

BIBLIOTHÈQUE FRANÇAISE

XIXe SIÈCLE

Mme DE GIRARDIN

TEXTES CHOISIS ET COMMENTÉS

PAR

JEAN BALDE



PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE (6e)

DISPOSITIONS TYPOGRAPHIQUES

ADOPTÉES POUR LA COLLECTION

DANS LE TEXTE

Les biographies, notices et commentaires sont imprimés en gros caractères.

Les citations et les extraits sont imprimés en petits caractères.

Les extraits qui se rapportent à un ouvrage important et qui forment un tout sont signalés, en haut de la page, par un double trait qui encadre le titre courant.

DANS LA TABLE DES MATIÈRES

Les titres et les sommaires des chapitres sont imprimés en *italique.*

Les titres des extraits et des citations sont imprimés en romain.

PRÉFACE

Mme de Girardin est née en 1804 et morte en 1855 Jeune fille, elle a vu le règne de Louis XVIII, celui de Charles X; elle a assisté au réveil brillant de la vie de société que favorisait la Restauration; en même temps, amie des poètes, poète elle-même, elle a joué un noble rôle dans la renaissance littéraire qui s'est produite aux environs de 1820. Recherchée dans les salons pour son talent et sa beauté, louée par les jeunes gens enthousiastes qui « méditaient une poésie nouvelle », elle s'est associée à tout ce qu'il y avait de plus délicat et de plus généreux dans la société de son temps.

En 1831, elle quitte son nom de jeune fille: Delphine Gay, qu'elle a rendu célèbre; elle épouse M. de Girardin. Une nouvelle phase s'ouvre dans sa vie, et aussi dans la vie du siècle. Sous la monarchie de Juillet, la fermentation poétique et chevaleresque des années précédentes décroît promptement, les sentiments baissent. Auprès d'un mari que passionnent la politique et les affaires, Mme de Girardin n'ignorera rien de ces changements. Son esprit d'observation s'exerce et s'aiguise. Elle voit toute l'époque, ses mœurs, ses travers; et au jour le jour, sa plume vive et spirituelle en fait la chronique.

Mais Mme de Girardin ne nous intéresse pas seulement

comme témoin du siècle et comme écrivain. Elle sut rester femme, elle sut créer, puis retenir des amitiés qui à elles seules sont toute une gloire. Dans les belles années de sa jeunesse, elle s'était liée avec Hugo, Lamartine, Gautier, l'élite même de son temps. Jusqu'à sa mort, elle fut entre eux « un trait d'union »; elle les défendit, elle les consola; elle continua au milieu d'eux « toutes les grandes traditions de la pensée et de la France ». Aussi fut-elle entourée d'incomparables affections. Heureuse femme! Déjà si belle, si enchanteresse, comme ses amis nous la font encore plus admirable! Nous tâcherons de la peindre telle qu'ils la voyaient quand ils lui disaient :

Vous avez la splendeur des astres et des roses ;
Ce que dit votre bouche étincelle en vos yeux.

MADAME DE GIRARDIN

CHAPITRE PREMIER

DELPHINE GAY JUSQU'A SES PREMIERS SUCCÈS

I. Delphine Gay, sa mère et son milieu. — II. L'enfance et l'éducation de Delphine Gay. — III. Les premiers poèmes.

I

Delphine Gay est née à Aix-la-Chapelle, le 6 pluviôse de l'an XII (26 janvier 1804). Dès son entrée dans la vie, elle paraît privilégiée. Son père, receveur général dans le département de la Roër, jouissait d'une situation importante. Elle avait trois sœurs et un frère aînés, mais l'animation de ce foyer, son originalité, c'était la mère.

Mme Gay, née Marie-Françoise-Sophie de Lavalette, s'est fait un renom comme femme de lettres; et cela sans que le travail l'absorbât jamais. Ainsi que l'a dit Sainte-Beuve, « elle était bien autre chose qu'une femme qui écrivait, c'était une femme qui vivait, qui prenait part à toutes les vogues du monde ». De son père, homme distingué, dépensier de la maison de Monsieur (plus tard Louis XVIII), elle tenait la promptitude d'intelligence, le goût très vif de la vie de société. « Le père, raconte Gautier, comme pour lui donner le baptême de l'esprit, la fit embrasser à

l'âge de deux ans par le vieux Voltaire, momifié dans sa gloire. » Est-ce dans ce baiser, si près « des rides sarcastiques », qu'elle prit vraiment l'esprit, l'étincelle? Quoi qu'il en soit, d'un bout à l'autre de sa carrière, elle est railleuse, preste, de tour enjoué.

Par son père, Mme Gay était donc Française au sens le plus brillant du mot; mais par sa mère, Francesca Peretti, elle avait du sang italien. Chez ses ancêtres florentins elle avait pris, avec la beauté, la flamme du cœur, la passion des arts. Elle jouait de la harpe en virtuose « comme si elle n'eût pas eu le plus joli bras du monde »; elle chantait, elle avait un talent d'accompagnatrice. Mehul avait été son professeur; les plus grandes cantatrices de son époque furent ses amies, presque toujours ses obligées. Mais tous ces goûts artistiques, toutes ces relations séduisantes n'absorbaient pas son activité. Elle avait tant d'activité, tant de besoin de se dépenser! Elle montait à cheval, elle jouait au billard, elle dansait et « avec une telle perfection que l'on se hissait sur les banquettes pour la regarder ».

Sa jeunesse traversa toutes sortes d'agitations. Mariée en 1793 à un agent de change, M. Liottier, puis divorcée, puis remariée à M. Gay, elle avait fait ses débuts dans le monde enfiévré du Directoire. Avec Mme Récamier, Mme Tallien, Mme de Beauharnais, elle fut parmi les *beautés* célèbres. Et à ce moment, quelle confusion dans la société! Partout le désordre, la spéculation, une sorte d'ivresse dans le plaisir. Mme Gay, qui avait une vitalité puissante, n'en éprouva aucune gêne. Cette époque resta même dans son souvenir comme « sa date favorite ». En 1818, elle en conta avec verve les incohérences et les griseries dans « Les malheurs d'un amant heureux ».

Après son second mariage, nous retrouvons Sophie Gay à Aix-la-Chapelle. Son mari, receveur général du département de la Roër, y mène la vie luxueuse des hauts fonctionnaires. Quant à elle, elle a gardé sa terrible franchise d'idées et de termes. Elle *fait scène* comme par le passé et avec parfois des mots de Molière. Vis-à-vis de l'empereur

lui-même, elle n'abdiquera rien de sa hardiesse. Gautier rapporte à ce sujet une anecdote caractéristique : « C'était chez la princesse Borghèse; l'empereur traversait les salons, cherchant, suivant sa coutume, à intimider les femmes. Arrivé près de Mme Gay et dardant sur elle un regard d'aigle, il lui poussa d'un ton marqué d'insolence cette question soudaine : — Vous écrivez, vous? Qu'est-ce que vous avez fait depuis que vous êtes dans ce pays-ci? — Trois enfants, Sire. Le César, qui s'attendait à des titres de romans, sourit et passa. »

Et Gautier d'ajouter : « L'un de ces trois enfants fût Mme de Girardin; c'était encore bien littéraire. »

II

Delphine naquit, nous l'avons dit, « au plus beau matin du soleil de l'Empire ». Peut-être fut-elle vraiment baptisée, comme le veut sa légende, sur le tombeau de Charlemagne. Ce qui est sûr, c'est qu'elle reçut au baptême ce nom de Delphine — le plus romanesque qui fût alors — qu'elle devait porter comme une couronne.

Pendant ses premières années, et aussi pendant son adolescence, elle vécut à Aix-la-Chapelle, mais fit de fréquents séjours à Paris. Aix-la-Chapelle, avec ses vieilles rues aux toits dentelés, ses beffrois massifs et ses murailles carolingiennes, a certainement influé sur sa sensibilité enfantine. Naître dans la ville de Charlemagne, grandir à l'ombre de ses tours, de ses nobles ruines enchevêtrées, c'est un beau destin. Et puis les bords du Rhin sont la patrie des Walkyries, des rêves guerriers. De là, peut-être, ce qu'il y eut de si chevaleresque dans la nature de Delphine Gay. Le temps, d'ailleurs, se prêtait à cette formation d'amazone; alors qu'elle s'éveillait à la vie, l'air était plein d'échos glorieux : c'était l'Empire, l'honneur, les victoires. Tout cet orgueil la pénétra, la fit enthousiaste.

Tandis que ces émotions flottaient autour d'elle, s'insinuaient dans ses replis d'âme, sa mère l'initiait déjà à la vie mondaine. Comme Mme de Staël, elle a grandi dans un salon; et ce salon ne manquait ni de nouvelles, ni d'animation. A Aix-la-Chapelle, les allants et venants étaient nombreux. Chaque année, au moment de la saison d'eaux, il n'était pas de personnage distingué, pas d'artiste surtout qui ne tînt à paraître chez le Receveur général. Et quelle gaîté, que de railleries dans ce cercle! Non seulement Mme Gay ne recevait pas les ennuyeux, mais elle les chansonnait en couplets très vifs, toutes portes closes bien entendu; les bévues des uns et des autres fournissaient de gaîté les soupers intimes.

Malheureusement, les situations officielles réclament plus de prudence et d'habileté. Les traits d'esprit de Mme Gay étaient commentés, divulgués avec malveillance; et ce fut l'un d'eux qui provoqua, dans les dernières années de l'Empire, la disgrâce du Receveur général. De ce fait, la famille se trouvait ruinée, livrée aux difficultés de la vie.

M. Gay resta à Aix-la-Chapelle, où il essaya de fonder une maison de banque; quant à sa femme, elle vécut surtout à Paris, où l'attiraient ses relations et son désir de s'adonner à des occupations littéraires.

D'ailleurs, au temps de sa prospérité, elle n'avait jamais manqué de revenir à Paris. Elle y avait de si charmants amis et de si illustres! C'étaient le baron Gros, le baron Gérard, Carle Vernet, le comte de Forbin, « l'élégance même », tant d'autres encore, « tous les beaux de la littérature et du monde ». En outre, depuis sa disgrâce, elle était passée dans l'opposition, et les mécontents fréquentaient chez elle. Ils s'y délassaient de leurs rancunes, surtout quand Duval ou Picard animaient le cercle de leur verve. Sophie Gay, qui connaissait de longue date ces deux hommes d'esprit, les aimait pour leur gaîté franche, un peu gauloise, pour leurs traditions de bonne comédie. Un jour, pour la fête d'Alexandre Duval, elle fit jouer une petite pièce impromptue dont les acteurs étaient Boieldieu, le

prince de Chimay, Alvimare et Talma lui-même, Talma qui pour la première fois de sa vie fit « un rôle bouffe ».

Voilà ce que pouvait être une réunion chez Mme Gay; mais pour en deviner l'attrait, le plaisir excitant, c'est elle-même qu'il faudrait voir, avec « ces yeux bruns illuminés d'intelligence, cette bouche qui semblait se reposer d'un trait d'esprit dans un sourire, ce visage éclairé d'une sympathique franchise, ce cou, cette poitrine et ces bras de statue qui ont été célèbres ». Surtout il faudrait ressusciter son animation, l'imprévu de son geste, de sa repartie...

Que penser de ce milieu, sinon qu'il était exceptionnellement lettré, vivant et varié. De là chez les enfants, chez Delphine surtout, la plus richement douée, cet épanouissement, cette joie de vivre. Avec sa beauté et ce qu'elle promettait de talent, elle ne fut jamais que fêtée. Cela pouvait être dangereux pour elle; par bonheur, sa noble nature, naïve et fière, n'était pas sensible à la vanité. Elle nourissait bien d'autres rêves; et ces rêves, confus encore mais grands et purs, la préservaient.

Et puis, à certains égards, elle trouvait chez sa mère de beaux exemples. Mme Gay ne vivait pas uniquement la vie factice des salons. Depuis sa ruine, elle écrivait; elle montrait bien ses solides qualités de courage en même temps que la délicatesse de ses talents. D'ailleurs sa plume était déjà experte. En 1802, au plus beau temps de sa prospérité, elle avait débuté dans les lettres par une apologie de Mme de Staël. La même année, son premier roman, *Laure d'Estell*, avait paru sans sa signature. Puis onze ans s'étaient écoulés. Ce fut en 1813 que Mme Gay revint aux travaux littéraires et cette fois sérieusement, pour tirer profit de sa plume. Jusqu'à sa mort, elle en usa pour les œuvres les plus diverses : romans romanesques, comédies, opéras-comiques, romans d'histoire, feuilletons. Ses filles ne la virent pas seulement le soir, entourée d'amis et excitée par le plaisir; elles la virent aussi raturant des feuilles, corrigeant des épreuves, calculant ses maigres ressources; et, à travers tout cela, toujours courageuse, toujours gaie, toujours au-dessus de la mauvaise fortune.

Voilà les leçons qu'elle donne à ses filles. Aussi n'en fera-t-elle pas de petites bourgeoises, mais des femmes énergiques, spirituelles, et qui mettront les joies de l'esprit plus haut que les satisfactions matérielles.

Et avec tout cela, dans l'âme de Delphine, il y avait le don de la poésie.

III

Delphine Gay n'avait que quatorze ans quand la poésie s'éveilla en elle. Ce fut à la campagne, par un jour d'automne, « alors qu'elle se promenait solitaire dans une allée de grands arbres ». Mais est-ce seulement la nature qui détermina cette éclosion? En cette année 1818, et à l'automne précisément, elle avait vu le congrès d'Aix-la-Chapelle. Pour les souverains, pour les diplomates, les fêtes naissaient de toutes parts. Chez Mme Gay, Sophie Gail était accourue; Sophie Gail, sa collaboratrice, la musicienne accomplie. Toutes deux, la « Sophie de la parole » et la « Sophie de la musique », allaient de succès en succès. Un petit opéra-comique de leur composition, *la Sérénade*, faisait l'ornement des galas. Bref, la maison était sens dessus dessous, et tout en faisant office de « secrétaires et de servantes », les petites filles devaient avoir la tête tournée. Peut-être Delphine rêva-t-elle aussi les louanges, les acclamations? Peut-être connut-elle à ce moment quelque exaltation juvénile? Du moins sa mère, mise au courant de ses espérances, lui donna-t-elle de sages conseils : « Si tu veux qu'on te prenne au sérieux, donnes-en l'exemple, étudie la langue à fond; pas d'à peu près, montres-en à ceux qui ont appris le latin et le grec, et puis n'aie dans ta mise aucune des excentricités des bas-bleus; ressemble aux autres par ta toilette et ne te distingue que par ton esprit. En un mot, sois femme par la robe et homme par la grammaire. »

Ce fut tout ce qu'elle essaya pour décourager la vocation de sa fille; déjà sans doute celle-ci lui disait :

En vain dans mes transports ta prudence m'arrête,
Ma mère, il n'est plus temps...

D'ailleurs Mme Gay, si prompte à découvrir le talent, voyait croître ces dons précoces avec une joie grandissante. Loin de prendre ombrage, de s'inquiéter dans son amour-propre, elle voulait que cette dernière fille fût tout son orgueil. Elle lui faisait réciter des vers, le soir, aux amis lettrés de son salon. Elle invitait les jeunes poètes; de nouvelles figures, illuminées de flamme intérieure, apparaissaient chaque jour chez elle. C'était l'aurore, c'était le printemps.

Mme Gay habitait alors rue Neuve-Saint-Augustin, n° 12, tout près de l'hôtel de Richelieu où descendaient Lamartine et Guiraud quand ils venaient à Paris. Ce jeune Guiraud, vif, remuant, de parler gascon, n'avait pas encore écrit *le Petit Savoyard;* mais il composait des vers agréables, très purs de forme. Avec Soumet, avec Ressé-guier, il était l'honneur de cette brillante pléiade toulousaine qui voulait conquérir Paris. A leurs odes, leurs élégies, les Jeux Floraux prodiguaient les fleurs. Vraiment c'étaient de charmants poètes; entre eux rien que désintéressement et affection. Le succès de l'un faisait l'orgueil de tous. Ils se couronnaient les uns les autres, ils s'apportaient les nouveaux lauriers. Quand paraissaient des vers de Guiraud, Soumet ne courait-il pas chez de Latouche, chez Deschamps? Il leur eût retiré des mains ses propres ouvrages; tous les éloges, il les voulait pour son ami. Mais, quoi qu'il fît, il n'en était pas moins l'étoile du groupe, le « grand Alexandre ». Dès la fin de l'Empire, son élégie *la Pauvre fille* l'avait fait célèbre et lui avait ouvert les salons.

Tous ces poètes furent accueillis à bras ouverts, maternellement, par Sophie Gay; et c'est naturel. Elle aimait tant le succès des jeunes! Suivant le mot de Gautier : Tout ce qui avait de l'avenir débuta chez elle, car per-

sonne ne devinait le mérite comme Mme Gay. » Et elle savait si bien se dévouer à ses protégés! Ses admirations, ses enthousiasmes, elle voulait les faire partager. Elle y réussissait toujours. Que Soumet, souffrant et découragé, vienne lui lire une pièce nouvelle ou quelques scènes de tragédie, tout de suite elle est transportée. Elle lui ordonne de s'enfermer, de ne pas perdre une heure. Elle lui prodigue à pleines mains, avec une exaltation généreuse, cette chaleur de sympathie dont les poètes ont tant besoin. Elle prétend que ses « néophytes marchent trop lentement à la gloire ». Entre temps, voilà qu'elle leur découvre de « bons et solides libraires », et Soumet, ébloui, reconnaissant, d'écrire à Guiraud : « C'est une sensitive poétique que cette femme-là. »

Pour Delphine, ces jeunes poètes sont des amis. Soumet lui amène Victor Hugo. Elle n'a que seize ans quand elle se retrouve avec Vigny, Saint-Valry, de Latouche dans le salon d'Emile Deschamps; puis elle va rêver à Villiers-sur-l'Orge, dans une petite propriété de ses parents. Les poètes connaissaient bien le chemin de cette solitude. Pour les appeler, la mère avait des mots charmants, elle écrivait à Guiraud : « J'espérais que ce beau temps vous donnerait un peu l'envie *de campagner* et que vous viendriez nous dire de ces vers que nous aimons tant à écouter entre le bois et la prairie. » En 1822, quand ce même Guiraud venait de faire représenter sa grande tragédie *les Machabées*, voici les lignes qu'il recevait : « Delphine veut que je vous parle de son ravissement et de son admiration. Quand vous aurez assuré votre premier triomphe par une ou deux représentations, vous devriez bien venir vous faire couronner par notre parterre de Villiers. »

En cette même année 1822, le « parterre de Villiers » pouvait fêter le premier succès de Delphine. Comme il est d'usage, l'Académie française avait proposé aux poètes un thème. C'était : *Le dévouement des médecins français et des sœurs de Sainte-Camille pendant la peste de Barcelone.* Pour une jeune fille d'âme aimable et pure, toute pénétrée de Racine et de Chateaubriand, c'était une belle occasion de

se distinguer. Delphine avait donc loué les sœurs de Sainte-Camille et à travers elles les vertus chrétiennes, avec infiniment de délicatesse et de grâce. Le rapporteur — M. Villemain — fit grand éloge « du charme et de la perfection de divers passages »; et bien que le sujet n'eût été traité qu'incomplètement, l'ouvrage obtenait une mention exceptionnelle.

Si ce poème séduisit tout de suite, s'il fit couler d'abondantes larmes — à commencer par celles des juges — c'est qu'il n'apportait aucune de ces nouveautés qui créaient alors tant de discordes. Et les classiques se délectaient : rien que « des chants purs et faciles, des expressions justes et naturelles », écrivait Auger à la jeune fille. Il faut tout dire : parmi ces expressions justes et naturelles, nous relevons, nous, bien des termes nobles, des tours apprêtés. Ce que les classiques de 1820 appelaient la simplicité n'était qu'une simplicité de convention. C'était le temps où les mots nobles, les périphrases, bien qu'à la veille du grand combat, semblaient à peine menacés. Car les mots nobles étaient encore recommandés comme une élégance; les législateurs du Parnasse dressaient des listes de ce genre :

Au lieu de : cheval — on dit : coursier;
Au lieu de : colère — on dit : courroux;
Au lieu de : crime — on dit : forfait;
Au lieu de : hommes — on dit : mortels; etc...

Suivaient *l'hymen, l'esquif, le char* et les autres mots poétiques; c'était avec ces mots poétiques que les pseudo-classiques composaient leurs plus belles métaphores.

Entre 1820 et 1825, les plus grands poètes eux-mêmes ne parviennent pas à rejeter complètement cette phraséologie démodée. Lamartine laisse bien entrer dans ses vers *la flèche qui vibre, le char de l'Aurore.* En 1823, dans *Dolorida,* Vigny, qui songe au mot chemise et n'ose le dire, décrit autour de ce terme vulgaire une pudique périphrase. Quant à Soumet et ses disciples, ils n'étaient que des poètes de transition; ils hésitaient, ils manquaient de cette inspiration spontanée, instantanément grandissante

qui crée soudain une forme personnelle, des images neuves. Quand le miracle intérieur manquait, ils recouraient à la rhétorique; et leur rhétorique, dans les pièces de concours surtout, c'était un peu celle de Lefranc de Pompignan, de Lebrun, de J.-B. Rousseau.

Delphine Gay admirait Soumet. Il était son modèle, son initiateur. Cela se sent bien dans sa grande pièce sur le dévouement des sœurs de Sainte-Camille. Le poème, régulier de forme, commençait par une invocation à la Vierge, aux Séraphins et à tous les habitants des cieux. Il y a là des *robes d'azur*, des *bandeaux de feu* et des *palmes* de bien mauvais goût. Comme tous les poètes de son temps, même les plus grands, Delphine Gay a « manqué son ciel »; mais, le prélude achevé, la jeune fille avouait sa jeunesse et s'en excusait avec un vrai charme.

LES SŒURS DE SAINTE-CAMILLE

Non, pour un tel sujet je suis trop jeune encore,
Il faut, pour vous chanter, une voix plus sonore,
Hippocrates français ! O mortels généreux !
Plus grands que les martyrs vous êtes moins heureux ;
Aux yeux de l'univers ils marchaient au supplice,
De leur sublime effort la gloire était complice ;
Mais vous, sous l'humble toit prodiguant vos secours,
Sans faste à l'indigent vous immolez vos jours.
Quel exemple frappant dans le siècle où nous sommes !
Ils mouraient pour un Dieu, vous mourez pour des hommes;
Et vous n'avez pour prix d'un si beau dévouement
Que nos éloges vains, nos regrets d'un moment.
A l'implacable mort arrachant sa victime,
Pacifiques héros, vous triomphez sans crime !
Ces modestes vertus qui vous ouvrent les cieux,
Des femmes sont aussi des trésors précieux.
Nous avons avec vous des destins sympathiques :
On dit (1) que nous savons des paroles magiques

(1) M. DE CHATEAUBRIAND, *Génie du Christianisme.*

Qui, telles que vos soins, endorment les douleurs.
Pourquoi la douce voix qui sait tarir les pleurs
Ne peut-elle entonner les hymnes à la gloire?

Et elle entonne l'hymne à la gloire des deux modestes sœurs de Sainte-Camille; elle trouve, pour les dépeindre, des vers d'une rare fermeté :

Comme on fuit le péril, ces femmes l'ont cherché.

Puis vient le récit touchant du voyage, l'arrivée dans Barcelone en deuil; pour décrire cette désolation, ne se souvient-elle pas d'Andromaque et de Troie livrée au pillage? Dans ce morceau, voyez les réminiscences raciniennes :

Quel spectacle à leurs yeux s'offre de toutes parts!
Des spectres, des lambeaux sur les chemins épars,
Des mourants arrachés de leurs couches sanglantes,
Traînant leurs corps meurtris sur les dalles brûlantes,
Des cadavres infects, dans un sang noir baignés...

Et la touchante histoire se déroule, voici les bonnes mains offrant « le baume adoucissant ». Enfin la colère de Dieu s'apaise, le calme renaît; dans le tableau suivant, le tableau du retour, c'est le *Génie du christianisme* qui a suggéré l'inspiration :

Le rosaire à la main, l'œil baissé vers la terre,
On les vit, en priant, rentrer au monastère.
C'est là que, chaque jour, ces charitables sœurs,
D'un saint recueillement savourant les douceurs,
Et de tous leurs bienfaits écartant la mémoire,
Vont d mander à Dieu le pardon de leur gloire.

Le pardon de leur gloire! Quel trait final, quelle trouvaille! Et que ce vers favorisa les compliments! Non seulement les deux partis pardonnaient à Delphine Gay sa jeune gloire, mais ils la revendiquaient d'enthousiasme; les classiques, nous l'avons vu, ne lui marchandaient pas les

louanges; quant aux amis, les jeunes poètes, ils ne chantaient plus que leur Corinne; Belmontet disait :

Une grâce enivrante à sa beauté se mêle,
Et ses chants inspirés sont gracieux comme elle ;
Déjà d'une couronne ornant ses blonds cheveux,
Son jeune et beau génie a fait plus que nos vœux.

Et Jules de Rességuier, « son aimable troubadour, » s'écriera bientôt :

Homère en la voyant, Homère aurait chanté.

CHAPITRE II

LES TRIOMPHES

DELPHINE GAY « MUSE DE LA PATRIE »

I. Le premier cénacle. — II. Delphine Gay chez Mme Récamier. — III. Chez la duchesse de Duras. — IV. Les grandes improvisations. — V. Voyage en Italie.

I

Ce fut ainsi que Delphine Gay prit le rôle de Muse au premier Cénacle.

Le premier Cénacle, quel foyer d'art et de lyrisme, quel centre d'activité poétique! Mais qu'était-ce au juste? Une amitié, une association spontanée. Si son histoire est un peu confuse, c'est que les poètes étaient jeunes, les théories bien inconsistantes. A ce moment, certaines tendances chevaleresques et religieuses flottaient dans les âmes : Soumet essaya de les rassembler.

Au début de l'année 1823, Soumet était une sorte de demi-dieu ». En novembre 1822, il avait remporté deux grandes victoires : à la Comédie-Française avec *Clytemnestre* et à l'Odéon avec *Saül*. Cette dernière pièce, très attaquée par les classiques, fut ardemment défendue par V. Hugo. A la faveur de ces discussions, Soumet parut vraiment « le maître »; Hugo, Vigny, Jules de Rességuier lui dédiaient des vers, les jeunes poètes ne demandaient qu'à se rallier autour de son nom.

Ce fut à ce moment propice que *la Muse française* fut fondée. Emile Deschamps, qui en eut l'idée, fit part d'abord de son dessein aux deux grands amis, Soumet et Guiraud. Ils convinrent ensemble que la jeune école poétique ne pouvait se passer d'une revue. Le *Conservateur littéraire,* qui avait cessé de paraître en mars 1821, n'avait pas été remplacé et une publication de ce genre était appelée à rendre les plus grands services. Ainsi d'accord sur la tentative, les trois fondateurs de la première heure cherchent des alliés. Ils s'adressent d'abord à Hugo, qui accepte « par amitié »; puis Vigny, Saint-Valry, Desjardins sont aussi conquis : la pléiade a ses sept étoiles.

Lamartine refusa de collaborer. Il n'aimait pas « les doctrinaires de la poésie »; d'ailleurs, pour chanter, il n'avait pas besoin de chapelle.

Cette *Muse française,* qui devait rassembler tant de beaux élans, parut du 28 juillet 1823 au 15 juin 1824. Ce fut Deschamps surtout qui s'y dévoua. Avant le lancement, il s'était heurté à bien des difficultés : il lui fallait des abonnés, des cotisations, un libraire; mais Sophie Gay était à Paris et lui vint en aide. Ce fut elle qui le mit en rapport avec Ambroise Tardieu, l'éditeur qui avait imprimé le fameux poème de Delphine : *Dévouement des sœurs de Sainte-Camille.* Le premier numéro parut enfin, et tout de suite le succès se dessina, les collaborateurs affluèrent. Il vint des « vieux », comme Nodier, Chênedollé, Baour-Lormian, Guttinguer; il vint surtout beaucoup de jeunes : Gaspard de Pons, Jules Lefèvre, Jules de Rességuier, bien d'autres encore; quelques femmes enfin, dont Mmes Dufrénoy, Tastu, Desbordes-Valmore. Entre toutes ces muses, Delphine Gay se distinguait par « sa figure héroïque », elle était la plus admirée.

Que voulaient-ils faire, tous ces poètes? Oh! ils ne le savaient pas de façon précise. Leur groupe s'était formé trop vite et comprenait trop de natures diverses pour avoir une vraie cohésion. D'une façon générale, les opinions étaient timides, peu arrêtées; mais si les idées manquaient de force, l'état d'âme était magnifique. Tous aper-

cevaient une tâche immense, nos grandes gloires à chanter, le « feu sacré de la poésie » à rallumer dans la patrie. Eux, simples poètes, en général pauvres, sans place élevée dans la société, ils voulaient réveiller les âmes, faire leur pays plus noble et plus grand.

Pour définir leurs traits communs, c'étaient de très jeunes gens, impressionnés par les littératures du nord et en ayant retenu un certain idéal chevaleresque; des jeunes gens émus par la gloire, amoureux de la France et intimement touchés par la suavité de la religion; de jeunes âmes enfin qui s'étaient ouvertes aux plus beaux jours de l'Empire et qui en avaient gardé un reflet, un éblouissement intérieur. Si bien qu'elles se sentaient élues pour de grandes choses.

La *Muse* débutait donc sous d'heureux auspices; pour parrain, elle avait M. de Chateaubriand, pour frontispice, une vignette représentant le génie du mal rejeté des cieux. Cependant, moins d'un an après, sa carrière était achevée. C'est que son grand homme lui avait fait défaut. Soumet, au lieu de se porter en avant, n'avait plus songé qu'à l'Académie. Au printemps de 1824, sa candidature était posée et, le 25 novembre, il était élu; dans l'intervalle, sur sa demande, la pauvre *Muse* trop compromettante s'était retirée du combat. Mais elle avait publié la *Dolorida* de Vigny, des vers religieux de Delphine Gay; surtout, elle avait été un essai « de cette fraternité poétique si douce et si noble entre rivaux ».

Après la défection de Soumet, la jeune école, toujours bien mêlée, bien hésitante, se groupa autour de Nodier.

Précisément, en janvier 1824, Nodier avait été nommé bibliothécaire de l'Arsenal. Et en avril, quand il prit possession de son nouvel appartement, il en laissa les portes ouvertes. On y entrait comme au moulin. Aussi, quelles causeries étincelantes, le dimanche soir, dans le salon blanc aux rideaux de casimir rouge! Ce Nodier long, « efflanqué, » avait l'esprit vif, l'imagination fantaisiste et le cœur toujours accueillant; c'était un conteur incomparable et

qui se plaisait dans le merveilleux, c'était le meilleur des amis. Puis il y avait tant de cordialité chez sa femme, tant d'amabilité chez sa fille, cette charmante Marie Nodier, dont tous les poètes étaient amoureux : Notre-Dame de l'Arsenal, disait Hugo.

Voilà le milieu de Delphine Gay, voilà les amis qui s'intéressent à ses succès. En 1824, elle réunit ses premiers poèmes sous le titre modeste d'*Essais poétiques*, et Guiraud, Hugo, Deschamps, se plaisent à lui décerner la couronne de l'*élégie lyrique*. En réalité, ce mince volume à couverture bleue était bien nommé : il ne contenait que des essais. Les sujets choisis étaient de ceux qui plaisaient alors : *la Noce d'Elvire, Magdeleine, la mort de Napoléon.* Au point de vue de l'art, Delphine Gay imitait brillamment Soumet. Sa versification était élégante, correcte et même assez « neuve », malgré des images bien surannées; mais ce qui manquait, c'était la sensibilité abondante la richesse du fond poétique.

Au temps de la *Muse française*, comme Lamartine était attaqué à propos de *Socrate*, Vigny écrivait à Hugo : « Il y a en général dans tous ses ouvrages une verve de cœur, une fécondité d'émotion qui le feront toujours adorer, parce qu'il est en rapport avec tous les cœurs. » C'est cette verve de cœur, cette fécondité d'émotion qui manquent à Soumet, Guiraud et aux leurs; elles manquent aussi à Delphine Gay. Delphine Gay, suivant le mot de Sainte-Beuve, a une sensibilité de *femme du monde*. C'est donc dans le monde que nous allons la voir.

II

Car le succès de Delphine Gay ne fut pas seulement un succès d'amis, de cénacle. Il fut aussi un succès mondain.

Depuis le retour de Louis XVIII, la vie de société s'était reformée; et à reparaître en sécurité après les orages de la

Révolution, la tyrannie de l'Empire, elle avait toute la spontanéité, toute la fraîcheur d'une renaissance. Beaucoup de salons s'étaient ouverts : salons poétiques ou salons littéraires, le plus souvent l'un et l'autre. Les talents n'y étaient pas seulement admis, mais désirés. « Un poème de Byron, *Lara ou le Giaour,* dans le premier éclat de la nouveauté, était un grand événement; une méditation ou une harmonie de M. de Lamartine, un grand triomphe (1). » Comment Delphine Gay, belle, poète, de caractère noble, n'aurait-elle pas été recherchée?

Et puis Mme Gay savait se faire honneur de sa fille. Elle y mettait même un peu trop de zèle, et ses amis, loin de l'en blâmer, la secondaient avec bonne grâce. Ce fut ainsi que Mme Récamier accueillit la jeune Delphine et, tout naturellement, lui porta bonheur.

Depuis 1819, Mme Récamier vivait à l'Abbaye-aux-Bois. Elle n'y avait trouvé qu' « un petit appartement au troisième étage, carrelé, incommode »; mais, si sa situation était devenue plus que modeste, elle n'en restait pas moins la plus finement douée des femmes de ce temps, « celle qui gouvernait l'Empire de la beauté ». Aussi sa petite chambre était-elle devenue la « cellule unique »; et l'ancienne France comme la nouvelle, toutes les noblesses, tous les talents, sollicitaient l'insigne faveur d'y être reçus.

Mme Gay visitait Mme Récamier. Toutes deux avaient des souvenirs, des amis communs. Au congrès d'Aix-la-Chapelle, en 1818, elles s'étaient beaucoup vues et presque liées; c'était assez pour que Delphine Gay, dès ses dix-huit ans, parut à l'Abbaye-aux-Bois. Et le soir même du premier accueil, elle s'y *révéla,* elle y connut ce genre de succès qui ouvrait alors tous les autres.

Evoquons cette soirée si flatteuse pour notre héroïne. Elle a monté avec sa mère les trois étages de l'escalier raide qui essoufflait tant Chateaubriand. Les voilà dans la chambre à coucher « ornée d'une bibliothèque, d'une harpe, d'un piano, du portrait de Mme de Staël et d'une vue de Coppet

(1) VILLEMAIN, *Souvenirs contemporains.*

au clair de lune ». Le petit cercle d'amis, d'admirateurs vient de s'ouvrir; et maintenant la reine de Suède, Ballanche, Mathieu de Montmorency, le peintre Gérard regardent cette grande jeune fille blonde, d'une éblouissante fraîcheur. En face d'elle Mme Récamier, plus mince, plus souple, plus vraiment femme par le sourire, par le regard... Ce soir-là, il fut un moment question de Soumet et de sa fameuse élégie : *la Pauvre fille*. A la demande de Mme Récamier, Delphine Gay récita la pièce. « Elle le fit avec une justesse d'inflexion, un sentiment vrai et profond qui charmèrent l'auditoire. » Mme Gay, ravie du succès de sa fille, l'engage à dire quelque chose d'elle. Delphine hésite, se dérobe. Avec un tact déjà très sûr, elle devine chez sa mère trop d'empressement à la produire, à se faire honneur d'elle. Mais Mme Gay, loin de céder à tant de modestie, ne met que plus d'ardeur dans ses instances; peu à peu, toutes les personnes présentes réclament avec elle et il faut se soumettre. La jeune Muse se lève. Elle récite son dernier poème, cet hommage aux sœurs de Sainte-Camille qui devait être loué par l'Académie peu de temps après; et elle le récite avec « cette voix, ce regard, ce geste qui transforment la poésie en magie sur les lèvres d'une belle jeune fille ».

Aussi que d'étonnement dans les regards fixés sur elle! Elle est grande, d'attitude noble, mais simple sous sa couronne de cheveux blonds. L'émotion gonfle sa poitrine et envahit son jeune visage. Jusque-là, elle n'avait eu que « l'incontestable beauté des marbres antiques »; mais à l'accent de la poésie, son cœur tressaille, son profil s'anime. Maintenant qu'elle parle sa vraie langue, ses yeux se remplissent d'images et l'éclat de la joie la fait plus vivante. A ce moment, elle ne songe pas à Corinne, aux applaudissements prêts à se produire; elle n'est rien d'autre qu'une jeune fille de dix-huit ans, au cœur baigné de ferveurs contenues, à l'imagination innocente et fière.

La révélation fut complète. « On remarqua combien elle s'embellissait en disant des vers et combien il y avait

(1) Lamartine.

d'harmonie entre ses gestes et les inflexions de sa voix (1). »

Delphine Gay fut reconnaissante envers Mme Récamier. En cette année 1822, elle lui dédiait sa pièce célèbre, « tant de fois refaite » sur *Le Bonheur d'être belle.*

LE BONHEUR D'ÊTRE BELLE

DÉDIÉ A MADAME RÉCAMIER

Quel bonheur d'être belle, alors qu'on est aimée !
Autrefois de mes yeux je n'étais pas charmée ;
Je les croyais sans feu, sans douceur, sans regard ;
Je me trouvais jolie un moment par hasard.
Maintenant ma beauté me paraît admirable.
Je m'aime de lui plaire, et je me crois aimable...
Il le dit si souvent ! Je l'aime, et quand je vois
Ses yeux avec plaisir se reposer sur moi,
Au sentiment d'orgueil je ne suis point rebelle,
Je bénis mes parents de m'avoir fait si belle !
Et je rends grâce à Dieu, dont l'insigne bonté
Me fit le cœur aimant pour sentir ma beauté.
Mais... pourquoi dans mon cœur ces subites alarmes?...
Si notre amour tous deux nous trompait sur mes charmes
Si j'étais laide, enfin? Non... il s'y connaît mieux !
D'ailleurs pour m'admirer je ne veux que ses yeux !
Ainsi de mon bonheur jouissons sans mélange ;
Oui, je veux lui paraître aussi belle qu'un ange.
Apprêtons mes bijoux, ma guirlande de fleurs,
Mes gazes, mes rubans, et, parmi ces couleurs,
Choisissons avec art celle dont la nuance
Doit, avec plus de goût, avec plus d'élégance,
Rehausser de mon front l'éclatante blancheur,
Sans pourtant de mon teint balancer la fraîcheur.
Mais je ne trouve plus la fleur qu'il m'a donnée ;
La voici : hâtons-nous, l'heure est déjà sonnée,
Bientôt il va venir ! bientôt il va me voir !
Comme en me regardant, il sera beau ce soir !
Le voilà ! je l'entends, c'est sa voix amoureuse !
Quel bonheur d'être belle ! Oh ! que je suis heureuse !

(1) *Souvenirs et correspondance*, tirés des papiers de Mme Récamier.

III

Après ce succès à l'Abbaye-aux-Bois, après les éloges de l'Académie, Delphine Gay fut à la mode. Les salons du faubourg Saint-Germain s'ouvrirent. Elle fut attirée chez Mme de Custine, chez la duchesse de Maillé. Et Mme de Duras, « la chère sœur » de Chateaubriand, lui témoigna de l'affection.

Mme de Duras, femme du duc de Duras, premier gentilhomme de la chambre, possédait à la cour le plus grand crédit. En avril 1814, lors du retour de Louis XVIII, c'était son mari qui avait préparé la réception de Compiègne. Elle y assistait; avec trois autres dames seulement, dont sa belle-mère, elle fut invitée au dîner royal. Pendant toute la Restauration elle eut le prestige d'une haute situation et d'un logement aux Tuileries.

Cependant c'est à elle-même, à sa remarquable personnalité qu'elle dut surtout son influence et le succès de son salon. De son père l'amiral Kersaint, député à la Convention et décapité pour ses opinions libérales, elle tenait une fierté de caractère toute bretonne, une grande indépendance d'esprit; chez sa mère, une créole, elle avait puisé sa profonde sensibilité. Selon le mot de Mme de Staël, elle était « vraie ». Elle avait la passion des lettres, des talents et des nobles causes. Auprès d'elle, soit aux Tuileries, soit dans son hôtel de la rue de Varennes, la plus grande noblesse de France, de l'étranger, frayait avec les savants et les écrivains. Personne n'en éprouvait de gêne parce que personne n'était méconnu. Chacun se savait distingué pour sa valeur propre. Quand Mme de Duras, passionnée d'accent, s'animait dans la discussion, « on valait près d'elle tout ce qu'on pouvait valoir et peut-être un peu plus ». Lorsque Mlle Delphine Gay, d' « une voix si poétiquement accentuée », récitait *la Veuve de Naïm*, ou le *Parthénon*,

tout le cercle diplomatique, politique ou scientifique se taisait, toutes les opinions semblaient un moment d'accord (1); enfin quand elle redisait son élégie d'*Ourika*, dédiée à la duchesse de Duras, inspirée par elle, le succès se faisait encore plus vif et plus délicat.

Mais le dieu de ce salon, dieu « rarement visible » il est vrai, c'était M. de Chateaubriand. Mme de Duras se dévouait ardemment à sa fortune politique; rien ne la rebutait, pas même les sautes d'humeur de son protégé. Elle acceptait — mais non sans ripostes — ses inégalités de caractère, ses âpretés d'ambition. Elle essayait de le diriger, de l'inspirer; dans les moments difficiles, elle l'exhortait à la patience et lui préparait une revanche. Et, bien qu'il fût souvent maussade et « bâillant » à leurs entretiens, il savait la force de son amitié. « Je ne peux rien sans vous, » lui écrivait-il.

Chez Mme de Duras, Delphine Gay voit rarement Chateaubriand puisqu'il n'y paraît qu'à son heure. A l'Abbaye-aux-Bois non plus, elle ne l'avait pas rencontré; mais elle lui avait envoyé son poème sur les sœurs de Sainte-Camille, et Chateaubriand qui connaissait bien Sophie Gay, qui lui était même redevable de certains services, se montra plein de bonne grâce pour la jeune fille. De Londres, où il avait reçu le poème, il lui écrivit : « Je crains, Mademoiselle, que vous ne soyez réduite un jour à demander à Dieu pardon de votre gloire. »

Dans les premières poésies de Delphine Gay, on retrouve bien des fois des allusions à Chateaubriand, des emprunts faits soit au *Génie du Christianisme,* soit aux *Martyrs*. Par exemple, en 1824, dans « la Confession d'Amélie » elle mettait en vers un fragment de l'épisode de *René*. Peu de temps après, dans « la Druidesse », elle prêtait à Velléda un chant prophétique dans lequel M. de Chateaubriand, son barde futur, « le barde au sublime langage, » était glorifié. Ce poème était dédié à Horace Vernet, qui achevait alors son tableau de *Velléda*.

(1) VILLEMAIN, *Souvenirs contemporains*

Voilà qui était bien fait pour plaire à Mme de Duras! *Les Martyrs* étaient toujours l'objet de débats très vifs. Bien des fois, dans son salon même, Mme de Duras devait défendre Eudore, Cymodocée, le merveilleux si attaqué. Aussi un soir, à Saint-Germain, pour clore une discussion que la présence d'étrangers, de Capo d'Istria en particulier avait rendue chaude, elle pria Delphine Gay de réciter la *Druidesse.* Villemain, qui a rapporté les moindres détails de cette réunion, ressuscite vraiment la scène. Écoutons-le. C'était sur la terrasse « entre l'horizon de Paris et les ombres projetées des vieux créneaux du château de Saint-Germain ». Soirée belle et calme.

« La jeune fille, dont la grâce naïve et fière égalait le talent, ne répondit qu'en commençant de sa voix harmonieuse le chant de la *Druidesse,* dédié au grand peintre qui achevait alors un tableau de *Velléda :*

Silence !... Elle paraît au pied du chêne antique,
Le feu de ses regards a dévoré ses pleurs ;
Et ses cheveux, mêlés à la verveine en fleur,
Ombragent de son front la pâleur prophétique.

« Animés par un accent doux et sonore, les vers se succédaient faciles et tombaient avec charme. Debout, quelques mèches de ses blonds cheveux éparses à la brise légère de cette nuit d'été, la jeune Muse, comme elle se nommait si bien elle-même, doublait par sa personne l'illusion de son chant et semblait se confondre avec le souvenir qu'elle célébrait. Le prestige nous avait aussi tous éblouis, quand elle dit :

O berceau des Gaulois ! Armorique sauvage,
Adieu ! d'un long oubli tu subiras l'affront,
        Jusqu'au jour où, sur ton rivage,
Naîtra le barde au sublime langage,
        Dont les chants te ranimeront.
Ces chants, dans le passé, réveilleront l'histoire ;
    Ils te rendront à l'immortalité.
        Ton malheur deviendra ta gloire
        Dès que sa voix t'aura chanté !

Mais d'un autre art encor la puissance infinie
Te réserve un autre génie
Pour retracer ta gloire et tes malheurs.
Par ses brillants pinceaux, moi-même rajeunie,
Je revivrai sous ses riches couleurs;
Sa main rendra mon image immortelle.
Au culte de nos dieux, seule restant fidèle,
Je garderai la harpe et la faucille d'or;
Mes yeux d'un feu divin s'enflammeront encor
Et les siècles futurs sauront que j'étais belle. »

Nous le voyons : cette jeune Muse est bien de son temps. Dans la fiction, c'est encore elle qui reparaît; et comme elle s'admire, l'hymne qu'elle chante, c'est toujours l'hymne à la beauté.

Car Delphine Gay a beaucoup joui de sa beauté; elle en a joui simplement, franchement, avec cette sorte de loyauté saine qui hait les dissimulations. Elle a très bien rendu ses premières ivresses de cœur, d'imagination; elle a fait le sincère aveu de ses ambitions juvéniles. Et plus tard, quand elle s'est trouvée attristée, désabusée de tant d'illusions, elle est bien souvent revenue vers ces souvenirs. Elle aimait à faire revivre le premier éclat de sa jeunesse :

A quinze ans, que la vie est décevante... et belle!
L'erreur prend, chaque jour, une grâce nouvelle.
C'est ce brillant palais des *Mille et une nuits*
Où l'on entre sans guide et par l'espoir conduit,
Partout ce sont des fleurs, de beaux apprêts de fête...

Surtout elle a tracé et retracé son portrait : portrait physique et portrait moral :

Dès l'aube on admira mon étoile sereine,
Le chemin devant moi s'étendait aplani;
Mes parents me flattaient comme une jeune reine,
Car j'étais un enfant béni.

Mon front était si fier de sa couronne blonde,
Anneaux d'or et d'argent tant de fois caressés!
Et j'avais tant d'espoir quand j'entrai dans le monde,
Orgueilleuse et les yeux baissés.

Toutes les vanités vinrent charmer mon âme ;
L'hommage le plus beau soudain me fut rendu.
Oh ! les brillants succès de poète et de femme,
Succès permis et défendu.

Ainsi encensée, flattée comme une jeune reine, Delphine Gay aurait pu devenir fort déplaisante. Il n'en fut rien. Elle était bonne, trop grande de cœur et de caractère pour les vanités. Cet orgueil même qu'elle confesse ne choque pas. Il est naturel, il est le simple rayonnement d'un beau visage, d'une belle âme; pour tout dire, une expression noble de la joie de vivre. Ce qui le prouve bien, c'est qu'elle était gaie, sans affectation ni raideur; elle riait beaucoup et franchement, et souvent sans cause :

Riant pour rire, ainsi qu'on aime pour aimer.

« Elle riait trop » au gré de Lamartine. Elle aimait les robes de mousseline blanche et cette écharpe de gaze bleu clair que le portrait d'Hersent a faite légendaire; donc « bonne enfant et simple au fond, c'est le mot unanime ».

IV

Il fallut bien cette bonne grâce et aussi l'ambiance romantique pour que jamais le ridicule ne pût l'effleurer. Dans le monde littéraire comme dans le monde des salons, elle était Corinne. Ce rôle pris, elle s'y donna toute; et de 1822 à 1827, elle célébra, par des improvisations consciencieuses, tous les événements du temps.

En 1825, surtout, les circonstances la favorisèrent. D'abord, au mois d'avril, elle fut l'héroïne d'une bien belle cérémonie. Le baron Gros venait de décorer la coupole de l'église Sainte-Geneviève; pour lui faire honneur, pour faire honneur aussi à sainte Geneviève, Delphine Gay composa un hymne. Et elle le déclama solennellement

Au dire du *Globe*, ce fut « une véritable séance d'Académie romaine, une fête à la Léon X ». La scène se passa au Panthéon. « Au-dessus du maître-autel, entre ciel et terre (c'est-à-dire sur un échafaudage), deux fauteuils d'honneur : un pour le peintre, un pour Corinne. » L'assistance se composait de quarante amis : les uns se tenaient « en prière, dans un recueillement pieux », d'autres contemplaient la Muse, attendaient la voix. Oui, ce fut un jour merveilleux, « digne presque des jours de la Grèce » et dont il fut parlé jusqu'à Rome. Dans les salons, l'émotion produite fut très grande. Peu de temps après, la duchesse de Duras emmenait Delphine chez une tante aveugle; cette tante, « la plus aimable des vieilles, » voulait entendre *la Coupole*.

Mais, en 1825, le gros événement, c'est le sacre de Charles X. Pour célébrer ce sacre magnifique et son faste moyenâgeux, tous les poètes cherchent leurs rimes les plus flamboyantes. Chacun insiste sur ce qui le frappe. Tandis que Mme Tastu – bien femme celle-là – s'éprend des colombes, Delphine ne voit que l'essentiel, le serment prêté. Sous cette impression, elle aussi va faire ses vœux patriotiques. Lisez cette célèbre pièce de *la Vision* et goûtez bien, dans les premiers vers en particulier, cette netteté pure et simple, cette harmonie qui font souvenir de Racine :

LA VISION

Sous les verts peupliers qui bordent nos prairies,
Hier j'avais porté mes vagues rêveries ;
J'écoutais l'onde fuir à travers les roseaux,
Et debout, effeuillant l'églantier du rivage,
J'attachais mes regards sur le cristal des eaux
Qui du ciel étoilé réfléchissait l'image.
La nuit sur le vallon répandait sa fraîcheur ;
Et les vapeurs du lac dont j'étais entourée,
D'un nuage céleste égalant la blancheur,
Semblaient unir la terre à la voûte azurée.
Mais soudain quel prestige a troublé mes esprits...
Le lac s'est éclairé d'une flamme inconnue ;

Tremblante, je m'approche, et mes regards surpris
Dans l'eau qui la répète ont vu s'ouvrir la nue !
Sur un nuage d'or une femme apparaît...
Son sein était couvert d'une robe éclatante ;
Du bandeau virginal sa tête se parait,
Et son bras agitait la bannière flottante.
Sur son front, dégagé du panache vainqueur,
Des lauriers lumineux formaient une auréole ;
Alors un saint effroi venant saisir mon cœur,
A genoux, j'écoutai sa divine parole.
« Lève-toi, me dit-elle, et reconnais en moi
La vierge des combats, le sauveur de ton roi ;
Celle qui déserta sa tranquille chaumière
Pour suivre de l'honneur le périlleux chemin ;
Celle qui délivra la France prisonnière,
        Et qui porte encor dans sa main
        Et sa houlette, et sa bannière. »

Suit, bien entendu, un long récit de la cérémonie d sacre. Jeanne, invisible près de l'autel, ne s'est pas contenté de présider au serment royal; voici qu'elle s'adresse à jeune fille, lui reproche sa vie paisible et lui découvre s vocation :

« Toi dont le cœur s'oublie en rêves de bonheur,
Sors du vague repos où ta lyre sommeille :
De célébrer ce jour je te garde l'honneur.
Pour chanter ton pays JEANNE D'ARC te réveille !
J'apparais à tes yeux loin du monde et du bruit,
Sur les bords ignorés de ton humble réduit,
Comme un soir, au retour de ma course lointaine,
La Vierge m'apparut à l'heure du repos,
        Auprès de la sainte fontaine
        Où j'avais conduit mes troupeaux.

Je viens te révéler le sort que Dieu t'apprête :
Si sa loi te condamne à des jours orageux,
A la foudre réponds par des chants courageux ;
Il te voue à la gloire en te créant poète. »

. . . .

Elle dit, et bientôt d'un nuage voilée
JEANNE D'ARC disparut sur la route étoilée.

Je restai seule, en proie à mes nouveaux transports ;
Un céleste pouvoir secondait mes efforts ;
Le Seigneur m'inspirait ; sa divine lumière
Embrasait de ses feux mon âme tout entière,
Et déjà l'avenir était changé pour moi ;
Mes yeux entrevoyaient la gloire sans effroi ;
D'un orgueil inconnu je me sentais saisie ;
Guide-moi, m'écriai-je, ô toi qui m'as choisie :
Protège de mon cœur la pure ambition ;
Je jure d'accomplir ta sainte mission ;
Elle aura tous mes vœux, cette France adorée !
A chanter ses destins ma vie est consacrée ;
Dussé-je être pour elle immolée à mon tour,
Fière d'un si beau sort, dussé-je voir un jour
Contre mes vers pieux s'armer la calomnie ;
Dût, comme tes hauts faits, ma gloire être punie,
Je chanterais encor sur mon brûlant tombeau !
Oui, de la vérité rallumant le flambeau,
J'enflammerai les cœurs de mon noble délire ;
On verra l'imposteur trembler devant ma lyre ;
L'opprimé, qu'oubliait la justice des lois,
Viendra me réclamer pour défendre ses droits ;
Le héros, me cherchant au jour de sa victoire,
Si je ne l'ai chanté doutera de sa gloire ;
Les autels retiendront mes cantiques sacrés,
Et fiers, après ma mort, de mes chants inspirés,
Les Français, me pleurant comme une sœur chérie,
M'appelleront un jour Muse de la patrie !

Muse de la Patrie! voilà qu'elle a trouvé son rôle. Déjà, depuis ses premiers succès, sa mère l'appelait hardiment : la Muse. Maintenant ce titre s'est rehaussé d'un mot héroïque. Cependant Delphine Gay ne prête pas à la raillerie : il y a tant de générosité dans sa jeunesse, tant d'émotion vraie dans sa voix.

Au seul point de vue littéraire, *la Vision* a bien des défauts. Elle nous paraît d'un autre temps avec ses images démodées qui marquent trop sa date; avec ses allégories qui nous semblent surannées comme la cérémonie elle-même, le carrosse du sacre et les costumes. Et ici nous retrouvons une des faiblesses de Delphine Gay : elle ne sait

pas vivifier un thème, le colorer d'images éclatantes comme le fait Victor Hugo. Sa façon de voir est mondaine, donc conventionnelle. Très habilement elle compose son tableau, dispose toutes sortes d'artifices. Ceci dit, reconnaissons qu'une vraie flamme parcourt ce cadre un peu figé; elle a le cœur si bien placé, les yeux si purs, cette jeune Muse de la Patrie.

La Vision eut grand succès. Delphine Gay, toujours protégée par Mme de Duras, fut reçue par le roi, qui lui accorda une pension de cinq cents écus. A ce moment, elle est heureuse, elle voit se lever son étoile. Déjà ses amis ont recours à sa jeune gloire. Faut-il quêter en faveur des Grecs? C'est à elle que Villemain s'adresse, et elle lui répond :

Vous le voulez : qui peut résister à sa voix
Lorsque l'éloquence commande?
Pour ceux que votre esprit eût charmés autrefois,
Pour ces Grecs malheureux voilà mon humble offrande.
La Fortune en fuyant m'a ravi ses trésors,
Et ma richesse est dans ma lyre;
Je n'ai, pour seconder vos généreux efforts,
Que les bienfaits de ceux qui daigneront me lire.
Puisse ma faible voix, unie à vos accents,
Rendre à ce beau pays tout le bonheur du nôtre!
Puissent un jour les Grecs reconnaissants,
Sur le marbre sacré de leurs murs renaissants
Graver mon nom auprès du vôtre!

Paris, 25 août 1825.

Le général Foy vient-il à mourir? C'est encore elle qui élève la voix, et la dernière strophe de son poème, strophe gravée sur la tombe, est d'une sobriété magnifique :

Hier, quand de ses jours la source fut tarie,
La France, en le voyant sur sa couche étendu,
Implorait un accent de cette voix chérie...
Hélas! au cri plaintif jeté par la patrie
C'est la première fois qu'il n'a pas répondu.

C'est ainsi que commence à se dérouler cette succession de triomphes sans précédent dans l'histoire des femmes, et qui conduira Delphine Gay jusqu'au Capitole.

V

Lorsque Charles X avait reçu Delphine Gay, il avait mêlé à ses compliments de sages avis. Le roi avait ses raisons pour mettre en garde la jeune fille. Alors qu'il n'était que prince d'Artois, certains courtisans lui avaient maintes fois suggéré que Mlle Delphine Gay, belle et sans fortune, pourrait être de quelque intérêt dans sa vie. Mais le prince avait été très affecté par la mort de Mme de Polastron. Il avait pris des résolutions, réformé sa vie et ne voulut rien entendre. D'ailleurs, s'il avait rencontré Delphine Gay chez Mme de Duras, il devait savoir qu'elle était fière, d'une honnêteté irréprochable et qu'elle n'eût jamais accepté un rôle équivoque. Néanmoins il n'oublia pas cet incident; et quand il donna audience à la jeune Muse, il lui conseilla de craindre les périls et de voyager pour les éviter.

Les dames Gay suivirent cet avis. Elles partirent pour la Suisse et l'Italie en 1826, vers le milieu de l'été, et ne revinrent en France qu'au printemps de l'année suivante. Le voyage fut très agréable. Tout le long de la route, Delphine ne recueillit que des admirations. A Lyon, l'empressement fut même si grand qu'elle ne pouvait paraître au balcon de l'hôtel sans qu'une foule se pressât pour la regarder. Mme Desbordes-Valmore, qui ne la connaissait pas encore et la vit de loin, le jour de l'arrivée, la trouva « imposante comme la Rachel de la Bible ». Le lendemain, quand elle reçut sa visite, elle apprit vite que cette Rachel était bonne, vraie comme sa beauté ».

Après une halte de quinze jours à Lyon, les dames Gay reprirent leur route. Le grand événement du voyage fut leur rencontre avec Lamartine. Ce dernier était secrétaire

d'ambassade à Florence, et Delphine lui avait été recommandée par le marquis de la Grange qui était alors amoureux d'elle. Ce fut près des cascades du Vellino qu'il vit pour la première fois la jeune fille.

Pour la rejoindre, il avait quitté au matin « la ville pastorale de Terni, ville répandue au milieu des eaux et des arbres dans la vallée sonore »; pendant deux heures, dans une calèche légère du pays, il avait gravi « la pente escarpée du plateau boisé d'où le fleuve se précipite ». Il avait passé sous « des voûtes d'arbres aquatiques tout dégouttants de l'éternelle rosée de la chute ». Son âme de poète s'était ouverte à ce passage ruisselant de fraîcheur : « Vapeur des eaux, verdure des prairies, noirceurs des sapins, pâleur des peupliers », grondement des eaux, il avait tout recueilli en lui. Il arrivait aux célèbres chutes enivré de ces émotions; et ce fut là, devant « l'orage éternel des eaux » qui s'écroulent qu'il vit pour la première fois Delphine Gay.

Cette scène resta dans son souvenir comme un admirable tableau; et bien des années plus tard, dans son hommage funèbre à celle qui était devenue son amie, il pouvait encore évoquer et peindre cette radieuse apparition :

« Elle était à demi assise sur un tronc d'arbre que les enfants des chaumières voisines avaient roulé là pour les étrangers; son bras, admirable de forme et de blancheur, était accoudé sur le parapet. Il soutenait sa tête pensive; sa main gauche, comme alanguie par l'excès des sensations, tenait un petit bouquet de pervenches et de fleurs des eaux noué par un fil, que les enfants lui avaient sans doute cueilli, et qui traînait, au bout de ses doigts distraits, dans l'herbe humide.

« La taille élevée et souple se devinait dans la nonchalance de sa pose; ses cheveux abondants, soyeux, d'un blond sévère, ondoyaient au souffle tempétueux des eaux, comme ceux des Sibylles que l'extase dénoue; son sein, gonflé d'impression, soulevait fortement sa robe; ses yeux, de la même teinte que ses cheveux, se noyaient dans l'espace... »

Si extraordinaire que cela paraisse, quand Lamartine dut prendre congé des dames Gay, après des heures inou-

bliables, il n'était pas amoureux de Delphine. Dans ce cadre romanesque elle lui était apparue comme « une déesse ». C'est en poète qu'il l'avait vue. D'ailleurs, avec sa beauté éclatante, son rire franc, la fermeté un peu virile de son caractère, elle ressemblait vraiment trop peu à Elvire. Mais tout de suite il vit qu'elle était « bonne personne » (il dira plus tard « bon garçon »), et la sympathie fraternelle, respectueuse, qu'il éprouva dès ce jour pour elle, ne devait pas tarder à devenir la plus fidèle des amitiés.

Dès cette première rencontre, Lamartine invita les voyageuses à venir passer quelques jours à Florence. Elles acceptèrent, mais pour plus tard, car elles avaient hâte d'arriver à Rome.

Les voilà à Rome. Elles ne songent plus à travailler, comme elles en avaient formé le projet, tant elles se laissent entraîner, distraire par les impressions les plus diverses. Toute la journée elles « vont se perdre dans les ruines », ces « ruines parlantes! » Le soir, ce sont des dîners, des concerts, des bals; le matin, des cérémonies religieuses. Elles aiment ces pompes sacerdotales qui font de Rome « comme une espèce de cour du ciel ». Mais elles n'en oublient pas pour cela leurs amis de France. Sophie Gay écrit à Jules de Rességuier que « les deux pèlerines ne voient rien de beau, de saint, de poétique, sans penser à leur aimable troubadour ».

Leur séjour à Rome fut coupé par divers voyages : voyage à Florence, voyage à Naples. A Florence, c'est Lamartine qui les attirait. Il les avait invitées à venir le voir; il avait prédit à la jeune Muse qu'elle ne serait vraiment inspirée que là. Et pour se rappeler à son souvenir, dès le commencement de septembre, il lui avait envoyé la première partie de son admirable élégie sur *la Perte de l'Anio*. Un désastre venait de se produire : une inondation, bientôt suivie d'un éboulement, avait détruit les belles cascades de Tivoli, « ces cascades que l'on croyait devoir durer autant que les Odes d'Horace ».

Italie, Italie, oh! pleure tes collines

chantait Lamartine. Delphine Gay fut bien heureuse et bien fière en recevant ce poème. Elle le lut chez le duc de Laval-Montmorency, ambassadeur de France à Rome; elle en fit part à ses amis. Enfin, au commencement d'octobre, sa mère et elle partaient pour Florence afin de remercier le poète.

A leur retour elles trouvent Rome en fête. Des marins français viennent de racheter des romains captifs chez les musulmans. L'ambassadeur offre un dîner aux libérateurs, et Delphine Gay, toujours Muse de la Patrie, récite une pièce de circonstance : *le Retour des romains captifs à Alger.* Le succès fut si vif que le pape lui-même voulut recevoir la jeune fille, lui donner sa bénédiction et ses plus saints encouragements.

Certes, ce sont là de bien belles impressions. Mais elle ne s'en contente pas. Puisqu'elle est venue chercher « des inspirations, des comparaisons dans ces contrées si riches en souvenirs », elle veut voir plus loin, éprouver encore. En mars 1827, nos voyageuses sont à Naples. Delphine y arrive malheureusement bien encombrée d'érudition, l'esprit trop plein de ses lectures; néanmoins, elle sentira le charme de la baie, la séduction de l'atmosphère :

Naples, divin séjour, jardin de l'Italie,
Où le palmier grandit sous un constant soleil,
Où l'orgueil se repose, où la gloire s'oublie ;
Où, d'un volcan muet redoutant le réveil,
On voit par le danger la paresse ennoblie ;
Où, joyeux sans sujet, enivré sans amour,
Agité sans désir et rêveur sans tristesse,
Des vagues mesurant la lenteur, la vitesse,
Une barque lointaine occupe tout un jour ;
Où, sous les doux regards de l'objet qu'on adore,
Le bonheur le plus pur s'embellirait encore ;
Où l'on souffrirait moins d'un regret douloureux,
Où dans l'exil enfin l'on pourrait être heureux !

Voilà des vers vraiment sincères et qui enveloppent! Mais Delphine Gay ne perd pas de vue bien longtemps sa gloire. C'est qu'elle pense sans cesse à Corinne, et elle

aussi veut s'exalter, improviser. En 1811 Lamartine aurait, nous dit-on, « parcouru l'Italie le livre de Mme de Staël à la main »; du moins, à Procida, il sut bien vite oublier son guide. Cet heureux oubli, comment Delphine Gay le connaîtrait-elle? Elle ne porte pas Corinne dans ses mains mais dans son cœur, dans toute son âme : c'est elle-même qui est Corinne.

Pompéi, la voici à Pompéi, la ville ressuscitée. Va-t elle la regarder en poète ou bien comme de Brosses, Caylus ou Cochin, en archéologue? Ni l'un ni l'autre. Elle a emporté les lettres de Pline; et au lieu de goûter la douceur de l'air sur la cité morte, elle fait des efforts d'imagination. Elle ne regarde pas, elle évoque. C'est qu'une catastrophe, fût-elle vieille de près de dix-huit siècles, est un *beau sujet:* Delphine Gay ne manquera pas d'écrire *le Dernier jour de Pompéi :*

O désastre ! ô terreur ! effrayante merveille !
Dans le sein des Enfers un volcan se réveille.
Par de sombres vapeurs les astres sont voilés;
Les fleuves sont taris sous les rocs ébranlés;
Les cités ont frémi sur leur base mouvante;
Les îles sur les flots reculent d'épouvante;
Renversant des Romains les orgueilleux travaux,
De la terre, soudain, sortent des monts nouveaux;
Du Vésuve en fureur on voit tomber la cime.
Un tonnerre inconnu gronde au sein de l'abîme;
La montagne de feu se couronne d'éclairs;
L'orage souterrain éclate dans les airs,
Lance des tourbillons de cendre et de fumée,
Et du gouffre jaillit une gerbe enflammée !

Suit tout un poème aux vers tendus, laborieux, et qui voudrait bien ressembler à l'admirable *Déluge* de Vigny. Comme Corinne, elle improvisa au cap Misène, comme Corinne enfin elle fut reçue membre de l'Académie du Tibre et couronnée au Capitole. Cette apothéose eut lieu le 16 avril 1827 « en présence de tout ce que Rome comptait de citoyens distingués et illustres ».

On me reçut poète au pied du Capitole,
Où le Tasse fut couronné.

Ainsi qu'on pouvait s'y attendre, elle ne manqua pas de rencontrer son « Oswald ». C'était un haut personnage, peut-être un prince romain, et qui lui aurait donné un palais. Elle refusa. Elle préférait « le toit de sa mère » et sa chère France. Devant le Tibre et l'Adriatique, Mme de Staël n'avait-elle pas regretté « le petit ruisseau de la rue du Bac »? Ah! que Delphine la comprend! Maintenant qu'elle est loin, elle apprécie mieux que jamais le charme de la France, son élégance, sa gaieté. Malgré l'admiration qui l'entoure, malgré l'amitié de la reine Hortense (1), elle a hâte de quitter Rome; ses amis lui manquent et aussi les livres nouveaux qui sont là-bas « beaucoup plus rares que des diamants ».

Elle rentre donc, elle salue avec joie la Saône, « le Rhône impétueux, » l'Isère. Dans une longue épître à sa sœur, la comtesse O'Donnell, elle chante les émotions du retour et passe en revue ses souvenirs. Ah! elle n'a pas été infidèle. Dans toute l'Italie, elle n'a cherché que héros français, victoires françaises; elle s'est souvenue de Bayard, de Gaston de Foix, de Bonaparte. Dans ses triomphes mêmes, que voyait-elle? La joie de rapporter ses couronnes en France.

ÉPITRE A SA SŒUR

Mon pèlerinage est fini.
Je rapporte, ma sœur, de Rome antique et sainte,
L'albâtre d'un tombeau par les siècles jauni,
Des chapelets d'agate et d'hyacinthe,
Quelques vases d'argile et du laurier béni.
Si pour l'amour l'absence est dangereuse,
L'amitié sait la vaincre et n'en fait point serment;
Et des plaisirs d'un voyage charmant,
C'est près de toi que je viens être heureuse.
Ces applaudissements qui vous sont parvenus
Ne flattaient que mon espérance;

(1) Elle ne portait plus que le titre de duchesse de Saint-Leu.

Pour jouir des succès loin de vous obtenus,
Je les imaginais dans notre belle France :
Tel celui qui, cherchant des arbustes nouveaux,
Dans le doux nom des fleurs met toute sa science,
Sous de lointains climats, brûlant d'impatience,
Rêve dans son pays le prix de ses travaux.
Car il ne jouira des trésors qu'il étale,
Du rameau précieux qu'il vient de conquérir
Sur les rochers déserts de l'île orientale,
Que le jour où, grandi sur la terre natale,
Ses regards le verront fleurir.

Je reviens dissiper le vain bruit qui t'alarme ;
De ces beaux lieux, ma sœur, j'ai senti tout le charme :
Mais loin de mon pays, sous les plus doux climats,
Un superbe lien ne m'enchaînera pas.
Non : l'accent étranger le plus tendre lui-même
Attristerait pour moi jusqu'au mot : Je vous aime.
Un sort brillant, par l'exil acheté,
Comblerait mes désirs !... Ma sœur n'a pu le croire.
D'un plus noble destin mon orgueil est tenté :
Un cœur qu'a fait battre la gloire
Reste sourd à la vanité.
Ce bonheur dont l'espoir berça ma rêverie,
Nos rivages français pouvaient seuls me l'offrir.
J'ai besoin, pour chanter, du ciel de la patrie :
C'est là qu'il faut aimer, c'est là qu'il faut mourir.
Hélas ! si le malheur finit mes jours loin d'elle,
Qu'on ne m'accuse pas d'une mort infidèle :
Jure de ramener dans notre humble vallon
Et ma harpe muette et ma cendre exilée.
Ah ! sous les peupliers de notre sombre allée,
Une croix, des fleurs et mon nom
Charmeraient plus mon ombre consolée
Qu'un magnifique mausolée
Sous les marbres du Panthéon.

Comme Corinne, Delphine Gay a voulu pour aimer « le ciel de la patrie ». Mais qui aimera-t-elle ?

CHAPITRE III

L'ÉVOLUTION POÉTIQUE — Mme DE GIRARDIN JUSQU'AUX « LETTRES PARISIENNES »

I. Déceptions de Delphine Gay. — II. Son mariage. — III. E. de Girardin. — IV. Premiers essais en prose : le Lorgnon. — *V.* Napoline : *la deuxième manière poétique.*

I

A leur retour d'Italie, les voyageuses rentrèrent dans leur petit entresol de la rue Gaillon. Mme Gay, qui avait perdu son mari en décembre 1822, n'avait pu conserver son appartement de la rue Neuve-Saint-Augustin. Elle s'était installée presque pauvrement. Quand Lamartine vint à Paris, il fut bien surpris de retrouver ses amies dans cet humble cadre. Voici comment il nous le décrit :

« Deux chambres basses où l'on montait par un escalier de bois, des meubles rares et éraillés, restes de l'antique opulence, quelques livres sur des tablettes suspendues à côté de la cheminée, une table où les vers de la fille et les romans de la mère, corrigés pour l'impression, révélaient assez les travaux assidus des deux femmes; au fond de l'appartement, un petit cabinet de travail, où Delphine se retirait du bruit pour écouter l'inspiration, voilà tout. Ce boudoir ouvrait sur une terrasse de douze pas de circuit, sur laquelle deux ou trois pots de fleurs souffrantes de leur asphyxie recevaient à midi un rayon de soleil entre

deux toits, et où les moineaux d'une écurie voisine piétinaient dans l'eau de pluie. Ah! qu'il y avait loin de là aux arcs-en-ciel flottants dans l'atmosphère rose de la cascade du Vellino. »

Malgré tant de dénuement, les gens les plus illustres, les plus distingués de Paris se rencontraient dans cet entresol; et dans les salons il était beaucoup parlé de Delphine. « Mille bruits couraient sur son mariage, » sur son caractère. « Aucun n'était vrai. » Tandis qu'on la croyait enivrée d'encens, trop grande pour un foyer obscur, c'était un cœur qu'elle voulait, qu'elle attendait.

L'amour, elle l'avait toujours vu plus beau que la gloire, mais elle avait cru que la gloire ne l'effraierait pas, l'attirerait même; que ses succès la feraient aimer. Toujours les illusions de Corinne. Pauvre Delphine Gay! Voulez-vous connaître ses rêveries de très jeune fille? Lisez le poème dédié à sa mère et qui est un de ses premiers. Elle est toute là, avec de la candeur, de la tendresse, une foi ingénue et de si jolies imaginations :

A MA MÈRE

En vain dans mes transports ta prudence m'arrête ;
Ma mère, il n'est plus temps : tes pleurs m'ont fait poète.
Si j'ai prié le Ciel de me les révéler,
Ces chants harmonieux, c'est pour te consoler.
D'un tel désir pourquoi me verrais-je punie?
Les maux que tu prédis ne sont dus qu'au génie ;
A d'illustres malheurs, va, je n'ai pas de droits :
Quel cri peut s'élever contre une faible voix?
Vit-on jamais les chants d'une muse pieuse
Exciter les clameurs de la haine envieuse?
Non, l'insecte rongeur qui s'attache au laurier
Épargne en son dédain la fleur de l'églantier.
Ah ! de la gloire un jour si l'éclat m'environne,
Comme une autre parure acceptant sa couronne,
Je dirai : « Son éclat sur toi va rejaillir ;
Aux yeux de ce qui m'aime elle va m'embellir. »
A ce cruel destin, hélas ! me faut-il croire?
Pourquoi me fuirait-on? Le flambeau de la gloire,

Dont la splendeur effraie et séduit tour à tour,
N'est qu'un phare allumé pour attirer l'amour ;
Qu'il vienne !... Sans regret et changeant de délire,
Au pied de ses autels j'irai briser ma lyre ;
Mais dois-je désirer ce bonheur dangereux?

Hier, il m'en souvient, je fis un rêve heureux :
L'être mystérieux qui préside à ma vie,
Ce fantôme charmant dont je suis poursuivie,
Hier il m'apparut, triste, silencieux ;
La langueur se peignait sur ses traits gracieux ;
Moi, sans plaindre sa peine et d'espoir animée,
En le voyant souffrir je me sentais aimée...
Il ne l'avait pas dit... Non... mais je le savais,
Et bientôt j'oubliai... (ma mère, je rêvais !...)
J'oubliai de cacher le trouble de mon âme ;
Il le vit ; et ses yeux, pleins d'une douce flamme,
Pour m'en récompenser l'excitaient tendrement,
Et mon cœur se perdait dans cet enchantement.
Toi-même en souriant contemplais mon supplice
D'un regard à la fois maternel et complice.
Dieu ! que j'étais heureuse ! et pourtant... je pleurais !
Et ce bonheur parut redoubler tes regrets :
Celui que nous pleurons manquait à notre joie,
Car je n'espère plus qu'un rêve nous l'envoie ;
Un rêve peut créer le plus doux avenir,
Mais il n'enlève pas le poids d'un souvenir ;
Quand la source des pleurs ne peut être tarie,
La plus puissante joie est d'avance flétrie.

Mon songe est effacé... Je suis seule ; dis-moi,
Celui qui doit me plaire est-il connu de toi?
Viendra-t-il, devinant le rêve qu'il m'inspire,
Sur un cœur qui l'attend réclamer son empire?
A ma jeunesse enfin servira-t-il d'appui?
Ah ! si le Ciel un jour devait m'unir à lui !...
Mais non, éloignez-vous, séduisante chimère ;
En troublant mon repos, vous offensez ma mère ;
Tant qu'elle m'aimera, qu'aurai-je à désirer?
Rien... un si grand bonheur me défend d'espérer !...

Paris, 1823.

Cette pièce est de 1823. Des années ont passé. Où est-il donc, celui qui doit lui plaire, celui qui doit l'aimer? Au Cénacle, parmi tant de jeunes admirateurs, Alfred de Vigny a été le seul à s'éprendre d'elle; mais tous deux manquaient de fortune, et Mme de Vigny ne voulait pour son fils qu'un mariage riche. Voilà un premier projet abandonné. Quant à celui qui se forma parmi les intrigues, dans le cercle du comte d'Artois, Delphine Gay l'ignora sans doute. Si elle l'avait connu, elle l'aurait repoussé avec une noble indignation; et c'eût été une tristesse, un dégoût encore. Quand viendra-t-il donc le jour « où le bonheur sera toute sa gloire »? En Italie, elle a refusé une union flatteuse. Ce n'est pas un mariage de vanité qu'elle veut faire; et — elle le sent bien — le riche étranger qui demandait sa main ne la voulait que par orgueil. A son retour en France, autre déception cruelle : dans le monde, on l'avait longtemps fiancée au marquis de la Grange, celui-là même qui les avait mises en relation, sa mère et elle, avec Lamartine. Et voilà qu'au mois de juin 1827 le marquis de la Grange épousait une autre jeune femme. Delphine Gay sentit vivement l'injustice de cet abandon. Pourquoi donc n'est-elle pas aimée, elle si belle, si généreuse, si digne de l'amour? C'est que dans le monde tout est calcul, hypocrisie. Son âme ne voulait pas croire à tant de laideurs, mais déjà son esprit les voit, les devine. Comme la vie est différente de ce que ses rêves lui avaient montré!

Autre découragement. Parce qu'elle est trop fière pour se plaindre, trop spirituelle pour paraître triste ou mélancolique, le monde la croit froide et indifférente. Il ne la juge que d'après son rire, d'après ses succès :

> Dans le monde on exclut la jeunesse de l'âme :
> On veut que la langueur soit l'amour d'une femme ;
> On la juge insensible alors qu'elle sourit :
> On ne croit plus qu'elle aime en gardant de l'esprit.

Sans doute, elle essaie bien de se défendre. Elle répond :

> Vous blâmez ma froideur et ma légèreté ;
> Mais, en ces lieux, l'usage impose la gaîté.

On se rit des chagrins étalés avec pompe ;
Les yeux indifférents exigent qu'on les trompe.
Il faut, se dérobant à leur vaine pitié,
Réserver sa tristesse aux soins de l'amitié.
Eh ! qui pourrait me plaire en ce monde frivole,
Où, soumis à l'orgueil, chaque jour on immole
A de vils intérêts les plus doux sentiments,
Où le soin de briller remplit tous les moments ;
Où la jeunesse, hélas ! riche d'expérience,
A fait de l'amour même une froide science ?
Dans ce siècle pédant, charmer n'est plus un don,
Tout est calcul : les soins, le dépit, l'abandon,
Les regards, les soupirs, la douce rêverie...

Que de lassitude! Quel retour pénible sur elle-même, sur cette première jeunesse brillante sans doute, mais vide pourtant, amèrement vide! Écoutez ce qu'elle nous confie :

DÉCOURAGEMENT

Adieu, — ne blâmez point mon exil volontaire ;
Le monde et ses flatteurs ne m'offrent plus d'attraits.
Qu'importe un vain éclat ? — Pour l'âme solitaire,
Chaque plaisir est un regret.

Un triomphe isolé ressemble au météore
Dont l'éclat fugitif brille un moment — et fuit.
Dans le vide d'un cœur la gloire est trop sonore...
Sans écho, sa voix n'est qu'un bruit.

Misérable destin ! — Quoi ! vivre sans son âme,
Méconnaître l'amour, et toujours le rêver ;
Parler, sans s'émouvoir, un langage de flamme ;
Peindre un bonheur sans l'éprouver !

Dans l'ivresse des vers, lorsque ma voix flexible
Modulait des accords que le monde admirait,
Mon cœur indépendant restait seul insensible
Aux chants d'amour qu'il m'inspirait.

Ainsi lorsque les mers balancent son image,
Font trembler ses rayons sur les flots furieux,
L'astre pâle des nuits, insensible à l'orage,
Reste immobile dans les cieux !...

J'ai vu tous ces heureux que le plaisir entraîne,
Dont le regard est tendre et le souris moqueur :
L'un d'eux m'offrit l'attrait d'une brillante chaîne,
Mais il n'entendait pas mon cœur.

L'espoir de m'inspirer avait pour lui des charmes ;
L'éclat de ma douleur flattait sa vanité,
Et, pour son cœur léger, tout le prix de mes larmes
Était dans leur célébrité.

Ce n'était point ainsi pour charmer ma souffrance,
Que parlait à mon cœur le fantôme adoré ;
Ce n'était point celui qu'en mes jours d'espérance
Un songe heureux m'avait montré !

Image sans modèle ! idéal de ma vie !...
De loin je t'appelais et je volais vers toi ;
Dès mes plus jeunes ans en vain je t'ai suivie !...
Tu fuyais toujours devant moi.

Les grâces de l'enfance animaient mon visage,
Mais ses jeux ne savaient déjà plus me charmer ;
Et, triste, devinant le bonheur d'un autre âge,
Je voulais vieillir pour aimer.

Et je n'ai point connu cette joie enivrante
Qu'à mes vœux innocents promettait l'avenir ;
Dans le passé désert, en vain mon âme errante
N'a qu'un rêve... pour souvenir !

Est-il dans nos forêts d'assez sombres demeures
Pour voiler à mes yeux les clartés d'un long jour ?
Quel assez lourd beffroi peut mesurer les heures
D'une jeunesse... sans amour ?...

Nul objet ne distrait mon regard qui sommeille ;
Nul ordre ne m'arrête... ou ne me fait agir ;

Nul pas ne me conduit, — nul accent ne m'éveille ;
Pas un nom ne me fait rougir !

Lorsque, de son tombeau levant la froide pierre,
Une ombre vient errer dans l'absence du jour,
Elle gémit ; son âme attend une prière
Pour monter au divin séjour ;

Moi, comme elle, implorant une voix généreuse,
J'erre dans la tristesse et dans l'isolement ;
Et comme elle, ici-bas, j'attends, pour être heureuse,
La prière d'un cœur aimant !

1828.

II

Cette tristesse n'avait pas échappé à ses amis. Est-ce que vous seriez moins heureuse, lui écrivait Lamartine le 31 décembre 1828. Mais se doutait-il, le beau poète, que Delphine souffrait aussi à cause de lui? Du jour où elle l'avait vu à Terni, elle l'avait aimé; oh! aimé sans aucun espoir, en toute pureté, aimé cependant comme cela se sent bien dans les vers qui suivent. Lamartine, qui venait de passer un mois à Paris, les reçut à Mâcon en juin 1829.

LE DÉPART

A M. DE L***

Quel est donc le secret de mes vagues alarmes?
Est-ce un nouveau malheur qu'il me faut pressentir?
D'où vient qu'hier mes yeux ont versé tant de larmes
En le voyant partir?

La nuit vint... et j'errais encor sur son passage.
Regardant l'horizon où l'éclair avait lui,
Sur la route, de loin, je vis tomber l'orage,
Et je tremblai pour lui.

J'aimais à contempler cette lueur ardente
Qu'il voyait comme moi dans le ciel obscurci,
A sentir sur mon front cette pluie abondante
Qui l'inondait aussi.

J'allai, cherchant un être ému de ma souffrance,
Interroger les yeux de son départ témoins...
Mais lui !... n'était pour eux, dans leur indifférence,
Qu'un voyageur de moins.

Nos amis m'attendaient au seuil de ma demeure ;
Je lus dans leurs regards un reproche jaloux.
« L'ingrate ! disaient-ils ; elle souffre, elle pleure,
Et ce n'est pas pour nous ! »

Cependant, pour tromper son âme généreuse,
J'ai caché ma douleur sous l'adieu le plus froid...
Pourquoi de son départ être si malheureuse?...
Je n'en ai pas le droit.

Quel est ce sentiment, ce charme de s'entendre,
Qui, montrant le bonheur, le détruit sans retour...
Qui dépasse en ardeur l'amitié la plus tendre...
Et qui n'est pas l'amour?

C'est l'attrait de deux cœurs, exilés de leur sphère,
Qui se sont d'un regard reconnus en passant,
Et que, dans les discours d'une langue étrangère,
Trahit le même accent.

Tels, voguant loin des bords d'une terre chérie,
Deux navires perdus entre le ciel et l'eau,
Reconnaissent leurs vœux, leurs destins, leur patrie,
Aux couleurs d'un drapeau.

Noble et sainte union, en délices fertile !...
Pour nos cœurs fraternels rêvant le même bien,
Le champ de la pensée est un commun asile,
Et la gloire un lien.

On parle à son ami des chagrins de la terre ;
On confie à l'amour le secret d'un instant ;
Mais, au poète aimé, l'on redit sans mystère
Ce que Dieu seul entend !

Mais si sincère que fut cette mélancolie, elle n'absorbait que momentanément le cœur de Delphine. Il y avait du ressort en elle. 1829-1830, c'est le moment des grandes luttes littéraires, c'est le moment pour la jeune fille de se dévouer à ses amis. Avec Brifaut, avec Villemain, elle prépare l'élection de Lamartine à l'Académie. Celui-ci lui en fut reconnaissant comme poète et comme ami, si bien que, le jour de la réception, il lui offrit son bras pour sortir de la salle, sous les yeux d'envie de toutes les femmes. Elle fut bien fière, ce jour-là, et bien heureuse! Quand ils traversèrent ensemble la cour de l'Institut, un murmure d'admiration courut dans la foule; et parmi ceux qui se pressaient sur leur passage, « beaucoup remarquèrent, comme M. de Montmorency-Laval, que Delphine et Lamartine se ressemblaient comme frère et sœur ».

Elle montrait aussi à Victor Hugo son admiration enthousiaste. Le 25 février 1830, elle assistait à la première représentation d'*Hernani;* mais, ce soir-là, ce ne fut pas un murmure de louanges, ce fut une ovation bruyante qui se leva pour l'accueillir. Gautier, qui ne l'avait jamais vue encore, fut ébloui par sa beauté. « Elle portait, nous dit-il, sa fameuse écharpe bleue du portrait d'Hersent et en reproduisait involontairement la pose célèbre; ses magnifiques cheveux blonds, noués sur le sommet de la tête en une large boucle selon la mode du temps, lui formaient une couronne de reine et, vaporeusement crêpés, estompaient d'un brouillard d'or le contour de ses joues..... »

Toute la soirée, les jeunes gens pressés dans la salle eurent les yeux fixés sur la jeune Muse; chaque fois qu'elle applaudissait, c'étaient des transports.

Pour vives que fussent ces émotions, Delphine Gay ne se désintéressait pas des événements publics. Au lendemain de la prise d'Alger, elle célébra notre victoire par un *Te Deum.* Cette fois ses vers firent scandale. C'est que vis-à-vis du général de Bourmont, elle avait osé rappeler le passé, les déshonneurs de 1815. Le ministère Polignac s'émut; plus de pension pour Delphine Gay, plus de faveurs royales. Quelques jours après, la révolution éclatait,

mais la jeune fille avait le cœur trop noble pour s'en réjouir comme d'une revanche :

Accordez votre luth, poètes, mes rivaux,
Chantez un nouveau règne et des serments nouveaux.
Pour moi, je tremble encor des récentes alarmes,
Et, sur la royauté, je n'ai plus que des larmes.

D'ailleurs, le nouveau régime si prosaïque, si bourgeois, ne pouvait satisfaire son âme enthousiaste. Mais laissons là ces agitations politiques, Delphine Gay est en ce moment à d'autres pensées. Depuis juillet 1830, un jeune publiciste est amoureux d'elle. Il l'appelle la dixième Muse; c'est lui qui a publié dans *la Mode* le fameux *Te Deum*, et Lamartine, qui vient assidûment chez les dames Gay, a bien remarqué ce jeune homme de petite taille, aux yeux étrangement expressifs. Il lui a trouvé une de ces physionomies « qui percent les ténèbres et qui domptent les hasards ».

Enfin, le 1er juin 1831, Delphine Gay épousait Émile de Girardin.

III

Émile de Girardin avait à ce moment vingt-cinq ans. C'était seulement le 22 juin 1827, à la date de sa majorité, qu'il avait pris hardiment ce nom de Girardin que la loi lui défendait de revendiquer, mais qui lui appartenait par les droits du sang. Au jour de sa naissance, le 22 juin 1806, il avait été faussement déclaré à l'état civil sous le nom d'Émile Delamothe, né de père inconnu et de demoiselle Delamothe, lingère. En réalité, sa mère, c'était cette charmante Adélaïde-Marie Fagnan, qui servit de modèle à Greuze pour *la Jeune fille à la colombe.* Elle était fille d'un haut fonctionnaire des finances sous Louis XVI; e ainsi riche, jolie et coquette, elle avait épousé à seize ans un jeune magistrat, M. Dupuy. Puis elle rencontra le

comte Alexandre de Girardin. Il était colonel, bien vu à la cour impériale et de belle allure. Elle en eut un fils. Ce fils, élevé secrètement, fut l'objet de leurs soins jusqu'au jour où, le colonel étant devenu général et Napoléon lui ayant choisi une femme, il dut se marier. De ce jour, l'enfant fut abandonné. Confié à un vieux soldat de l'armée d'Égypte, puis à un palefrenier aux haras du Pin, en Normandie, il souffrit dans son intelligence et dans son cœur. Le souvenir de son enfance ne le quittait pas; et en pensant aux visites qui lui étaient faites alors, aux caresses qui lui étaient prodiguées, il sentait qu'il avait droit à une autre vie, à un autre nom.

A dix-huit ans, quand il revient à Paris, il découvre la vérité. Il apprend aussi que la recherche de la paternité est interdite, qu'il n'a le droit de rien réclamer. Ses parents d'ailleurs le repoussent. Alors il essaie de diverses situations; il ne fait que passer au ministère de la Maison du roi, dans le cabinet du secrétaire général qui lui a donné un petit emploi. Puis la spéculation l'attire; entré chez un agent de change, il y reste à peine le temps de perdre la moitié d'un petit capital qui lui a été secrètement constitué. Cette perte l'abat momentanément. Il voudrait prendre du service dans un régiment mais le chirurgien-major le déclare de complexion faible. A ce moment il a vingt ans, il est seul au monde, presque sans ressources. Et malgré quelques découragements passagers, il veut lutter, il veut conquérir. Et quoi donc? Mais ce qui se gagne à force d'énergie : la fortune, la célébrité. C'est dans ces dispositions qu'il écrit un petit volume autobiographique : *Émile*, où il confesse ses amertumes. Puis brusquement, dans un audacieux besoin de lutte, peut-être même de scandale, il signe : Émile de Girardin. C'est sous ce nom qu'il lance des journaux; en 1828, *le Voleur*, en 1829 *la Mode;* c'est ce nom enfin qu'il va donner à Delphine Gay. Pour le mariage, il supplée à l'acte de naissance qui lui manquait par un acte de notoriété.

Émile de Girardin réalisait-il le rêve de Delphine Gay? Il semble bien que non. Mais elle l'admirait; elle sut le

défendre en toute occasion, avec son beau courage chevaleresque, elle eut pour lui un attachement sincère et loyal; et puis, qui sait? peut-être même de l'amour. Oui, elle dut aimer sa nature ardente, combative et, plus que tout le reste, le romanesque de sa destinée. En tout cas, la jeune femme n'eut pas le loisir de vivre en elle-même, seulement occupée de ses sentiments Emile de Girardin était avant tout un homme d'action. Aussitôt après le mariage, il s'était installé rue Louis-le-Grand et avait ouvert largement sa porte; pour les projets qu'il nourrissait : spéculations, lancement d'affaires, entreprises de toutes sortes, il avait besoin de recevoir, de créer chez lui un centre d'activité et de discussions. Mme de Girardin se trouva mêlée à cette vie de fièvre.

Dans ce milieu, tout pour elle dut être nouveau. Dans les salons qu'elle avait fréquentés jusque-là, salons aristocratiques ou salons littéraires, elle était reçue comme une inspirée. Par son imagination, elle habitait une sphère idéale, peuplée de fictions... Son mari va lui révéler une vie plus moderne, aux ambitions âpres. Tout autour d'elle ce seront des calculs, le perpétuel bourdonnement des chiffres; en même temps que Balzac, elle doit reconnaître que l'argent tient plus de place dans la société que les héros du temps passé.

Désormais, elle ne sera plus Corinne. Son esprit d'observation grandit et s'aiguise; son activité littéraire prend un tour plus libre soit en prose, soit en poésie. Car son talent va s'exercer maintenant dans ces deux domaines; et à travers les œuvres qu'elle publiera en ces années : *le Lorgnon*, *Napoline*, nous découvrirons aisément son évolution.

IV

Le Lorgnon, paru en 1831, est le premier roman de Mme de Girardin; c'est aussi le plus célèbre. L'intrigue y

st mince, tout le mérite réside dans l'agrément du récit. ı une époque où le mélodrame, les épisodes invraisemblables tenaient tant de place dans le roman, Mme de ìirardin eut le bon goût d'user seulement de sa fantaisie. :t quelle fiction ingénieuse! Fdgar de Lorville est, depuis eu, possesseur d'un lorgnon magique, qu'il tient d'un avant inconnu du monde. A travers ce cristal merveilleux, es yeux peuvent voir jusqu'au fond des âmes, pénétrer es pensées les plus secrètes. Avec ce lorgnon, Edgar a cru ecevoir un talisman de bonheur, mais que de déceptions!)u premier coup d'œil il aperçoit maintenant la fausseté e ses amis, les petits calculs des jeunes filles; alors qu'il e croyait aimé, il se découvre des rivaux et, chez les enfants nême, il trouve des ruses. Pauvre Edgar, jusque-là « si rais, si réjoui, présomptueux comme un avocat et confiant omme un mari ». Heureusement, il apprendra par son orgnon que Mme de Champléry, une charmante veuve, st aussi bonne que belle et fière. Il pénétrera ses secrets, l l'épousera après toutes sortes de péripéties amoureuses : lu marivaudage délicat, des divinations, des méprises, voilà our le romanesque des sentiments; et l'esprit brode sur e thème, trouve des détails, des mots plaisants. C'est de 'imagination et de la satire. Tout cela dit dans une prose nette, acérée, claire, malgré quelques recherches ingénieuses ».

Enfin, n'est-ce pas Mme de Girardin qui parle sous le nasque, en femme sincère, en femme avertie : « Il faut avoir 'esprit libre et le cœur pur pour juger le monde tel qu'il st; il faut n'avoir rien à désirer pour le regarder sans illuions. » Mais n'y a-t-il pas une grande tristesse à regarder ans illusions? Cette tristesse, Mme de Girardin l'indique ı peine dans *le Lorgnon* par quelques traits vite esquissés. ?ar contre, dans *Napoline,* elle l'a peinte de façon tragique.

V

Napoline n'est pas un simple poème; c'est un roman,
un roman mené selon la manière qui plaît à l'auteur :

Pour moi, si j'écrivais un roman, j'y mettrais
Un seul événement entouré de portraits...

Tout le premier chapitre ne contient en effet que de
portraits : portraits d'*une amie*, d'*un amant*, d'*un oncl*
de *deux rivales*.

Napoline est une jeune fille ardente, au cœur enthou
siaste et pur, à l'imagination pleine de rêves. Elle aime le
bals, les fêtes, sans rien voir encore des défauts mondain
Parce qu'elle est sincère, elle ne découvre pas la fausse
des autres et leur vanité. Mme de Girardin, qui nous la pré
sente comme son amie, lui a prêté beaucoup d'elle-même

Elle était mon amie, — et j'aimais à la voir
Le matin exaltée et moqueuse le soir ;
Puis tour à tour coquette, impérieuse et tendre,
Du grand homme et du sot sachant se faire entendre ;
Sachant dire à chacun ce qui doit le ravir,
Des vanités de tous sachant bien se servir ;
Naïve en sa gaîté, rieuse et point méchante,
Sublime en son courage, en sa douleur touchante,
Ayant un peu d'orgueil peut-être pour défaut,
Mais femme de génie et femme comme il faut.

Oui, cette Napoline ainsi dépeinte ressemble tout à fait à Mme de Girardin; c'était l'avis de ses amis, ils « y retrouvaient même ce beau rire argenté de la jeunesse » qui avait déplu à Lamartine.

Par contre, les événements sont imaginaires. Napoline, qui est orpheline, vit avec son oncle, M. de Beaucastel. Le portrait de ce vieillard bellâtre et léger, si vraiment

« maître en frivolité », est tracé d'une plume incisive. Nous le voyons, ce M. de Beaucastel, avec son « froid badinage », son « rire sans gaîté » et le scepticisme de son esprit sec. Napoline a le goût des arts, de la poésie, et M. de Beaucastel l'humilie de ses railleries. Oh! dans le monde, il ne passe pas pour un méchant homme; on dit de lui : « il est charmant, » on sourit de ses épigrammes. Et cependant il dessèche l'âme de la jeune fille.

Il a aussi le talent des insinuations, des confidences dangereuses. Il sait rappeler à Napoline qu'elle porte le nom de l'Empereur, que l'Empereur fut son parrain, qu'elle lui ressemble; et ses sourires, ses réticences disent assez à la jeune fille que l'Empereur est son père. Encore un tourment, encore une cause d'exaltation.

Cette Napoline, qui a tant rêvé, est toute prête pour l'amour. Un soir, tandis qu'elle s'enchantait des sons d'une harpe, un fatal Alfred lui est présenté : c'est le comte de Narcet, un noble jeune homme et un savant voyageur. Il a reçu un grade à Navarin, une balle à Delhi; enfin il n'a qu'à paraître pour *faire le malheur* des jeunes filles.

Ce nouveau René veut faire figure dans la société; seulement, pour briller à Paris, il faut de beaux gilets, des fracs, des chevaux de prix, et le voilà devenu dandy. Il change « son air rêveur pour des airs élégants », il fait la cour à une piquante duchesse, à une sotte héritière. Sans doute, son seul véritable amour est pour Napoline, mais la vanité mondaine d'une part, l'argent de l'autre, l'attirent et l'aveuglent. Nous prévoyons que Napoline aura fort à souffrir de ses rivales, qu'un drame ne tardera pas à se nouer. Ce premier chapitre, tout en portraits, est extrêmement vivant et varié de ton. Pour la première fois, Mme de Girardin montre dans la poésie ses dons d'observation et de satire.

Au début de la seconde partie, une grosse nouvelle : Napoline, jusque-là sans fortune, devient très riche et de la manière la plus romanesque. Tout de suite accourue chez son amie, elle lui annonce son bonheur subit : l'Empereur

a veillé sur son sort, il l'a dotée secrètement; et un prudent banquier des Flandres, qui a reçu la somme en dépôt, vient de révéler ce legs mystérieux. Napoline est riche, majeure et elle aime. Son cœur exulte de joie confiante. Le soir même elle verra Alfred au bal, il viendra la prier pour quelque contredanse, et elle lui dira :

> Je suis riche à présent, monsieur... vous me plaisez
> Ma fortune est à vous...

Malheureusement, les choses se passent bien autrement. Napoline arrive donc au bal dans tout l'élan de son bonheur, mais Alfred ne vient pas vers elle, il fait danser la grosse héritière. D'abord Napoline ne s'inquiète pas; elle se moque de la demoiselle, de sa coiffure surchargée et se promet bien d'en rire le soir même avec son ami. Mais Alfred semble ne pas la voir, et maintenant c'est la duchesse qu'il invite; un instant après, dans une serre propice aux déclarations, il obtient de cette belle dame la promesse d'un rendez-vous. Napoline a tout entendu. Elle apprend aussi, dans le hasard d'une conversation, la vérité sur l'héritière. Alfred n'est pas seulement fat et vaniteux, il est encore assoiffé d'argent. Ah! qu'elle souffre, qu'elle le méprise. Elle ne respire plus, « l'enfer s'allume » dans son âme; et cependant elle cause, elle rit, elle est même moqueuse et méchante :

> Son esprit excité venge son cœur souffrant.

Ah! oui, « le désespoir est affreux dans le monde, » mais Napoline n'y traînera pas longtemps le sien. Elle qui ne vivait que de foi, d'absolue confiance, elle ne saura pas se résigner. Elle va mourir.

Les apprêts de cette mort remplissent la troisième partie. Comme Mme de Girardin le fait remarquer :

> C'est un grand embarras qu'une mort volontaire,
> Le jour où l'on se tue, on a beaucoup à faire.

Vers 1830, tous les jeunes gens qui se sont tués — et ils furent nombreux — ont eu comme Napoline un soin extrême de leurs derniers gestes. Ce n'est pas seulement pour soi qu'on se tue, c'est pour les autres; et ne faut-il pas que cette mort prouve quelque chose? Mais, dira-t-on, Napoline ne fait-elle pas beaucoup d'honneur à un jeune homme peu intéressant? Ne suffirait-il pas qu'elle le méprisât? Sans doute — et Napoline en a bien la brève pensée — mais ce n'est pas seulement cet amour trompé qui la désespère. Depuis qu'elle souffre, elle voit la vie sous un autre jour. Brusquement, elle s'est dépouillée de ses illusions et c'est toute l'hypocrisie du monde qui lui apparaît. Elle voit soudain que, pour plaire aux hommes, « il faut être sotte, vaine, fausse et flatteuse; » elle sent « que la lèpre d'égoïsme la gagne à son tour ». Non, elle ne veut pas vivre comme tous ces êtres qu'elle méprise; elle ne veut pas « élever un jour des enfants dans une religion dont elle doute » et « prêcher des devoirs » qu'elle trahira. Si elle avait seulement foi en son pays, peut-être vivrait-elle? Mais elle trouve maintenant sa patrie « ingrate, et bourgeoise, et matérielle ». Elle ne croit plus à rien, à rien. Elle n'a pas le courage d'attendre, de regarder « au delà de sa douleur » et puisqu'elle a placé « l'héroïsme dans une vie sans tache », elle n'a plus qu'à mourir.

Seulement, voulant mourir comme une passionnée, elle profite de ce qu'Alfred est chez la duchesse pour monter chez lui. Cette résolution nous alarme un peu, mais Mme de Girardin nous a d'avance dit notre fait :

> Le désespoir est mal compris d'un cœur tranquille.

D'ailleurs Napoline, au premier moment « rouge de honte », se rassure fièrement. Elle n'a plus ni mère ni sœur, sa mort même dit son innocence. Et elle allume les charbons...

Ce poème, qui est donc un roman, nous paraît en même temps bien plus que cela. D'abord, il est symbolique. Mme de Girardin l'indique elle-même dans les explica-

tions du chapitre IV : Napoline est le *génie vaincu*, énervé par le monde; la duchesse est *la société* brillante et trompeuse; quant à l'héritière :

> L'héritière — n'est pas un portrait équivoque —
> En elle, j'ai montré le vrai dieu de l'époque,
> L'argent !...

Mais dans ce poème, nous trouvons mieux que des symboles, nous trouvons Mme de Girardin elle-même. Nous l'avons vu, elle ressemblait à Napoline d'esprit et de cœur. Comme son héroïne, elle avait beaucoup aimé le monde, et ce monde, après l'avoir enchantée, l'avait amèrement déçue; maintenant, elle sait l'observer mais, tandis que son esprit en fait la satire, son cœur de poète « souffre » et « crie ». Ah! cette œuvre est bien représentative de son époque, de la sensibilité des jeunes gens en ces années de romantisme. Deux ans plus tard, quand Alfred de Vigny donnera *Chatterton,* il dira aussi « le martyre du poète, de l'être supérieur étouffé par la société ».

Mme de Girardin, qui voulait expliquer complètement sa pensée, a fait suivre son poème d'une longue lettre. Avant de mourir, Napoline écrit à son amie une sorte de « testament ». Cette confession est vraisemblable. En 1828, lorsque Imbert Galloix, découragé, se laisse mourir, il épuise dans une lettre à peu près semblable ses dernières forces. Le 18 février 1832, deux jeunes auteurs, Le Bras et Escousse, préparent ensemble leur suicide; jusqu'au dernier moment ils se recueillent *littérairement,* ils composent des vers, écrivent des lettres, se justifient; Escousse trace même cette phrase caractéristique : « Escousse s'est tué parce qu'il ne sentait pas sa place ici... » Napoline est bien la sœur de tous ces poètes.

Au point de vue littéraire, la lettre qui termine l'œuvre est un morceau tout à fait remarquable. C'est bien le style de Mme de Girardin, ce style ferme, élégant, prompt à porter des coups incisifs, plus prompt encore à frémir d'orgueil : style de femme d'esprit et style aussi de femme de cœur.

Dans *Napoline,* ce que nous avons entendu avec tant d'émotion, c'est le cri du poète que le monde étouffe. Ce cri, nous le retrouvons dans quelques autres pièces : *Aux jeunes filles, Désespoir, La nuit,* toutes datées de ces années 1834-1835. Nous ne pouvons en douter : Mme de Girardin sent mourir le poète en elle. Quelle a été la valeur de ce poète? Quelle place peut-on lui assigner?

Nous avons dit ce qu'avait donné la première manière de Delphine Gay : des poèmes de souffle un peu court, généreux de sentiment, mais d'une forme trop artificielle. La deuxième manière, qui est celle de *Napoline,* est de tour plus moderne. Le vers s'est dépouillé des périphrases et des mots nobles; ainsi allégé, il est vif, varié de coupe et rappelle souvent celui de Musset. Surtout, l'inspiration n'est plus extérieure; elle sort vraiment, directement d'une nature désormais mûrie. « Nous sommes surpris, dit Théophile Gautier, que Napoline n'ait pas eu un plus grand retentissement. » Si elle n'eut qu'un succès d'estime, c'est que le public était à ce moment occupé de trop de chefs-d'œuvre; et « au milieu de ce bouquet, éclatant avec un fracas lumineux » elle ne fut que « la bombe à pluie d'argent », à peine remarquée. D'ailleurs Mme de Girardin ne peut prétendre dans la poésie qu'à une place honorable, certes, mais de second rang. Et même, si nous la considérons seulement parmi les femmes poètes de son époque, comment ne pas lui préférer cette Marceline Desbordes-Valmore à la voix si tendre, si pleine de sanglots? Celle-ci avait plus qu'une âme « intimement poétique », elle était « la poésie elle-même ». Ni les épreuves, ni les années ne purent éteindre sur ses lèvres les notes ardentes des premiers chants. Par contre, chez Mme de Girardin, le génie poétique était fait surtout des émotions de la jeunesse, émotions qu'elle avait pu prendre pour « la palpitation du génie ». Du moins si la flamme poétique décroît, celle de l'esprit s'avive chaque jour. Le temps est venu pour cette nature si riche, si expansive, de renouveler son activité; selon le mot de Sainte-Beuve, « dès *Napoline,* le vicomte de Launay est majeur en elle ». Mais qu'est-ce que le vicomte de Launay?



NAPOLINE

POÈME

CHAPITRE PREMIER

PORTRAITS — UNE AMIE
UN AMANT — UN ONCLE — DEUX RIVALES

Elle était mon amie, — et j'aimais à la voir,
Le matin exaltée, et moqueuse le soir ;
Puis tour à tour coquette, impérieuse et tendre,
Du grand homme et du sot sachant se faire entendre :
Sachant dire à chacun ce qui doit le ravir,
Des vanités de tous sachant bien se servir ;
Naïve en sa gaîté, rieuse et point méchante ;
Sublime en son courage, en sa douleur touchante ;
Ayant un peu d'orgueil peut-être pour défaut,
Mais femme de génie, et femme comme il faut.

Combien nous avons ri quand nous étions petites !
De ce rire bien fou, de ces gaîtés subites
Que rien n'a pu causer, que rien ne peut calmer,
Riant pour rire, ainsi qu'on aime pour aimer.
Je plains l'être sensé qui cherche à tout sa cause,
Qui veut aimer quelqu'un, rire de quelque chose :
Mes grands bonheurs, à moi, n'eurent point de sujets ;
Mes plus vives amours se passèrent d'objets.
La perruque de mon vieux maître d'écriture,
Pendant plus de deux ans, a servi de pâture
A ma gaîté ; — parfois je me rappelle encor
Ses reflets ondoyants, mêlés de pourpre et d'or.

Cette perruque-là, c'était tout un poème ;
Ses malheurs surpassaient ceux d'Hécube elle-même.
Perruque de hasard, achetée à vil prix,
Elle était pour son maître un objet de mépris.
Soumise au même sort que la reine de Troie,
D'un fatal incendie elle se vit la proie.
Un soir que, fatigué d'un paraphe en oiseau,
L'imprudent s'endormit sur les bords d'un flambeau !
Elle avait été belle au temps de sa jeunesse ;
Les cheveux en étaient d'une extrême finesse,
Mais rares, attestant la marche des hivers ;
Partout ravins profonds, partout sentiers déserts ;
De leurs fils espacés on eût compté le nombre.
Jadis peut-être un sage a rêvé sous son ombre ;
Dans ses anneaux bouclés, peut-être bien des fois
Un poète rêveur a promené ses doigts ;
Et peut-être elle avait — qu'un roi me le pardonne ! —
De nobles souvenirs qu'envierait la couronne.
Vaut mieux être, à mon sens, neige sur le mont Blanc
Que panache orgueilleux sur un guerrier tremblant ;
Mieux vaut, dans la forêt, être le gui du chêne
Que l'aigrette qui pare un chardon dans la plaine.
Perruque de Rousseau ! tu vaux mieux, selon moi,
Qu'une couronne d'or au front d'un mauvais roi !

A quinze ans, que la vie est décevante... et belle !
L'erreur prend chaque jour une grâce nouvelle.
C'est ce brillant palais des MILLE ET UNE NUIT,
Où l'on entre sans guide, et par l'espoir conduit.
Partout ce sont des fleurs, de beaux apprêts de fêtes...
Mais nulle voix ne vient vous apprendre où vous êtes.
Un somptueux banquet se dresse sous vos yeux :
Mais, pour ce grand festin, nul convive joyeux.
Une douce harmonie à votre cœur résonne...
Inutiles accords qui n'animent personne.
Dans ce séjour magique ouvert à votre espoir,
Nul hôte hospitalier ne vient vous recevoir ;
Car le maître habitant ce palais de lumière
Est un Prince enchanté dont les os sont de pierre !
L'éclat seul est vivant ; les fleurs, les fleurs d'un jour
Sont la réalité de ce brillant séjour.

Une espérance ainsi d'un beau rêve suivie
Est la réalité des plaisirs de la vie.
Humble ou fat est celui qui compte des regrets.
Hélas ! l'homme ici-bas fait d'éternels apprêts
Pour la fête du cœur qui jamais ne commence ;
Un laboureur parfois se ruine en semence.
Ainsi de jour en jour le grand bal est remis,
Et l'on s'apprête en vain pour le plaisir promis :
Le Temps fuit, emportant l'Espérance parjure,
Et l'on n'a conservé du bal que la parure.

A quinze ans, Napoline avait beaucoup rêvé ;
Or ce qu'on rêve bien est autant d'éprouvé.
Dans ses choix de bonheur elle cherchait la gloire :
J'aimais un idéal — elle — aimait dans l'histoire ;
A son amour factice il fallait un grand nom,
Qu'elle allait déterrer dans quelque Panthéon.
Je me souviens encor d'avoir été jalouse
De l'amour exclusif qu'elle eut pour Charles douze.
Il fallait à ses vœux un malheur couronné
Elle aimait Charles douze, et moi j'aimais RENÉ.

Mais quand elle eut passé l'âge où le cœur s'enivre
D'un amour de roman qui change avec le livre,
Quand elle se lassa de ces héros parfaits,
Auxquels on ne peut plaire, et qui n'aiment jamais,
Et qu'un beau soir, rêveuse au doux son de la harpe,
Alfred nous apparut, pâle, un bras en écharpe,
Et paré d'une croix reçue en combattant,
Je vis que son malheur était juré. — Pourtant,
Le comte de Narcet est un noble jeune homme ;
L'éloge retentit aussitôt qu'on le nomme.
A vingt ans il obtint un grade à Navarin,
Une balle à Delhy : c'est un brave marin,
Un savant voyageur qui parcourut le monde.
Son esprit est brillant, sa pensée est profonde...
Mais les lois de la mode, il ne les savait pas ;
Il n'avait d'élégant qu'une blessure au bras.
Eh ! qu'importe l'esprit, les talents, la figure !...
Ici nous n'aimons point les tableaux sans bordure.
Les grandes qualités ne sont rien à Paris
Sans un frac à la mode ou des chevaux de prix ;

Ou bien, ce qui vaut mieux, quelque bon ridicule.
Ce n'est que pour le faux que Paris est crédule ;
Le vrai le trouve sage ; il en doute longtemps :
Tel ne croit pas en Dieu peut croire aux charlatans.
C'est ce qu'il fait, et c'est pourquoi le jeune comte
De son peu de succès dans un bal avait honte,
Changeait son air rêveur pour des airs d'élégants,
Se ruinait en fracs, gilets, anneaux et gants ;
Et, promenant partout sa menteuse richesse,
S'attelait sans amour au char d'une duchesse.

Napoline ignorait ces travers ; son amour
Pour Alfred, malgré moi, s'augmentait chaque jour.
Moi seule entrevoyais une cause mortelle
Dans ces défauts mondains qu'il n'avait pas près d'elle !
J'appris alors comment, même sans fausseté,
On trompe un esprit franc, dans ses goûts arrêté.
Un esprit absolu n'a point droit de se plaindre
Des fausses qualités qu'il nous oblige à feindre.
Il doit croire aux vertus que pour lui l'on se fait ;
On sait ce qui le blesse, on sait ce qui lui plaît,
Et jamais il ne court la bienheureuse chance
De surprendre un défaut qu'il a proscrit d'avance.
Puis l'amour rend modeste ; à peine sous sa loi,
On devient plus timide, et l'on doute de soi :
On cherche à s'embellir... O modestie étrange !...
On s'admire ! et sitôt qu'on veut plaire, on se change !

Certes, si Napoline avait vu comme nous
Son Alfred dans un bal, avec de jeunes fous,
Minaudant, étalé sur des coussins de soie,
Énivré d'ironie, aux vanités en proie,
Étouffant sous l'orgueil un cœur noble et brûlant,
Pour se faire léger et n'être qu'insolent,
Elle n'eût point trouvé dans sa voix tant de charmes,
Elle n'eût point, pour lui, répandu tant de larmes !
Mais le malheur voulait que la mort d'un parent
La retînt à l'écart dans un deuil apparent.
Elle ne rencontrait Alfred que chez ma mère :
Là, du monde, pour lui, s'envolait la chimère ;
Au coin du feu, sans faste, avec de vieux amis,

Les succès de l'esprit étaient les seuls permis ;
La froideur des grands airs devenant impossible,
Il était bien forcé de se montrer sensible ;
L'abandon succédait à son dédain moqueur ;
Il osait être aimable et vivre de son cœur.
Chaque soir, en récits sa mémoire féconde
Nous faisait voyager sur la terre et sur l'onde,
Des glaces de l'Islande aux déserts d'Orient.
C'étaient d'affreux dangers... racontés en riant ;
C'étaient de longs tableaux des pompes de l'Asie,
Des chameaux, des palmiers si pleins de poésie,
Des trombes, des volcans, des sièges, des combats,
Et, ce qui me plaît tant, des bons mots de soldats :
C'était enfin la force unie à la finesse,
Et tant de souvenirs avec tant de jeunesse !

Alors je l'écoutais avec ravissement ;
J'aimais la dignité de son regard charmant ;
J'aimais dans son maintien cette noblesse innée,
Des hommes du commun rarement pardonnée.
Souvent j'avais besoin de me dire tout bas
Qu'elle était mon amie, et qu'il ne m'aimait pas !
Mais, grâce au ciel, un vœu tant soit peu malhonnête
N'a jamais pu rester plus d'une heure en ma tête.
Aussi, sachant éteindre un parjure désir,
Je les voyais tous deux s'aimer avec plaisir.

Hélas ! ce court bonheur ne fut pas sans orage ;
Car les illusions ne sont plus du jeune âge,
Depuis que nos parents, par de prudents discours,
Pour sauver l'avenir déflorent nos beaux jours.
Les précoces leçons de leur expérience,
Sans éclairer le cœur, troublent la confiance :
Même au sein des plaisirs on attend le chagrin.
C'est un mauvais service à rendre au pèlerin
Que l'avertir toujours des dangers du passage.
Dans de certains périls vaut mieux un fou qu'un sage.
Tel, sur le front des rocs s'élance avec ardeur,
Chancelle — quand du gouffre il sait la profondeur.
Vieillards, gardez pour vous vos préceptes arides,
Gardez votre prudence, elle sied à vos rides ;

D'une sublime erreur n'arrêtez point l'excès ;
C'est la témérité qui fait les grands succès.
La force du jeune âge est dans son ignorance ;
Vieillards !... notre sagesse, à nous, c'est l'espérance !

Mais non... de nos erreurs les cruels sont jaloux ;
Le trop-plein de leurs ans retombe aussi sur nous.
Dans nos beaux jours troublés, la nuit touche à l'aurore :
A quinze ans, dans l'erreur, on peut rêver encore ;
Mais à vingt ans l'on sait que plaire n'est qu'un jeu,
Qu'un cœur froid peut parler un langage de feu ;
Jeunes, on nous apprend à fuir ce qui nous charme.

Ainsi, l'esprit tremblant d'une indécise alarme,
Napoline, à l'espoir se livrant à demi,
Sentait auprès d'Alfred un obstacle ennemi ;

Puis venaient ces avis d'une grossière adresse,
Qui taquinent le cœur et faussent la tendresse,
Qui font d'un pur amour senti profondément
Une sotte bravade, un fol entêtement.
D'épigrammes sans art les parents sont prodigues.
Napoline voyait ces petites intrigues ;
Elle avait pour tuteur son oncle maternel,
Un bellâtre, nommé monsieur de Beaucastel.
Or, on écoute mal un oncle petit-maître.

A ce portrait fidèle on peut le reconnaître :

C'était un de ces gens qu'on nomme bons garçons,
De ces vieillards légers qu'on traite sans façons ;
Un quasi-philosophe à petites idées,
Aux discours peu décents, aux manières guindées.
Futile avec bon sens, ignorant avec goût,
Il savait sans esprit causer fort bien de tout ;
Bravant les préjugés, soumis aux convenances,
Sa vie était un long concert de dissonances.
Nos admirations nous trahissent parfois :
Il prenait les défauts des héros de son choix ;
Parmi les élégants il cherchait son modèle ;
Au temps de Louis treize, à la mode fidèle,
Le plumet de Cinq-Mars aurait paré son front ;

Au siècle de Turenne il eût singé Gramont,
Richelieu sous Voltaire, et Flahaut sous l'Empire.
Il imite aujourd'hui... Mais je ne puis le dire !...

Ce héros de salon, maître en frivolité,
Comme tout esprit faible était fort entêté,
Et, malgré leurs succès, même encore il s'obstine
A ne comprendre pas Hugo ni Lamartine :

« Pour les louer, dit-il, ou pour les critiquer,
« Je prierais ces messieurs de vouloir s'expliquer :
« Leurs vers sont un langage, ils devraient nous l'apprendre ;
« Je ne condamne pas les gens sans les entendre. »

Eh ! sans doute, un cœur sec au poète est fermé :
Pour sentir le génie, il faut avoir aimé !
N'admire pas qui veut : la lyre parle à l'âme
Et cherche un foyer prêt à recevoir la flamme.
Le poète des sots est rarement compris ;
Il s'honore parfois de leurs pédants mépris.
Puis il est des cerveaux que déroute la rime,
Qui ne comprennent pas ce qu'un beau vers exprime,
Si vous n'y savez pas glisser de temps en temps
Quelques mots de zéphyrs, de roses, de printemps.
Les vers ne sont pour eux qu'un ramage sonore,
Qu'un vieux cadre où l'on place à son gré Mars ou Flore,
Adonis ou Vulcain, Pomone et cœtera...
Pour eux, la poésie est toute à l'Opéra.
Monsieur de Beaucastel, avec bien plus d'adresse,
De son esprit étroit cachait la sécheresse,
Et si l'on parlait vers, pour sortir d'embarras,
Il exaltait Racine... et ne le sentait pas ;
Il était connaisseur en musique, en peinture ;
En voyage, il rendait justice à la nature ;
Mais tout ce qu'on appelle amour, grands sentiments,
Il le considérait comme fable à romans.
En fait de grand courage et d'action sublime,
Il ne croyait à rien, pas même au noble crime ;
Il avait le secret de traduire en calcul
Le plus pur sacrifice et de le rendre nul ;
Enfin, comme Mentor près d'une jeune fille,

Rien ne convenait moins qu'un tel chef de famille.
Un franc carabinier, un hussard... amoureux
Eût, selon moi, près d'elle, été moins dangereux.
L'amour nous laisse encor du moins une croyance...
Mais de nos vanités la fatale science,
Mais ce rire infernal, ce rire sans gaîté,
Qui flétrit notre espoir dans sa naïveté,
Qui nous montre partout des ruses d'égoïsme,
Qui fait dans notre cœur avorter l'héroïsme,
Qui jette sur nos jours des voiles attristants
Et fait que, sans malheur, on se tue à vingt ans !...
Voilà le vrai danger ; car l'amour qu'on expie...
Offense moins le Ciel qu'un désespoir impie !

***

Pauvre enfant, que d'ennuis ton jeune âge a soufferts
Chez ce joyeux parent, négligemment pervers !
Que de trouble il jeta dans ton âme douteuse !
Comme de ta candeur il te rendait honteuse !
Pour l'étude et les arts il blâmait ton ardeur ;
Puis, quand tu voulais rire, il devenait grondeur.
Prude, pédant, léger, quel bizarre contraste !
A l'église il voulait te conduire avec faste
Et t'apprendre à prier en femme de bon ton ;
Puis, tout le temps du prône, il riait du sermon ;
Et, pour mieux exalter ta prière fervente,
Plaisantait le curé sur sa grosse servante.

Aussi ton jeune cœur, égaré dans sa foi,
Du Ciel qu'il te fermait a méconnu la loi ;
Du séjour des élus il t'a caché la route,
Et ton dernier soupir s'est éteint dans le doute !
Si Dieu n'eut point pitié de toi quand tu mourais,
S'il ne t'a point dicté de pénitents regrets,
S'il n'a point révélé le Ciel à ton génie,
Si, te voyant souffrir, il ne t'a point bénie,
Si tu brûles, hélas ! dans l'abîme éternel...
C'est grâce à ce charmant marquis de Beaucastel !!!
Lui seul par ses discours a perdu ta jeune âme ;
Et quand je le maudis, quand je le nomme infâme,

Lorsque ma lyre en deuil gémit pour te venger...
On dit : « Vous avez tort ; c'est un homme léger,
« Mais il n'est point méchant... »

Oh ! puis-je me contraindre?
Mais les hommes légers sont les seuls qu'il faut craindre.
Le vice est moins perfide : il choque la raison ;
Le dégoût qu'il inspire est un contre-poison ;
Il se nomme du moins... mais ce froid badinage,
Parfum empoisonné qui flétrit le jeune âge,
Ce dédain gracieux jeté sur la vertu,
Cet ennemi charmant, sans avoir combattu,
Triomphe !... et nous rions encor de sa faiblesse,
Quand sa main nous atteint et quand son fer nous blesse.
Nous ne reconnaissons le mal qu'après la mort.
Ainsi ma pauvre amie a vu flétrir son sort
Par cet homme léger, dont la froideur amère
Ne lui laissa chérir ni le Ciel ni sa mère,
Sa mère ! qui mourut si jeune et par amour !

« Ta mère, mon enfant, lui disait-il un jour,
« Elle était, comme toi, douce, mais un peu folle :
« L'Empereur, ton parrain, était sa seule idole ;
« C'était, dit-on, la mode alors... mais aujourd'hui,
« Tu ferais bien, crois-moi, de moins parler de lui,
« Après tous les propos qu'on a tenus sur elle...
« Et cette ressemblance... Oh ! mais, tu deviens belle !
« Oui, je veux te mener au spectacle demain. »

Et puis il s'éloignait... et, passant son chemin,
Il laissait une enfant avec cette pensée :

« L'Empereur est mon père !... »

O faiblesse insensée !
Ne pas voir qu'il troublait l'esprit de cette enfant !
Lui livrer un secret dont rien ne la défend !
Et quel secret, bon Dieu, jeté dans une vie !
Napoline soudain, de rêves poursuivie,
Voit changer tout son cœur. — Sa tête s'alluma.

Le vieillard tant pleuré que jadis elle aima
Avec un saint respect, n'est plus pour elle un père :
C'est le mari trompé d'une femme légère.

Elle se rappelait les fêtes d'autrefois,
Et l'Empereur chéri, ses gestes et sa voix.
Il lui souvint qu'un jour il dit, s'approchant d'elle :

« Allons, regardez-moi ; l'on dit, mademoiselle,
« Que vous me ressemblez. »
Et puis bien tendrement
Il l'avait embrassée.

O joie, enchantement !
Cette main qui tenait entre ses doigts le monde
Un jour a caressé sa chevelure blonde ;
Napoline a senti sur son front enfantin
Ces lèvres qui donnaient des ordres au destin.
Il a vanté sa grâce et sa beauté gentille ;
Et, lorsqu'il l'embrassait, il a pensé : « Ma fille ! »

Oui, cette idée a dû troubler tes jeunes ans :
Elle a dû te dicter des rêves séduisants,
Napoline ! Souvent, dans tes désirs de gloire,
Pour son jeune héritier tu rêvas la victoire.
Tu ne prévoyais pas qu'il serait rappelé,
Comme toi, jeune à Dieu... qu'il mourrait exilé ;
Que ces Français, jadis si fiers de sa naissance,
Qui de son berceau d'or encensaient la puissance,
Indifférents un jour, ne verraient dans sa mort
Qu'un gage de repos, un heureux coup du sort,
Et que lui, dont Paris célébra le baptême,
Lui ! ! ! du nom d'ÉTRANGER subirait l'anathème !...

C'est qu'il faut être vieux pour prévoir les ingrats :
Seule prévision qui ne nous trompe pas !

***

Cette prompte lueur, ce dangereux mystère,
En exaltant son âme ardente et solitaire,
Pour Napoline, hélas ! fut un tourment de plus.

Son oncle l'accablait de sermons superflus :
Il nommait son brillant esprit de la folie,

Il se moquait tout haut de sa mélancolie,
Dénonçait ses talents comme autant de travers,
L'accusait, devant moi ! d'avoir rimé des vers,
Lui vantait les vertus qu'il permettait aux femmes,
Et noyait ses sermons dans des flots d'épigrammes.
Pour ramener au vrai c'était un sot moyen.
Oh ! qu'il était bavard ! Il nous ennuyait bien !

Enfin, il découvrit qu'Alfred et Napoline
S'aimaient. Un amour pur aisément se devine.
Alors il redoubla de ruse en ses discours ;
De sa plaisanterie il reprit l'heureux cours.
D'Alfred il critiquait l'esprit et la tournure ;
Il l'appelait « Marin ! » croyant dire une injure ;
Mais comme on l'écoutait presque indifféremment,
Plus cruel, il niait son tendre dévouement :

« Il ne vous aime pas, lui disait-il, ma chère,
« A tous ses beaux projets vous êtes étrangère.
« Alfred a le cœur froid ; c'est un ambitieux
« Qui ne languira pas longtemps pour vos beaux yeux. »
Ce jugement était injuste : au fond de l'âme,
Alfred était guidé par une noble flamme ;
Mais sous un fol orgueil ce feu s'était caché.
Des pleurs de Napoline Alfred était touché,
Il aimait sa candeur, sa bonté sans égales...
Ce qui n'empêchait point qu'elle n'eût deux rivales,
L'une pour le présent, l'autre pour l'avenir,
Deux succès différents qu'il savait obtenir.

La première, c'était la duchesse élégante
Dont nous avons déjà parlé, femme charmante ;
Regardez-la plutôt... Quel maintien gracieux !
Elle n'est point jolie, et le paraît aux yeux.
Sa beauté ne saurait supporter l'analyse ;
Mais elle est si coquette, et toujours si bien mise !
Son pied est moins bien fait, dit-on, que son soulier ;
Mais, devant lui, comment ne pas s'humilier !
Elle est très maigre, mais ces cascades de blondes
Imitent les contours des tailles les plus rondes.
Elle a fort peu d'esprit, mais partout elle en prend ;
Elle emprunte une idée, et jamais ne la rend.

A vrai dire, après tout, c'est une étrange femme,
Piquante sans gaîté, langoureuse sans âme,
L'humeur capricieuse et l'esprit positif,
Le ton impérieux et le regard plaintif :
Elle appelle langueur, sentiment vague et triste,
Le désenchantement de sa vie égoïste.
Elle fait sonner haut son amour pour les arts,
Chez elle les talents viennent de toutes parts ;
Elle invite à grands frais le poète à la mode ;
Puis, tandis que pour elle il dit sa plus belle ode,
Elle rattache un gant, un nœud, un bracelet ;
Si l'on chante, elle cause au milieu d'un couplet.
Fausse pour être aimable, et bonne par système,
Chacun de ses regards semble implorer qu'on l'aime ;
Et je vous jure, moi, qu'on n'en refuse aucun.
Elle sait enivrer d'un factice parfum ;
Elle attire, elle plaît ; et moi-même j'avoue...
Je la déteste... eh bien ! je comprends qu'on la loue,
Et je lui reconnais un charme séducteur.
Toujours, à son aspect, d'un sentiment flatteur,
Malgré tous mes griefs, je me sentis saisie...
Ah ! c'est que l'élégance est de la poésie !

La seconde rivale était une beauté
Imposante, en effet, par sa rotondité ;
C'était tout bonnement une grosse héritière,
Parure de princesse et mine de fruitière ;
Sa démarche, son ton et ses discours bavards,
Ses petits yeux chinois lançant de longs regards,
Tout en elle disait aux âmes délirantes :
« PAPA me donnera cent mille écus de rentes ! »

Et, contre tout cela, combattait chaque jour
Un ange de beauté, de génie et d'amour !

Voilà bien des portraits, dira-t-on, dans ce livre !
Eh ! quand on voit les gens avec qui l'on doit vivre,
Déjà ne sait-on pas le sort qui vous attend ?
Tel ami, — tel destin, — tel défaut donne tant !

Du jaune avec du bleu font du vert en peinture.
Tel vice marié mène à telle aventure.
Pour moi, si j'écrivais un roman, j'y mettrais
Un seul événement — entouré de portraits.
Je prévois sans erreur l'effet involontaire
Des défauts de chacun sur mon sot caractère :
Un ennuyeux — me rend méchante au dernier point ;
Je désire sa mort, je ne le cache point.
Un fat — me rend maussade, un sauvage — coquette :
Je deviendrais CARLISTE avec un Lafayette,
Républicaine avec monsieur de Metternich !
Oh ! des opinions j'abhorre le trafic ;
Chaque parti me voit dans le contraire extrême ;
J'aime ce qu'il déteste, et je hais ce qu'il aime !
N'allez pas croire, au moins, que j'approuve, grand Dieu !
L'exagération dans le JUSTE MILIEU !...
Non ; je suis philosophe en fait de politique ;
D'un très rare bon sens, entre nous, je me pique.
Je pense de nos jours que les gouvernements
Se nourrissent d'impôts — et non de sentiments.
C'est à notre raison que leur besoin s'adresse :
Ils veulent notre argent et non notre tendresse ;
Et, puisque nous voilà sur ce sujet, je veux
En deux mots, en passant, vous faire mes aveux.

Un monarque absolu, je comprends qu'on l'encense.
Au moins, ce qu'on adore en lui, c'est la puissance.
Il peut nous exiler selon son bon plaisir,
Repousser — ou combler notre plus cher désir,
Nous dégrader — ou bien nous admettre à sa table,
Nous faire pendre — ou bien nous faire connétable ;
Et je comprends alors qu'on lui donne sa foi,
Et que, dans son délire, on s'écrie : « O mon roi ! »
D'ailleurs, ce dévouement sans bornes, il l'exige,
Et la toute-puissance est un fort bon prestige.
Mais qu'on adore un roi cons-ti-tu-ti-on-nel !
Mais, pour un tiers de trône, un amour éternel !
D'amour !... aimer le roi, la pairie et la chambre,
Quatre cents députés convoqués en novembre
Pour régner !... et vouer un amour de roman
A ce trio royal qui fait cent lois par an !...
Non, les temps sont changés, messieurs ; un roi de France

N'est plus qu'un contrepoids jeté dans la balance,
Pour empêcher le peuple un jour de l'emporter.
Il faut le soutenir, il faut le respecter;
Mais l'adorer, pourquoi?... Les tendresses de prince
Lui font cent ennemis et sont d'un profit mince.
Croyez-moi, ce grand mot, sentimentalité,
S'harmonise très mal avec la royauté.
Un prince qu'on discute, et qu'un seul journal prône,
Qu'une combinaison a placé sur le trône,
Entouré de ses preux qu'on retrouve toujours,
Qui sont de tous les camps et de toutes les cours,
Ne peut se croire aimé comme un autre Henri quatre,
Qui voyait ses flatteurs à ses côtés combattre.
Eh! bon Dieu, que de rois adorés — et trahis!
Aimons tout bonnement, messieurs, notre pays.
J'aime la France, moi, comme on aime sa belle,
Avec tous ses défauts, vaine, folle, infidèle,
Changeant de Dieu, de roi, comme on change d'amour.
Je la suis à travers ses caprices d'un jour,
Et je subis son roi, comme un amant supporte
Un mari — pour ne pas être mis à la porte.

Un prince peut encore avoir des partisans,
Comme un système, soit, — mais plus de courtisans.
On est las de souffrir pour que le trône brille,
Et de verser du sang pour des soins de famille.
Au culte des faux rois nous avons dit adieu :
Notre amour... est au peuple, — et notre encens... à Dieu!

LETTRE DE NAPOLINE (1)

Paris, 15 mars 1831.

Il y a deux jours que tu es partie, Delphine, deux jours seulement... et pendant ce peu d'instants toute mon âme s'est changée, tout l'espoir de mon avenir a disparu! Il y a deux jours, hélas! j'étais si joyeuse et si aimante! Aucun grand

(1) Cette lettre a été écrite par Mlle de R... la veille de sa mort.

événement ne s'est passé, et cependant je vais mourir... et mon cœur est désenchanté, et je n'aime plus.

C'est une chose triste pour moi de quitter la vie sans te dire adieu, à toi qui m'as toujours aimée, avec qui j'ai passé les seuls moments heureux de mon enfance. Je te regrette, et cependant ta vue me ferait mal ; elle me rappellerait ma joie perdue ; car tu es encore toute parée de mon espérance, et ta présence seule me rendrait ces émotions délicieuses, ces idées enivrantes qu'il a fallu noyer dans mon cœur.

Ah ! qu'elle était belle cette espérance quand tu m'as quittée ! et que le souvenir en est amer et déchirant !... Non, je ne veux pas te revoir ; d'ailleurs, tu m'aimes, toi ; tu m'empêcherais de mourir ; et la vie m'est devenue si odieuse, que ton amitié ne suffirait plus pour m'aider à la supporter.

Ce qui m'étonne, c'est que l'on souffre ce que je souffre, et que l'on vive encore ; c'est que le cœur puisse se briser ainsi à toutes les heures et battre encore ; c'est qu'il faille une résolution, un suicide, pour mettre un terme à un tourment qui devrait tuer...

Oh ! si tu pouvais savoir ce que j'éprouve, tu me pardonnerais de mourir ! Si tu savais... quel découragement dans tout mon être ! quel vide affreux dans ma pensée, quel désert dans mon avenir !... quelle lassitude, quel dégoût !... J'éprouve moralement ce qu'on éprouve en mer par un temps d'orage. Le vaisseau va sombrer !... qu'importe !... on n'a pas d'émotion pour la tempête. Une voile amie vient vous sauver !... qu'importe !... on n'a pas un regard pour l'horizon.

Peut-être, si j'avais le courage d'attendre, l'horizon s'éclaircirait-il pour moi ! mais je ne le vois point ; je n'aperçois rien au delà de ma douleur, je ne vois que ce qui m'entoure, mensonge, vanité, misères et désespoir !...

Tu te rappelles combien j'étais joyeuse en allant à ce bal ; combien la nouvelle de cette fortune subite m'avait donné de bonheur ! Elle aplanissait tous les obstacles. Alfred n'osait parler de moi à sa mère parce que j'étais pauvre, et qu'elle m'aurait refusée. Tout à coup je devenais riche, et, loin de s'opposer à ce mariage, Mme de Narcet elle-même l'aurait conseillé. Je ne prévoyais pas que rien pût désormais me séparer d'Alfred, et tu as vu comme l'idée de lui apporter la fortune qui lui manquait me rendait fière et joyeuse.

Agitée des pensées les plus riantes, j'arrivai à ce bal. O mon Dieu ! quelle soirée !... C'est un cauchemar horrible dont l'image

sans cesse me poursuit. Quel changement !... Lui que j'avais toujours vu si bon, si affectueux, si noble !... tout à coup froid, sec, léger, moqueur, fat, ridicule et méchant !... Et moi, qui venais à lui heureuse et dévouée ! je m'étais parée pour lui plaire... il ne m'a pas regardée. Je venais lui offrir ma vie... il m'a reniée !

Ah ! peut-être il n'aurait eu de regards que pour moi s'il avait su que j'étais riche. Je n'avais qu'un mot à lui faire dire, et peut-être l'aurais-je vu aussi soigneux, aussi empressé près de moi qu'il l'était auprès de cette stupide héritière qu'il m'a préférée. Je le croyais, hélas ! Cette conviction fut le plus amer de mes sentiments.

Et pourtant je me trompais ; non, ce n'est pas une femme comme moi qui doit séduire un cœur que la vanité entraîne. Veux-tu savoir, Delphine, ce qu'il faut être pour se faire aimer, séduire les hommes et les dominer? Il faut être sotte, vaine, fausse et flatteuse. Les hommes ne tiennent pas à ce qu'on les aime avec dévouement ; ils veulent qu'on les adore en aveugles : pour leur plaire, il faut feindre de les regarder comme infaillibles, se moquer d'eux et faire semblant de les admirer ; leur dire qu'ils ont raison lorsqu'ils se trompent, vanter leur générosité quand ils sont avares, leur courage quand ils ont peur, leur fermeté quand ils hésitent ; il faut paraître dupe et cacher qu'on les juge ; se faire niaise et minaudière pour les rassurer ; affecter de mesquines vanités, de folles prétentions ; enfin, toutes ces petitesses de femmes dont ils aiment à rire, afin de les maintenir dans cette foi précieuse en leur supériorité, qui leur permet d'aimer une femme comme un jouet qui les amuse, ou comme une esclave qui les adore.

Une femme qui a laissé entrevoir qu'elle pense est dès lors traitée en ennemie. Un vieux monsieur, dont j'ai oublié le nom, disait : « Méfiez-vous d'un domestique qui sait lire ; il finit toujours par lire vos lettres. » Eh bien, les hommes traitent avec la même défiance les femmes qui savent réfléchir : « Elles finissent toujours par nous juger, » se disent-ils.

Oui, il faut être fausse, car les hommes détestent la droiture dans le caractère d'une femme : trop de franchise les déconcerte : leur vie est si tortueuse, si pleine de mensonge ! ils sont près d'elle comme une femme malhonnête devant une jeune fille, ils sont gênés, embarrassés ; ils ont peur de leurs paroles, car ils ne peuvent rien dire sans la choquer. Les femmes supérieures, je ne dis pas d'esprit, — les femmes d'esprit sont sou-

vent plus faibles que les autres ; — les femmes supérieures de caractère, à l'âme élevée, à l'esprit net et pur, ressemblent à ces fleurs dont le parfum est si enivrant, que les cerveaux faibles ne peuvent le supporter ; ainsi, pour plaire aux hommes, il faut des esprits terre à terre, des fleurs menteuses et insignifiantes, aux couleurs vives, à l'odeur fade : des hortensias et des tulipes, des femmes enfin qui aient tout juste ce qu'il faut d'intelligence pour les tromper.

Corinne, sans doute, fut bien malheureuse, mais elle ne fut qu'à demi humiliée ; d'abord le souvenir de sa gloire était une compensation à sa douleur ; et puis cette jeune fille qu'on lui préférait était une rivale digne d'elle ! Si Corinne avait pour elle sa renommée, Lucile avait sa candeur, sa jeunesse ; et pour l'amour, qui vit de feu sacré, l'innocence vaut bien le génie... Mais se voir préférer une femme laide !... mais être jeune, belle, pure, et se voir sacrifiée à une femme laide !... c'est une monstruosité que la vanité seule pouvait produire ! Une rivale qui n'a rien pour excuser l'amour, ni jeunesse, ni candeur, ni passion... une femme froide et laide !... comment pardonner un tel affront, que rien ne justifie ? Encore, si elle s'était dévouée à lui, si elle l'aimait ! Mais non ; elle a grimacé pour lui plaire quelques jours dans un salon, devant quelques fats qui l'ont remarqué, et cela a suffi pour exalter une tête vaniteuse ; cela a suffi pour causer ma mort !

On peut combattre un amour sincère dans un cœur aimant : s'il me quittait pour une femme belle et aimable, je souffrirais, je pleurerais, mais je pourrais l'aimer encore, et même aussi me flatter de le ramener ; mais un homme qui ne s'attache à une femme que parce qu'elle est capricieuse et duchesse, qui ne voit dans l'amour qu'une réputation d'élégance, et qui sacrifie à cela un sentiment vrai, n'est qu'un homme médiocre qu'on ne peut regretter, à qui je ne pourrai jamais plaire... S'il m'a aimée un jour, c'est par mégarde ; car je n'étais pas ce qu'il cherchait.

Cette duchesse de... est une personne si vulgaire ! Je suis sûre qu'elle sera très flattée de m'avoir fait mourir de chagrin... Oui, Corinne fut moins à plaindre que moi... Elle a, du moins, su accomplir sa destinée ; le feu de son âme a éclaté en génie : il ne s'est point concentré dans son cœur pour le dévorer. D'ailleurs, ses sentiments exaltés étaient moins étouffés dans cette société d'Anglaises froides et sans idées, que les miens ne le sont dans le monde. Corinne, en Angleterre, était méconnue,

ennuyée, mais elle restait elle-même ; son âme et son génie avaient encore pour eux la solitude ; elle pouvait rêver et prier. Les compagnons de son ennui la laissaient penser à son aise ; ils n'avaient pas la prétention de la comprendre ; ils ne lui parlaient pas de ses idées pour les combattre ; ils ne lui demandaient pas le secret de ses illusions pour les désenchanter. Les ennuyeux endorment le génie et ne le dénaturent point ; mais le monde !... le monde !... il nous rend comme lui-même ; il nous poursuit sans cesse de son ironie, il nous atteint au cœur ; son incrédulité nous enveloppe, sa frivolité nous dessèche ; il jette son regard froid sur notre enthousiasme, et il l'éteint ; il pompe nos illusions une à une, et il les disperse ; il nous dépouille, et quand il nous voit misérables comme lui, faits à son image, désenchantés, flétris, sans cœur, sans vertus, sans croyance, sans passions, et glacés comme lui, alors il nous lance parmi ses élus et nous dit avec orgueil : « Vous êtes des nôtres, allez ! » Il fallut renoncer aux joies du monde pour entrer dans la solitude d'un cloître... de même il faut dire adieu aux joies du cœur pour entrer dignement dans le monde !... Et ceux pour qui ce sacrifice est impossible, dont l'esprit est désabusé, mais qu'une âme ardente tourmente encore ; ceux que le monde a désenchantés, mais qu'il n'a point flétris ; ceux-là font comme moi, ils meurent pour rester encore dignes au moins de la mission d'héroïsme qu'ils n'ont pas eu le courage d'accomplir.

Car ne pense pas que je meure par amour !... Tu le croiras peut-être dans ta naïveté ! Oh ! que je voudrais me tuer par amour !... Mon dernier soupir serait encore une illusion ! Hélas ! non, ce n'est point parce qu'il me trahit que je me tue, c'est parce que, moi, je n'aime plus... c'est parce que je sens la lèpre d'égoïsme qui me gagne à mon tour ; c'est parce que je ne veux pas vivre morte comme tous ces êtres que je méprise ; c'est parce que je ne veux pas traîner, comme les autres femmes, une existence misérable ; m'établir naïvement entre deux mensonges, prendre un mari pour le tromper, un amant pour le partager ; élever mes enfants dans une religion dont je doute, et leur prêcher faussement des devoirs que je trahis ; c'est parce que je ne puis être hypocrite à toute heure, parce que je ne puis m'aveugler sur moi-même et condamner les autres femmes, sans m'apercevoir qu'elles ne font guère plus mal que moi ; c'est enfin parce que je garde encore le préjugé de l'honnêteté, et que je veux mourir avant de le perdre. J'ai placé l'héroïsme dans une vie sans tache, parce que je ne pouvais le mettre dans

les grandes actions. Ah ! si je pouvais encore me dévouer pour une noble cause ; si j'avais foi dans mon pays ; si je pouvais, comme toi, m'écrier avec enthousiasme : « France ! France ! patrie !... » je voudrais vivre pour elle, pour assister à son avenir... Mais je ne crois même plus à ce sentiment qui m'aurait fait vivre ; je l'ai vue si ingrate, cette patrie, et je la trouve maintenant si bourgeoise, si matérielle ! Quand je pense que tous ces soldats que l'Empereur a sortis du néant ont renié son fils !... j'éprouve un découragement, un dégoût qui me fait douter de notre grandeur. Il y a quelques mois pourtant, je l'avoue, un peu d'espoir était rentré dans mon cœur. Ces barricades, ces coups de fusil, ce tumulte, ce peuple si courageux et si bon, cet éclair d'enthousiasme véritable, dont le faux patriotisme a su profiter, avaient ranimé ma nature aventureuse. J'avais entendu crier dans les rues : *Vive Napoléon II !* A ce nom tout mon cœur s'était rallumé ; je voulais me mêler au peuple, arborer le drapeau, délivrer l'aigle emprisonnée, proclamer mon frère ; car, en dépit des lois du monde, je suis sa sœur. Ma tête était exaltée... J'allais révéler ma naissance ; le feu concentré que j'éteins depuis ma jeunesse allait enfin éclater, j'allais soulager mon âme et déployer un seul jour en ma vie mon véritable caractère ; j'allais agir...

M. de Beaucastel entra tout à coup dans ma chambre : « Entendez-vous ? lui dis-je. — Le canon ? reprit-il en riant ; et qui ne l'entend pas ? — Quoi ! répondis-je avec impatience, vous n'entendez pas crier le peuple : *Vive Napoléon !* » Et je sautais de joie comme un enfant, en répétant : *Vive Napoléon !*

« Vous êtes folle, s'écria mon oncle ; cette joie est du plus mauvais goût ; vous compromettez votre mère par cette inconvenance. Dans votre position, vous devriez vous taire : vous êtes folle, » répéta-t-il ; et il s'éloigna en levant les épaules avec mépris.

Ces paroles me glacèrent. Là, je reconnus encore cette fatale influence qui avait dénaturé mon cœur, cette voix du monde qui en arrêtait tous les nobles élans et me criait sans cesse : « Ne fais pas cela ; prends garde, tu seras ridicule. »

Ainsi, mon enthousiasme, pendant ces jours de combats, se borna à recueillir deux blessés qui étaient tombés devant la porte ; et encore mon oncle me gronda-t-il beaucoup pour cet acte de pitié, qu'il appela une légèreté impardonnable. En effet, c'était une *inconséquence*, car l'un de ces blessés était officier dans la garde royale ; l'autre était un ouvrier imprimeur, et

mon oncle se trouvait ainsi compromis dans les deux partis. C'est une chose bien singulière que le courage des gens du monde : jamais arrêtés par la crainte de risquer leur vie, et toujours retenus par de petites considérations ; poltrons par leurs idées, et braves de leurs personnes ; ne craignant point de l'exposer, tremblant toujours de se compromettre... Mais, que m'importe d'avoir remarqué cela maintenant?... Alfred est ainsi, faible et courageux... le monde a séché son cœur. Peut-être reviendra-t-il un jour à la vie réelle, la vie d'affection... mais je ne serai plus là pour lui répondre, car je n'ai pas le courage de l'attendre... et puis, comment me pardonnerait-il de l'avoir jugé? Il s'est montré si misérable à mes yeux, qu'il doit se dire que je ne puis plus l'aimer... Hélas ! il a raison...

Adieu donc, puisque tout est fini pour moi ! Adieu, toi, mon amie ; toi, la seule qui ne m'aies point trompée ; toi qui m'as aimée, qui m'as comprise ; toi pour qui je voudrais vivre, à qui je demande pardon de mourir ! Pleure-moi, si tu m'aimes, mais ne me plains pas ; mon bonheur était impossible. Va ! si quelque chose doit te consoler, c'est de penser que les seuls doux moments de ma jeunesse, je les ai dus à ton amitié ; et, je l'avoue, ce que je regrette dans la vie, c'est notre gaieté, notre gaieté *quand même;* c'est ce bon rire de jeune fille qui se fait jour à travers les larmes, à travers les mille inquiétudes de l'avenir ; cette chaste insouciance d'un cœur innocent, qui a tout au plus un ou deux rêves un peu hardis à se reprocher.

Oh ! si l'amitié pouvait suffire à ma pensée, je resterais sur la terre pour rire avec toi ; je crois que mon désespoir lui-même finirait par nous amuser. Il y a des moments de crise vraiment risibles dans une passion aussi extravagante que la mienne. Je pense souvent à toi ; tout à coup je m'admire avec indignation ; je me rappelle ton enthousiasme pour ce que tu appelles *ma beauté.* Quand je regarde ces longs cheveux que tu trouves si admirables, quand moi-même je remarque l'éclat de mon teint et la pureté de mes traits, je m'indigne de n'être pas aimée !... Tu vas te moquer de moi, mais il faut que je te raconte la dernière folie qui m'ait fait sourire. Ce matin, en rentrant chez mon oncle, j'aperçus dans la rue deux jeunes gens qui me regardaient ; l'un dit en me montrant : « Regarde donc, quelle belle femme ! » Tu crois que cet éloge m'a flattée?... point du tout, il me révolta ; je me sentis rougir de colère : Malheur à moi ! pensai-je avec amertume ; — être admirée dans la rue par les passants, et n'être pas même regardée dans un bal par lui...

que j'aime! — Ces pauvres jeunes gens! ils ne se doutaient guère que cette femme dont ils admiraient l'élégance, la fraîcheur, le lendemain serait immobile et glacée... Ils croyaient parler à une vanité de coquette ; ils n'imaginaient point que leur franche flatterie ne troublait que des pensées de mort...

Cette rencontre m'a fait faire de singulières réflexions. Un compliment qui flatte cause une émotion pénible quand on va mourir. Peu s'en faut que cette circonstance insignifiante n'ait changé toutes mes résolutions... Un moment je trouvai qu'il était fort ridicule à moi de me tuer ; qu'avec tant d'avantages c'était un crime impardonnable. Je me pris à rire de mon désespoir ; je pensai que la vie n'était pas toute dans l'amour ; qu'il y avait des émotions secondaires qui pouvaient se grouper dans le cœur et le remplir ; je me dis qu'avec ma fortune je pouvais faire un très bon mariage et vivre dans le monde avec agrément ; qu'en choisissant un honnête homme qui me guiderait de ses conseils, qui calmerait mon imagination un peu trop exaltée, qui me dirigerait dans la vie, je pourrais arriver à un bonheur négatif qui ne serait pas sans douceur. Je me composais une sorte de paradis de neige assez agréable ; mais, à mesure que ma pensée s'abandonnait à ces paisibles rêveries, je sentais l'ennui me gagner : ce bonheur-là m'apparaissait insipide ; j'aime encore mieux mon désespoir.

Une éducation distinguée a cela de barbare qu'elle rend le bonheur impossible. On nous a fait un besoin, une condition nécessaire des qualités les plus inutiles. Nous ne pouvons aimer un honnête homme s'il n'est aussi distingué ; nous voulons un cœur passionné et des manières élégantes ; nous voulons de la franchise et du bon goût ; c'est-à-dire que nous voulons la naïveté de la nature et la grâce de la *corruption;* l'impossible, rien que cela. Aussi notre destin est-il toujours le même : toujours il nous faudra choisir entre un honnête homme qui nous ennuie et qui nous aime, et un élégant qui nous séduit et qui nous trompe : voilà notre destinée... et voilà ce qui fait que je meurs ; c'est que j'ai deviné cela trop tôt.

La vie et le monde prennent un aspect étrange aux regards d'une personne décidée à mourir. J'ai fait plusieurs visites ce matin, et mes observations m'ont extrêmement amusée. Je suis allée dire adieu tacitement à Joséphine, qui a toujours été bonne et gracieuse pour moi ; je l'ai trouvée aujourd'hui de fort mauvaise humeur, parce qu'elle n'ira pas demain au concert chez Mme de L..., qui ne l'a point priée. « Vous avez reçu

votre billet d'invitation? me dit-elle. — Oui. — Et vous irez? — Non. — Pourquoi? — Je ne pourrai pas y aller. — Par quelle raison? — Parce que... » je serai morte !... Je ne pouvais répondre cela. Aussi Joséphine ne comprend-elle rien à ma bizarrerie.

En sortant de chez elle, je suis allée voir Mme H... ; elle était aussi fort contrariée parce que sa femme de chambre la quittait. De là, force déclamations sur l'ingratitude des hommes en général, et des femmes de chambre. Et tous ces cœurs froids osaient hardiment être malheureux pour si peu de chose devant moi, qui venais leur dire un adieu de mort... Mais toi, si j'étais allée te voir, tu ne m'aurais parlé que de moi, de mes chagrins, de mes projets ; je me serais troublée, je n'aurais pu paraître indifférente, et tu m'aurais arraché mon secret ; car, il est vrai, toi seule as de l'empire sur mon âme : mais, sois de bonne foi, si tu n'avais que mon amitié sur la terre, suffirait-elle à ton bonheur? hélas ! non. A notre âge il faut des sentiments passionnés, la maternité, l'amour ; il faut des douleurs animées... L'amitié n'a pas assez d'orages ; elle ne peut suffire que pour les enfants et les vieillards.

Encore adieu ; je t'embrasse, Delphine, et te somme de tenir ta promesse : « Si tu as jamais la moindre aventure romanesque, me disais-tu, je la mets en vers ; prends-y garde. » Chante donc ma mort, puisque c'est la seule aventure dont j'aie été capable. En écrivant ce poème, tu penseras à moi ; c'est un souvenir, du moins, sur lequel je puis compter. Allons, poète, à l'ouvrage !... Il y aura de morales réflexions à faire sur cette âme désenchantée qui s'exhale sans espérance, après avoir vécu sans religion. Il y a une terrible satire à composer contre l'éducation mondaine, éducation sans principes, et cependant si pleine de préjugés. Courage, Delphine ; je te laisse une belle tâche en partant... Mais pardon de cette plaisanterie cruelle ; je t'afflige ! pardon...

Je te dirai comme ton vieux ami M. G... : « Excusez mon griffonnage... » C'est le dernier... Je t'embrasse.

Adieu ! mille fois adieu !... Demain, à cette heure... où serai-je?...

Napoline DE R.

Mlle de R... a laissé un testament qui institue le comte Alfred de Narcet son héritier.

CHAPITRE IV

LES LETTRES PARISIENNES

I. Fondation de la Presse. — *II. Les* Courriers de Paris : *l'opinion des contemporains. — III. Le tableau du siècle. — IV. Comment le vicomte de Launay a jugé son temps. — V. La publication des* Lettres parisiennes.

I

Depuis son mariage, Émile de Girardin n'avait pas cessé de donner libre cours à son esprit inventif. Il avait beaucoup essayé, beaucoup *osé;* et en 1836, en fondant *la Presse,* il devait révolutionner le monde orageux des journalistes.

Certes, ce n'était pas la première fois qu'une de ses tentatives faisait sensation. Avec lui, toujours de l'audace, de l'imprévu. En 1828, n'avait-il pas offert à Lautour-Mézeray de créer un journal sans argent? — Sans argent! Et pourquoi pas? Les collaborateurs, il s'en passe. C'est dans les feuilles des uns et des autres qu'il compte découper des articles. Il ne lui faut donc que des ciseaux, et voilà *le Voleur* paru. Dans le monde littéraire, les écrivains jettent les hauts cris. Il n'écoute rien, il va toujours. En 1829, *la Mode* est fondée, la duchesse de Berry lui fait l'honneur de la patronner, et Balzac, Eugène Sue, Gavarni y collaborent pour leurs débuts.

Après 1830, Émile de Girardin juge la situation d'un coup d'œil. Les journaux ne doivent plus s'adresser unique-

ment à des partis, à des coteries. Une nouvelle classe arrive aux affaires, une classe pratique, de goûts laborieux, et qui veut surtout des renseignements profitables. C'est donc une œuvre de vulgarisation qu'il faut entreprendre. En avril 1831, Emile de Girardin présente à Casimir Périer une *Note sur la presse périodique*, dans laquelle il demandait l'abolition de toutes les mesures restrictives. Le projet fut envoyé à l'examen du comte d'Argout, qui nia la puissance du bon marché. Mais Emile de Girardin lui donne tout de suite un démenti : avec son *Journal des connaissances utiles*, à quatre francs par an, il a conquis en quatorze mois, du 21 octobre 1831 au 21 décembre 1832, plus de 200 000 abonnés. Après cette réussite éclatante, sans précédent, il multiplie les publications de même genre : il *lance* successivement l'*Almanach de France*, l'*Atlas portatif de France*, le *Journal des instituteurs primaires* (à 0 fr. 15 par mois), le *Musée des familles*. En moins de trois ans, il a transformé les affaires de la librairie.

Mais il ne saurait se contenter de ce rôle de compilateur, alors qu'il s'est enrichi, aguerri et qu'en 1834 les électeurs de Bourganeuf ont fait de lui un député. Ce jeune homme qui a manqué de tout pendant des années, qui a dû prendre de vive force jusqu'à son nom, aspire maintenant aux grandes victoires. Il veut les honneurs, la célébrité, « un poste qui attire les regards de la foule ». Pour tout cela, puisque « le journalisme est le roi du jour », c'est un grand journal qu'il lui faut. Et il fonde *la Presse*.

En la créant, il appliqua des idées économiques toutes nouvelles. Son programme était celui-ci : « développer le produit des annonces; réduire le prix d'abonnement à sa plus extrême limite pour élever le chiffre des abonnés à sa plus haute puissance ». Pour les autres journaux quotidiens, la concurrence était redoutable. Aussi, Emile de Girardin fut-il pris à parti par les journalistes de toute opinion. Au cours de ces controverses, un duel fut jugé nécessaire. Il devait être tristement célèbre. Le 22 juillet 1836, Emile de Girardin retrouvait Armand Carrel au bois

de Vincennes pour un combat au pistolet et le blessait mortellement. Cette malheureuse affaire, qui lui laissa de profonds regrets, redoubla l'animosité de ses ennemis.

De 1833 à 1836, tandis que son mari se dépensait ainsi, Mme de Girardin n'a pas travaillé très activement. Elle n'a écrit qu'un roman et une œuvre toute fantaisiste. Le roman, *le Marquis de Fontanges*, est un de ses ouvrages les plus médiocres; quant à l'œuvre de fantaisie, elle est charmante : c'est *la Canne de M. de Balzac.*

Balzac, à la suite de quelques contestations, s'était brouillé avec Girardin. Mais Mme de Girardin, qui ne voulait pas perdre son ami, fit d'aimables avances, pour dissiper ce malentendu. Ce fut en vain : Balzac, de fort mauvaise humeur, refusait toutes les invitations et persistait dans sa rancune; les choses en furent là jusqu'au jour où Mme de Girardin tourna la difficulté, en femme d'esprit. Balzac aimait qu'on parlât de lui, et non seulement de ses romans, mais de sa personne. Il était très fier de son bel habit bleu à gros boutons d'or, très fier surtout de sa fameuse canne. Cette canne, au pommeau énorme « à ébullition de turquoises », avait déjà toute une légende : elle passait pour recéler une mystérieuse petite boîte, ou pour mieux dire un reliquaire d'amour — et des plus profanes. - Mme de Girardin va lui prêter un nouveau secret. Pour le découvrir, le héros de son roman, Tancrède Dorimont, fait preuve d'une perspicacité merveilleuse. C'est à l'Opéra que cet objet étrange était venu frapper ses yeux.

Sur le devant d'une loge d'avant-scène se pavanait une CANNE. Était-ce bien une canne? Quelle énorme canne! à quel géant appartient cette grosse canne?

Sans doute c'est la canne colossale d'une statue colossale de M. de Voltaire. Quel audacieux s'est arrogé le droit de la porter?

Tancrède prit sa lorgnette et se mit à étudier cette *canne-monstre.* Cette expression est reçue : nous avons eu le concert-monstre, le procès-monstre, le budget-monstre.

Tancrède aperçut alors, au front de cette sorte de massue, des turquoises, de l'or, des ciselures merveilleuses; et derrière tout cela deux grands yeux noirs, plus brillants que les pierreries.

La toile se leva ; le second acte commença, et l'homme — qui appartenait à cette canne — s'avança pour regarder la scène.

— Pardon, monsieur, dit Tancrède à son voisin ; oserais-je vous demander le nom de ce monsieur qui porte de si longs cheveux ?

— C'est M. de Balzac.

— Lequel ? l'auteur de la *Physiologie du mariage ?...*

— L'auteur de la *Peau de chagrin,*

— D'*Eugénie Grandet,*

— Du *Père Goriot.*

— Ah ! monsieur, je vous remercie mille fois.

Tancrède se mit de nouveau à lorgner M. de Balzac et sa canne.

Mais cette canne le préoccupait.

« Comment, se disait-il, un homme aussi spirituel a-t-il une si vilaine canne ? peut-être contient-elle un parapluie ; il y a un mystère là-dessous. »

. .

Ce mystère, il le pénétra bientôt. Cette canne est comme « l'anneau de Gigès, comme le rameau de Robert le Diable », elle a le don de rendre invisible! Et voilà le talent de M. de Balzac expliqué.

N'importe, voilà maintenant son talent expliqué; nous savons comment il a fait pour lire dans l'âme de ses héros : de *la Femme de trente ans*, d'*Eugénie Grandet*, de *Louis Lambert*, de *Madame Jules*, de *Madame de Beauséant*, du *Père Goriot*, et dans tant d'autres âmes dont il a raconté les souffrances avec une vérité si palpitante.

On se disait : comment se fait-il que M. de Balzac, qui n'est point avare, connaisse si bien tous les sentiments, toutes les tortures, les jouissances de l'avare ? Comment M. de Balzac, qui n'a jamais été couturière, sait-il si bien toutes les pensées, les petites ambitions, les chimères intimes d'une jeune ouvrière de la rue Mouffetard ? Comment peut-il si fidèlement représenter ses héros, non seulement dans leurs rapports avec les autres, mais dans les détails les plus intimes de la solitude ? Qu'il sache les sentiments, soit : l'art peut les rêver et rencontrer juste ; mais qu'il connaisse si parfaitement les habitudes, les routines, et jusqu'aux plus secrètes minuties d'un caractère, les manies d'un vice, les nuances imperceptibles d'une passion, les familiarités du génie... cela est sur prenant. La vie privée, voilà ce

qu'il dépeint avec tant de puissance ; et comment est-il parvenu à tout dire, à tout savoir, à tout montrer à l'œil étonné du lecteur? c'est au moyen de cette canne monstrueuse.

M. de Balzac, comme les princes populaires qui se déguisent pour visiter la cabane du pauvre et les palais du riche qu'ils veulent éprouver, M. de Balzac se cache pour observer; il regarde, il regarde des gens qui se croient seuls, qui pensent comme jamais on ne les a vus penser ; il observe des génies qu'il surprend au saut du lit, des sentiments en robe de chambre, des vanités en bonnet de nuit, des passions en pantoufles, des fureurs en casquettes, des désespoirs en camisoles, et puis il vous met tout cela dans un livre !... et le livre court la France ; on le traduit en Allemagne, on le contrefait en Belgique, et M. de Balzac passe pour un homme de génie ! O charlatanisme ! c'est la canne qu'il faut admirer, et non l'homme qui la possède : il n'a tout au plus qu'un mérite : la manière de s'en servir.

Cette fois Balzac dut s'avouer vaincu. « Vous êtes une fée, » écrivit-il à Mme de Girardin en lui adressant « les mille compliments de la vanité caressée ».

Quelques mois plus tard, cette plume de fée, cette plume experte et fantaisiste, allait se donner libre cours.

II

La Presse avait donc fait son apparition le 1er juillet 1834 au milieu des polémiques et des colères. Voilà son nom sur toutes les lèvres. Mais le 28 septembre suivant, en pleine bataille, qu'apporte-t-elle encore de nouveau? Autour d'elle, c'est tout un bourdonnement de curiosité, de surprise, de plaisir. Écoutons ce que dit la rumeur publique : « *La Presse* vient de publier un feuilleton brillant, spirituel, qui fait sensation. » Or, ce feuilleton, c'est le premier *Courrier de Paris* du vicomte de Launay. Mme de Girardin a voulu se dissimuler sous un pseudonyme; mais ce nom d'emprunt, tout de suite célèbre, sera bien vite transparent.

Le vicomte de Launay débutait avec l'entrain le plus

cavalier : « Il n'est rien arrivé de bien extraordinaire cette semaine : une révolution en Portugal, une apparition de république en Espagne, une nomination de ministres à Paris, une baisse considérable à la Bourse, un ballet nouveau à l'Opéra et deux capotes de satin blanc aux Tuileries. » Voilà, n'est-ce pas, de quoi remplir un feuilleton? Voilà de quoi passer du plaisant au sévère. Mais ce vicomte de Launay si vif, si alerte, ne croyez pas qu'il va vous entretenir méthodiquement d'une révolution, puis d'une république. Il a tant de choses à vous dire, lecteur surpris, lecteur charmé! Il ne disserte pas, il cause : « Dieu merci, les courses sont terminées; la dernière n'était point brillante »... « Paris se renouvelle... l'Opéra presse les répétitions de l'ouvrage de M. Victor Hugo et de Mlle Bertin... George Sand se repose de ses procès; M. de Lamartine préside le conseil général de son département. Muses, pardonnez-lui!... Alfred de Musset fume et se promène... » N'est-ce pas que tout cela est intéressant? Qui donc saurait donner ces nouvelles, sinon ce vicomte mystérieux, qui a tout vu, tout entendu, qui a rencontré les provinciaux sur les boulevards et les Anglaises aux Tuileries.

Pendant douze ans, de septembre 1836 à septembre 1848, les *Lettres parisiennes* vont se succéder. Et ce feuilleton hebdomadaire est attendu, relu, commenté; s'il vient à manquer, ce sont de nombreuses réclamations. Mme de Girardin s'en étonne avec une feinte modestie : « Est-il bien vrai? l'on s'est aperçu de notre silence, et l'on a daigné s'en plaindre, et nous avons là, sous les yeux, des lettres bienveillantes, beaucoup de lettres, plus de trente, qui demandent compte au directeur de ce journal de notre paresse, et qui prétendent que lorsque l'espace vient à manquer dans ces graves colonnes, ce n'est pas nous qu'il faut sacrifier. » Si Mme de Girardin joue ainsi la surprise, c'est bien un peu par coquetterie. Mme de Sévigné n'écrivait-elle pas de même à sa fille : « Je ne réponds point à ce que vous me dites de mes lettres. Je suis ravie qu'elles vous plaisent, mais si vous ne me le disiez, je ne les croirais pas supportables. Je n'ai jamais le courage de les lire tout

entières, et je dis quelquefois : « Mon Dieu, que je plains ma fille de lire tout ce fatras de bagatelles. »

En réalité, tout comme Mme de Sévigné, Mme de Girardin sait que ses lettres sont charmantes; et elle prend goût à son succès. Elle veut tout voir « pour avoir à dire »; elle veut donner une idée des choses, « non pas à vous, Parisiens qui savez tout, ou qui ne tenez pas à savoir, mais à vous, amis de province dont nous sommes ici le fidèle correspondant ». Cependant, c'est encore à Paris que les lecteurs prennent peut-être à ce courrier le plus de plaisir. Ces lecteurs, nous les comprenons; qu'il leur est aisé d'aimer le vicomte de Launay, cet ami prompt, ingénieux, qui leur dit justement ce qu'ils veulent savoir, ce qu'ils chuchotent, ce qu'ils aimeraient avoir pensé et trouvé eux-mêmes.

III

Pour nous, les feuilletons de Mme de Girardin ne peuvent avoir cet intérêt d'actualité; mais ils en ont un autre, aussi vif peut-être : ils nous offrent « le tableau le plus pittoresque et le plus vivant qui ait été tracé du Paris de Louis-Philippe ». Les contemporains l'avaient bien deviné : « Quelle mine inépuisable pour les romanciers de l'avenir, lorsqu'ils voudront peindre cette époque, » s'était écrié Gautier. Toute l'époque est là en effet, « semaine par semaine, avec ses mœurs, ses modes, ses ridicules, ses tics, ses façons de parler, ses engouements, ses folies, ses fêtes, ses bals, ses soirées intimes, ses commérages, jugée par cet élégant vicomte dont la badine cingle si bien ».

Mais comment tout voir et tout observer? « Les historiens sont bien heureux, » s'écrie Mme de Girardin; « l'histoire du passé, ce n'est rien à écrire; avec un peu d'imagination, on peut s'en tirer; mais l'histoire du présent, voilà qui est difficile à faire. Voir et comprendre en même temps, ce n'est pas commode; d'ailleurs le présent n'aime pas être

raconté; il s'arrange toujours de manière à déjouer les narrateurs; il entasse tous les événements à la fois pour embrouiller la vérité, comme les directeurs de théâtre donnent toutes leurs premières représentations le même jour pour dérouter la critique. » Que le vicomte de Launay ne se plaigne pas. Si grandes que fussent les difficultés, il s'en est joué. Ah! que ses imitateurs — et ils furent innombrables — ont dû l'envier. Ceux-là se sont épuisés en vain; car ce n'était pas seulement la verve qui leur manquait, mais aussi l'adresse; haletants, éperdus, ils partaient trop tôt, arrivaient trop tard, trouvaient les portes des salons fermées. Enfin et surtout, ce qu'ils n'avaient pas, c'était le secret de la comédie.

Tandis que Mme de Girardin avait le « secret de toutes les comédies, grandes ou petites ». Son salon, que visitaient tant d'amis illustres, s'emplissait de tous les échos; si bien que certains lecteurs se demandaient, avec une naïveté inquiète, si elle ne possédait pas vraiment la canne enchantée et le lorgnon magique dont elle nous a conté l'histoire.

IV

Ce règne bourgeois de Louis-Philippe, Mme de Girardin n'en fait pas seulement la chronique : elle le compare et elle le juge. Ah! qu'elle regrette les élégances du temps passé! Au moment de la mort de Charles X, alors que la cour « par raison politique » se dispense de porter le deuil, celle qui fut Delphine Gay pleure pour elle-même et sans prétention « le roi de la vieille France chevaleresque, brillante et poétique, de la France dame de qualité, de la France enfin qui n'est plus ».

Les bonnes actions ont, dit-on, remplacé les bonnes manières, et cela vaut mieux. Le roi citoyen convient plus à nos mœurs que le roi *gentleman*. Le *vaisseau de l'État* n'est plus un superbe navire aux voiles dépendantes que les vents capricieux font

voguer au hasard ; c'est un lourd bateau à vapeur, chargé de charbon et de pommes de terre, partant à heure fixe, arrivant à jour fixe au port qui lui est assigné. Il ne dit pas, comme Agamemnon :

« Mais tout dort, et l'armée, et les vents, et Neptune! »

Que lui importe à lui? tant que le charbon brûle et que les patates cuisent, il *roule*, car le vaisseau de l'État ne vogue plus. Cela vaut mieux sans doute pour le passager et pour tout le monde, pour vous surtout qui vivez de petits amendements et de longs rapports, vous qu'une loi de tabac et de betteraves intéresse des mois entiers; mais pour nous, qui n'aimons que les arts et les plaisirs, nous regrettons le beau navire et le vieux monarque des temps passés, parce qu'il emporte avec lui nos souvenirs, parce que nul ne savait mieux dire une gracieuse parole et faire plus à propos un noble présent, parce qu'il était éminemment royal, ce qui était quelque chose dans sa position, parce qu'enfin il avait la *tradition*, comme on dit au théâtre, et que la tradition se perd avec lui.

Pauvre brave Louis-Philippe! Mme de Girardin ne lui pardonne pas « son grand amour des étrangers ». « Ce qu'il faut pour être bien traité au château, ce n'est pas un grand mérite, une grande réputation, ni même un grand nom français, c'est un accent étranger quelconque. » Et elle se hâte d'ajouter : l'accent anglais en particulier. Mais, avec les étrangers, qui trouve-t-on au bal de la cour? « une collection de bourgeois » sans élégance, sans manières; des femmes qui disent à la reine, après avoir salué Madame la duchesse de Nemours, nouvellement mariée et parée de toutes les grâces : « Je remercie bien Votre Majesté de m'avoir fait faire la *connaissance* de Madame ».

Quant au roi lui-même, il est *roi constitutionnel*, et c'est assez dire; au demeurant bon père de famille, bien intentionné et brave homme. Voyons-le à l'œuvre. Il s'occupe assidument des travaux du musée de Versailles. « Il passe des heures entières à parcourir ses immenses galeries, et les personnes de sa suite, qu'une aussi vive exaltation ne soutient pas, sont parfois exténuées de fatigue. Quand la nuit vient, les promenades dans le palais se continuent aux

flambeaux; des candélabres ambulants, c'est-à-dire des bougies réunies sur le même plateau, auquel tient un long manche que termine un valet de pied, suivent le roi dans tous ses mouvements, et se placent en cercle autour de lui quand il s'arrête devant un tableau. » Enfin Louis-Philippe sauve ce Versailles « que les rats et les députés allaient détruire »; mais quel regret « de voir des murs en bois de chêne » et des pâtes et du carton-pierre au lieu des marbres et des lambris d'or. A qui la faute? « Le premier devoir d'un souverain, c'est de comprendre son époque; le premier devoir d'un monument, c'est de la représenter. Il nous semble qu'en cela Louis-Philippe et le nouveau Versailles ont bien rempli leur devoir. »

Auprès du roi, voici ses enfants. Admirables, ces enfants! Le jour de l'inauguration de l'obélisque, sur la longue avenue des Champs-Élysées où se presse la foule, regardons passer la voiture royale: « Les princesses étaient dans le fond de la voiture; le roi des Français, le roi des Belges, étaient sur le devant. M. le duc d'Orléans était entre eux deux; il était assis de manière à laisser plus de place aux deux rois, mais *de manière aussi à cacher presque entièrement son père.* » Il avait tant de grâce et d'élans charmants ce duc d'Orléans qui adorait la France, la beauté, les arts, et qui avait pour amis Delacroix, Diaz et Vernet. Mme de Girardin, qui aimait les natures généreuses, l'a regardé d'un œil charmé; et elle a fait bon accueil à sa fiancée, cette Hélène de Mecklembourg qui avait « l'air princesse » et qui disait: « Il m'a semblé que j'étais née pour devenir Française. »

Enfin, comment Mme de Girardin eût-elle parlé sans émotion de cette princesse Marie qui défendait auprès de son père Decamps et Hugo, qui sculptait une statue de Jeanne d'Arc et devait s'éteindre en disant: « Je meurs de ce qui fait vivre. »

Non, Mme de Girardin n'a pas été injuste pour cette famille si belle, si épanouie. Mais en même temps comme elle sait louer le duc de Bordeaux, comme elle parle avec chaleur du prince Louis qui « cherche une patrie ». Pour

juger avec une liberté généreuse, rien ne la retient; elle ne veut être d'aucun parti; que dis-je, selon l'admirable mot de Lamartine : « Elle est du parti du beau en toutes choses. »

Oui, du parti du beau en toutes choses. Certes, la plupart des chroniques de Mme de Girardin sont de la comédie, et de la bonne, de l'excellente; mais, à côté de l'ironie, voici l'enthousiasme : Ceux « qui possèdent un grand pouvoir n'ont pas le droit d'être indifférents et dédaigneux ». Elle n'a été ni indifférente, ni dédaigneuse. C'est qu'elle était femme par le cœur, par la bonté, par l'ardeur à se dévouer et aussi « par la vivacité des impressions », par la sincérité des élans. Qui défendra-t-elle? Ceux qui en sont dignes et tout d'abord ses grands amis, ses glorieux amis dont elle est si fière. Faut-il les délivrer des sots et des envieux, faut-il arracher aux critiques leur œuvre nouvelle? Mme de Girardin aura tous les tons; elle sera railleuse, elle sera éloquente. Écoutez-la :

M. de Lamartine a prononcé un beau discours d'homme d'État, et soudain MM. les journalistes se sont mis à crier : Au poète ! Est-ce que c'est bien spirituel d'appeler toujours un homme politique du nom de sa profession? Si l'on en faisait autant pour vous autres, messieurs, que diriez-vous? Si, par exemple, au lieu de vous traiter en publicistes, on vous désignait aussi chacun par votre ancien métier; si au lieu de dire : Le *Courrier français* croit que l'Europe nous a offensés, on disait : M. Léon Faucher, précepteur des enfants de M. Dailly, croit que l'Europe nous a offensés; si au lieu de dire : Le *National* accuse l'empereur de Russie de vouloir envahir le monde, on disait : Les *marchands de bois* du *National* accusent l'empereur de Russie de vouloir envahir le monde; si au lieu de dire : Le *Constitutionnel* conseille à M. le prince de Metternich, etc., etc., on disait : Les bonnetiers du *Constitutionnel* conseillent à M. de Metternich, etc., etc., est-ce que vous trouveriez cela de bon goût? Non, sans doute. Eh bien, alors, pourquoi reprochez-vous toujours, tous les matins, à M. de Lamartine d'être un poète, et pourquoi ne voulez-vous pas absolument qu'un poète fasse de la bonne politique, puisque vous en faites bien, vous autres, de la politique, vous qui êtes des marchands de bois

retirés, des bonnetiers découragés, des apothicaires désenchantés! Vous a-t-on jamais contesté le droit de renverser les ministères et de bouleverser l'Europe? Pourquoi donc alors refusez-vous le droit de discuter les questions d'État à un grand poète, c'est-à-dire à un homme dont le métier est de sonder les cœurs, d'étudier l'histoire, d'éclairer les peuples, de juger les rois et d'interroger Dieu?

Voilà le ton, voilà les ripostes. Qu'ils se taisent maintenant, ces « bavards sans idée, ces intrus de la politique moderne ». Place au talent, à la poésie. « Nous avons bien voulu descendre au rang de feuilletoniste, nous avons courageusement renoncé à notre poésie à nous, mais nous n'avons jamais pu renoncer à la poésie des autres. »

Revenons à la comédie, elle ne manque pas. « La société parisienne offre aujourd'hui le spectacle le plus bizarre que l'observateur puisse jamais regarder : c'est un mélange de luxe et de grossièreté, de recherche britannique et de négligence française, de ridicules politiques et de terreurs révolutionnaires dont il est difficile de se faire une juste idée. »

Dans cette société, les légitimistes se tiennent à l'écart. Ils sont « le monde grave, aristocratique pur, le monde dépositaire des anciennes vertus, des anciennes croyances ». Ce monde retranché, inaccessible, chez qui la dignité n'est plus seulement « une nature », mais « un système », c'est le fameux faubourg Saint-Germain, « celui qui ne va jamais au spectacle, et qui semble s'être dévoué à expier dans une profonde retraite tous les plaisirs que se donnent les autres quartiers de Paris ». Dans ce « monde où l'on s'ennuie », les jeunes filles valsent par faveur et n'ont que des « robes à ourlet », sans le moindre petit volant. Aussi, que de railleries dans l'autre monde, plus mêlé sans doute, mais où l'on s'amuse. Les uns disent : « Ils ne sortent jamais, ils ont de vieux chevaux qui tirent péniblement de vieilles calèches fermées; les femmes portent de petites douillettes *marron*, pauvres, étroites, et ils ont deux cent mille livres de rente; cela fait pitié! »

Voilà ce que disent les vaniteux, les *parvenus;* mais ce n'est pas Mme de Girardin qui méprisera « les vieilles

calèches ». Elle aime la noblesse, elle la voudrait grande, digne de respect et d'admiration; malheureusement, dans ce parti qui devrait être l'élite même, pourquoi faut-il déplorer tant de désordres? Que font-ils ces jeunes gens héritiers de noms magnifiques?

Ils ne vont pas aux fêtes de la cour, fi donc! ils y trouveraient leur notaire et leur banquier; mais ils vont au bal chez Musard; là, du moins, ils trouvent leur valet de chambre et leur palefrenier; à la bonne heure! On peut, sans se compromettre, danser en face de ces gens-là. L'esprit de parti a découvert une mine de scrupules inouïs, de délicatesses étranges, auxquels, heureusement, nous ne comprenons rien; aujourd'hui, grâce aux nouvelles susceptibilités de la politique, servir son pays comme officier, comme diplomate, comme magistrat, c'est parjurer sa foi, c'est être indigne de son nom; mais, en revanche, passer sa vie à fumer, à jouer, à boire, à médire avec une danseuse des femmes du monde qui ont eu l'esprit de se moquer de vous; se livrer sans colère aux propos les plus grossiers; ne vivre enfin ni pour l'étude, ni pour le cœur, ni pour la gloire, cela s'appelle garder ses convictions, être fidèle à une noble cause, comprendre enfin tous les devoirs de son rang et de son nom.

Mais voyons aussi le faubourg Saint-Honoré, la Chaussée-d'Antin le Marais, c'est-à-dire « le monde qui s'amuse ». Ah! que Mme de Girardin le connaît bien; tout en raillant, elle s'y intéresse; elle aime les bals, « ces bals si beaux, si élégants, si merveilleusement ordonnés, les pyramides de fleurs, les soleils de bougies, » et le décor éblouissant scintille sur ses pages.

Néanmoins, elle a des regrets, elle se souvient des belles années de sa jeunesse. En ce temps heureux, les mœurs étaient délicates, les manières courtoises; les hommes ne faisaient pas des visites « en bottes » et ne parlaient pas comme « des cochers de fiacre »; la conversation avait de la grâce, de l'imprévu et bénéficiait de loisirs charmants. Sous Louis-Philippe « les beaux jours se passent à parler politique dans des salons pleins de fumée ». Ce n'est pas la bienveillance de l'accueil, l'agrément de l'esprit que l'on

remarque auprès d'une femme, c'est le luxe de l'appartement. La passion de l'argent qui règne en maîtresse a fait naître des goûts vulgaires, des formes grossières de la vanité.

Le moindre canapé vaut cent louis, le moindre lustre vaut douze à quinze mille francs. Les ornements d'une fenêtre représentent la dot d'une fille, les meubles d'un salon coûtent ce que coûterait l'éducation d'un fils, les joujoux du boudoir sont la rançon d'un roi. Les cheminées ont des housses de velours avec des franges d'or, les fauteuils ont des manchettes de dentelles: les lambris sont cachés sous des étoffes merveilleuses, brodées, brochées, lamées et si épaisses, si fermes, qu'elles se tiennent debout d'elles-mêmes, et pourraient au besoin soutenir les murs qu'elles recouvrent s'ils venaient à fléchir; ceci n'est pas une plaisanterie, les tentures d'un salon sont en proportion aussi épaisses que les murs sont minces.

Ce décor pompeux n'a pas seulement le défaut d'être laid, d'être monotone; son plus grand tort, c'est d'être obsédant. « On ne vit que pour lui, on ne parle que de lui. » Dans les conversations, il n'est question que de cristaux, que de porcelaines, que de dîners servis à la russe. Du moins, sur ce fond trop riche, voici les variétés de la mode, ses ingéniosités, ses trouvailles; voici les robes d'organdi à petits volants, les *manches à bouillons*, les canezous de mousseline brodée; de page en page les tableaux changent. Ah! les jolis tissus roses chinés de bleu, roses rayés de gris, roses tigrés de vert! Avec leurs nuances pastorales, comme ils nous plaisent mieux que les carreaux, ces grands carreaux rouges et blancs dont le courrier du 4 mai 1844 signale avec horreur la brusque invasion. Remarquons au passage certaine robe de taffetas bleu ciel garnie de trois volants bordés de petites franges blanches, et aussi cette robe de gros de Naples citron que Mme de Girardin signale, en tant que « souvenir d'admiration ». Et nous sourions à ces capotes de paille de riz, à ces tire-bouchons vaporeux, à ces bijoux de cornaline, à toutes ces élégances maintenant démodées et fraîches pourtant, là, sous nos yeux.

Tournons les pages, tournons, tournons. Toute la vie de ce temps s'anime sous nos yeux; et c'est un papillotement de figures, un bourdonnement de propos vieillis. Les saisons défilent; des distributions de prix, des adieux, et voilà le Paris d'été, provincial « sans physionomie »; puis on revient, on est rentré, les rues « sont redevenues parisiennes », et voici l'hiver, l'activité, l'affairement. De temps en temps, quelque gros événement se détache. 25 août 1837 : « Aujourd'hui a eu lieu l'inauguration du premier chemin de fer parisien. » Relisons cette jolie lettre. Vraiment le vicomte de Launay ne raconte pas, il ressuscite. 1839... 1840... Maintenant nous attendons avec lui le passage des cendres de l'Empereur. Nous sommes en pleine foule! « Quel empressement! Quelle émotion! Quatre heures d'immobilité sous la neige. » A nos côtés, ce sont les propos les plus divers, les plus passionnés. « Mon Dieu! quel admirable peuple français! Comme il aime tout ce qui est grand, noble, poétique! et qu'il faudra de peines et de paroles pour en faire un peuple égoïste et bourgeois! encore n'y parviendra-t-on qu'en le trompant. »

Puis nous sommes à l'Académie pour la réception de M. Molé. M. de Chateaubriand vient d'apparaître. L'impression produite est très grande, tout le monde s'est levé; les femmes surtout sont d'une agitation incroyable.

Tournons les pages, tournons, tournons. Ah! que les préoccupations politiques sont envahissantes! Il nous faut bien aller à la Chambre, non pas pour voir les députés « qui sont les trois cents hommes les plus laids de France », mais pour suivre les grands tournois. D'ailleurs, en janvier 1841, la question des fortifications de Paris passionne l'opinion; et dans un prochain courrier, Mme de Girardin dira son fait à M. Thiers : « Paris fortifié, c'est Paris bétifié. » Voilà un mot qui fera plaisir à Lamartine.

1842-1844. Décidément, elle est partout cette politique, dans les boudoirs et dans les cafés. Depuis des années, les agitateurs ont pris position dans les cabarets : « Ils font de la politique au vin blanc, au vin rouge ou à la bière; cela dépend des goûts et des opinions. On parle d'élection au

punch qui ont parfaitement bien réussi... Ah! si les abeilles chassaient les frelons, nous serions sauvés. » Seulement qui pourrait chasser les frelons? 1846-1847... Les indices de la Révolution prochaine se multiplient si bien que dans certains salons on en cause familièrement, comme on parlait du « déluge » probable aux environs de 89; mais le ton a pris de la lourdeur, il n'a plus rien de cette grâce ailée et capricieuse du dix-huitième siècle.

— Ainsi nous n'aurons pas la guerre civile, dit un vieux fat en grignotant un *cressini*. C'est dommage ! — Mais vous aurez les assassinats à domicile, si cela peut vous consoler... — Et le pillage de Paris? — Le pillage ! sans doute. Et chacun de s'écrier : Oh bien, si l'on pille, j'en suis. — J'irai chez vous, madame, dit l'un ; j'emporterai ce beau vase qui me fait une si grande envie. — Moi, je me contenterai, dit un autre, de ces beaux diamants : où les serrez-vous? — Moi, je me borne à l'argenterie. — Moi, je suis ambitieux : je volerai le charmant portrait. — Moi, je n'ai pas d'idée fixe : j'irai chez vous demain, madame, pour choisir. — Mon choix est tout fait, dit encore l'adorable vieux fat d'un air très fin ; je m'emparerai de ce qu'il y a de plus beau dans la maison : prenez garde à vous !

Pendant ce temps, Lamartine prépare « l'insurrection de l'ennui », et fiévreusement il couvre des pages, ces *Girondins* qui vont produire une émotion indescriptible. Mme de Girardin, avec son intuition de femme, en devina tout de suite la portée : « Ce livre, écrit-elle, est une révolution; c'est un présage, c'est un symptôme, c'est un décret peut-être... Ah! que c'est beau; mais que d'événements vont naître de ce livre! Je voudrais bien ne pas les voir. Oh! Je voudrais mourir. »

La révolution pressentie éclata enfin. Mme de Girardin la jugea promptement d'un coup d'œil lucide; elle ne vit pas seulement les dangers, mais les ridicules, les incohérences; sa plume se fit même particulièrement incisive pour les attaquer.

Quel dommage !... quel dommage !... ça va être affreux... et ça pouvait être si beau !...

Une loyale république, n'est-ce pas le rêve de tous les esprits généreux et indépendants?...

Aimer son pays pour lui-même et l'aimer lui seul, sans compliquer son amour d'un tas de noms propres plus ou moins populaires, plus ou moins maudits ;

N'être plus condamné à défendre malgré tout et contre tous un personnage de convention, lui, ses enfants, sa famille, ses ministres, ses préjugés et ses fautes, sous prétexte qu'on lui a prêté serment ;

Retrouver tout à coup la liberté de ses allures, le sentiment de sa dignité... c'était une joie, c'était un triomphe pour tout le monde ; et l'on peut dire qu'excepté ces êtres malheureusement nés qui n'ont jamais su relever la tête, ces caractères rampants qui se sont fait une volupté de la servitude, tout ce qui vit en France par l'esprit et par le cœur, tout ce qui pense, tout ce qui crée, tout ce qui rêve, a salué avec enthousiasme l'aurore de la république idéale.

Et tout à coup l'enthousiasme s'est changé en crainte, le rêve d'or s'est terminé en cauchemar ; et les trembleurs désenchantés nous disent : Votre bel espoir, hélas ! était une chimère, votre belle république est impossible !

— Non, non, trois fois non, elle n'est pas impossible ! Rien ne serait plus facile, au contraire, que de faire la république grande et belle ; il ne faudrait pour cela qu'une seule chose.

— Et quoi donc?

— La comprendre...

Mais, hélas ! ceux qui l'ont proclamée ne la comprennent pas !

Et la preuve qu'ils ne la comprennent pas, c'est qu'ils ne la font pas aimer ; c'est qu'ils la rendent ridicule, mesquine, vaniteuse, au lieu de la faire puissante, sérieuse et digne.

C'est qu'ils en font une parodie monarchique, un envers de la royauté ; c'est que, par exemple, ils font tirer le canon chaque fois qu'ils se remuent. Le canon est un joujou de roi, qui ne convient plus aux allures calmes et populaires d'une république. Nous comprenons, à la rigueur, qu'on s'amusât à tirer le canon quand Charles X ou Louis-Philippe se rendaient au parlement ; ils étaient les petits-fils de Louis XIV et d'Henri IV ; ces pompeux usages pouvaient être des traditions de famille ; mais faire tirer le canon des Invalides chaque fois que M. Crémieux se dérange... Allons donc ! c'est se moquer d'un pays.

La preuve qu'ils ne comprennent pas la république, c'est qu'ils veulent la loger aux Tuileries.

De jour en jour l'orage devient plus effrayant. Le 25 juin 1848, M. de Girardin est arrêté, Mme de Girardin réclame avec emportement la liberté de son mari, et elle épuise contre le général Cavaignac tous les accents de l'indignation. Dans les *Courriers de Paris*, le ton a changé : il est haletant, il est fiévreux. D'ailleurs le vicomte de Launay va bientôt se taire. Son dernier feuilleton, daté du 3 septembre 1848, dans quel état a-t-il paru? Vieilli par quinze jours d'hésitations, lacéré de coupures. « On a effacé tous les traits un peu piquants, on a supprimé toutes les idées un peu généreuses. » C'est qu'en France « il n'est même plus permis d'essayer d'avoir de l'esprit et du courage. Le vicomte de Launay n'a plus rien à dire.

V

Ce fut ainsi que Mme de Girardin dut renoncer à cette chronique vive et brillante qu'elle avait créée; mais ces feuilletons, qu'elle avait pu croire éphémères, ne furent du moins ni négligés, ni oubliés. Dès 1843, Charpentier avait publié le premier recueil des *Lettres parisiennes*. Le volume, qui comprenait cinquante-sept *Courriers*, fut accueilli de la façon la plus flatteuse. Dix ans après, de Marine-Terrace, Victor Hugo n'écrivait-il pas à Mme de Girardin : « Quel charmant livre que ce beau livre! Je l'ai lu autrefois de feuilleton à feuilleton! Je le relis aujourd'hui page à page. J'y retrouve les anciens diamants et de nouvelles perles... » Mais cette première publication était trop restreinte et de nouvelles furent préparées; celle qu'a donnée Michel Lévy, en 1856, comprend cent soixante-quinze lettres.

Dès la première tentative de son éditeur, Mme de Girardin avait constaté le succès, elle ne l'avait pas fait sans une certaine mélancolie :

Nous découvrons tristement cette affreuse vérité : c'est que, de tous nos ouvrages écrits avec soin, avec prétention, le seul

qui ait quelques chances de nous survivre est précisément celui dont nous faisons le moins de cas. Et pourtant, rien de plus simple; nos vers... ce n'est que nous; nos commérages... c'est vous, c'est votre époque, si grande, quoi que l'on dise, si extraordinaire, si merveilleuse, et dont les moindres récits, les plus insignifiants souvenirs, auront un jour un puissant intérêt, un inestimable prix.

Ah! qu'elle avait raison de dire « époque si grande », « si extraordinaire, si merveilleuse, » en dépit des inévitables petitesses! Dans ce temps magnifique, le souffle des poètes remuait les âmes et le génie était partout : à Notre-Dame avec Lacordaire, à la Chambre avec Lamartine, avec Berryer; sur la scène avec Pauline Garcia et Rachel. Et ce n'est pas tout; en ces années 1840, la plus grande beauté, la plus vivante, elle est dans le cœur de la jeunesse, ce cœur orageux, mais bouleversé seulement par des ardeurs nobles.

Néanmoins, ce que nous cherchons dans ces lettres, ce n'est pas uniquement le tableau du temps. Que Mme de Girardin ne médise pas d'elle-même. Avec son jugement droit et prompt, ses ironies, ses enthousiasmes, elle est bien l'âme de sa causerie. Elle a le don des railleries sans méchanceté et des critiques sans scepticisme. Ces ridicules que son œil saisit, elle les esquisse avec bonne grâce, d'une main légère. Les victimes même n'ont pu s'y tromper. « Le Français est le peuple le plus spirituel du monde, a dit Montaigne, mais il faut à toute heure lui désenseigner la sottise. » Pendant douze ans, et de la façon la plus charmante, et de la façon la plus fantaisiste, Mme de Girardin lui a désenseigné la sottise.

LETTRES PARISIENNES

LETTRE I

27 octobre 1836.

L'obélisque de Louqsor.

Vraiment, c'était un beau spectacle que cette place immense remplie de monde, que cette longue terrasse des Tuileries couverte de monde, que cette longue allée des Champs-Élysées peuplée de monde aussi; et toute cette foule silencieuse et immobile, deux cent mille personnes, dit-on, et point de tumulte et point de bruit! car ce n'était ni un peuple, ni une foule, c'était un public, un parterre de deux cent mille personnes, parfaitement bien composé. Les rangs des loges, c'étaient les deux terrasses des Tuileries; les avant-scènes, c'était l'hôtel de la marine et les magnifiques hôtels qui lui servent de pendants. La famille royale occupait le pavillon de l'hôtel de la marine, le balcon qui donne sur le jardin des Tuileries; la loge du roi était tendue en bleu; la belle galerie de l'hôtel était occupée par le corps diplomatique, et parée des plus jolies femmes de la cour de Juillet. La terrasse qui termine l'hôtel était aussi garnie des parents et des amis des femmes de chambre et du portier de la maison; c'était l'amphithéâtre de la salle. A une fenêtre de la rue Royale, on apercevait la comtesse de Lipano, qui se cachait comme dans une loge grillée; nous n'avons reconnu personne dans le paradis. La représentation a duré quatre heures. Dans les entr'actes, un orchestre militaire se faisait entendre. Puis, dans la foule immobile, on apercevait un cercle d'hommes qui

tournaient. Le cabestan ! le cabestan ! disaient toutes les voix, et l'obélisque recommençait à s'élever doucement.

Le dernier entr'acte fut le plus long ; on entendit des coups de marteau, comme on en entend derrière la toile lorsqu'on place une décoration importante à l'opéra. Enfin la pièce a réussi. Elle a été vivement applaudie. Sérieusement tout le monde a battu des mains quand l'obélisque s'est assis sur sa base, et l'orchestre a joué le grand duo des *Puritains;* c'était un bruit charmant à entendre que ces faibles applaudissements de deux cent mille personnes qui se perdaient dans l'immensité de la salle. Malgré ce brillant succès, les jeunes spectateurs à idées nouvelles parlaient toujours avec amertume des quatre millions de la mise en scène. Ils se demandaient si la vue du monolythe superbe valait cela. Les autres étaient plus indulgents, grâce à leurs souvenirs ; ils se rappelaient d'avoir vu, sur ce même théâtre, une représentation qui avait coûté plus cher à la France ; un drame sanglant et terrible dont l'image leur serrait le cœur. Il leur tardait que cet échafaud fût détruit, ils avouaient que, depuis que cet appareil de machines attristait leurs yeux, ils ne pouvaient traverser la place Louis XV sans horreur ; et ils savaient bon gré à ce monument âgé de trois mille ans d'avoir quitté les sables de l'Égypte pour venir effacer leurs affreux souvenirs. La nouvelle du jour était que le roi n'avait point été assassiné, et l'on disait cela devant la femme de Murat, la veuve du roi fusillé, et tout cela se disait sur la place de la Révolution, où tomba la tête du roi guillotiné ; et songeant à cela, nous qui ne sommes d'aucun parti, nous avons fait comme le peuple, nous avons crié vive le roi ! car notre cœur est généreux, et nous avons pitié des trônes. La famille royale a été accueillie à son passage par les plus vives acclamations. Les princesses étaient dans le fond de la voiture ; le roi des Français, le roi des Belges étaient sur le devant. M. le duc d'Orléans était entre eux deux ; il était assis de manière à laisser plus de place aux deux rois, mais de manière aussi à cacher presque entièrement son père. Il y avait beaucoup de grâce dans cette attitude du jeune prince, et en se rappelant la dernière tentative d'Alibaud, on ne pouvait le regarder sans attendrissement.

Quand le spectacle fut terminé, la foule se retira en silence. Alors la salle nous sembla un immense bassin rempli de peuple dont les flots divisés en quatre fleuves allaient se répandre dans toute la ville. Le premier fleuve s'écoula *sur* le pont Louis XVI ; l'autre déborda du côté de la rue de Rivoli. Un troisième, mais

plus faible, ce n'était à vrai dire qu'un bras de rivière, se dirigea vers la rue des Champs-Élysées. Enfin, le quatrième, le plus imposant, le plus majestueux, s'épandit comme la Loire dans toute la rue Royale. Une sorte de petite émeute, ou plutôt une espèce de tourbillon se manifesta au milieu du lac, c'était l'auteur que l'on avait reconnu, M. Lebas que l'on reconduisait en triomphe. Enfin, tout s'est bien passé. Le temps était non pas beau, mais bon. Point de soleil, c'est ce qu'il fallait pour regarder longtemps la même chose. Le parterre était meilleur encore puisqu'il est resté quatre heures sur ses pieds sans cabaler et sans se plaindre. Quand tout a été fini, deux hommes sont montés au sommet de l'obélisque pour hisser le drapeau final, sur lequel on remarquait une ancre, ce qui veut dire que la marine revendique la gloire de cette entreprise ; deux autres hommes sont allés planter sur la pointe de l'aiguille des branches de saules, c'est le laurier des maçons. Ces trophées valent bien les couronnes qu'on jette à Mlle Taglioni et à Mlle Essler.

LETTRE II

9 novembre 1836.

Récit anticipé d'une réception à l'Académie. — Modes. — Un nouveau roman de M. de Latouche. — Le prince Louis Bonaparte.

Demain jeudi, à l'heure où nous écrivons, aura lieu, pour la réception de M. Dupaty, la séance solennelle dont nous nous empressons de rendre compte ; l'assemblée aura été nombreuse, une foule de femmes célèbres s'y sera fait remarquer. Les femmes *auteures* auront sorti leurs petits chapeaux à petites plumes qui ne voient le jour que lorsque les quatre Classes se réunissent, et leurs petites pèlerines soi-disant garnies de dentelles, mantelets de fantaisie, qui suffisent à la science. M. Dupaty, revêtu de l'habit tout neuf d'académicien, heureux de son feuillage, aura été modeste trois fois. Il aura parlé à l'Académie de son *sein* et de l'honneur qu'il y a d'être reçu dans ce *sein;* il aura

été spirituel, nous l'affirmons. Nous connaissons M. Dupaty depuis longtemps pour un homme loyal, qui n'a jamais manqué d'esprit ni de parole, et nous ne craignons point de nous engager pour lui.

M. Duval lui aura répondu avec bienveillance, puis aura glissé dans son discours quelques malices contre les romantiques, et quelques phrases de mélancolie et de découragement ; car le patriarche du drame français ne pardonne point à nos *Duval* modernes les belles scènes qu'ils ont puisées dans ses ouvrages ; c'est un mauvais père qui ne veut pas reconnaître ses enfants. Enfin, le *bosquet* académique, seule verdure qui survive à l'automne, se dispersera, et les gens de province s'en retourneront chez eux avec empressement pour écrire la lettre suivante : « Nous avons assisté ce matin à une séance de l'Académie française, » etc. Tout est plaisir pour un cœur de Bergerac, de Riberac ou Quimper-Corentin.

L'hiver s'annonce comme devant être le plus beau des hivers ; on pense sérieusement à s'amuser. La politique est un loisir d'infirmes qu'on laisse aux petits esprits ; d'ailleurs, les grands hommes d'État ont toujours allié les affaires et les plaisirs. De nos jours, on recommence à découvrir que pédanterie n'est pas science ; les ennuyeux, tout-puissants naguère, perdent beaucoup de leur crédit ; leur magnétisme a moins d'empire depuis que l'on n'a plus la foi ; on ne leur laisse plus le temps de vous endormir ; de là vient que leur influence a pâli. M. de Metternich a prouvé qu'on pouvait être ensemble homme aimable et ministre habile ; le comte de Medem, le baron de Meyendorff, savent unir la grâce de l'esprit à la gravité d'une mission importante ; bref, l'esprit français nous est rendu par les étrangers ; en venant l'étudier parmi nous, ils nous forcent à le retrouver.

Le Théâtre-Italien a l'air d'un congrès. Il n'est pas un des spectateurs qui ne soit un peu ambassadeur ou homme d'État ; chacun d'eux a été ministre quelque temps et quelque part. C'est un coup d'œil curieux que l'aspect de ce théâtre : samedi dernier surtout, jour des *Puritains*, la salle était resplendissante d'illustrations et de beautés.

Il y a dans ce moment à Paris une quantité de jolies femmes effrayante pour le repos de la capitale : jolies Anglaises, belles Italiennes chassées vers nous par le choléra, brunes Espagnoles que nous envoie la guerre civile. Oh ! les charmants fléaux qui nous valent ce beau coup d'œil ! Dans le nombre, il y a aussi de jolies Françaises ; car les Françaises se remettent depuis quelques

années à être jolies comme les Français se remettent à être rieurs et aimables. Sous l'empire, les femmes étaient toutes belles, puis il y a eu interruption. Sous la restauration, les minois, les traits douteux, ont pris le haut du pavé. Excepté une ou deux étoiles lumineuses, les femmes de cette époque étaient plutôt agréables que belles ; et par instinct, par esprit (et elles n'en manquaient pas), elles avançaient leurs jolis pieds quand on regardait trop longtemps leur visage. Alors ce n'était pas la mode d'être belle ; aujourd'hui cette mode est revenue, et l'on peut citer beaucoup de femmes qui la suivent exactement.

Les manches tombantes, arrêtées en haut par un bracelet qu'on a le grand tort d'appeler poignet, sont les plus généralement adoptées ; les manches bouffantes en haut et *justes* à partir du coude sont abandonnées ; on les laisse aux geôliers de mélodrame et au *tuteur des Folies amoureuses*, dont elles ont fait jusqu'à ce jour le plus bel ornement.

Les nouveaux mouchoirs sont irrésistibles ; cette large *rivière de jours* qui les bordait l'année dernière est, cette année, séparée par un entre-deux de broderie, et quelle broderie ! délicate, imperceptible, fine, légère, gracieuse à en radoter. On fait bien aussi de riches bordures en relief semées d'oiseaux, de paons, de perroquets brodés d'un travail merveilleux, mais ce sont des mouchoirs de caprice qui ne peuvent servir tous les jours ; si l'on est triste, par exemple, le moyen d'avoir recours à un perroquet pour essuyer ses larmes ! Les autres mouchoirs à petits entre-deux, garnis de valenciennes, nous semblent bien préférables ; ils plaisent à toutes les heures de la vie, heures de plaisir ou de chagrin ; bien plus encore, ils sont si jolis, qu'une femme, au moment de pleurer, se console en les regardant.

Les *marabouts* (duvet léger qu'il ne faut pas confondre ni avec les prêtres ni avec les cafetières du Levant) sont redevenus à la mode ; pourquoi ? veut-on le savoir ? C'est que voilà dix ans qu'ils n'y étaient plus ; car la Mode, comme la Fortune, a une roue qui tourne sans cesse et ramène alternativement les mêmes choses. Avoir été est une raison pour *redevenir*. Voyez plutôt les marabouts et les ministres.

L'automne littéraire, comme l'automne de la nature, va récolter les fruits que l'été a produits. M. Sue va publier le quatrième volume de l'*Histoire de la Marine*. Nous engageons les personnes qui reprochent à M. Sue le point de vue malveillant qu'il a choisi pour regarder le cœur humain à lire, dans le chapitre X du troisième volume, la peinture de la vie intérieure

de Ruyter. Rien de plus suave que ce tableau, digne de Gérard Dow. Le portrait de Ruyter est tracé de main de maître. Et, le croira-t-on? cinquante pages sans malice, sans ironie! Une grande vertu dépeinte sérieusement par l'auteur de *la Salamandre!* Il est vrai qu'il se dédommage un peu plus loin de cet effort en nous disant les folies de Vivonne, et que là l'esprit d'Atar-Gull reparaît dans toute la candeur de sa perversité.

Les auteurs changent de caractère maintenant : tandis que l'incrédule conteur de *la Cucaratcha* parle avec bonne foi d'une belle action, le paresseux historien de *Grangeneuve*, le rêveur *paysan* d'Aulnay, l'homme aux fraîches et poétiques émotions, que le bruit d'un ruisseau, le parfum d'une fleur, font vivre tout un jour... travaille!... On vante encore son dernier roman, *France et Marie*, et déjà un nouveau livre se prépare. Le découragement patriotique est depuis quelques années la muse de M. de Latouche. *Grangeneuve* est victime de son dévouement inutile aux croyances républicaines; *Roger* est victime de sa fidélité aux croyances monarchiques; le héros du roman futur est, dit-on, victime de l'absence de ces deux croyances... Cette misère dépeint bien le temps où nous vivons. Un de nos amis a eu l'indiscrétion de copier, sur la table de l'écrivain distrait, les lignes suivantes, qui sont la pensée du livre : « Il appartenait à ce siècle de créer pour la jeunesse une mélancolie plus dévorante que les regrets de Werther, un ennui plus rongeur que le mal de René : c'est le supplice de sentir inhumer dans son âme toute passion enthousiaste. A Werther, il manquait l'amour; à René, la poésie; c'était une patrie qui manquait à Aymar. »

Cette dernière phrase nous fait penser à ce jeune prince, prisonnier à Strasbourg, dont nous étions loin de prévoir l'audacieuse entreprise. Louis Bonaparte est plein de loyauté et de bon sens; l'ennui seul de l'exil a pu lui inspirer la folle idée de venir être empereur en France! Le pauvre jeune homme! il a mieux aimé risquer d'être captif dans sa patrie que de rester libre chez l'étranger. L'oisiveté est lourde quand on porte un pareil nom, quand on nourrit dans ses veines un pareil sang. Si on lui avait donné en France droit de citoyen, il s'en serait peut-être contenté. Nous lui avons souvent entendu dire que toute son ambition était d'être officier français et de gagner ses grades dans notre armée; qu'un régiment le séduirait plus qu'un trône. Eh! mon Dieu, ce n'est pas un royaume qu'il venait chercher, c'est une patrie.

Souvent nous l'avons vu rire de l'éducation royale qu'on lui

avait donnée. Il nous contait un jour avec gaieté que, lorsqu'il était enfant, son grand plaisir était d'arroser des fleurs, et que Mme de B..., sa gouvernante, dans la crainte qu'il ne s'enrhumât, faisait remplir d'eau chaude les arrosoirs. « Mes pauvres fleurs, disait le prince, la fraîcheur des eaux leur était inconnue ; j'étais bien enfant, et déjà ce soin me paraissait ridicule. » Il ne pouvait parler de la France sans attendrissement ; c'est un rapport qu'il a avec le duc de Bordeaux. Nous étions ensemble à Rome lorsqu'on nous apprit la mort de Talma ; chacun alors de déplorer cette perte, chacun de se rappeler le rôle dans lequel il avait vu Talma pour la dernière fois. En écoutant tous ces regrets, le prince Louis, qui n'avait pas encore seize ans, frappa du pied avec impatience ; puis il s'écria, les larmes aux yeux : « Quand je pense que je suis Français et que je n'ai jamais vu Talma ! »

On raconte que, le jour de son apparition à Strasbourg, le prince Louis, enivré du succès de la première heure, envoya un courrier à sa mère pour lui annoncer qu'il était maître de Strasbourg et qu'il marchait sur Paris ; trois jours après, il reçut dans la prison la réponse de la duchesse de Saint-Leu, qui, le croyant déjà vainqueur, lui recommandait de préserver contre la fureur de ses partisans la famille royale et de traiter le roi avec tous les égards qui lui sont dus. Cela prouve jusqu'où peuvent aller les illusions de ceux qui vivent loin de nous, et que les princes exilés sont trompés comme les autres.

Les bonapartistes purs ont vu avec indignation l'expédition du prince Louis. Notre empereur *légitime*, s'écrièrent-ils avec enthousiasme, c'est Joseph. Le mot *légitime* est charmant à propos d'un Bonaparte ! Ils ne savent donc pas que Napoléon n'était pas un roi ! c'était un héros. Le fils d'un héros peut lui succéder, la gloire du père a des reflets qui rejaillissent sur le fils ; mais les rayons de ce soleil ne rejaillissent point jusque sur les neveux. Le duc de Reichstadt était légitime non par la force d'un droit, mais par la toute-puissance d'un prestige. Hélas ! ce prestige est mort avec lui, des parents ne peuvent le faire revivre. Les successions de gloire ne se chiffrent pas ; il n'est pas de notaire pour enregistrer les lauriers. Un aigle a des aiglons et n'a point de collatéraux.

Grande nouvelle que personne ne soupçonne encore ! grande surprise pour les fêtes du premier jour de l'an ! Artistes, réjouissez-vous ; braves vétérans, relevez vos moustaches ; conducteurs de Gondoles, de Coucous et d'Accélérées, cochers de Parisiennes, de Lutéciennes, d'Éoliennes, de Sylphides, de

Zéphirines, de Citadines, d'Atalantes, de Vigilantes et d'Obligeantes, préparez vos fouets, vos phrases et votre avoine ; la route est belle, vous la ferez plus d'une fois ! Nobles étrangers, qui ne veniez voir que Paris, réjouissez-vous, nous avons maintenant deux capitales ! La ville de Louis XIV va retrouver sa splendeur ; le roi donne aux Français de magnifiques étrennes cette année ! Un beau keepsake dont chaque page est une flatterie ! un riche album dont chaque dessin est une de nos victoires ! C'est bien connaître son pays que de le prendre ainsi par son orgueil et de lui faire un tel présent ! Aujourd'hui, vivent les rois pour savoir flatter ! Cette grande nouvelle, la voici :

LE MUSÉE DE VERSAILLES SERA OUVERT LE 1er JANVIER 1837.

LETTRE III

15 décembre 1836.

Le Courrier de Paris. — La cour des Tuileries. — Les salons politiques.

Savez-vous qu'il faut avoir bien peu d'amour-propre pour écrire le *Courrier de Paris*. Un véritable auteur n'y pourrait jamais consentir ; en voilà deux qui y renoncent ; tout le monde n'a pas notre insouciance, et ceux qui ont une réputation d'esprit à soutenir y regardent à deux fois avant d'adopter celle que le prote s'amuse à leur faire. On veut bien signer ce qu'on écrit et ce qu'on pense, mais on ne veut pas être responsable de ce qu'un autre écrit, sans même le penser. Le *Courrier de Paris* est destiné à être semé de fautes d'impression ; il ne peut être vivant, actuel qu'à ce prix ; le *Courrier* du jeudi demande à être écrit le mercredi soir, c'est-à-dire à être imprimé à minuit, comme *le lapin demande à être écorché vif :* et certes, c'est être écorché vif que de voir ses *épreuves* corrigées par un prote peut-être fatigué, qui imprimera ces trois lignes que voilà, sans s'apercevoir qu'elles sont contre lui. Il nous est arrivé de faire notre COURRIER le dimanche et d'être obligé de le jeter au feu le mercredi, parce que ses niaiseries étaient déjà vieilles ; le bavar-

dage ne plaît que par sa fraîcheur. Donc, nous sommes résigné à subir les chances d'une typographie capricieuse, comme les peintres de porcelaine se résignent à subir les hasards de la *cuisson :* nous finirons par nous aguerrir comme eux au danger ; nous ferons nos calculs aussi ; nous dirons le bleu trop chauffé devient vert, le rouge *gratiné* devient brun ; nous ferons subir une préparation chimique à nos idées, ou, ce qui sera plus habile, nous accoutumerons le lecteur à regarder tout ce qui le choquera dans notre style comme une faute d'impression. En attendant, nous affirmerons que, dans sa lettre de jeudi dernier, M. de Custine avait écrit le *bon* goût et non pas le *fin* goût, ce qui était peu élégant ; nous prouverons aussi que, dans une lettre précédente, il avait dit *M. de Sabran, mon oncle,* et non pas le *comte de Sabran, mon oncle.* Il n'y a que les parvenus qui se donnent entre eux leurs titres. Maintenant, nous commençons notre lettre au risque de ce qui peut arriver ; hélas ! nous avons encore ce désavantage sur tant de gens qui ne savent ce qu'ils disent : nous ne savons pas même ce que nous avons dit.

Il n'y a jamais eu tant de sujets de conversation que cette semaine, sans compter les plus tristes, dont heureusement il ne nous appartient pas de parler :

1° Le choix du futur académicien qui, dit-on, sera un médecin ; on le destine sans doute à corriger, dans le dictionnaire de l'Académie, les définitions de termes de médecine ;

2° Le choix du successeur de Carle Vernet, à l'Institut ; les concurrents sont Schnetz, Isabey, Picot, Steuben, Louis Boulanger, Charlet, Roqueplan et beaucoup d'autres personnes qui ont du goût pour le dessin ;

3° La naissance du fils de Paul Delaroche, enfant né le lendemain d'une mort ! espérance qui vient adoucir un regret. Héritier doté de quatre noms glorieux : JOSEPH, CARLE, HORACE, PAUL DELAROCHE ;

4° L'existence d'un livre mystérieux qu'il sera défendu d'imprimer, qu'il serait impossible de lire, dont les hommes n'oseront parler, dont les femmes n'oseront rougir, et dont le titre même ne peut se prononcer ;

5° L'opéra de Scribe et d'Auber, qui sera représenté samedi prochain, dont la musique est, dit-on, ravissante, et dans lequel Mme Damoreau et Mlle Colon doivent lutter de grâce et de talent ;

6° La riche exposition des tapis de M. de Salandrouze, qu'il a fallu prolonger de deux jours pour satisfaire la curiosité et

l'admiration du public. Un tapis d'Aubusson, maintenant, c'est presque une tapisserie des Gobelins. Les tapis brochés d'or, les *portières* à brillants dessins sont dignes de l'Orient, et pourtant tout cela est d'un prix fort parisien, c'est-à-dire très raisonnable ;

7° Les concerts de Musard, véritable emblème des plaisirs de notre époque ; une harmonie délicieuse qui couvre de grossiers propos des salons dorés tout remplis de boue.

Tout cela, joint aux événements politiques, pouvait suffire à une conversation de huit jours ; eh bien ! on a encore trouvé le moyen d'inventer.

Les modes commencent à se dessiner ; les femmes qui portent des robes de couleur se dépêchent d'adopter le vert, pendant que les légitimistes sont en noir. Nous avons vu une robe de bal en satin et crêpe vert pomme, d'un effet charmant ; les manches étaient ornées de petites fleurs roses et blanches.

De fort jolies femmes ont mis à la mode les capotes *ouatées et piquées*, et c'est un grand tort. Voilà toutes les autres femmes qui ont imaginé de mettre leur couvre-pied sur leur tête pour leur ressembler. D'autres ont été plus ingénieuses ; elles se sont rappelé la douillette piquée et ouatée de leur grand-père, académicien, musicien ou pharmacien, helléniste, botaniste ou économiste, et elles se sont fait de ce débris scientifique une capote à la mode. Ce n'est pas tout ; elles ont posé deux plumes là-dessus : or ces capotes (d'origine allemande), qui ne sont gracieuses que comme *négligé*, qui sont fort convenables en convalescence et en voyage, sont du plus mauvais goût offertes comme parure. Heureusement deux grosses femmes de notre connaissance viennent d'adopter cette mode. Ce ne sera pas long ; à ces femmes-là, rien ne résiste.

On a toujours reproché à la cour des Tuileries son grand amour des étrangers : cette tendresse semble s'augmenter chaque jour. Ce qu'il faut pour être bien traité au château, ce n'est pas un grand mérite, une grande réputation, ni même un grand nom français ; c'est un accent étranger quelconque : l'accent anglais surtout est un merveilleux talisman qui vous ouvre toutes les portes de la royale demeure. Nul n'est prophète en son pays, c'est une vérité reconnue ; mais on trouve que les étrangers sont trop vite prophètes à Paris. L'hospitalité doit être accordée avec dignité, et non offerte avec complaisance ; on ne se montre empressé que pour ceux dont on a besoin, et nous n'avons besoin de personne. Lord *** nous disait, il y a

quelque temps : « J'ai dîné aujourd'hui aux Tuileries; c'était un grand dîner d'étrangers. » Puis, il y a peu de jours, il nous disait encore : « J'ai aussi dîné aujourd'hui aux Tuileries; il y avait un grand dîner d'étrangers. » Comme tout le monde s'est mis à rire, il a bien fallu lui expliquer pourquoi l'on riait, et lui dire que chaque fois qu'il y avait un grand dîner chez le roi c'était un grand dîner d'étrangers; qu'on n'y admettait de Français que ceux qu'on ne pouvait se dispenser de recevoir. Le fait est que le banquet royal a toujours l'air d'une table d'hôtes. Les étrangers sont peu sensibles à cette préférence; ils ne viennent pas chez nous pour se voir entre eux; ils s'attendent à trouver chez le roi nos grands seigneurs à noms historiques, nos belles femmes, nos beaux talents, nos hommes d'État, nos artistes célèbres, tout ce qui fait l'honneur d'un pays, tout ce qui dore une couronne, et non pas à reconnaître là d'anciens visages voyageurs qu'ils ont déjà rencontrés dans tous les coins de l'Europe. On se trompe fort si l'on croit les séduire en agissant ainsi; on veut leur donner une haute opinion de l'hospitalité de notre cour, en n'admettant qu'eux seuls à ses faveurs, et l'on ne parvient à leur inspirer que cette idée : que les grandes illustrations françaises que la cour de Juillet serait flattée de recevoir, ne seraient pas flattées d'y venir. Il nous semble qu'il est inutile de faire tant de frais pour accréditer une idée fausse.

Le monde se ranime, malgré le deuil : les légitimistes ont déjà pris la mesure de leur douleur, elle ira jusqu'au mois de janvier inclusivement. Dès les premiers jours de février, les grands salons seront ouverts; jusque-là les *raouts* d'ambassade seront les seuls plaisirs que se permettront les femmes de l'ancienne cour. Les femmes de l'autre monde... mais ce n'est pas poli les femmes de l'autre rive, se réunissent, le mardi, chez l'ancien président du conseil, dont la coquette demeure est le rendez-vous de tout le juste milieu courageux, opposant et de bon goût. Eh bien ! on ne le croirait pas, cela est fort considérable. A la vérité, M. Thiers a tant d'avenir qu'on peut lui être fidèle sans danger. La seule chose qui lui nuise, c'est son entourage politique. M. Thiers mériterait de plus dignes flatteurs. M. Thiers, défiez-vous des petits esprits, des petits conseils, des petites haines. Quand on est descendu dans la vallée, le moindre buisson peut vous cacher la montagne, tandis qu'entre les plus hauts arbres on découvre tout l'horizon.

Il y a deux salons politiques à Paris après celui de M. Thiers le salon de la comtesse de Flahault et celui de la princesse d

Lieven. Mme de Flahault a choisi la carrière politique comme celle qui convenait le mieux à son activité ; ce n'est pas chez elle une vocation, c'est une résolution. En général, les moindres actions d'une Anglaise sont l'effet d'une résolution. Les Anglaises ne connaissent point les entraînements de la nonchalance ou de la vivacité française ; elles ne font pas une chose plutôt qu'une autre indifféremment ; tout, chez elles, est l'œuvre d'une décision : leur manière de marcher, de parler, d'aimer et de prier. Elles ne désirent jamais, elles veulent ; elles ne se promènent pas, elles marchent, parce qu'elles ont résolu de marcher ; elles vont droit... à rien ; elles partent pour aller... nulle part. Mais n'importe, elles sont décidées, elles y arriveront, et leur manière de marcher même semble dire : Je n'irai certainement pas ailleurs. Elles ont des lois intimes qui les régissent ; elles ont un arbitre intérieur qui décide promptement de tout, sans appel. Chez elles tout est volontaire ; tout décèle un parti pris, un effort, des préparatifs comme pour un voyage ; elles *s'embarquent* pour toutes choses. Cela tient peut-être à leur île dont on ne peut sortir par hasard et par distraction, qu'on ne peut quitter qu'avec une ferme résolution, qu'avec la nécessité de passer sur le contient. Cet esprit résolu, qui manque de grâce lorsqu'il s'applique aux choses légères et indifférentes de la vie, est d'une grande valeur, appliqué à des intérêts plus graves. Mme de Flahault est douée d'une haute intelligence, d'une véritable capacité ; si l'on dit femme *auteure*, nous dirons que Mme de Flahault est une femme *administrateure*. Son influence est visible, vivace et volontaire ; elle se maintient par l'activité, elle s'éteindrait dans l'inaction. L'influence de Mme la princesse de Lieven est plus réelle, peut-être parce qu'elle est plus voilée. Mme de Lieven a le calme de la puissance, la sécurité d'un droit acquis, la patience d'une volonté qui sent sa force, qui sait attendre parce qu'elle sait prévoir. En elle, point d'agitation, rien qui trahisse l'intrigue, rien qui ressemble à un pédantisme politique ; c'est une planète qui a des satellites parce que c'est son métier de planète ; mais qui ne fait aucune démarche pour se les attirer. Mme de Lieven est la femme du monde qui s'entend le mieux à *semer* une conversation, et cela naturellement, sans culture extraordinaire. Si elle parle, ce n'est pas pour vous imposer ses opinions, c'est pour vous offrir l'occasion d'exprimer les vôtres. La société de Mme de Lieven semble le type de la politique dans une époque de haute civilisation ; politique élégante, simple, froide,

causerie de salon et non plus bavardage de club ; terrain neutre où toutes les idées sont également représentées, où le passé se fond dans l'avenir, où les systèmes vieillis sont encore respectés, où les pensées nouvelles sont déjà comprises ; refuge pour ceux dont on ne veut plus ; asile pour ceux que l'on redoute. Mme de Lieven a choisi le seul rôle politique qui convienne à une femme : elle n'agit pas, elle inspire ceux qui agissent ; elle ne fait pas de la politique, elle permet que la politique se fasse par elle, et puisqu'il faut que tout le monde ait dit ce mot-là une fois en sa vie, nous dirons que dans son salon *elle règne et ne gouverne pas.*

Nous vous demandons mille fois pardon, mesdames, d'avoir osé parler de vous ; mais c'est bien un peu votre faute. Nous respectons l'obscurité des femmes qui se contentent des plaisirs de la famille et des querelles de ménage ; mais vous, qui vous mêlez des querelles de l'Europe, vous sortez des lois ordinaires. En faisant tout ce qu'il faut pour acquérir une grande influence, vous nous avez donné le droit de la constater.

LETTRE IV

29 décembre 1836.

Toujours des assassinats. — Paris en temps de neige. — Pâtés et canapés. — Histoire de voleur.

Ah ! mon Dieu ! quel pays !... mais c'est affreux de vivre en France ; pas un jour de repos, pas une heure où l'on ose rire ! toujours craindre ou s'indigner, toujours s'apitoyer ou maudire, toujours des assassinats ; tous les six mois une exécution : cela devient monotone, en vérité. Depuis deux jours, on n'entend de tous côtés que ces deux exclamations ; les hommes s'écrient : C'est honteux ! les femmes s'écrient : Pauvre reine ! Ah ! c'est un triste pays que celui où la royauté a toute la pitié du peuple.

Paris, avec la neige, est une apparition fantastique, Paris est le silence !... n'est-ce pas un rêve ? Des voitures qui roulent

et qu'on n'entend pas ; des passants qui marchent, qui tombent même, et dont on n'entend ni le pas ni la chute. Sans les cris des marchands, on croirait être devenu sourd. L'aspect des rues est très singulier ; il n'est personne qui, à la fin de la journée, ne soit tombé une ou deux fois, ou n'ait aidé plusieurs passants à se relever. Hier, les deux chevaux d'un fiacre sont tombés ; le cocher est aussitôt descendu de son siège ; mais, en voulant tirer ses chevaux par la bride, lui-même il a glissé ; alors le personnage qui était dans la voiture a passé la tête à la portière pour savoir ce qui arrivait : apercevant les chevaux et le cocher étendus dans la neige, il a pensé qu'ils seraient fort longtemps à se remettre sur pied ; alors, en véritable philosophe, il s'est replacé au fond de la voiture et s'est endormi ; il est possible qu'il y soit encore. A Rome, quand il neige, les boutiques se ferment, les bureaux se ferment, les affaires s'arrêtent, tous les habitants se couchent ; il est reçu que c'est une calamité. A Paris on gèle, mais on sort comme à l'ordinaire : les femmes ont les yeux rouges et les joues violettes ; n'importe, elles se parent elles vont faire des visites comme lorsqu'elles sont jolies. Et puis, ne faut-il pas que tout le monde sorte ces jours-ci ? les étrennes menacent, le devoir nous appelle chez Lesage, chez Giroux, chez Susse ; il faut aller comme tout le monde y choisir un objet de peu de valeur que la raison nous force à prendre, et regretter tout ce qui nous y séduit et qu'elle nous défend de choisir.

Les badauds des boulevards, fort occupés la semaine dernière à regarder passer la chaise de poste jaune, attelée de chevaux blancs, ramenant dans la capitale le député qu'elle contenait, sont fort émerveillés aujourd'hui de l'aspect subit des traîneaux. Plusieurs traîneaux ont parcouru les boulevards, et les badauds qui se croient en Russie ont bien plus froid ; ils se hâtent de disparaître dans le collet de leur manteau, et ne laissent voir de leur visage que deux yeux perdus entre un foulard et un chapeau. Plusieurs personnes nous ont salué hier dans cet équipage ; nous leur demandons mille fois pardon de ne les avoir pas reconnues : c'étaient peut-être nos meilleurs amis.

Ce qu'il y a de plus étrange dans les rues, c'est ce mélange d'activité et de silence. On marche vite pour se réchauffer, et puis chacun tient à la main un paquet quelconque : les uns portent un âne en carton dont les oreilles indiscrètes percent le papier gris qui les enveloppe ; ceux-ci d'un air très sérieux emportent un grand cheval de bois ; celui-là enlève une poupée ;

cet autre un chien ou un mouton, et tous se hâtent et vous heurtent en passant ; on dirait que le joujou qui les charge est attendu par un être qui ne peut vivre sans lui. Les boutiques sont encombrées, on ne peut ni entrer chez Susse, ni en sortir. Si quelque objet vous séduit, on vous répond : « Il est vendu. » Alors on vous offre d'un air gracieux quelque chose de laid, d'abominable, dont personne n'a voulu, et vous achetez à la hâte un objet qui vous déplaît pour sortir de cette foule où par malheur vous avez reconnu beaucoup d'amis ; car il y a encore une sorte de pudeur dans le choix des étrennes qu'on veut offrir ; on n'aime pas que les indifférents le connaissent et l'apprécient, et qu'une personne puisse dire à la femme à laquelle vous aurez offert une écritoire ou un album : « Oh ! je le lui ai vu acheter chez Giroux ; il l'a payé soixante-quinze francs. »

Les *pâtés* ne sont plus de mode ; on garde ceux qu'on a, mais on n'en fait plus. Le *pâté*, — non pas celui de Strasbourg, ni celui de Toulouse, ni celui de Chartres, ceux-là seront toujours en crédit, c'est une dignité inamovible ; — le pâté en question est cet amas de divans qui se trouve dans tous les grands salons frappés d'anglomanie ; quatre divans réunis par un même dossier, espèce de quadrille d'ennemis où les huit *danseurs* assis se tournent le dos. Nous ne regrettons point cette mode malgré ce qu'elle avait de fashionable. Rien de moins *sociable* : vous ne pouviez dire un mot à droite qu'on ne l'entendît à gauche ; et pourtant la conversation générale était impossible ; le moyen de causer ensemble quand on ne se voit pas ! Vous n'étiez jamais seul et jamais plusieurs ; ce n'était pas toujours celui à qui vous parliez qui vous répondait ; et puis si vous aviez un mot à dire à une personne placée de l'autre côté du dossier, vous vous trouviez entraîné malgré vous à des attitudes beaucoup trop naïves, à des poses qui faisaient beaucoup trop valoir vos gracieuses proportions ; la morale gagnera sans doute à l'abolition du *pâté*. D'ailleurs les *canapés à galerie* les remplacent avec tant d'avantages ! Quoi de plus charmant qu'un canapé à galerie placé au milieu d'un salon ! Toutes les conversations deviennent faciles, mots insinués à voix basse, causeries générales, tous deux ensemble quelquefois.

Voyez quel tableau séduisant : deux femmes sont sur ce canapé, d'autres femmes sont assises sur des fauteuils devant elles ; puis derrière le canapé, deux jeunes gens se placent sur des chaises légères : la galerie du canapé est si basse qu'elle ne les cache point ; ils font partie du même groupe, et pourtant

le moindre mot les en sépare; puis un papillon de conversation vient se poser sur un des côtés du canapé; il s'y appuie nonchalamment quelques minutes, laisse tomber quelques paroles, puis il retourne où on l'attend; il va séduire un peu plus loin. On s'ennuie rarement dans un salon où se trouve un canapé à galerie; les rapprochements sont si faciles : on se rencontre sans avoir l'air de se chercher; rien n'y a l'air d'une démarche; on y salue naturellement la femme avec laquelle on est brouillé; on lui parle malgré ses résolutions orgueilleuses, parce qu'elle est là, et qu'il ne faut point traverser un grand cercle pour lui parler. Quand un salon est bien *distribué*, les réconciliations de coquetterie y sont très promptes. Malheur aux salons où la circulation est difficile, on y reste toujours brouillés, et, par instinct, les jours de bouderies on n'y va pas. Il faudrait là se commettre par toutes sortes de bassesses pour arriver à se rejoindre, et la dignité est une chose si importante dans la coquetterie! Un salon dont les meubles sont maladroitement rangés peut compromettre tout l'avenir d'un cœur sensible. Les *pâtés* avaient donc cela de fâcheux qu'ils gênaient la circulation; car rien n'est moins éclairé que notre esprit d'imitation en France : nous voyons des *pâtés* dans les salons de l'ambassade d'Angleterre, qui sont immenses, et où ils n'ont aucun inconvénient; alors tout de suite nous en voulons avoir dans nos petits salons, où ils rendent la moindre démarche impossible. Nous avons admiré les *petits Dunkerque* chez Mme de R..., ou chez Mme de D..., qui occupent, à elles seules, de magnifiques hôtels, et qui peuvent remplir d'objets d'art et de curiosités deux ou trois chambres sans qu'il y paraisse : là-dessus, tout de suite nous avons rempli notre étroit et unique salon de toutes choses qui l'encombrent; les tables sont couvertes de porcelaines, d'inutilités, vous ne savez où poser un livre; si vous dînez dans la maison, vous ne savez où poser votre chapeau; si vous avez pris une tasse de thé ou un verre d'eau, il vous faut les garder dans vos mains jusqu'à ce qu'un *plateau repasse*. Si vous discutez, point de gestes! vous risquez d'envoyer un flacon chinois à la tête de votre antagoniste, qui peut vous répondre involontairement par une théière de Saxe. Sans compter que dans les petits ménages toutes ces gentillesses sont remplies de poussière; le domestique solitaire qui les surveille n'a pas le temps de les essuyer. *Baptiste* a *son* cheval, *son* cabriolet, *ses* lampes, *son* argenterie qui le réclament. Aussi Baptiste est-il ennemi des *petits Dunkerque;* il les traite de *nids à poussière*, et

il a raison. Quand donc apprendrons-nous à imiter? Quand donc devinerons-nous que ce qui est une distinction pour celui-ci, est un ridicule pour celui-là? que tel luxe, qui est un devoir pour le riche, est un crime de *lèse-société* pour l'homme à petite fortune? Mais, pour comprendre cela, il faudrait du bon sens, et en France nous ne prétendons qu'à de l'esprit.

Puisque les histoires de voleurs sont admises, en voici une étrange; nous ne pouvons résister au désir de la raconter. C'était le soir... c'est-à-dire non, pas précisément; c'était à cette heure capricieuse qui varie selon les saisons, jour en été, nuit en hiver; traduction libre : il était quatre heures et demie de l'*après-midi*. Un jeune homme... Était-ce un jeune homme? Non pas précisément; il était dans cet âge capricieux qui varie selon les caractères; jeunesse pour l'homme bien portant et de belle humeur, vieillesse pour l'homme malade et blasé : traduction libre : trente-six ans; n'importe, nous dirons « ce jeune homme » parce que c'était un élégant, et que l'élégance est la véritable jeunesse de la civilisation; or ce jeune homme sortit de chez lui à quatre heures et demie pour aller faire quelques visites. Simple était sa parure, c'était un dimanche, et l'homme fashionable craint avant tout de paraître *endimanché*. D'ailleurs notre héros dînait ce jour-là en famille, et l'on ne se pare point entre parents. Avant de se rendre chez sa tante qui demeurait rue du Faubourg-Saint-Honoré, l'homme aimable alla voir la duchesse de ***. Là il apprend que le dîner de sa tante, loin d'être une réunion de famille ordinaire, est un grand dîner presque diplomatique suivi d'un superbe concert; la tante, qui croyait voir son neveu chaque jour, avait oublié de le prévenir. Ah! mon Dieu, s'écrie en lui-même l'élégant, et mes bottes! Il abrège sa visite et reprend le chemin de sa demeure; mais il est inquiet, il est à pied aussi, car ses chevaux l'ont promené toute la matinée au bois de Boulogne, il a donné congé pour toute la soirée à son cocher, à son valet de chambre aussi!... O terreur! point de clef! le valet de chambre sera sorti, toutes les portes seront fermées. Il se hâte, il arrive, il respire... Toutes les portes sont ouvertes... Ah!... mais toutes les armoires le sont aussi, elles sont vides qui plus est; il regarde, il s'élance dans le salon : sur la table il aperçoit déjà son gilet favori; c'est celui que je vais mettre, pense-t-il. Puis il entre brusquement dans sa chambre à coucher. O fureur! un homme est occupé à forcer son secrétaire... Infâme voleur!... Le jeune homme n'hésite pas, il se précipite sur le malfaiteur, le saisit à la gorge

et s'apprête à l'étrangler ; mais le voleur aussitôt... que fait-il?... Devinez. — Il s'arme d'un poignard et le plonge dans le cœur de son adversaire? — Non. — Il le terrasse et prend la fuite? — Non. — Mais que fait-il donc? — Il tombe évanoui dans les bras de sa victime, qui se voit forcée de lui prodiguer les plus tendres soins. La victime porte le malfaiteur sur un canapé, et cherche des sels pour le faire revenir à lui ; mais la victime ne trouve plus son flacon, flacon d'or des plus précieux. Heureusement l'idée lui vient de le chercher dans la poche de son voleur, le flacon y était déjà. La victime aide le malfaiteur à reprendre ses sens ; mais à peine ce scélérat a-t-il ouvert les yeux que son crime lui apparaît dans toute son horreur : il tombe dans le plus affreux désespoir ; la victime le rassure, le console : « Ah ! monsieur, dit le malfaiteur en sanglotant, c'est la première fois que cela m'arrive ; mais soyez tranquille, j'ai eu trop peur. Ah ! que c'est affreux de voler, on ne m'y reprendra plus. » Le malfaiteur était un jeune serrurier, âgé de seize ans tout au plus, que des mauvais sujets voulaient entraîner à leur profit ; il demanda pardon si sincèrement, et comme voleur son innocence était si bien prouvée, que sa victime promit de ne pas le dénoncer. Mais l'évanouissement avait duré une heure, il était trop tard pour s'habiller et aller dîner rue du Faubourg-Saint-Honoré. L'élégant se résigna à venir *en bottes* et sans toilette nous rejoindre au café de Paris, où il nous a conté cette histoire, dont tout l'intérêt a été pour le voleur.

LETTRE V

11 janvier 1837.

L'ascension de M. Green. — Bal de l'ambassade d'Autriche. Bal sournois du faubourg Saint-Germain. — Bal Musard.

La dernière ascension de M. Green et le grand bal de l'ambassade d'Autriche sont les événements de la semaine qui ont le plus occupé le monde parisien ; plus d'une *merveilleuse* a joui de ces deux plaisirs. Le matin assister au départ d'un ballon

pour les cieux, et le soir briller dans l'une des plus belles fêtes de l'année ! C'est là de l'élégance s'il en fut jamais. On raconte même qu'un des voyageurs aériens, jeune valseur fort à la mode, a commencé ses invitations du haut de la nacelle ; ayant reconnu parmi les spectateurs la belle duchesse de S..., il l'a, dit-on, priée à valser pour le bal du soir, et il s'est envolé en disant : « La première valse, madame, ne l'oubliez pas. » Et le soir même il était au bal ; et certes, en le voyant valser d'un air si paisible, on n'aurait jamais deviné qu'il eût pris un si long chemin pour aller se promener à Bondy.

Un autre voyageur du ballon avait eu une idée moins élégante, celle de jeter de l'eau sur la tête des spectateurs au moment de l'ascension ; mais le prince P... arrive du *Saut du Niagara*, c'est un petit souvenir de cascade qu'il faut lui pardonner. Quand la nacelle a frappé contre un pan de mur, le cri de la foule a été superbe : c'était un bel effroi unanime : ceux qui n'avaient pu voir le danger étaient aussi effrayés que les autres, tant l'émotion était communicative ; mais elle fut bientôt dissipée : on vit M. Green agiter son drapeau, et puis on ne vit plus rien du tout. Et les spectateurs assis sur les toits, sur les murs, se retirèrent, et la foule qui remplissait la cour de la *caserne Poissonnière*, où avait eu lieu l'ascension, s'écoula lentement, oh ! très lentement, car il nous fallut attendre notre voiture au moins une demi-heure. Les soldats de la caserne retournèrent dans *leurs appartements;* l'un d'eux nous avait fort amusés un moment avant l'ascension : « Tiens ! tiens ! s'était-il écrié, une dame à ma fenêtre ! dans ma petite chambre ! » Et sa joie était si vive, qu'elle était fort plaisante. Nous pensons qu'il a été un des premiers à remonter dans son *appartement*. Mais que tout cela était mal arrangé ! quelle boue dans la cour de la caserne ! quel désordre pour y entrer, pour en sortir ! que de jolis pieds mouillés, que de douces voix enrouées, que de peines pour un plaisir ! On dirait toujours qu'à Paris les entrepreneurs de fêtes sont associés avec les médecins.

Cette dernière ascension de huit voyageurs nous rappelle la première de ce genre qui eut lieu en 1784, et qui mit en rumeur toute la ville de Lyon. Le 9 janvier, Joseph Montgolfier, le prince de Ligne, le comte de Laurencin, le marquis de Dampierre et M. Lenoir montèrent aux Brotteaux, rive gauche du Rhône, dans une *montgolfière* gonflée à la fumée. Le ballon, composé d'un réseau de ficelles, collé intérieurement et extérieurement de papier, fut soumis pendant vingt jours, par un

temps affreux, à une série d'expériences auxquelles toute la population de la ville s'intéressa. Le ballon s'éleva enfin en présence de plus de deux cent mille personnes accourues de trente lieues à la ronde ; car c'était un événement alors que l'ascension d'un ballon. Un incident étrange faillit compromettre la vie des voyageurs. Un jeune homme de dix-neuf ans, nommé Fontaine, intimement lié avec la famille Montgolfier, avait en vain sollicité l'honneur d'être du voyage ; M. Joseph Montgolfier l'avait impitoyablement refusé. Le jeune homme eut alors recours à un moyen désespéré, ruse effrayante de hardiesse, mais admirable puisqu'elle réussit ; il alla se percher sur le point le plus élevé de l'enceinte, et lorsque le ballon, en quittant la terre, passa près de lui, il se précipita dans la nacelle par un élan prodigieux, et tomba juste au milieu des voyageurs, fort étonnés de cette manière nouvelle de *rattraper* la diligence ; l'ébranlement que le ballon reçut alors détermina la rupture de quelques mailles du filet. Le mouvement d'ascension n'en continuait pas moins ; mais, la rupture augmentant toujours, les voyageurs se voyaient au moment de tomber dans le Rhône, dont ils suivaient le cours ; la nacelle aérienne tremblait de devenir aquatique, et la foule inquiète les contemplait avec effroi : au même instant, sans un ordre, sans une parole, par un mouvement spontané et unanime, le Rhône se couvrit de barques dans toute son étendue, et l'on vit chaque batelier, immobile, épier dans les airs ceux qu'il s'apprêtait déjà à sauver dans l'eau. Pendant ce temps, Joseph Montgolfier et le jeune Fontaine, au milieu de la consternation de leurs compagnons, se hâtaient d'activer le feu de paille dans la nacelle pour maintenir l'équilibre du ballon avec la masse d'air. Arrivés au confluent du Rhône et de la Saône, un coup de vent, venant du bassin de la Saône, les poussa vers les marais de Genissieux, où ils allèrent tomber rudement. M. de Laurencin eut un bras foulé, M. Montgolfier eut trois dents cassées, les autres voyageurs reçurent des contusions plus ou moins fortes. Ramenés en triomphe à Lyon, ils parurent tous le soir au spectacle dans la loge du gouverneur ; ils furent accueillis avec un enthousiasme qui tenait du délire. Le frère de M. Montgolfier, qui était au parterre, ayant été reconnu, les spectateurs lui firent subir à son tour une ascension triomphale, et l'élevèrent dans leurs bras jusqu'à la loge du gouverneur, où on le força de s'asseoir avec les héros de la journée. Ce qui n'empêcha point les mauvais plaisants du pays de faire sur cette aventure plus d'une chanson,

que les *canuts* savent encore, et où l'on tourne en ridicule ces *audacieux partis pour les cieux*, qui n'ont pu sauter plus haut que *les grenouilles dans les marais de Genissieux.*

Maintenant que nous en avons fini avec les ballons de 1837 et de 1784, disons que le bal de l'ambassade d'Autriche était éblouissant de diamants. Les diamants et les cheveux sont redevenus à la mode. Des diamants ! on en met tant qu'on en a et même plus qu'on n'en a ; des cheveux ! on en porte à profusion, on fait valoir tous ses cheveux et même aussi ceux des autres. Pendant le bal, on ne parlait que des magnifiques diamants de la duchesse de S... « Les avez-vous vus? disait-on, elle en a au moins pour deux millions sur la tête ; » et l'on partait, et l'on traversait la salle de danse et les salons pour aller voir le magnifique diadème ; et l'on se pressait et l'on entourait Mme la duchesse de S..., dont les beaux yeux et le charmant visage donnaient bien des distractions à ceux qui étaient venus pour admirer sa parure.

Paris danse, Paris saute, Paris s'amuse de tous côtés ; et il se hâte, car le mercredi des cendres est à la porte. Tous les quartiers sont en émoi ; le faubourg Saint-Honoré saute, vous le savez ; c'est un effet du gaz déjà connu, mais il danse aussi maintenant ; les grands bals commencent. Le fauboug Saint-Germain ne saute pas, lui, il croule ; mais il valse aussi, car il a jugé convenable de faire trêve au deuil de cour et de cœur en faveur des jeunes personnes. On donne de petites soirées modestes qui évitent tout ce qui ressemble à un bal, la danse par exemple ; on n'y danse pas, mais on y valse ; c'est plus triste, c'est plus convenable, cela semble un hasard. Quelqu'un se met au piano, joue une valse pour elle-même, parce qu'elle est jolie : alors chacun l'admire ; on la fait répéter, on l'admire encore ; puis, à force de l'apprécier, on finit par lui rendre la seule justice que demande un air de valse, c'est-à-dire de valser en mesure en l'écoutant ; et la soirée se passe ainsi en plaisir de contrebande : on n'a point donné de bal, on n'a pas fait d'invitations, les mères étaient toutes en deuil, seulement les jeunes personnes, vêtues de robes blanches, ont fait quelques tours de valse pendant que MM. de X... ou Léon de B... étaient au piano. On a beau dire, l'esprit de parti a des ressources que les autres esprits n'ont pas.

Quant au quartier du centre de Paris, il ne valse ni ne danse, il ne saute ni ne croule ; il tourne, il roule, il tombe, il se rue, il se précipite, il s'abîme, il tourbillonne, il fond comme une

armée, il vous enveloppe comme une trombe, il vous entraîne comme une avalanche, il vous emporte comme le *seymoun;* c'est l'enfer qui se déchaîne, ce sont les démons en congé ; c'est Charenton qui jouit de la vie ; c'est le Juif errant parti pour sa course éternelle ; c'est Mazeppa lancé sur un cheval sauvage ; c'est Lénore enlevée par son amant funèbre à travers les forêts, les rochers, les déserts, et ne devant s'arrêter que pour mourir ; c'est une apparition un jour de fièvre, c'est un cauchemar, c'est le sabbat, c'est enfin un plaisir terrible qu'on nomme le *galop de Musard.* Les bals masqués de la rue Saint-Honoré sont cette année aussi à la mode que l'année dernière. Notre situation... notre... deuil ne nous permet pas d'y aller ; mais nous pouvons raconter ce qui s'y passe... c'est-à-dire, non, nous ne le pouvons pas, mais nous pouvons à peu près répéter ce qu'on en dit. Le quadrille des *Huguenots* est d'un effet merveilleux, rien de plus fantastique ; les lumières de la salle pâlissent et font place à une clarté rougeâtre qui veut imiter un incendie ; et c'est alors un étrange spectacle que ces figures joyeuses, que ces déguisements de toutes couleurs, de toutes gaietés, se dessinant dans ces lueurs funèbres. Tous ces fantômes bruyants, démons de joie et de folie, s'ébranlent par colonnes, s'élancent par torrents, et tout cela tourne, tourne, roule, roule, s'avance, s'avance, se presse, se pousse, se heurte, se choque, recule, revient, passe, repasse toujours, toujours et toujours, et jamais ne s'arrête, et le tocsin sonne, le tam-tam retentit, et l'orchestre est implacable : il hâte la mesure, il ne laisse pas le temps de respirer, et la fusillade est parfaitement imitée ; et l'on entend des cris, des plaintes et des rires ; c'est la guerre civile, c'est un massacre enfin : l'illusion est complète. Vous voyez bien que l'on s'amuse toujours à Paris : les uns tristement, les autres pompeusement, et ceux-là franchement ; chacun à sa manière, mais chacun s'amuse, excepté cependant ceux qui s'ennuient de s'amuser.

LETTRE VI

8 février 1837.

Bal masqué de l'Opéra; plaisir d'imagination. — Les femmes ne dansent plus, elles improvisent. — Triomphe de Musard.

Voici le carnaval passé à la satisfaction de tout le monde. Ceux qui l'ont célébré s'en réjouissent, car le repos leur deve-

nait urgent; ceux qui n'en ont point goûté les plaisirs s'en félicitent, parce qu'au moins ils n'en entendront plus le bruit, et le bruit qu'on ne fait pas est toujours fatigant.

Nous avons eu peu de bals *costumés* cette année dans le monde, et presque point de masques sur les boulevards. Tous les travestissements étaient réservés pour les bals de Jullien et des petits théâtres. Les bals masqués de l'Opéra étaient tristes comme une assemblée de famille; tout ce que l'on essaye depuis trois ans pour les ranimer ne peut y parvenir : les *tombolas*, les châles de cachemire, les bracelets, les *jeunes filles* même mises en loterie! les danses espagnoles, les pas allemands, rien ne peut leur rendre la vie. Les hommes s'y promènent entre eux, et les femmes, s'il y en avait, ne trouveraient rien à leur dire. Eh! messieurs, de quoi voulez-vous qu'on vous parle! Sur quel sujet peut-on vous intriguer, quel mystère y a-t-il dans votre vie qu'on puisse découvrir, et dont il soit hardi de vous entretenir? avec quels sentiments cachés peut-on vous émouvoir? Vous parlera-t-on de la petite une telle?... Vous ne la quittez pas; là, point de mystère, pas la moindre prétention d'amour Vous dira-t-on qu'elle vous trompe?... vous le savez; là, point de jalousie, il n'y a pas même prétention de propriété. Quant aux autres liens, ce sont des arrangements de convenances, si froids, si indifférents, auxquels vous attachez si peu d'importance, qu'on ne songe pas à vous en plaisanter. Un amour maintenant est une affaire d'occasion; on aime celui ou celle qu'on voit naturellement le plus souvent, sans difficulté : on choisit dans son petit cercle, on ne se hasarde pas à chercher plus loin. Deux personnes qui se plairaient passionnément, qui se sentiraient attirées l'une vers l'autre par une tendre sympathie, mais qui seraient chacune d'une société différente, resteraient toute leur vie séparées, parce que leurs relations ne seraient ni commodes ni convenables. Nous avions les mariages d'intérêts; aujourd'hui nous avons de plus les amours de convenances, ce qui est fort triste, et ce qui fait aussi que l'on n'a rien à dire aux jeunes gens au bal de l'Opéra : car on ne saurait les agiter en leur parlant d'une personne qui leur est presque indifférente. Le premier aliment d'un bal masqué, c'est, non pas l'esprit, c'est l'*imagination;* c'est cette belle faculté de l'intelligence de s'enflammer pour une idée, c'est cette action de la pensée qui donne de la vie à tout. Figurez-vous un bal où chacun arriverait avec une brûlante préoccupation de colère, de bonheur, d'ambition, d'amour, n'importe; mais enfin, figurez-vous une foule

de cerveaux en travail, de cœurs en émoi, d'esprits en fermentation, et figurez-vous un petit domino venant dire à chacun un mot, un seul mot sur le sujet qui le préoccupe : oh ! vous verriez alors tous ces êtres immobiles s'agiter soudain comme des fous, s'attacher à ce domino, le tourmenter, le poursuivre, l'assaillir de questions : « Qui t'a dit cela? Comment le sais-tu? – Est-ce que tu l'as vue? Es-tu venue avec elle? Sont-ils ici? – Quel jour? — A quelle heure. — Depuis quand? » Et on ne lui laissera pas un moment de repos. Certes on ne s'ennuierait pas. – Eh bien, au lieu d'un seul, figurez-vous trois cents dominos produisant le même effet, et vous aurez l'idée de ce que doit être un véritable bal de l'Opéra.

Depuis longtemps on se demande pourquoi les bals de l'Opéra sont passés de mode : on se rappelle quels succès ils obtenaient autrefois, tout ce que les femmes les plus sages imaginaient de ruses pour y aller, le plaisir qu'elles y trouvaient, les ravages qu'y faisait leur malice, le trouble séducteur où elles jetaient tous les esprits, le succès qu'y obtenaient les hommes élégants, les mauvais tours joués aux sots et aux ennuyeux, enfin toutes ces folies du carnaval de l'esprit ; et l'on s'étonne qu'il ne reste plus rien de ce plaisir, rien que le souvenir moqueur des héros de ces anciennes fêtes, qui, regardant avec dédain nos bals masqués d'aujourd'hui, disent en soupirant : « Ce n'est plus cela. » Et pourquoi n'est-ce plus cela? Des philosophes ont dit : « Cela vient de la trop grande liberté de nos mœurs. Quand les jeunes gens qui s'aiment peuvent se voir tous les jours à leur aise à visage découvert, ils n'ont pas besoin de se déguiser, de se cacher sous un masque pour se rencontrer et se parler de leur amour. » Comme on n'a rien répondu à ceux qui ont dit cela, ils persistent dans leur opinion, et pourtant ce n'est pas là le vrai motif de cette grande décadence des bals de l'Opéra ; car les pays où les passions sont les plus naïves, où les liens qu'il faudrait cacher sont le plus loyalement avoués, sont précisément ceux où les bals masqués ont le plus de vogue. D'ailleurs, les personnes qui allaient au bal de l'Opéra pour s'y rencontrer étaient en petit nombre. La majorité y allait pour y être intriguée, et on n'*intrigue* bien que les gens qui ont dans l'esprit ou dans le cœur un vif intérêt, ou qui sont susceptibles d'en avoir. Un jeune homme qui aime sérieusement une femme a beau la voir tous les jours et savoir tout ce qu'elle fait, le moindre mot que vous lui direz à propos d'elle l'agitera ; le véritable amour est ombrageux ; la chose la plus insignifiante, la

plus improbable, le trouble. Vous lui dites : Je l'ai *rencontrée* ce matin ; il sait qu'*elle* n'est point sortie, qu'elle est malade : il l'a vue lui-même très souffrante. N'importe, ce mot le trouble : vingt suppositions plus absurdes les unes que les autres viennent l'assaillir ; il n'aura pas de repos qu'il n'ait couru chez *elle* savoir la vérité. Vous voyez donc bien que ce n'est pas la liberté de l'amour qui fait que les bals de l'Opéra sont ennuyeux ; c'est l'indifférence de cet amour. Nous le répétons : le premier aliment d'un bal masqué, c'est l'imagination, et ce qui nous empêche d'avoir de l'imagination, c'est notre égoïsme ; car l'imagination est toujours une distraction de soi-même : malheureusement nous conservons tous, en cela, une très belle présence d'esprit. Que les hommes manquent d'imagination, cela peut encore se comprendre ; mais que les femmes en soient complètement dépourvues, c'est ce que nous ne pouvons expliquer. Si elles étaient plus sages, on ne s'en plaindrait pas ; mais la morale n'y gagne rien, et les plaisirs seuls y perdent.

Une femme égoïste, non seulement de cœur, mais d'esprit, ne peut donc être aimable au bal de l'Opéra ; pour y paraître piquante, il faut d'abord s'y déguiser, et une femme égoïste ne peut pas sortir d'elle-même. Le *moi* est *indélébile* chez elle. Une véritable égoïste ne sait même pas être fausse ; et puis enfin, pour intriguer quelqu'un, il faut encore s'être occupé de lui, et c'est une peine qu'on ne veut prendre aujourd'hui qu'autant qu'elle ne doit pas être inutile. Les bals masqués, enfin, sont un plaisir d'imagination, et, comme nous sommes trop égoïstes pour avoir de l'imagination, nous n'avons plus de bals masqués.

A propos des femmes, la grippe vient de leur jouer un tour perfide : sur six cents personnes priées l'autre soir à une de nos élégantes fêtes, deux cents personnes seulement sont venues. La grippe retenait les quatre cents autres dans leur lit, ou auprès du lit d'un malade ; il en est résulté une facilité de circulation dans les contredanses, qui a fort déconcerté les danseuses ; on venait les regarder *ne pas* danser ; et cette mode de glisser sur le parquet en contemplant ses pieds, mode qui convient parfaitement à ces combats avec accompagnement de violons, de contrebasses et de coups de fouet qu'on appelle une contredanse française, à cette lutte avec la foule qu'on appelle danser, paraissait fort risible avec tant d'espace et avec une si grande liberté dans les mouvements. La grippe sera l'occasion d'une réforme dans la danse. Les femmes finiront par ne plus voir

qu'un ridicule dans ce qui fut autrefois un talent. Les femmes se privent sottement de beaucoup de succès et de plaisir qu'elles ne remplacent pas; et puis, elles font du désenchantement, elles s'étonnent que tout les ennuie. Une très jolie personne nous disait l'autre jour : « Ma mère me dit qu'à mon âge, rien ne l'amusait plus que de danser; eh bien, moi, j'avoue que je n'aime pas la danse. — Vous n'en savez rien, lui avons-nous dit, vous n'avez jamais dansé. — Comment! mais hier encore... — Oh! vous appelez cela danser : faire trois pas en avant, avec les pieds en dedans, le corps penché et les épaules arrondies; puis hasarder une glissade à droite sans quitter terre, et comme si vous étiez fixée au parquet; puis, peu satisfait de ce que vous trouvez à droite, essayer à gauche une glissade parallèle; puis, n'ayant pu encore trouver ce que vous semblez chercher, vous décider tout à coup à traverser pour aller voir ce qui se passe en face de vous; là, recommencer le même manège, un pas à droite, un pas à gauche, le même, toujours le même; car, si vous faisiez un pas différent, on vous prendrait pour une femme de quarante ans. Au bal, l'âge se reconnaît au pied plus encore qu'au visage; une femme qui danse les pieds en dehors avoue trente ans; celle qui *tourne* en faisant *dos à dos* en avoue quarante; celle qui fait un pas de Basque ou un pas de bourrée *confesse* cinquante ans; celle qui hasarderait un *pas de zéphire* en trahirait soixante, si elle était capable de le faire. Vous marchez en mesure, mais vous ne dansez pas, et vous ne pouvez savoir si vous aimez la danse. Autrefois, la danse était un exercice, car il fallait travailler pour arriver à bien faire tous ces pas, aujourd'hui tant méprisés; c'était un plaisir aussi, parce que c'était une promesse de succès. Une jeune fille qui dansait bien avait un avenir. Les mariages se faisaient au bal; un *solo* bien étudié valait une dot. Aujourd'hui, savoir danser serait un ridicule, et les maîtres de danse en sont réduits à se faire professeurs d'histoire et de géographie. Le célèbre M. Lévi a bien compris son époque; son école de danse languissait, il en a fait une école d'improvisation; il a changé sa *boîte de danse* en chaire d'éloquence. Il apprend aux petites filles *à parler* des heures entières, sans se reposer, sur le *lever du soleil*, sur l'*amour filial*, sur la mort d'un grand homme quelconque. Si elles n'ont point d'esprit, elles acquerront au moins de l'aplomb, c'est toujours cela; et les parents s'en vont chez eux très fiers, car ils ont une fille qui improvise : cela est merveilleux vraiment! Mais après ce grand progrès nous expliquera-t-on une chose : jadis les femmes

ne savaient point l'orthographe et elles savaient parfaitement bien danser; les hommes étaient toujours auprès d'elles. Aujourd'hui les femmes sont fort instruites; elles parlent l'anglais, l'italien; elles improvisent en français; elles lisent la *Revue britannique*, les histoires de M. Mignet, et même les discours de la Chambre; elles sont fort en état de soutenir la conversation avec les hommes... et pourtant les hommes les laissent seules faire valoir entre elles cette brillante éducation; ils se réunissent dans des clubs, dans des cafés, ou bien, ce qui est plus outrageant, dans des bals suspects où ces femmes si bien élevées, si savantes, ne vont pas, et où celles qu'on y va chercher n'ont d'autres prétentions que des succès de danse; danse bizarre, il est vrai, danse prohibée sans doute, mais enfin qui prouve encore ce que nous disions, c'est que le besoin d'une réforme dans la danse se fait généralement sentir. Oh! les femmes! les femmes! Elles ne comprennent point leur vocation; elles ne savent point que leur premier intérêt, leur premier devoir est d'être séduisantes. Qu'elles s'instruisent... bien, mais qu'elles ne négligent pas pour s'instruire ce qui doit faire leur véritable attrait; qu'elles lisent, mais qu'elles chantent; qu'elles sachent parler l'anglais comme une Anglaise, mais qu'elles sachent porter un chapeau à la française; qu'elles fassent des vers, si elles peuvent, mais qu'elles sachent rire et danser, plaire enfin, plaire avant tout. L'*homme* ne demande pas à sa *compagne* de partager ses travaux, il lui demande de l'en distraire. L'instruction pour les femmes, c'est le luxe; le nécessaire, c'est la grâce, la gentillesse, la séduction : les femmes sont un ornement dans la vie, et la loi de tout ornement est de paraître fin, léger, délicat et coquet; ce qui ne l'empêche pas d'être en cuivre ou en pierre, en or ou en marbre.

Le nouveau *Cercle des Arts* est en pleine prospérité; brillantes admissions, sévères et capricieuses omissions, tout s'accorde pour en faire une assemblée dont chacun voudra faire partie. Quelques-uns de ses membres, qui ne sont pas encore à la hauteur du siècle, avaient proposé de *blackbouler* M. de B..., sous prétexte qu'il était prince; l'un d'eux s'était, dit-on, écrié : « Ah bien, nous, si nous *tombons* dans les princes, je n'en suis plus. » Il paraît que cette menace n'a effrayé personne, et le prince de B... a été reçu à une très forte majorité; mais les rebelles soutiennent encore que c'est comme artiste qu'on l'a reçu, et que son beau talent a pu seul faire pardonner son titre de prince. Avis aux grands seigneurs qui ne savent ni peindre ni chanter;

messieurs les artistes, voyez-vous, sont de bons enfants qui n'ont point de préjugés ; en voici la preuve. Cependant il est assez simple que des jeunes gens qui se réunissent pour mettre en commun leurs talents ne se soucient point de faire de frais pour des spectateurs inutiles, pour des ennuyeux dédaigneux, d'amuser enfin des gens qui ne pourraient pas le leur rendre ; car le *Cercle des Arts* n'est pas seulement, comme les autres cercles de Paris, un club où l'on vient jouer au whist et dîner à une grande table ; c'est de plus une salle de concert où nos voix les plus célèbres se font entendre ; c'est de plus un musée où les tableaux de nos meilleurs peintres seront exposés. Or, dans une assemblée où chacun paye de sa personne, on a le droit de regarder comme ennemis tous ceux qui n'y sauraient rien faire ; il est vrai que ceux-là ont la ressource de fumer. La passion du cigare devient si générale, que nous connaissons des maisons fashionables où l'on fait arranger une *salle à fumer*, comme on a une salle à manger. Au *Cercle des Arts* un des salons est exclusivement consacré à cet exercice. Nous avons entendu à propos de cela, un dialogue assez amusant. « Eh bien, mon cher, pourquoi ne viens-tu jamais à notre cercle? on y est très bien, tu as tort. — Moi? mais j'y vais tous les jours, et je ne t'y ai pas encore vu ; où donc te caches-tu? — Je ne me cache pas, je vais fumer là le soir mon cigare après dîner. — Et moi aussi, te dis-je. — Eh bien, alors... Ah ! c'est la fumée ; le fait est qu'on n'y voit pas. » Cela est exact, nous n'inventons rien, nous l'avons entendu, et les personnes qui ont eu un ami à chercher dans ces ténèbres de fumée nous croiront facilement.

Nous avons lu dans un nouveau journal la phrase suivante : « Rossini a épuisé la *source* des lauriers, c'est ce qui fait que nous ne pouvons pas en vouloir au nouveau compositeur s'il n'a pas pu en trouver quelques-uns à *cueillir*. » La phrase n'est certainement pas élégante, mais l'image est si nouvelle ! comment n'en être pas frappé? La *source des lauriers*, quelle admirable expression ! comme elle vous donne tout de suite le droit de dire les *racines de mes larmes!*

Les animaux commencent à jouer un rôle sur nos théâtres ; on avait essayé un effet de chèvre dans *la Esméralda*, mais la pauvre bête n'a jamais pu apprendre son rôle. Dans *le Mari de la Dame de chœurs*, il y a une affreuse chienne, nommée Rosette, qu'on peut regarder comme l'héroïne de la pièce, et voici maintenant qu'on prépare un ballet dans lequel Mlle Essler et une

chatte blanche doivent rivaliser de grâce et de souplesse. Feu le chien de Montargis doit être bien jaloux.

On nous écrit à l'instant : « Je regrette bien que votre *grippe* vous ait empêché de venir hier soir au bal Musard, à l'Opéra. C'était une fête dont rien ne peut donner l'idée : six mille personnes dans la salle, et deux mille à la porte qui n'ont pu entrer. Toutes les loges prises ; celles du roi, de M. le duc d'Orléans, envahies par des gens qui ne savaient où se réfugier. Les costumes les plus pittoresques, les danses les plus vives, les plus passionnées. La police point taquine, et pas le moindre désordre ; mais ce qu'il y a eu de remarquable, l'événement de la nuit, c'est le triomphe de Musard, porté sur les épaules de six des plus beaux danseurs, et promené dans toute la salle, aux acclamations, aux applaudissements de toute la foule. La figure de Musard était rayonnante ; c'était le roi des ribauds.

« Pardon, si je vous écris si tard, je viens de me réveiller. »

Dix heures du soir.

Une autre personne nous écrit : « Vous avez bien fait de ne pas venir avec nous hier au bal Musard, à l'Opéra. C'était une cohue épouvantable ; on ne comprend pas qu'on puisse s'amuser à de pareils plaisirs. Il y a eu bien des batailles où l'on courait moins de dangers. Un jeune homme est tombé au milieu du galop, tout le *galop* lui a passé sur le corps ; on l'a relevé dans un état affreux ; puis les danses les plus scandaleuses, un désordre épouvantable. J'ai eu, pour ma part, un pan de mon habit emporté. Je ne vous ai pas écrit plus tôt ces détails sur ce bal de fous, parce que je crois qu'il vaut mieux que vous n'en parliez pas. »

Voilà Paris, voilà le monde ; lequel de ces deux juges faut-il croire ?... Peut-être tous les deux.

LETTRE VII

8 mars 1837.

Les nymphes affamées. — L'enfantillage des hommes chauves. L'alliance de M. de Lamennais et de George Sand.

Est-il bien vrai? l'on s'est aperçu de notre silence, et l'on a daigné s'en plaindre, et nous avons là, sous les yeux, des lettres bienveillantes, beaucoup de lettres, plus de trente, qui demandent compte au directeur de ce journal de notre paresse et qui prétendent que lorsque l'espace vient à manquer dans ses graves colonnes, ce n'est pas nous qu'il faut sacrifier. Quoi de plus flatteur, et en même temps de plus décourageant? comment continuer un succès que l'on ne croit pas mériter et qu'on ne s'explique pas? Nous n'avions qu'une valeur, qu'une humble supériorité, celle de n'avoir point de prétention, et voilà que le succès nous gâte; voilà que l'on fait de nous un auteur, et que nous allons tomber, malgré nous peut-être, dans d'invincibles prétentions. Une vanité sourde nous envahit déjà, déjà nous avons perdu cette fleur d'insouciance qui faisait tout notre charme. C'est l'enfant qui s'aperçoit qu'on la regarde jouer, et qui exagère ses gentillesses; c'est la jeune fille qui sait qu'elle est belle, et qui se pose avec fierté; c'est bien plus encore, c'est la jeune fille qui sait qu'elle est innocente, et qui se préoccupe de ce qu'elle ignore. Adieu, *laisser-aller* gracieux; adieu, franches pensées jetées au hasard; adieu, nonchalance pleine de dignité; adieu, belle et noble indépendance : nous sommes vaincu par le succès, corrompu par le besoin de le maintenir. Nous ne parlerons plus pour dire, mais pour plaire. En écrivant, nous songerons au lecteur, auquel nous n'avions jamais songé, et, malgré nous, demain nous demanderons à nos amis : « Comment avez-vous trouvé le *Courrier de Paris?* » Quelques éloges auront su faire d'un bavard assez amusant un auteur prétentieux. Nous croyons sincèrement que les trop prompts succès ont détruit plus de talents que les plus injustes revers.

Le carême est fort brillant cette année, il lutte de plaisirs

avec le carnaval ; c'est affreux à dire, mais il faut bien l'avouer, puisque cela est. On danse, on danse avec ardeur, comme on devrait prier, et certes on ne jeûne pas. Si vous voyiez souper nos élégantes, si vous saviez comme toutes ces nymphes mangent, vous ne vous croiriez point aux jours des privations pieuses ; vous ne comprendriez pas non plus pourquoi ces jeunes femmes sont si maigres. Vrai, quand on a assisté à l'un de nos grands soupers de bal, quand on a vu ces frêles beautés à l'ouvrage, quand on a mesuré de l'œil ce qu'elles ont englouti de jambons, de pâtés, de volailles, de sautés de perdreaux et de gâteaux de toute espèce, on a le droit d'exiger d'elles des bras plus ronds et des épaules mieux *réussies*. Pauvres sylphides ! en retournant chez elles, leur âme retrouve donc bien des chagrins !... car il faut plus d'une peine pour neutraliser les bienfaits nutritifs de pareils repas ! Un homme d'esprit a dit : « Les femmes ne savent pas le tort qu'elles se font en mangeant. » Et il a bien raison ; rien de plus désenchantant que de voir une femme belle et parée manger sérieusement. L'appétit n'est permis aux femmes qu'en voyage. Dans un salon, il faut qu'elles soient petites-maîtresses avant tout ; et une petite-maîtresse ne doit prendre au bal que des glaces, ne doit choisir que des fruits et des friandises. Cela nous rappelle ce mot d'un enfant qui entendait sa mère retenir à déjeuner son maître d'écriture, et qui voulait l'inviter aussi à sa manière. « Oh ! restez, monsieur, disait-elle (c'était une petite fille), je vous en prie ; je n'ai jamais vu manger un maître d'écriture ! » Sans doute, elle se figurait qu'un maître d'écriture devait manger des choses extraordinaires, des pains à cacheter peut-être, ou toute autre chose de son art. Eh bien, nous, nous sommes un peu comme elle ; il nous semble qu'une élégante ne doit se nourrir à l'*œil* que de parfums, de fruits et de fleurs.

Oh ! vous auriez ri lundi dernier, si vous aviez vu la consternation des spectateurs de l'Opéra mis à la porte si impitoyablement ; cette foule déconcertée descendant l'escalier, s'écoulant dans les corridors, s'agitant dans le vestibule avant, bien avant l'heure où elle comptait voir se terminer ses plaisirs ; ces deux mille personnes disant toutes la même chose, ayant toutes la même idée ; deux mille personnes mystifiées à la même heure et du même coup ; et puis toute une soirée perdue, une parure inutile, un destin manqué : « J'ai refusé un concert charmant, disait une femme. — Si j'avais su cela ! disait une autre. — J'aurais bien mieux fait de rester chez moi, souffrante comme

je suis, disait celle-ci. — Que va-t-*il* faire? *Je ne le verrai pas* ce soir, disait celle-là. » Et puis toutes répétaient en chœur : « Que c'est désagréable ! j'ai renvoyé ma voiture ! Que faire? » Les femmes qui étaient venues en fiacre, surtout, disaient cela très haut.

L'événement affligeant de la semaine, ce n'est pas le rejet de la loi de disjonction, loi qu'il ne nous appartient pas de juger, et qui d'ailleurs était de nature à diviser également les plus loyales opinions et les consciences les plus pures : ce qu'il y a eu de triste, c'est la conduite de la Chambre en cette circonstance ; c'est l'agitation sans dignité de ces représentants d'un pays ; c'est l'aspect de ces magistrats sautant sur leur banc comme des révoltés de collèges ; de ces législateurs jetant leur chapeau en l'air comme les lazzaroni du troisième acte de *la Muette*, criant bravo comme des claqueurs, et s'embrassant entre eux avec folie comme des convives qui ont le *vin tendre*. C'est cet enfantillage des hommes chauves de la France qui nous fait frémir pour elle. Comment se fait-il que depuis vingt ans l'éducation parlementaire n'ait pas fait plus de progrès ! Comment se fait-il que ces députés, qui sont fort *convenables* dans le monde, où ils ne représentent que leur famille, qui se *comportent* à merveille dans un salon où personne ne fait attention à eux, tout à coup deviennent turbulents, inconvenants, injurieux, perdent le sentiment de leur dignité, le souvenir de leur éducation, sitôt qu'ils font partie d'une assemblée régnante comme représentants du pays ; sitôt qu'il leur faut comparaître devant la France qu'ils gouvernent, et devant l'Europe qui les juge? Nous expliquera-t-on ce mystère? Et n'avons-nous pas le droit de gémir en voyant toujours nos destinées compromises par ceux-là mêmes qui devraient nous guider? n'avons-nous pas enfin le droit de dire à ceux qui nous représentent ainsi : « Messieurs, nous ne vous ressemblons pas. »

L'alliance de M. de Lamennais et de George Sand fait beaucoup parler ; pour nous, à chaque amitié nouvelle de George Sand, nous nous réjouissons : chacun de ses amis est un sujet pour elle ; chaque nouvelle relation est un nouveau roman. L'histoire de ses affections est tout entière dans le catalogue de ses œuvres. Jadis, elle rencontra un jeune homme distingué, élégant et froid, égoïste et gracieux, un ingrat de bonne compagnie, ce qu'on appelle un homme du monde, et *M. de Ramière* vit le jour, et notre littérature vit surgir un chef-d'œuvre, et le nom d'*Indiana* retentit dans toute la France, malgré le choléra,

malgré les émeutes, qui, à cette époque, se disputaient nos loisirs. Plus tard, un jeune homme d'une condition moins brillante, mais d'une bonne famille et doué d'un admirable talent, est présenté à George Sand ; ce jeune homme, pour lui plaire, fait résonner sa douce voix : à ses nobles accents, George Sand s'inspire, et bientôt ses lecteurs enchantés apprennent que *Valentine* a donné sa vie à *Bénédict.* A l'horizon apparaît un poète, et soudain George Sand a révélé *Stenio.* Un avocat se fait entendre, et George Sand se montre au barreau, et *Simon* obtient la main de *Fiamma* pour prix de son éloquence. Enfin, George Sand rencontre sur sa route périlleuse un saint pasteur, et voilà que les idées pieuses refleurissent dans son âme, et voilà George Sand qui redevient morale, austère même, plus austère que la vertu ; car la vertu consiste à refuser simplement ce qui est mal. George Sand va plus loin, elle pousse le scrupule jusqu'à refuser ce qui est bien, et l'on voit sa dernière héroïne, en compensation de toutes les autres, refuser obstinément un bon et honnête mariage, qui ferait son bonheur, celui de toute sa famille, mais que George Sand trouve plus généreux de lui faire dédaigner. On voit qu'il y a encore un peu de confusion dans cette renaissance des idées pures ; l'auteur dépasse le but, parce qu'il l'avait perdu de vue un moment ; mais il y veut revenir, et c'est déjà beaucoup. L'exagération même du principe prouve la bonne foi du retour ; ce n'est pas précisément ferveur de novice, c'est plutôt ardeur de pénitent, et cela vaut mieux, c'est plus durable. Cette sainte métamorphose étant due aux *Paroles d'un Croyant,* déjà le héros du nouveau roman de George Sand est un vénérable curé, comme autrefois celui de *Valentine* fut un chanteur, celui de *Fiamma* un avocat, celui de *Lélia* un poète. Vous le voyez, chacun de ses livres admirables porte l'empreinte de l'affection qui l'inspira ; et la pensée de George Sand, qui se montre tour à tour froide et désenchantée avec les héros des salons, gracieuse, fraîche, riante avec le chanteur des ruisseaux et des bruyères, poétique avec le poète, républicaine avec l'avocat, apparaît aujourd'hui morale et religieuse avec le prêtre politique. Ce qui faisait dire l'autre jour à un mauvais plaisant : « C'est surtout à propos des ouvrages des femmes que l'on peut s'écrier avec M. de Buffon : « Le style est l'homme. »

Mais, pour ne point finir par cette folle plaisanterie, nous citerons la fin de la troisième lettre à *Marcie,* jeune fille un peu saint-simonienne, que George Sand cherche à détourner de ses ambitions masculines :

« Adieu ! attendez la manifestation de la volonté divine. Il est une puissance invisible qui veille sur nous tous, et quand même nous serions oubliés, il y a un état de délaissement préférable aux rigueurs de la destinée. Il y a une abnégation meilleure que l'agitation vaine et les passions aveugles. Vous êtes au sein des mers orageuses comme une barque engravée. Les vents soufflent, l'onde écume, les oiseaux des tempêtes rasent d'un vol inquiet votre voile immobile : tout éprouve la souffrance, le péril, la fatigue ; mais tout ce qui souffre participe à la vie, et ce banc de sable qui vous retient, c'est le calme plat, c'est l'inaction, image du néant. Mieux vaudrait, dites-vous, s'élancer dans l'orage, fût-ce pour y périr en peu d'instants, que de rester spectateur inerte et désolé de cette lutte où le reste de la création s'intéresse. Je comprends bien et j'excuse ces moments d'angoisses où vous appelez de vos vœux l'heure de la destruction, qui seule consommera votre délivrance. Cependant, si les flots pouvaient parler et vous dire sur quels graviers impurs, sur quels immondes goémons ils sont condamnés à se rouler sans cesse ; si les oiseaux des tempêtes savaient vous décrire sur quels récifs effrayants ils sont forcés de déposer leurs nids, et quelles guerres des reptiles impitoyables livrent à leurs tremblantes amours ; si, dans les voix mugissantes de la rafale, vous pouviez saisir le sens de ces cris inconnus, de ces plaintes lamentables, que les esprits de l'air exhalent dans des luttes terribles, mystérieuses, vous ne voudriez être ni la vague sans rivage, ni l'oiseau sans asile, ni le vent sans repos. Vous aimeriez mieux attendre l'éternelle sérénité de l'autre vie sur un écueil stérile ; là, du moins, vous avez le loisir de prier, et la résignation de la plus humble espérance vaut mieux que le combat du plus orgueilleux désespoir ! »

Cette image est belle, cette pensée est noble, et ce langage est si harmonieux, que nous nous sommes surpris lisant tout haut ce passage comme nous aurions lu des vers. Pour avoir le droit de parler ainsi de George Sand, il faut bien prouver qu'on sait l'admirer.

LETTRE VIII

15 mars 1837.

Le monde parisien qui s'ennuie toujours, le monde parisien qui s'amuse toujours. — Chasse à Chantilly. — Modes.

Il y a à Paris deux mondes bien distincts, deux sociétés aussi différentes que deux sectes, aussi séparées que deux troupes d'ennemis : elles ne se tiennent que par un seul et même sentiment, le dédain ; oh ! mais un mépris mutuel plein de sympathie, une pitié réciproque et d'une égalité visible, et vraiment nouvelle à observer, en ce qu'elle part des deux côtés d'un point opposé, pour arriver au même centre, et que, pour exprimer les idées les plus contraires, elle se sert des mêmes mots. Le premier de ces mondes est le monde grave, aristocratique pur, le monde dépositaire des anciennes vertus, des anciennes croyances ; le monde chez qui la dignité est plus qu'une nature, est devenue un système, qui cherche par devoir ce qu'on devrait choisir par conviction ; mais enfin qui le cherche, qui veut le bien, qui le fait, qui respecte tous les mots sacrés, toutes les choses saintes, qui révère l'Église, la famille, la royauté ; qui croit et qui veut croire, ce qui est déjà beaucoup. Ce monde est composé d'âmes sincères et d'hypocrites, comme tous les mondes connus ; mais toutefois la majorité est noble, généreuse, et si ces cœurs privilégiés, que de rares combats viennent éprouver, pouvaient se défendre de leur juste orgueil et de leur involontaire dédain pour ce qui ne leur ressemble pas, il faudrait les donner pour modèles, il faudrait les admirer.

Le second de ces deux mondes est un chaos d'idées les plus étranges, une macédoine de toutes choses, qui ne ressemble à rien ; un mélange d'incrédulité et de préjugés, de petites indépendances et de grandes préventions, de vieilles manies et de besoins nouveaux, de fantaisies et de routines... impossible à comprendre. Là, rien de fixe, point de lois, des principes pour rien ; tout y est vague, les usages, les vertus, les devoirs, les ridicules même. Ce qui choque les uns peut plaire aux autres ; mais certainement nul n'aura le suffrage universel. Vous arrivez

avec assurance, vous pensez devoir être à l'aise avec des gens qui s'y sont mis ; point du tout, il y a dans cet océan d'idées jeunes et vieilles, bonnes et fausses, il y a tout à coup des écueils de préjugés invisibles et inattendus, contre lesquels vous venez vous briser ; et cela sans défiance, parce qu'il est de certaines indignations que l'on ne saurait prévoir. Là, par exemple, un homme qui a donné sa foi à tous les gouvernements, depuis vingt années, se formalisera si vous soutenez que le serment politique est chose folle et inutile ; une femme, qui se compromet pour toutes les religions, qui admet tous les cultes à l'honneur de lui rendre hommage, se révoltera tout à coup contre un jeune étourdi qui avouera franchement que pendant le carême il fuit les repas de famille, parce qu'un dîner maigre l'attriste ; une coquette se scandalisera aujourd'hui d'un mot léger qu'hier elle aura dit ; c'est un abandon inégal, une pruderie capricieuse, sur lesquels on ne peut compter : quels que soient les discours que vous teniez, il y aura toujours là quelqu'un que vos paroles révolteront. Les uns vous nommeront *cafard* ou *jeune homme très chrétien*, si vous parlez avec respect d'une chose respectable : les autres vous traiteront de *furieux*, d'homme de *mauvaise société*, si vous faites une mauvaise plaisanterie sur une aventure de danseuse ou sur le bal de Musard. Après tout, ce monde n'est ni plus méchant ni meilleur que le premier ; et nous dirons de lui ce que nous disons de l'autre : il est composé d'âmes sincères et d'hypocrites comme tous les mondes connus ; car il est de faux mauvais sujets, comme il est de faux dévots, et l'on ne saurait dire vraiment laquelle de ces deux hypocrisies est la plus pénible et la plus coupable. Ce qu'il y a de certain, c'est que le premier de ces mondes que nous avons si longuement dépeints vit de considération, de respect — et s'ennuie, tandis que le second ne vit que de plaisir — et s'amuse ; que le second méprise sincèrement le premier de s'ennuyer ainsi : pendant que le premier méprise le second de s'amuser toujours. Les uns disent : Ils ne sortent jamais, ils ont de vieux chevaux qui tirent péniblement de vieilles calèches fermées ; les femmes portent de petites douillettes *marrons*, pauvres, étroites, et ils ont deux cent mille livres de rente ! cela fait pitié ! Les autres disent : « Ils sont toujours en fête, ce sont des bals, des spectacles, des soupers qui n'en finissent pas ; ils rentrent au jour, leurs femmes dépensent des sommes folles pour leur toilette, et ils n'ont jamais le sou ! cela fait pitié ! »

Or, depuis le mercredi des Cendres, le premier monde vit en

retraite, il n'a pas pris part aux fêtes que nous avons racontées. Le second monde se calme un peu depuis huit jours. C'est le contraire de la fable de *la Cigale et la Fourmi :*

« Que faisiez-vous au temps de jeûne? — Je dansais, ne vous déplaise. — Eh bien chantez, maintenant. »

Et maintenant il chante. Le monde joyeux va aux concerts parce qu'il n'y a plus de bals. Sans doute ces deux camps ennemis se partagent la capitale bien également, car les églises sont aussi pleines que les salles de spectacle. La foule encombre Notre-Dame autant que l'Opéra, et c'est plaisir de voir cette jeunesse française venir d'elle-même, indépendante et généreuse, chercher des enseignements, apporter des croyances aux pieds de ces mêmes autels où jadis on ne voyait que des fonctionnaires publics en extase, tremblant devant une inquisition invisible ; que des pénitents de cour, des pharisiens de ministères ; humbles ambitieux, dont la piété flatteuse ne s'adressait pas au ciel, et qui ne demandaient, dans leur ferveur intéressée, qu'une préfecture ou une ambassade. Oh ! c'est maintenant que nous avons la véritable liberté des cultes ; la religion est affranchie, la foi est pure, et le temple est rendu à Dieu. Dites, n'aimez-vous pas mieux cette jeune France instruite et religieuse, que cette jeunesse *Touquet* que nous avions autrefois et qui a fourni tous nos grands hommes d'aujourd'hui? Et ne faut-il pas être bien maladroit pour gouverner si misérablement un pays où la jeunesse, qui est la force de la nation, prie et espère?

Nous disions tout à l'heure qu'il y avait autant de monde à Notre-Dame qu'à l'Opéra ; maintenant disons que dimanche, à l'Opéra, il y avait autant de monde le soir qu'il y en avait le matin à Notre-Dame. *Esméralda,* dont on a joué un acte, a été très applaudie. L'air de *Quasimodo* a obtenu un succès non contesté ; ce qui nous confirme dans notre opinion qu'un opéra, quelle que soit la beauté de la musique, ne peut se soutenir pendant quatre actes sans ballets et sans décorations. On ne peut vivre toute une soirée pour ses oreilles, surtout à l'Opéra, où l'on vient surtout regarder, admirer ; le public de l'Opéra *demande* à être ébloui, et les plus beaux chants du monde ne pourraient jamais lui suffire. C'est déjà bien assez pour lui d'avoir le spectacle de la salle qui le rendait si heureux : il est passé, le temps où les femmes arrivaient richement parées, où les diamants servaient d'auxiliaires aux lustres, où les entr'actes étaient ce qu'il y avait de plus intéressant dans toute la pièce. Aujourd'hui les femmes se cachent sous leurs manteaux ; elles

ont froid, elles sont pâles et tristes ; et puis des chapeaux fanés pendent sur les balcons, et l'on voit des bonnets *ronds* aux *premières loges*. O décadence !...

Une assez jolie femme disait l'autre soir qu'elle allait ouvrir sa maison, mais qu'elle n'admettrait chez elle aucune femme qui aurait passé trente ans. « Ce sera charmant, lui dit sa cousine, mais dépêche-toi, car dans un an tu ne pourras plus t'inviter. » Une cousine est une ennemie donnée par la nature.

De mémoire de chasseurs (depuis 1830) on n'a rien vu de plus beau que la chasse qui a eu lieu vendredi à Chantilly. Vous savez le temps qu'il faisait ; combinaison admirable pour une chasse, terre d'hiver, ciel de printemps ; le rendez-vous était à Chantilly, à la table de marbre. A dix heures et demie on s'est mis en campagne : le cerf s'est conduit noblement ; en véritable connaisseur, en *cicerone* de bon goût, il a parcouru les vallons les plus pittoresques, les pays les plus célèbres ; il a traversé tout le parc d'Ermenonville ; il a salué en passant, rapidement il est vrai, la tombe de Jean-Jacques, ce mortel qui, comme lui, se croyait toujours poursuivi ; il a traversé le désert, le classique désert d'Ermenonville ; et là c'était un merveilleux spectacle que toute cette chasse perdue dans cette vaste plaine de sable, et le cerf courant, fuyant, toujours fuyant vers l'horizon, toujours visible et cependant si loin de vous. Après six heures de course, la victime ingénieuse est allée tomber dans le bel étang de Morfontaine ; elle a choisi le site le plus poétique pour y mourir ! Si nous croyions à la métempsycose, nous dirions que l'âme de quelque peintre de paysage, malheureux en amour, avait passé dans le corps de ce noble cerf, tant il s'est montré artiste dans toutes ses promenades et jusque dans sa chute. Le tableau qu'il a composé, et dont il était le héros, est digne des plus grands maîtres ; au milieu de l'étang dont tous les chasseurs garnissaient les bords, le pauvre animal se défendait avec furie ; déjà deux ou trois chiens venaient d'être éventrés par lui, lorsque M. le duc d'Orléans, pour sauver les vainqueurs, demanda une carabine, et le cerf fut bientôt mis hors de combat. Cette justesse de coup d'œil prouve que M. le duc d'Orléans n'a la vue basse que dans un salon ; cette chasse fort belle, mais si longue et si pénible, prouve aussi que le jeune prince s'ennuie de son repos, et qu'il cherche à se consoler des lenteurs de l'expédition de Constantine, que nous lui reprochons de trop désirer, par les exercices les plus fatigants. Plusieurs chasseurs se sont égarés exprès, ne pouvant le suivre. La curée n'a pu avoir lieu

que le soir aux flambeaux. Cette chasse est la dernière de l'année. Probablement le cerf savait cela, c'est pourquoi il s'est si bien conduit.

Le soleil a déjà fait sortir de fraîches étoffes d'été. Nous sommes allé regarder *aux Chinois*, sur le boulevard des Italiens, ces mousselines roses et lilas, qui sentent le printemps, comme on va respirer le doux parfum des violettes dans les bois. Salut, mousselines légères, fleurs des magasins, aimables prémices de la belle saison, vous nous avez rendu l'espérance, nous croyions les beaux jours perdus. Vivent les parures de printemps ! Mais nous n'y sommes pas encore. Toujours le satin, le velours, et les mantelets doublés d'hermine, et les manchons d'hermine, et puis aussi toutes sortes de fourrures inconnues : entre autres une hermine domestique dont il faut se défier. Cette année, on a inventé beaucoup d'animaux sauvages, dont les naturalistes n'ont aucune idée, des animaux de fantaisie, qui n'ont connu la vie que sous la forme d'un manchon.

Rien de nouveau dans les modes ; elles se forgent, elles se trament dans le silence. Aujourd'hui on porte franchement ce que l'on a, on use tout ce qui reste. C'est la saison où les chapeaux à plumes voient le grand jour et la poussière des boulevards : tel chapeau de velours épinglé blanc languit enfermé depuis trois mois dans un carton, et n'est sorti qu'en voiture dans les grandes occasions aux heures importantes de l'hiver, pour des visites officielles, pour des concerts du matin ; aujourd'hui rendu à la liberté par son inutilité prochaine, délivré par le printemps qui va le remplacer, il se livre sans réserve à un exercice inaccoutumé : il va, il vient, il est quitté, remis, le matin, le soir ; on le porte à l'église, où il remplace la capote ouatée qui n'est déjà plus ; il sort à pied et sans façon, sans embarras, car il n'est plus seul ; il rencontre, sur les boulevards et dans les rues, mille chapeaux à plumes de sa connaissance ; il n'est plus honteux de son luxe, son panache est admis et n'attire pas les yeux ; on le fatigue plus en dix jours qu'on ne l'a fait pendant tout l'hiver ; enfin on le traite sans ménagement, comme un ami dont on n'a plus besoin.

LETTRE IX

22 mars 1837.

Carême. — Une foule privilégiée. — Salon de 1837.
Portraits bourgeois. — Droits des femmes.

Le printemps a commencé par un jour d'hiver; la neige, la vieille et véritable neige, vient retarder la belle et fausse neige des amandiers en fleurs; les hirondelles se consultent, et leur retour est retardé; Longchamp est morfondu, et si l'on n'y est pas allé en traîneaux, c'est par respect pour les usages. Les robes nouvelles étaient peut-être charmantes sous les manteaux; les femmes étaient peut-être roses et fraîches sous leurs voiles; les chevaux étaient peut-être superbes, mais ils allaient au pas, et nous allions si vite pour nous réchauffer, que nous n'avons rien vu. Malheur à qui aurait paru ce matin aux Champs-Élysées en habits de printemps; ce n'est pas à Longchamp qu'on l'aurait conduit, mais à Charenton.

Cette semaine on jeûne, on prie : les saintes cérémonies de ces derniers jours de carême sont si belles; ces abstinences, ce deuil austère, ont tant de pouvoir sur l'imagination, qu'ils raniment la ferveur des âmes les plus faibles, qu'ils réveillent le courage des indifférents; *car aujourd'hui ce ne sont plus les philosophes qui sont athées, ce sont les cœurs désenchantés; et ceux-là, avec de la poésie on les ramène.* Et quoi de plus consolant, de plus sublime que cette pensée, que chaque privation nous est comptée et nous rachète une faute? Oh! qu'elle est généreuse, cette religion, qui d'un sacrifice nous fait une espérance; qui nous montre toujours après la nuit, et même à cause de la nuit, un beau jour; qui nous promet le bonheur comme une conséquence des larmes; qui nous fait d'un revers un gage de triomphe et nous dit : « Souffrir, c'est mériter! » Il nous arrive parfois, quand nous sommes dans une église, de chercher à pénétrer dans toutes ces pensées qui viennent s'élever jusqu'au ciel, à surprendre sur ces lèvres doucement agitées le secret de chaque prière... et tout à coup un désir de roi, ou plutôt de Dieu, nous saisit... et nous payerions de nos jours, de tout l'avenir de notre vie, le pouvoir d'exaucer tous ces vœux ensemble, par miracle

et subitement. Vous figurez-vous alors le transport de toute cette foule, ces milliers de cœurs enivrés, ces hymnes de reconnaissance, ce *Te Deum* spontané sortant de toutes les bouches, ces flammes de joie jaillissant de tous les yeux? Oh! la belle émotion! Heureux ceux qui ont la puissance : c'est ainsi qu'il en faudrait abuser!

Nous n'imiterons pas plusieurs journaux qui vantent les prédications de la chaire, comme on vante les discours de la tribune; nous ne croyons pas ces appréciations littéraires convenables lorsqu'il s'agit de l'éloquence religieuse; nous ne nous reconnaissons pas le droit de juger un prêtre qui parle au nom de Dieu, comme nous jugeons un député qui parle au nom de ses commettants. Si la représentation nationale est respectable, la représentation divine est sacrée; il nous semble même que c'est faire injure à ces austères inspirés que de les louer comme des hommes de talent, que de jeter au milieu de leurs saintes pensées des préoccupations de rhétorique et de grammaire. Nous ne croyons pas, par exemple, que M. de Brézé soit très flatté qu'on loue *la grâce de sa diction, sa parole pleine de suavité et d'élégance;* nous ne croyons pas non plus que M. l'abbé Dupanloup puisse trouver convenable que l'on vante son langage fleuri. Quant à M. l'abbé Combalot, nous savons déjà ce qu'il pense de la publicité donnée dans les journaux aux sermons de l'Église, et nous citerons à l'appui de notre opinion le passage d'une lettre qu'il écrivait à monseigneur l'évêque d'Agen, au sujet des sténographes qui faisaient imprimer les conférences : « Que deviendrait la prédication catholique en France, si on sténographiait tous les discours des orateurs chrétiens? Travestir un prédicateur, ce n'est pas rendre service à l'Église; reproduire ses inspirations par la presse, c'est tuer sa parole : car, si le prédicateur évangélique fait imprimer ses discours (et lui seul a ce droit), il faut qu'il renonce à la chaire. »

Nous dirons donc ce qui est vrai, c'est que la foule se porte à Notre-Dame pour écouter M. l'abbé de Ravignan; qu'elle envahit Saint-Roch, où prêche M. l'abbé Dupanloup; Saint-Thomas d'Aquin, où prêche M. Deguerry; Saint-Sulpice, où l'on entend M. Grivel, et Saint-Eustache, où l'on entend M. l'abbé Combalot. Mais nous dirons cela comme un fait, pour constater un retour à la religion, dont nous sommes heureux, et non pour faire valoir l'éloquence de ces orateurs suprêmes, qui parlent pour notre salut et non pas pour leur gloire, et que nous croyons au-dessus des succès.

Nous sommes allé au Salon ; nous y allions en bourgeois pour y chercher des impressions de peinture, mais bientôt nous nous y sommes vu *malgré nous changé en philosophe, entraîné que nous étions par mille observations de mœurs.* O Français ! ô Parisien ! que tu nous es là franchement apparu dans toute la candeur de ta vanité ! Le privilège est pour toi chose si séduisante que, pourvu qu'on te l'accorde, tu en jouis avec orgueil, sans t'apercevoir qu'il n'existe plus ; ainsi, il y a plus de monde au Salon le samedi, jour réservé, que le vendredi, par exemple, où l'on y peut marcher à l'aise. C'est que dans ce pays où chacun tient tant à ses droits, ce qu'on aime surtout, ce sont les faveurs auxquelles on n'a pas de droits ; c'est que là où la vanité est reine, l'exception déborde la règle ; en un mot, c'est que *voilà l'égalité telle qu'on la rêve en France : le privilège pour tous!*

Un autre phénomène nous a frappé. Pour arriver au Louvre, une longue file de voitures ; dans la cour, trois, quatre rangées de voitures. Oh ! l'assemblée est brillante, dites-vous ; les femmes les plus séduisantes, les plus parées, vont réjouir nos regards, et déjà vous vous repentez de n'avoir pas soigné davantage votre élégance : vos cheveux sont défrisés, vous montez le grand escalier avec moins d'assurance ; vous vous préoccupez de vous-même ; vous qui veniez pour voir, vous vous inquiétez d'être vu. — Vous entrez ; le public le plus vulgaire, les femmes les plus communes, les tournures les plus grotesques, viennent aussitôt vous rassurer. Et puis quelle foule ! Comme on se pousse ! A chaque porte quelle cohue ! Où se réfugier?

Sérieusement, une femme qui n'est pas assez liée avec l'homme qui lui donne le bras pour se cramponner à lui comme une mère s'attache à son fils, une sœur à son frère, une femme à son mari, au milieu d'une émeute, risque de changer deux ou trois fois de compagnon pendant la traversée d'un salon à l'autre. Nous avons vu une jeune fille timide, protégée d'abord par un petit monsieur roux, se trouver tout à coup la compagne involontaire d'un grand jeune homme brun, sans pouvoir comprendre de quelle manière cette métamorphose s'était opérée. On n'est pas en sûreté le samedi au Salon, les jours de faveur il y a trop de monde, et quand on voit ce monde, on s'explique mal cette faveur. Dans toute cette population de favorisés, certes l'autre jour il n'y avait pas quatre jolies femmes. Aussi quelqu'un, qui voulait trouver une raison à l'admission exceptionnelle de toutes ces vilaines figures, prétendait que le samedi était le jour réservé à tous ceux qui avaient leur portrait

au Salon. L'épigramme était sanglante (vieux style), mais elle était méritée de part et d'autre.

Toutefois, nous ne sommes pas de ceux qui blâment la manie des tableaux de famille ; nous comprenons fort bien qu'on se plaise à garder un souvenir de ceux qu'on aime, et qu'une image puisse être précieuse, lors même qu'elle n'est pas jolie ; nous avons tous des parents fort laids que nous chérissons, et le portrait d'un bienfaiteur bossu, qui nous aurait aimé, nous ferait plus de plaisir à contempler que celui d'un très bel oncle égoïste qui nous aurait déshérité. Le tableau de famille est dans la nature, peut-être n'est-il pas dans la peinture ; n'importe, ce n'est qu'une difficulté que le talent peut vaincre ; et tant de chefs-d'œuvre nous donnent raison ! Ce qu'il faut attaquer, ce n'est pas la fureur des portraits, qui donne du travail à tant d'artistes, c'est la prétention des gens qui posent ; c'est la fatuité de leurs attitudes, *l'impoésie* de leurs costumes ; c'est le ridicule et la niaiserie des accessoires dont il leur plaît de s'entourer. Ce n'est pas le mauvais goût du peintre qu'il faut critiquer ; que de fois il a dû souffrir, le pauvre homme ! c'est l'éducation du modèle qu'il faut entreprendre, lui seul fait le comique du tableau. Qu'il se contente de prêter son image, c'est déjà bien assez quelquefois, mais qu'il laisse à l'artiste le soin de l'*assaisonner*, ou bien nous serons forcé de lui dire :

Il n'est point de *bourgeois*, d'*épicier* odieux,
Qui, par l'art embelli, ne puisse plaire aux yeux.

Ainsi nous trouvons tout simple que, lorsqu'on a une jolie figure comme ce jeune homme qui s'appuie sur un tombeau, on se fasse peindre, et qu'on veuille offrir son portrait à une mère ou une amie ; mais alors, pourquoi mettre si soigneusement sur cette tombe son chapeau et ses gants jaunes? Pourquoi des gants jaunes sur un tombeau? Nous aurions préféré des gants noirs : c'était plus convenable. Nous voudrions aussi un crêpe noir au chapeau, sinon le tombeau risque fort d'être pris pour un poêle ; mais alors que fait un poêle dans un jardin?

Nous préférons cet autre jeune homme, mieux inspiré, qui pose son chapeau et ses gants jaunes sur une chaise de velours d'Utrecht vert. Il a peut-être l'air un peu trop fier de cette idée elle est sage, sans doute, mais l'orgueil qu'elle lui donne nous semble exagéré.

On voit que les gants jouent un rôle important au Salon

Privat et Boivin ont inspiré plus d'un grand maître. Les melons sont aussi fort communs. Dans le second salon, nous avons un homme triste qui semble dire : « Vous savez bien que je n'en mange pas, » et un moine indigné qui semble fuir avec horreur cette tentation succulente. Cet effet de melon, dû au hasard nous a paru digne d'observation. Plus loin, nous avons contemplé un monsieur respectable avec ses deux enfants : son fils aîné est tout le portrait de son portrait ; mais nous lui dirons avec peine que son second fils ne lui ressemble pas. Une grosse femme s'est fait peindre dans un tout petit cadre, qu'elle remplit jusqu'au bord, et pourtant elle s'y est placée de profil, et toute son attitude semble dire : « Je suis bien comme cela ; je me connais, de face je n'y entrerais pas. » On voit aussi une jeune fille effeuillant une marguerite. Ce sujet nous a paru bien hardi ; car, pour nous, qui recherchons les idées neuves, nous trouvons qu'il y a plus de courage à faire ce que tout le monde a déjà fait qu'à inventer les choses les plus risquées. L'originalité est devenue la prétention universelle. Qui est-ce qui oserait être simple aujourd'hui ?

Après avoir étudié le Salon, nous avons étudié le livret ; comme style, nous l'avons trouvé moins ridicule cette année que toutes les autres années : point de pathos, point de grandes phrases, quelquefois même il pousse la niaiserie jusqu'à l'innocence, comme par exemple dans cette explication d'un tableau représentant la mort de Frédégonde : « Frédégonde, en proie à une maladie cruelle, déchirée par les remords de ses crimes et tourmentée de la crainte de la mort, a mandé Grégoire de Tours, persuadée que ce ministre des autels pouvait lui rendre la santé, *la vie même*, etc., etc. » *La vie même* est pleine de grâce, car, sans la vie, qu'est-ce que la santé ? Que vous soyez gros et gras, qu'importe si vous êtes mort : on ne vous en saura aucun gré. Un auteur vulgaire aurait mis « la vie, et même la santé ». C'était une faute, car il faut toujours renchérir sur l'idée, il faut que le plus suive le moins, et la vie est plus que la santé. Il ne faut pas imiter cet orateur qui disait : « Cela est indispensable, et même nécessaire. » Vous voyez donc bien que, selon les lois du langage, le livret a raison de dire : la santé et même la vie.

Plusieurs autres explications de tableaux nous ont aussi frappé. Mademoiselle *** : *Un jeune homme, étude.* — Mme Lagache Cow : *les Mauvaises pensées. Une famille occupée à la pêche. La domestique s'est laissée surprendre par la marée* (c'est la cuisinière sans doute). Plus loin : *Une famille de lions.* Touchante union !

Qui ne voudrait pas être introduit dans cette aimable famille? Enfin : *Jeune femme et son enfant effrayée par la rencontre d'un ours.* Ainsi, on le voit, ce style est simple et naïf ; tout y est patriarcal, jusqu'aux animaux féroces, jusqu'aux lions, jusqu'aux ours. En parcourant ce livret, nous avons été étonné de la quantité de noms de femmes que nous y avons trouvés. Il y en a une ou deux presque à chaque page ; il y a même une page qui en contient quatre : Mlle Herminie Descemet, Mlle Demarcy, Mlle Lucie Denois et Mlle Fanny Demadières.

Les femmes envahissent le Salon, en attendant qu'elles envahissent les tribunaux et les préfectures, où tendent maintenant toutes leurs prétentions. Lisez plutôt le *Journal des femmes.* C'est là que l'on puise de sages enseignements ; c'est là que les femmes apprendront le secret infaillible de retrouver la dignité et de reconquérir le rang que la tyrannie de l'homme leur ravit depuis tant de siècles. En effet, si les femmes, au lieu de souffrir en silence, se décidaient à suivre les conseils de Mme Poutret de Mauchamp ; si, au lieu de pleurer quand leurs maris les grondent, *elles cassaient une glace ou une pendule dans la maison;* si, au lieu d'épier avec inquiétude à leur fenêtre le retour du perfide qui les abandonne, elles *s'occupaient à couper, à détruire tout le linge de table, par vengeance, les hommes y regarderaient à deux fois : ils seraient moins brutaux et moins infidèles. Moins infidèles* est ravissant ; comme s'il y avait des degrés dans l'infidélité ! L'infidélité est comme la mort, elle n'admet pas de nuances. Excepté cela, tout est parfait dans la morale de Mme Poutret de Mauchamp.

LETTRE X

7 juin 1837.

Arrivée de la princesse Hélène à Paris.

Le jardin des Tuileries était splendidement beau dimanche dernier : il était beau de par le ciel, de par le roi, de par le peuple et de par le printemps. Quel admirable spectacle à la fois riant

et majestueux ! Pendez-vous, gens de la province, qui n'avez pu voir ce tableau magnifique, la toile est effacée, vous ne le retrouverez plus. Figurez-vous ce qu'on n'avait jamais vu à Paris le même jour ! un ciel... bleu ! des arbres... verts ! un peuple... propre !... une foule... joyeuse et parée, s'enivrant de parfums sous les lilas en fleurs. N'est-ce pas que vous n'avez jamais vu cela ? A Paris, quand le ciel est bleu, les arbres sont gris, la poussière les dévore ; à Paris, quand les arbres sont verts, c'est qu'il a plu, le peuple est sale et couvert de boue ; il fallait un hasard, un malheur même, pour amener une si heureuse combinaison ; il fallait qu'une saison rebelle nous fît gémir pendant un mois, pour que nous eussions en un seul jour tant de feuilles et tant de fleurs ; pour que nous eussions à la même heure l'été et le printemps. Oh ! que la nature était brillante ce jour-là, à la fois gracieuse et puissante, jeune et forte ! fraîche et mûre, naissante et parfaite ! elle ressemblait à la passion d'une honnête fille qui aurait attendu l'âge de vingt-cinq ans pour aimer ; c'était toute la pureté d'un premier amour, mais un premier amour éprouvé dans toute la force, dans toute la perfection du cœur.

Que ces hauts marronniers sont superbes ! que leurs fleurs royales se détachent merveilleusement sur ce feuillage sombre !

Voyez d'ici ; que le spectacle est beau ! La grande allée du jardin est devant nous. A droite, trois rangs de gardes nationaux ; à gauche, trois rangs de troupe de ligne. Derrière eux, la foule, la foule élégante et brillant de mille couleurs ; devant nous, un bassin et sa gerbe d'eau qui s'élance dans un rayon de soleil ; derrière le jet d'eau, voyez-vous l'obélisque, et, derrière l'obélisque, l'arc de triomphe ? Puis, pour encadrer le tableau, les deux terrasses couvertes de monde, et puis des grands arbres partout ; baissez les yeux et admirez ces parterres, ces innombrables touffes de lilas ; tous ont fleuri le même jour. Quel parfum ! quel beau temps ! Chut ! Voici un courrier, le cortège s'avance. Passe un postillon couvert de poussière ; peu de temps après passe un chien caniche au grand galop, rires, hilarité prolongée. Peu de temps après passe un carlin dans un trouble extrême, chien éperdu, sinon perdu ; l'hilarité redouble. Ce premier cortège inattendu fait prendre patience à la foule. Une femme du peuple, une ouvrière en bonnet rond, pousse brusquement une vieille élégante : « Laissez-moi voir la princesse, dit-elle, vous la verrez à la cour, vous, mesdames. » La vieille élégante la regarde dédaigneusement, puis elle dit à sa fille : La brave

femme ne sait pas qu'elle a plus de chance d'aller à cette cour-là que nous. — Sans doute, reprend la jeune héritière en souriant ; qu'elle épouse un épicier, elle sera grande dame. » Ce dialogue nous apprend que les légitimistes sont venus aussi pour voir passer le cortège. Mais enfin le voilà. Les cuirassiers s'avancent, ils se séparent ; regardez, ils tournent le bassin, leurs cuirasses se réfléchissent dans l'eau. C'est charmant. — Ceci est la garde nationale à cheval. Ah ! M. L... a un cheval superbe ! Elle est très belle, la garde nationale à cheval... Le roi !... M. de Montalivet, les ministres ! Ils vont trop vite, je n'ai rien vu. — Voici la reine : quel air noble ! comme elle est bien mise ! cette capote bleue est ravissante ! — La princesse Hélène regarde de ce côté ; comme elle a l'air jeune ! — Ah ! je ne vois plus que son chapeau, il est très joli ; il est en paille de riz blanche avec un grand saule de marabout. Sa robe est très élégante ; c'est une redingote de mousseline doublée de rose. M. le duc d'Orléans est à cheval auprès de la voiture de la reine. — Quelles sont toutes ces femmes dans les voitures de suite ? Quels vieux chapeaux ! quelles robes fanées ! Pour une entrée triomphale à Paris, ne pourraient-elles pas faire un peu de toilette ? Quoi de plus commun qu'une robe grise avec un chapeau rose ! Le cortège a l'air très pauvre, les voitures sont fort laides et trop chargées ; on dirait ces *commencements* de calèches que les carrossiers essayent, et dans lesquelles ils entassent tous leurs ouvriers et tous leurs amis pour savoir si les ressorts sont bien solides. Vrai, le cortège était plus beau à attendre qu'à voir passer.

Enfin elle est parmi nous, cette princesse dont on nous parle tant depuis deux mois ! Son apparition est une surprise agréable ; jamais souveraine ne fut moins flattée ; jamais portrait moqueur n'a produit un meilleur effet. Cela prouve que la malveillance sert mieux que la flatterie, et qu'en général les ennemis sont encore plus maladroits que les amis.

L'arrivée de la princesse Hélène en France a été pour nous le contraire d'une illusion. De loin, une erreur semble belle ; mais à mesure qu'on s'approche, le charme s'évanouit ; cette fois, tout s'est passé différemment. Quand la jeune étrangère était encore en Allemagne, on nous disait : « La princesse Hélène ! elle est affreuse, elle est maigre, sans grâce ; elle a de vilains cheveux roux, un grand pied allemand, une main décharnée ; ses yeux sont petits, sa bouche est grande ; elle est laide comme Mme une telle, comme Mlle une telle ; et l'on nommait les femmes les plus désagréables de Paris. » La princesse s'est mise

n route... et déjà, après quelques jours de voyage, on commen-
ait à parler d'elle plus favorablement. Ses cheveux n'étaient
lus roux, ils étaient d'un blond fade ; elle était laide, mais d'une
aideur qui ne manquait pas de distinction. — La princesse
rrive à la frontière... Ses cheveux ne sont plus d'un blond fade,
ls sont d'un châtain clair ; son pied est assez petit, pour un
ied allemand ; elle n'est pas laide. — Elle arrive à Metz... Sa
hysionomie est déjà plus gracieuse, sa tournure est très noble...
Melun... elle est faite à peindre, elle a un pied charmant, une
nain ravissante. — A Fontainebleau... ma foi, c'est une per-
onne très agréable. — A Paris... c'est une jolie femme !... Deux
ieues de plus, et c'était la plus parfaite beauté du monde. Ce
u'il y a de certain, c'est qu'on nous avait trompé, et qu'il est
mpossible de revenir d'une erreur avec plus de plaisir. Voici la
érité : la princesse n'est pas une belle femme dans toute la
évérité de ce mot, mais c'est une jolie *Parisienne* dans toute la
igueur de cette expression. C'est une beauté gentille comme
ous les aimons, jolie figure de capote, jolie taille de mantelet,
oli pied de brodequins, jolie main pour un gant bien fait. Elle
st trop maigre, dites-vous ; eh ! messieurs, regardez donc chacun
es femmes que vous aimez ; elles ne sont pas si fraîches qu'elle,
t elles sont maigres à faire peur ; prenez garde, ne blâmez pas
e qui vous plaît. La *réalité* parisienne est toute dans l'aspect.
Nous avons des yeux de diorama, de panorama, de néorama ; les
effets d'optique suffisent à la légèreté de nos regards ; nos
femmes ne sont pas jolies ; qu'importe ? si elles le paraissent,
cela suffit. Être n'est rien, paraître est tout. Mme la duchesse
d'Orléans est donc une jolie Parisienne, une femme comme
nous les aimons, nous qui faisons consister la beauté du visage
dans la grâce de la physionomie, la beauté de la taille dans
l'élégance de la tournure. Certes, en la voyant, vous ne regret-
teriez pas une grosse belle Allemande, aux traits réguliers, sans
expression, à la démarche lourde sans noblesse ; Mme la duchesse
d'Orléans a même ce grand avantage sur nos *merveilleuses* de
Paris, qu'elle a l'air *princesse* et qu'elles ont toutes l'air *pou-
pées*, ce qui pour nous a peu de charme ; le pédantisme des
chiffons ne nous séduit pas plus que les autres.

Enfin, nous l'avouons, peut-être sommes-nous suspect dans
notre jugement, mais nous qui pourtant ne sommes pas de la
cour moderne, qui n'allons aux Tuileries que dans le jardin,
nous nous sentons une véritable sympathie pour cette jeune
femme qui vient se faire fille de France avec tant de courage

et si peu d'illusion. Soyez la bienvenue, madame, dans notre beau pays, dans notre hospitalière patrie ! Eh ! ne trouvez-vous pas que nous sommes de bien courtois chevaliers? Pendant deux mois nous avons parcouru le monde en proclamant à haute voix que vous étiez la femme la plus laide de toute l'Allemagne ; — c'était un mensonge, pardonnez-nous. Nos galants députés vous ont marchandé, pendant trois séances, un million pour votre ménage ; ils vous ont traitée comme leur cuisinière, dont ils rognent le budget et les gages avec tant de plaisir ; — ce sont les idées libérales, pardonnez-leur ! Nos piquants journalistes vous accablent chaque matin des injures les plus grossières, d'épigrammes sans sel, de calembours épais ; — c'est de l'esprit de parti, c'est de l'esprit français, pardonnez-leur ! Vous avez vu l'autre soir votre nouvelle famille rayonnante de joie : ce n'était pas sans cause vraiment : le roi, votre beau-père, pour la première fois depuis deux ans, avait traversé tout son peuple sans un seul coup de fusil. C'était merveille ; lui-même il en était confondu. Pas un nuage dans le ciel, pas un assassin sur la terre ; ce sont vos beaux jours que ceux-là ! Mais, hélas! c'est une triste vie que celle dont les beaux jours sont ceux-là! Oui, madame, vous êtes une femme courageuse, car vous venez chercher en France le désenchantement de toutes vos idées, le démenti de votre éducation ; vous, fille d'un prince d'Allemagne, vous croyez encore à la royauté, et chez nous il n'y a plus de royauté ; vous, jeune fille romanesque, vous croyez encore à la dignité de la femme, et chez nous la femme n'a plus de prestige, sa faiblesse même n'est plus une religion ; on l'insulte bravement, on l'outrage sans honte comme si elle pouvait se venger. Vous, enfin, élève de Gœthe, vous que le grand poète a bénie, vous à qui l'Homère germain a prédit une si brillante destinée, vous qu'il a nourrie de fictions et d'harmonie, vous croyez encore à la poésie, et nous n'avons plus de poésie ! Interrogez les échos de votre palais, ils vous diront que les mots français ne riment plus : demandez à vos augustes parents ce que sont devenus tous nos grands poètes ; parlez-leur de Chateaubriand, du sublime auteur des *Martyrs*, ils vous diront que c'est un légitimiste, leur plus redoutable ennemi : parlez-leur de Lamartine, ils vous répondront que c'est un député qui vote quelquefois pour eux ; parlez-leur de Victor Hugo, ils vous diront qu'ils ne le connaissent pas ; car il faut rendre justice à notre royauté moderne, elle est en tout bien digne de la poésie du pays ; c'est la prose couronnée ; le règne des trois couleurs n'admet comme

art que la peinture ; et Racine, de nos jours, serait obligé de barbouiller quelque emblème dont ses vers seraient la devise pour faire arriver son nom et sa pensée jusqu'au pied du trône de Juillet. Ainsi donc, pauvre jeune femme ! dites adieu à vos rêves de grandeur et de poésie ; en France, il n'est plus de princesses ; en France, il n'est plus de poètes ; chez nous, vous ne serez ni flattée, ni chantée ; à notre cour vous n'êtes pas plus grande dame que la plus humble femme du pays ; mais aussi, comme elle, vous connaissez un bonheur que les princesses sacrifiées ignorent : vous aimez, vous êtes aimée ; consolez-vous, avec l'amour vous retrouverez la poésie et la royauté.

LETTRE XI

14 juin 1837.

Dédain de convention. — Fêtes populaires. — Définition du bonheur. — La princesse Hélène. — Victor Hugo.

Il y a des gens qui ne savent faire de l'élégance qu'avec le dédain, qui s'imaginent que dédaigner c'est régner, et qui croient se montrer hommes comme il faut en affectant de s'ennuyer des plaisirs du peuple. A toutes choses ils vous répondent : Comment ! vous allez là ? Quoi ! vous vous amusez de cela ? A les entendre, on dirait que la vie a pour eux des plaisirs à part, les joies d'élite, des parfums de faveur, des délices exceptionnelles ; on se sent humilié en les écoutant, on se surprend à envier leurs plaisirs sur la foi de leur mépris ; on n'ose leur avouer la naïveté, la bourgeoisie, la vulgarité de ses goûts ; on se trouble devant eux comme un lourd paysan devant un habitant des villes ; on hésite à *s'être* amusé d'une fête qui les a fait fuir si loin ; on rougit de la folle gaieté qu'on y a trouvée ; on doute de la délicatesse de ses impressions en voyant l'intolérance des leurs ; et puis, lorsque l'on a le courage d'analyser ce grand dédain, lorsqu'on a retrouvé assez de présence d'esprit pour mesurer la hauteur de ces intelligences privilégiées, pour examiner leurs droits à ce superbe ennui, on découvre que ces gens-là mènent

l'existence la plus misérable, qu'ils s'amusent des plaisirs les plus niais, qu'ils rient des plaisanteries les plus vulgaires, qu'ils prennent au sérieux les conversations les plus lourdes, les plus oiseuses, et, ce qui est bien plus pauvre encore, qu'ils admirent les esprits les plus médiocres ; alors on recouvre son indépendance, et l'on ose confesser franchement que l'on n'est pas un être assez en dehors de la création, assez en arrière de la civilisation, pour ne voir, par une faveur spéciale et précieuse, pour ne sentir qu'un affreux supplice dans ce qui fait la joie de tous.

Ce préjugé est depuis longtemps établi dans la région élégante que rien n'est plus ennuyeux qu'une fête populaire. Nous avons longtemps partagé ce préjugé, mais aujourd'hui nous l'attaquons hardiment ; oui, nous aimons les fêtes du peuple, parce que nous avons beaucoup vu celles du monde. D'abord celles du peuple ont un grand avantage, elles se passent en plein air et en pleine liberté ; ensuite la foule y est plus polie ; quand on s'est trouvé souvent dans nos fashionables cohues, quand on s'est senti plus d'une fois entraîné par un flot choisi vers une salle de souper déjà remplie ; lorsqu'on a subi les incertitudes, les involontaires caprices d'une émeute de bonne compagnie, lorsqu'on a reçu de délicieux coups de poing d'une main gantée et parfumée, lorsqu'on a reçu les inappréciables coups de coude d'une grosse comtesse affamée, lorsqu'on a vu jusqu'où peut aller l'empressement gastronomique de ceux qu'il est convenu d'appeler les gens bien élevés, on se trouve fort indulgent pour la foule grossière du peuple, et l'on pardonne à l'ouvrier qui vous coudoie malgré lui en vous disant : *Faites excuse*, parce que l'on se rappelle que la veille un dandy vous a marché sur le pied sans vous dire seulement : *Pardon.*

Nous sommes partisan des fêtes populaires ; l'aspect du plaisir général nous réjouit. Nous aimons les mâts de cocagne, les feux d'artifice et les *éluminations.* Nous aimons mieux voir cent mille personnes qui s'amusent dans Paris que de voir quatre cents personnes qui bâillent dans un salon ; mais nous voudrions que cette joie ne coûtât rien à ceux qu'elle enivre. Nous ne voudrions pas qu'une fête donnée aux ouvriers fût une ruine pour eux ; nous ne voudrions pas qu'il y eût deux dimanches par semaine. Pourquoi s'amuser le mercredi? C'est très cher de s'amuser un mercredi. Pourquoi n'avoir pas remis la fête de ce soir à dimanche prochain? Ce n'était pas un anniversaire impérieux. Pourquoi, dans une ville de travail et de commerce, interrompre le travail et le commerce inutilement? Une journée

perdue, c'est un tort véritable pour l'ouvrier. Ce jour-là il dépense beaucoup et ne gagne rien. Remettez donc toutes vos fêtes au dimanche, et le peuple se divertira sans regret et sans remords. Un gouvernement ne doit jamais jouer le rôle de tentateur : vous avez supprimé les fêtes du calendrier ; ne les remplacez pas par les vôtres ; ne donnez pas à M. le préfet de la Seine, en heures oisives, les jours de recueillement que vous avez repris à Dieu.

Depuis ce matin tous les petits enfants se réjouissent : ils sautent gaiement devant les fenêtres, en criant : « Il fait beau, maman, il fait beau ; nous irons aux Champs-Élysées voir les boutiques ! » Et tout un avenir de croquettes et de pain d'épice s'ouvre devant eux. En allant savoir des nouvelles de votre cheval favori, qui est un peu triste depuis quelque temps, qui ne mange plus, car le noble animal subit comme vous l'influence printanière, en traversant la cour, vous rencontrez l'enfant de votre portière, paré d'une auréole de papillotes blanches. Cet éclat inaccoutumé vous dévoile des projets extraordinaires. L'enfant, que vous interrogez, vous répond avec une joie concentrée : « J'irai ce soir à la fête avec papa, ma tante et le domestique à Mme Girard. » Les papillotes sont expliquées : « Tiens, dites-vous alors, voilà de quoi acheter des gâteaux. » Et vous donnez vingt ou quarante sous à l'enfant, selon le hasard de votre monnaie, et l'enfant vous remercie en baissant les yeux d'un air sombre et confus ; mais à peine avez-vous le dos tourné qu'il relève la tête avec fierté, qu'il ouvre de grands yeux brillants de plaisir, qu'il gambade comme un chevreuil, et qu'il s'en va montrer sa *pièce blanche* à tous les gens de la maison. « C'est le monsieur de l'entresol qui m'a donné ça pour acheter des gâteaux, » dit-il ; et vous avez acquis en un instant une superbe réputation dans le quartier, et, dorénavant, vous ne pourrez plus faire un pas dans la rue sans entendre de petites voix intéressées vous dire poliment : « Bonjour, monsieur. » Et vous qui aurez oublié votre générosité passagère, vous ferez de très belles réflexions sur la bonne éducation que reçoivent les enfants du peuple ; et vous ne devinerez pas la part immense que vous avez dans cette belle civilisation.

Aujourd'hui toutes les petites filles sont heureuses, elles ont toutes des robes neuves ; il est si facile de faire une robe neuve à une petite fille ! Le moindre vieux chiffon suffit pour cela ; les rebuts maternels sont la parure de l'enfance ; et comptez-vous pour rien la joie d'une pauvre petite fille qui se croit une robe

neuve ! Comme elle se regarde dans la glace avec orgueil, comme elle se tient droite ! quelle importance elle acquiert à ses propres yeux ! comme elle aime ce jour mémorable qui amène pour elle ce triomphe, ce jour dont la solennité a entraîné sa mère à lui faire ce beau présent ! Une robe neuve, pour elle c'est de la joie ; ce n'est pas tout ; on lui a donné un vieux fichu de soie, c'est du délire, et de vieux gants, c'est de l'orgueil ; les gants sont une dignité chez les enfants du peuple ; c'est le luxe par excellence, c'est un symptôme d'oisiveté ! Voilà donc une jeune pensée heureuse pour tout un jour : n'est-ce rien ? Faut-il dédaigner de tels plaisirs ? Hélas ! le bonheur n'est pas autre chose que cela : une suite de petites joies, de niais contentements, de satisfactions imbéciles ; chacun les prend selon ses goûts et son caractère ; mais le bonheur est là, il ne faut pas le chercher ailleurs. Un regard, un mot, un sourire pour ceux qui aiment ; un chapeau bien fait pour celle-ci, un bouquet de violettes pour celle-là ; un bon dîner pour les uns, une bonne rime pour les autres ; une promenade en bateau, des fraises nouvelles, un livre amusant, une jolie romance, du feu en hiver, de la glace en été, du vin passable pour le pauvre, un cheval anglais pour le riche : tels sont les détails, les *ingrédients* dont se compose le bonheur. Depuis des siècles on se figure que le bonheur est une grosse belle pierre précieuse qu'il est impossible de trouver, que l'on cherche, mais sans espérance. Point du tout ; le bonheur, c'est une mosaïque composée de mille petites pierres qui, séparément et par elles-mêmes, ont peu de valeur, mais qui, réunies avec art, forment un dessin gracieux. Faites monter cette mosaïque avec soin et vous aurez une jolie parure ; sachez comprendre avec intelligence les jouissances passagères que le hasard vous jette, que votre caractère vous donne ou que le ciel vous envoie, et vous aurez une existence agréable. Pourquoi toujours regarder à l'horizon, quand il y a de si belles roses dans le jardin que l'on habite ? Eh ! mon Dieu ! ce qui empêche de trouver le bonheur, c'est peut-être de le chercher.

Laissez donc le peuple s'amuser sans trouble, et ne glacez pas ses plaisirs par la froideur de vos dédains. Nous qui n'admettons aucune prétention, pas même celle de l'ennui, nous nous promettons bien d'aller observer ce soir la joie populaire ; et, voyez comme nous avons l'esprit mal fait ! nous ne braverions jamais la foule de l'hôtel de ville, nous serions incapable d'aller demain à la grande fête qui y sera donnée, et pourtant aujourd'hui nous irons tranquillement sur la place Louis XV contempler

le feu d'artifice. C'est que, dans cette saison, les plaisirs ne sont supportables qu'avec l'air et la liberté. Nous irons aussi écouter le *concert monstre* aux Tuileries ; nous regarderons le palais Bourbon illuminé, nous verrons l'arc de triomphe illuminé, et cette grande avenue des Champs-Élysées si belle avec ses guirlandes de feu. Nous savons d'avance que nous aurons la niaiserie de trouver ce coup d'œil superbe, et que nous passerons une heure à regarder toutes ces lumières réfléchies dans les flots de la Seine, qui les agite sans les emporter. Nous nous amuserons comme on s'amuse avec une imagination sincère, d'un beau spectacle, quel que soit l'événement qui vienne l'offrir ; nous nous amuserons comme on s'amuse avec un cœur triste, mais généreux, du plaisir des autres ; et nous nous félicitons intimement de n'être ni dandy, ni femme à la mode, ni commis voyageur, ni grisette parvenue ; de n'avoir enfin aucun rang à garder, qui nous impose comme un devoir de notre dignité le dédain de tous les plaisirs du peuple.

Si les louanges portent malheur, les reproches, en compensation, portent bonheur. A peine a-t-on fait l'éloge d'un de ses amis ou d'un de ses domestiques que l'on apprend une trahison de l'un ou une maladresse de l'autre. Il en est de même des personnes dont on médit. A peine avons-nous reproché à la cour de Juillet son oubli de nos grands talents littéraires, que la voilà soudain qui se fait coquette et prévenante pour eux. Victor Hugo avait d'abord refusé d'aller aux fêtes de Versailles ; une lettre fort aimable de M. le duc d'Orléans, écrite sous l'inspiration de Mme la duchesse d'Orléans, a, dit-on, changé ses résolutions. Le moyen de résister à de telles instances ; le moyen de n'être pas entraîné par la séduisante admiration d'une jeune femme, d'une flatteuse étrangère qui vient d'un lointain pays vous apporter les preuves de votre renommée ! et Victor Hugo est allé à Versailles, et il a été présenté à Mme la duchesse d'Orléans. Tout le monde sait avec quelle bienveillance la princesse a accueilli l'auteur de *Notre-Dame de Paris* : « Le premier édifice que j'ai visité à Paris, c'est votre église, » lui a-t-elle dit ; ce mot est gracieux. Les princes aujourd'hui flattent les poètes mieux que les poètes ne flattaient les princes autrefois ; mais, à dire vrai, ce nouveau genre de flatterie est le plus facile.

Quelqu'un parlait l'autre jour de l'amour sincère de la princesse Hélène pour la France, de sa vive sympathie pour nous, de la connaissance parfaite qu'elle avait déjà de notre pays. « Ce n'est pas étonnant, s'écria un légitimiste fort célèbre, elle a

passé un mois à Carlsbad avec Madame la Dauphine! » Qu'el est généreuse cette femme qui n'a trouvé chez nous que des ch grins, que trois fois nous avons exilée, et près de laquelle o apprend si vite à nous aimer!

LETTRE XII

21 juin 1837.

Invocation à la liberté. — Versailles sauvé des rats et des députe Tournoi de Tivoli. — Modes.

Ah! quel bonheur d'être libre, libre de la plus belle de tout les libertés, celle de la pensée; de ne porter la chaîne d'aucu parti, d'être indépendant du pouvoir, et de n'avoir fait aucun alliance avec ses ennemis; de n'avoir à défendre ni la sottis des uns, ni la mauvaise foi des autres; de n'être responsab des actions de personne, de pouvoir agir en son nom et po soi; de ne rendre compte qu'à Dieu seul de sa vie; de n'attend d'avis que de sa conscience; de se fier sans crainte à ce p instinct de la vérité que le ciel a mis en nos cœurs, et que no avons nommé la foi; d'admirer sans se croire flatteur, d'êt juste sans se croire généreux; de chercher le bon côté de tout les choses, comme l'abeille cherche le miel de toutes les fleur de regarder avec un œil pur, d'écouter avec une oreille indépe dante; de voyager sans ordre, et de s'arrêter, selon sa fantais là où le site est plus beau, là où le soleil est plus brillant; d n'avoir pas besoin de demander à qui appartient un pays, po savoir si l'on doit s'y plaire; de n'avoir pas besoin de demand le nom d'un acteur, pour savoir s'il faut l'applaudir; de reten indifféremment tous les airs, s'ils sont harmonieux; de s'enivr impartialement de tous les parfums; de s'amuser de tous l esprits, de jouir de tous les talents, quelles que soient les coule dont ils se parent; d'honorer tous les courages, quelle que soit bannière qu'ils défendent. Oh! quel bonheur de n'être ni ph lippiste, ni légitimiste, ni doctrinaire, ni révolutionnaire; n'avoir pas de nom parmi les ambitieux vainqueurs ou méco

tents ; de n'avoir point de parrains politiques ; de n'avoir point de devoirs de convention ; de n'être forcé à aucune haine ; de n'être engagé dans aucun mensonge ; d'être libre enfin ! Car, messieurs, ceci est la seule, la véritable liberté ; non cette liberté qu'a chantée M. Auguste Barbier, cette grosse fille aux bras nerveux ; cette patronne des forçats, qui s'abreuve aux ruisseaux des rues ; cette envieuse révoltée, qui depuis quarante ans s'en va planter dans tous les faubourgs son vieil arbre vert, sans racines, et son vieux bonnet de coton rouge sans mèche... non cette liberté querelleuse qu'on nomme liberté de la presse, cette bavarde menteuse qui n'écoute personne, et qui crie toujours pour qu'on n'entende qu'elle ; non, non : la nôtre n'est pas fille du peuple, elle est fille du ciel, et nous vient de Dieu ; son front divin n'a pas le moindre bonnet de coton ; il porte une auréole, car la lumière est sa parure ; ses cheveux flottants ne sont retenus par aucun nœud, ils voltigent autour de sa tête comme un voile capricieux ; ses vêtements légers l'enveloppent sans être fixés par aucun lien ; elle est indépendante, non par la vigueur de son bras, mais par la vertu de ses ailes ; elle n'a point d'attributs déterminés, elle n'a point d'arbre obligé qu'il lui faille planter à toute force ; elle cueille chaque matin le rameau qui lui plaît, la fleur qu'elle désire ; quelquefois elle garde plusieurs jours de suite les mêmes, car elle est aussi libre de ne pas changer. Son âme est généreuse, pleine de franchise et de courage ; elle ne peut cacher ni son admiration ni son mépris ; son intelligence est infinie, elle parle toutes les langues, elle comprend toutes les sciences, elle excelle dans tous les arts, elle sait lire dans toutes les pensées... et pourtant c'est une jeune fille, simple, ignorante et chaste, car il n'est point d'indépendance sans pureté ; mais elle trouve sa force dans cette innocence même ; elle plane sur la montagne, sans se mêler au bruit de la vallée, elle traverse un monde corrompu, sans ternir l'éclat virginal de son immortelle beauté ; elle se conserve brillante au sein des ténèbres comme l'étoile au sein des nuages, comme la perle au fond des mers, comme la poésie au fond du cœur... O liberté charmante ! viens régner parmi nous, viens détrôner tes vieilles rivales qui nous ont fait perdre tant de sang et tant d'années ; viens, la France, pour être heureuse, n'attend que toi ! Pauvres gens que nous sommes, ou plutôt que vous êtes, vous avez réclamé à grands cris la liberté des individus, la liberté des cultes, la liberté de la presse, la liberté du commerce, et vous avez oublié la plus précieuse de toutes : la liberté de la pensée ! Sans

celle-là les autres ne sont rien. Vous avez vendu d'avance toutes vos impressions, toutes vos idées ; votre admiration a un propriétaire, et vos injustices ont des abonnés. Si l'un de vous s'écrie : Ceci est beau ! on lui répond : Tu es payé pour le dire ; si l'autre dit : Ceci est mal, on lui répond : Tu n'en sais rien ; un ennemi n'est pas un juge. Vous ne pouvez louer un acte du pouvoir sans être traité de valet ; vous ne pouvez évoquer un souvenir de l'exil sans être traité de rebelle ; votre voix... vous l'avez promise ; votre nom... vous l'avez donné. Chose étrange ! vous ne pouvez plus dire la vérité sans parjure ; vous ne pouvez plus être sincère sans devenir déloyal ! Vous ne pouvez pas, comme nous, signer dans la même page ces deux éloges opposés :

« La statue de *Jeanne d'Arc*, sculptée par la princesse Marie, est un chef-d'œuvre de grâce et d'inspiration. Ah ! si l'auteur de cette belle composition s'appelait Mlle Leblanc ou Mlle Lenoir, ou Mlle Lefebvre, quelle superbe réputation d'artiste on lui ferait ! N'importe, il y a bien de la poésie dans cette image : une fille de France consacrant ses jours oisifs au souvenir de la fille des champs qui sauva la France ! Nous rêvons maintenant un gracieux tableau : la princesse Marie travaillant à la statue de Jeanne d'Arc. »

On nous écrit de Vienne : « J'ai vu Mademoiselle : vous ne sauriez imaginer une plus charmante personne, belle et spirituelle, de la manière la plus agréable. Vous pouvez me croire quand je dis cela, car je suis très difficile en esprit ; vous savez pourquoi. »

Voilà deux éloges que nous osons faire, nous, parce que nous sommes libres. Ah ! nous vous plaignons d'avoir tant de graves considérations qui vous empêchent d'être justes, qui vous privent du plaisir de vanter ce qu'il y a de plus doux à vanter au monde, l'esprit et le talent, la candeur et la beauté.

Il y a quelques jours aussi, nous nous sommes sincèrement réjoui de pouvoir admirer, sans nous être suspect à nous-même ce beau monument que nous appellerons *Versailles sauvé* : car c'est en cela que la pensée est deux fois généreuse et belle : ce n'est pas seulement un Versailles nouveau qu'on vous donne c'est le Versailles de Louis XIV que l'on vous rend ; c'est le palais du grand roi que les rats et les députés allaient détruire et que Louis-Philippe a sauvé. Sans doute, il est fâcheux de voir des murs en bois de chêne, dans ce temple de l'orgueil, où le marbre seul était admis ; sans doute ce réfectoire de maré

chaux n'a pas la splendeur des salons dorés du premier étage; mais à qui la faute? ce n'est pas celle du roi, c'est celle du siècle; nous ne laissons pas à nos rois le temps de bâtir en marbre, nous ne leur laissons plus prendre à l'État ce qu'il leur faudrait d'or pour en couvrir les murs de leur palais. Versailles aujourd'hui n'est plus l'œuvre de la munificence d'un monarque, c'est le fruit de ses économies; toute la grandeur de la royauté moderne est dans ce mot. En surveillant ses travaux de Versailles, Louis-Philippe disait chaque jour : « Pourvu qu'ils me laissent le temps de finir cela! » ILS, c'étaient les assassins; toute la stabilité du trône moderne n'est-elle pas aussi dans ce mot; et croyez-vous qu'il soit possible de bâtir des palais en marbre et de sculpter des lambris d'or avec un budget de roi-citoyen, entre la machine infernale de la veille et les coups de pistolet du lendemain? Le premier devoir d'un souverain, c'est de comprendre son époque; le premier devoir d'un monument, c'est de la représenter. Il nous semble qu'en cela Louis-Philippe et le nouveau Versailles ont bien rempli leur devoir. Ce n'est pas leur faute si l'époque n'est pas plus belle, si de nos jours les pâtes ont remplacé les moulures, si le carton-pierre remplace le bronze, si les députés chauves remplacent les ambassadeurs à longues perruques, si les fracs de drap remplacent les habits de velours, si les cravates noires remplacent les jabots de dentelles, si les petits nez camards remplacent les grands nez aquilins. Ce qu'il y a de beau à Versailles, c'est précisément le mélange de toutes ces choses. C'est tout le passé et tout le présent. C'est ce ravissant portrait de Marie-Antoinette, dont la république avait déchiré la toile; ce sont ces grandes batailles de l'empire, que la restauration avait cachées; c'est enfin cette pensée qui vient aux esprit indifférents en parcourant ces galeries : « Deux réactions d'un jour!... et pas un de ces tableaux n'y resterait! »

A propos de batailles, nous avons vu hier soir, à Tivoli, un superbe tournoi; voilà une fête amusante, à la bonne heure! De beaux chevaliers avec de belles armures, des écuyers, des héros d'armes, des pages, des varlets; et puis des chevaux, de vrais chevaux qui ont une volonté, des caprices, qui se cabrent sincèrement, qui marchent *debout*, comme le cheval d'Abd-el-Kader, et auxquels on fait faire toutes sortes de manœuvres; de jeunes cavaliers qui ont de magnifiques costumes de théâtre et qui n'ont point l'air d'acteurs; et puis des femmes véritablement jeunes et tout à fait jolies et réellement vêtues de ce long

habit de cheval qui est si gracieux, et non de ces folâtres tuniques de danseuses si outrageusement légères; et puis des difficultés gracieuses, des tours de force toujours heureux: point de cercle en papier, pas la moindre aune de toile, pas un entrechat, pas une grimace aimable et pas un seul baiser! Ceci est inappréciable. Mlle Caroline mérite tous les applaudissements qu'elle reçoit; la contredanse des huit chevaux est ravissante, la valse est délirante. Bravo! Tivoli, bravo! Tout Paris voudra voir le grand carrousel, et plus d'un étudiant imitera ce brave jeune homme qui entra un soir à Tivoli sans billet, en disant avec assurance : « Je suis Tivoli fils, » comme on disait Franconi père. On le laissa passer.

C'est là qu'il faut aller pour étudier les modes nouvelles; c'est là que les plus belles femmes se donnent rendez-vous. Quelle élégance, quelle fraîcheur dans toutes ces parures! comment se fait-il qu'il y ait tant de différence entre un chapeau rose et un chapeau rose, entre un mantelet noir et un mantelet noir, entre une jolie femme et une jolie femme? L'autre jour, au Théâtre-Français, par exemple, les femmes étaient mises comme l'étaient hier soir les femmes à Tivoli, mêmes capotes, mêmes mantelets, mêmes robes de mousseline blanche, et pourtant il y avait entre l'élégance de celles-ci et la tournure de celles-là la distance qu'il y a entre la rue du Faubourg-Saint-Honoré et la rue du Faubourg-Saint-Denis; et il nous serait impossible d'expliquer ce qui faisait cette énorme différence, à moins de recourir au fameux *je ne sais quoi* de Fénelon, à ce cri de désespoir de l'éloquence découragée, pour faire sentir une séduction que l'œil et la pensée peuvent comprendre, mais que la parole ne peut définir.

Au bal de l'hôtel de ville, on a remarqué plusieurs robes noires brodées en rouge, le dessin imitait des racines de corail et des flammes; nous sommes peu partisan de ce genre de parure. Principe : en fait d'élégance, éviter tout ce qui rappelle les enfers.

Êtes-vous allé le soir à Notre-Dame-de-Lorette? avez-vous entendu cette musique religieuse écoutée avec si peu de recueillement? On ne se croirait pas là dans le saint lieu, et nous comprenons cette jeune personne qui, racontant cette pieuse soirée à son père, s'écriait : « Comme on causait, comme on se promenait! quel bruit dans cette église! enfin, cela me faisait de la peine d'y voir des prêtres. »

Il n'est point de noms absolus : telle action est une faute

aujourd'hui, qui peut paraître un devoir demain ; une grande colère se nomme un jour une fureur insensée, une autre fois elle se pare du beau nom de sainte indignation ; tuer un homme est un crime, et l'homme qui commet ce crime s'appelle un assassin ; tuer plusieurs hommes à heure fixe, c'est un métier : l'homme qui exerce ce métier se nomme le bourreau ; tuer une grande quantité d'hommes rangés d'une certaine manière, c'est une gloire, et l'homme qui acquiert cette gloire s'appelle un héros. Il en est de même des choses les plus simples de la vie : ne pas répondre à une lettre, c'est une impolitesse impardonnable ; ne pas répondre à cinquante lettres, c'est un droit, et c'est le nôtre. On nous fait l'honneur de nous demander par jour à peu près quinze ou vingt *moments d'entretien :* nous espérons que l'on voudra bien nous pardonner de manquer à ces innombrables rendez-vous. Recevoir tous les matins vingt personnes aimables et spirituelles, ce serait une existence bien agréable sans doute ; mais il nous faut y renoncer, hélas ! nous n'avons pas le temps d'être si heureux.

LETTRE XIII

25 août 1837.

Inauguration du chemin de fer de Paris à Saint-Germain. — Boulevards illuminés. — Trop de musique et trop de singes.

Aujourd'hui a eu lieu l'inauguration du premier chemin de fer parisien ; demain l'ouverture, aujourd'hui l'inauguration ; ne confondez pas : demain le public, aujourd'hui les élus. Pendant que nous écrivons ces lignes, nous avons auprès de nous un de ces élus qui arrive à l'instant de Saint-Germain ; il nous conte son voyage en déjeunant ; il mange, oh ! mais il mange de manière à ruiner à jamais toute entreprise de chemin de fer, car si c'est une économie de voyager si vite et pour si peu, ce n'en est pas une de rapporter de ses voyages une faim dévorante, que rien ne peut assouvir. Cet infortuné jeune homme,

qui est un de nos plus proches parents, est sorti de chez lui ce matin à sept heures, après avoir solidement déjeuné ; il est arrivé rue de Londres, joyeux et dispos ; il est monté dans une excellente berline ; il s'y est assis fort à l'aise sur de très bons coussins, il a entendu un roulement, et puis *bst* il est arrivé à Saint-Germain. Il prétend avoir aperçu quelques arbres dans la campagne pendant la route, mais il n'oserait l'affirmer ; il sait cependant qu'il a passé sous une voûte, et qu'il est resté une grande demi-minute privé complètement de lumière. En arrivant à Saint-Germain, son âme s'est attristée en songeant qu'il lui avait fallu si peu d'instants pour être si loin de toute sa famille et de tous ses amis ; alors il a voulu repartir, mais il doutait de la promptitude du retour. Cela est naturel, nous ne savons pourquoi ; mais en général on part plus vite que l'on ne revient ; il est reparti, et *bst* le voilà arrivé à Paris ; vingt-six minutes pour aller, vingt-six minutes pour revenir ; quel charmant voyage ! une voiture très douce, point de cahots ; point de postillons ivres, point de chevaux blancs attelés avec des cordes ; point d'embarras, aucun ennui ; les compagnons de voyage sont tous charmants, on n'a pas le temps de les voir ; on apprend le lendemain qu'on a fait la route avec son frère, mais il regardait à gauche et vous à droite : vous ne vous êtes pas reconnus. Quel plaisir de se promener sur l'impériale de la voiture ! s'il pleut, on n'a pas le temps d'ouvrir son parapluie. Ah ! la délicieuse manière de voyager ! Mais, hélas ! chaque belle invention a son mauvais côté : à peine arrivé, une faim horrible vous dévore ; vous venez de faire dix lieues, et la faim ne vous fait point de grâce, vous avez l'appétit qu'on a quand on vient de faire dix lieues. L'estomac se fait à l'image de la route, un chemin de fer produit un estomac de fer. O gastronomes ! quelle découverte pour vous !

Les chevaux sont, dit-on, indignés, humiliés, furieux ; on prétend qu'ils se révoltent contre cette nouvelle invention ; il y en a de présomptueux qui veulent lutter de vitesse avec les wagons. On raconte qu'hier, plusieurs chevaux, sur la route, en voulant dépasser les voitures, se sont emportés, car hier déjà la reine et les princesses sont allées à Saint-Germain. La reine est la première femme qui soit montée dans la voiture aérienne ; aujourd'hui le grand chancelier de France et trois ministres ont fait le voyage : le ministre de l'instruction publique, le ministre des finances et le ministre de la justice ; et les mauvais plaisants de s'abandonner aussitôt à leur légèreté naturelle. « Jamais l'instruction n'avait été plus rapide, disait l'un ; la justice est

prompte aujourd'hui, disait un autre. Le ministre des finances serait bien content, disaient les plus malins, si son budget pouvait passer aussi vite. » Toutes sortes d'aimables bêtises, qui n'en sont pas moins l'esprit français.

Après le chemin de fer, ce qui enchante le plus les Parisiens, c'est le nouvel éclairage des boulevards. Le soir, cette promenade est admirable. Depuis l'église de la Madeleine jusqu'à la rue Montmartre, ces deux allées de candélabres, d'où jaillit une clarté blanche et pure, font un effet merveilleux. Et que de monde, que de monde ! en vérité, on ne devinerait jamais qu'il n'y a plus personne à Paris.

Des femmes élégantes sont assises sur des chaises, et auprès d'elles sont de beaux jeunes gens qui fument : c'est charmant ; des marchandes de fleurs vous poursuivent avec des bouquets et ne vous laissent pas un moment de repos ; des vieilles femmes vous offrent des paquets d'aiguilles, des enfants vous proposent des petits lacets ou des boutons de nacre ; c'est assez champêtre, mais il nous semble que l'heure est mal choisie : qui est-ce qui pense à acheter des petits lacets et des boutons de nacre à dix heures du soir? Enfin, divers pauvres, infirmes ou musiciens, vous abordent au milieu d'une conversation animée en vous demandant l'aumône franchement ; car ceci est un problème que nous ne pouvons résoudre : chaque matin les journaux nous parlent de femmes, d'enfants, de vieillards condamnés pour cause de mendicité, et chaque jour nous sommes assaillis par des femmes, des enfants et des vieillards qui demandent l'aumône et qu'on n'arrête point. Certes, nous n'avons nulle envie de dénoncer ceux qui s'adressent à nous, mais nous voulons savoir pourquoi on arrête et l'on condamne les autres. Y a-t-il donc des pauvres privilégiés? La mendicité a-t-elle donc aussi son monopole? Nous avons fait encore une remarque qui nous inquiète : la population parisienne augmente d'une manière peu flatteuse pour la nation. Il y a aujourd'hui dans les rues plus de singes que de passants. Ces messieurs sont bien mis, il faut en convenir : les uns sont en uniforme, l'épée au côté, les autres en robe rouge ; ceux-ci en veste de chasse, ceux-là en redingote *à la propriétaire*. La tenue est convenable, sans doute ; ils vous saluent poliment, il y en a même qui vous présentent leur passeport ; il y en a un surtout qui a très bonne façon *à cheval* sur un chien caniche : on n'a rien à leur reprocher. Cependant, il vous est désagréable, lorsque vous ouvrez votre fenêtre, de trouver un singe que vous ne connaissez pas du tout, assis sur votre

balcon; ou bien, quand vous marchez tranquillement sur le trottoir, de sentir tout à coup un singe qui vient s'établir sur votre épaule. Cet abus ne saurait se tolérer : les hommes ressemblent souvent à des singes, c'est vrai; mais jamais les singes ne ressemblent à des hommes, et l'autorité ne doit pas les confondre.

Une troisième observation nous inquiète encore pour le repos à venir de la capitale : les progrès que la musique fait en France sont effrayants. A Paris, maintenant, la journée est un concert perpétuel, une suite de sérénades non interrompues; les oreilles parisiennes n'ont pas un instant de repos. Dès le matin, les orgues de barbarie se partagent les différents quartiers de la ville; une harmonie implacable se répand dans toute la cité. A midi, les harpes commencent; les harpes jouant la nuit se lèvent tard; mais quels accords! C'est Saül en fureur qui fait gémir la harpe de David. A trois heures, huit *chasseurs* habillés en vert et coiffés d'un chapeau gris s'en vont de porte en porte donner du cor; par malheur, ils ont des prétentions à l'*ensemble* : c'est un *chœur* de *cors*. C'est quelque chose d'inimaginable et d'affreux; rien n'en peut donner l'idée. Un cor seul a déjà souvent des sons très faux; jugez alors ce que peuvent produire huit cors qui hurlent en même temps! c'est épouvantable, c'est la fin du monde, ce sont les trompettes du Jugement dernier. A quatre heures, arrivent les sauteurs avec des tambours de basque, des castagnettes et des triangles. A sept heures, plusieurs aveugles jouent du hautbois. A huit heures, plusieurs enfants jouent de la vielle. Enfin, le soir, grande sérénade! Violons, galoubets, flûtes, guitares et chanteurs italiens! C'est une fête à en mourir, et il n'y a pas de refuge; tout cela se passe sous votre fenêtre, c'est un concert à domicile qu'il ne vous est plus possible d'éviter. Toutes les actions de votre vie se font avec accompagnement de violon obligé; vous causez politique, vous faites un tendre aveu, et l'orchestre qui vous assiège soutient toujours votre voix. Un seul moyen, un seul, vous est offert pour repousser ce fléau d'harmonie : on peut quelquefois le combattre homœopathiquement, par les semblables; précipitez-vous sur votre piano, et là jouez de toutes vos forces trois sonates de suite sans désemparer; mais ouvrez bien la fenêtre, mettez la grande pédale et frappez fort. Si votre piano a du *fond*, si c'est un enfant d'*Erard*, bien sonore, vous avez une chance de triompher; l'ennemi, vaincu par le bruit, découragé par cette puissante rivalité, peut-être finira par vous céder la

place ! Mais le moyen est terrible : que voulez-vous? aujourd'hui on aime la musique en France, et voilà comme nous aimons.

LETTRE XIV

1er septembre 1837.

La pluie. — Les femmes courageuses. — Une course à Saint-Germain par le chemin de fer. — Négligence des employés. — Tout le monde a mieux à faire que son devoir.

Voici la pluie, voici le froid, voilà l'automne, déjà l'automne et pas encore le raisin ! Quelle journée triste ! Il fait nuit. Quelle heure est-il? Midi... Donnez une lampe, nous n'y voyons plus pour écrire. Quel déluge ! Que la pluie est lourde et froide ! On nous dit, pour nous rassurer, qu'il tonne et que c'est très heureux, que c'est un orage ; n'importe, le tonnerre ne nous rassure point. Un orage sans chaleur, ce n'est plus l'été ! Oh ! Paris est odieux ! Voyez ces grands ruisseaux qui courent de chaque côté de la rue; ils vont se rejoindre bientôt. Entendez-vous toutes les portières qui balayent le devant des maisons et qui causent? Quelques rares piétons se hasardent; des femmes, trempées de pluie, laissent voir une jupe verte sous une robe bleue. Pauvres femmes, qu'elles sont courageuses ! car les femmes ont beaucoup plus de courage que les hommes : on avouera cela un jour. Regardez la rue, un jour d'orage : les hommes passent en cabriolet, les femmes s'en vont à pied dans l'eau et dans la boue. Sur dix passants, il y a huit femmes. Ce ne sont point des élégantes, non, sans doute ; mais ce sont de braves mères de famille laborieuses, qui courent pour affaires, des ouvrières consciencieuses qui reportent leur ouvrage à l'heure dite, des gardes-malades qui rejoignent un lit de douleur, des jeunes filles artistes qui regagnent leur atelier. Ceci est un indice infaillible ; vous ne risquez jamais de vous tromper en vous intéressant à la femme que vous voyez courir dans la rue par une averse. Le motif qui la fait sortir par ce temps-là méritera toujours votre intérêt et quelquefois votre admiration.

Hier il pleuvait aussi, mais moins fort, et nous sommes allé à Saint-Germain par le chemin de fer : c'était un devoir pour nous ; toute invention nouvelle nous réclame ; nous sommes tenu d'en parler à tout prix. Donc hier nous sommes parti de chez nous à cinq heures du soir pour aller à Saint-Germain, et nous étions de retour à neuf heures ! Nous avons mis quatre heures pour faire ce trajet, pour aller et venir. C'est admirable ! les méchants prétendent qu'on irait plus vite avec des chevaux. Voilà comme cela est arrivé : nous étions rue de Londres à cinq heures un quart ; la foule encombrait la porte qu'on n'ouvrait pas ; nous attendons, nous attendons à la porte. Enfin on ouvre : nous entrons dans une espèce de couloir en toile verte ; il n'y a qu'un seul bureau. Tous les voyageurs sont mêlés : voyageurs à 2 fr. 50, voyageurs à 1 fr. 50, voyageurs à 1 franc. Il n'y a qu'un bureau, qu'une entrée : sans doute les bœufs et les moutons entreront aussi par le petit couloir ; ce sera très commode : mais nous n'en sommes pas encore là. Nous attendons, nous attendons dans le couloir vert un grand quart d'heure, au milieu de la foule, comme nous avons attendu à la porte. Enfin nous arrivons au bureau : là, on nous donne trois petits papiers jaunes, et nous pénétrons dans une vaste salle gothique remplie de peintures. Ici les voyageurs se séparent : les trente sous vont à droite, les vingt sous vont à gauche. La salle est vaste et belle ; on peut nous croire, nous avons eu le temps de l'admirer. Là, nous attendons, nous attendons ; il n'est que six heures dix minutes, on doit partir à sept heures. Patience ! Nous voyons arriver des voyageurs avec des paquets ou des paniers ; des enfants voyageurs charment nos ennuis en jouant de divers instruments dont ils obtiennent divers sons plus ou moins sauvages ; leurs mères les grondent parce qu'ils font du bruit ; elles leur arrachent l'instrument de notre supplice, elles s'en emparent à notre grande joie, et elles se promènent graves et imposantes avec une petite trompette ou un mirliton à la main. Le temps passe, et nous attendons toujours ; il est six heures et demie, nous attendons, nous attendons. Enfin on entend un roulement : c'est l'arrivée des voyageurs de Saint-Germain ; tout le monde se précipite aux fenêtres ; toutes les voitures, tous les wagons s'arrêtent ; la cour est vide : çà et là, deux ou trois inspecteurs, rien de plus ; mais on ouvre les portières des wagons... et alors, en un clin d'œil, une fourmilière de voyageurs s'échappent des voitures, et la cour est pleine de monde subitement. Ceci est véritablement *impossible à décrire*, mais c'est

très amusant à regarder. La foule improvisée monte aussitôt vers les galeries de Saint-Germain, et disparaît. A notre tour, maintenant. Nous attendons encore un peu, mais ce spectacle nous avait intéressé, et nous étions plus patient. Enfin, nous descendons dans la cour. Nous montons dans une berline, nous y sommes fort à l'aise et bien assis. Là, nous attendons, nous attendons que tous les voyageurs soient emballés ; nous étions six cents à peu près : quelqu'un disait onze cents, ce quelqu'un avait peur sans doute. Enfin le cor se fait entendre, nous recevons une légère secousse, et nous partons. Il était sept heures moins un quart ; le voyage a été aussi agréable que l'attente avait été fatigante ; le plaisir de courir si vite nous faisait tout oublier. Dans les voitures, évitez la banquette qui est près des roues, c'est la moins bonne place. Mais vivent les chemins de fer ! nous persistons à dire que c'est la manière la plus charmante de voyager ; on va avec une rapidité effrayante, et cependant on ne sent pas du tout l'effroi de cette rapidité ; on a bien plus grand'peur en voiture de poste, vraiment, ou en diligence, quand on descend la montagne de Tarare, ou même la moindre montagne, et il y a aussi beaucoup plus de danger ; malheureusement nous sommes négligents en France, et nous avons l'art de gâter les plus belles inventions par notre manque de soins : on va à Saint-Germain en vingt-huit minutes, c'est vrai, mais on fait attendre les voyageurs une heure à Paris, et trois quarts d'heure à Saint-Germain, ce qui rend la promptitude du voyage inutile. Et cela, parce que nous n'avons point de conscience, ou plutôt parce que, chez nous, chacun méprise son propre métier ; on a toujours mieux à faire que son devoir. Un homme de bureau méprise son bureau ; il ne saurait y arriver à l'heure précise, il est poète ou auteur de vaudeville : il vient tard, il avait *sa répétition*. Un caissier méprise sa caisse ; il se fait spéculateur : il vient tard, il avait un rendez-vous d'affaires. Un commis marchand méprise sa boutique ; il se fait homme à bonnes fortunes : il vient tard, parce qu'il n'avait pas de rendez-vous. Un clerc d'avoué méprise son étude ; il est musicien : il vient tard, il étudiait pour un concert. Et tout le monde est ainsi en retard, et de toutes ces négligences innocentes résultent souvent de grands malheurs. Cet esprit d'indépendance française, qui consiste particulièrement à mépriser son métier et à s'affranchir de son devoir, nous fait frémir appliqué à ces inventions nouvelles, qui exigent tant d'attention et de prudence ; il est à craindre que des employés qui vous font attendre trois quarts d'heure par négli-

gence ne vous fassent sauter un jour en l'air par distraction ; et nous appelons sur cet oubli la surveillance de MM. les directeurs. Il serait fâcheux de voir une si belle entreprise, exécutée à tant de frais, et si heureusement accomplie par des hommes de si grand mérite, compromise par la légèreté d'un sot ou par la négligence d'un paresseux. C'est déjà bien assez d'avoir affaire à des voyageurs imbéciles, qui n'auront pas de cesse qu'ils n'aient créé des dangers là où il n'y en a point.

Et la preuve que chacun méprise son métier, c'est la petite brochure qu'on vous vend à la porte du chemin de fer. Vous croyez y trouver l'histoire abrégée des chemins de fer, un récit bien simple, des noms, des dates, des mesures, des faits, et surtout peu de mots et pas un mot inutile ; il n'est pas permis d'allonger sa phrase en parlant d'un chemin qui raccourcit toutes les distances. Point du tout ; ce qu'on vous donne est un morceau littéraire, c'est de l'éloquence industrielle sur les chemins de fer. Ce n'est pas un ingénieur qui vous parle, c'est un homme de lettres. Interrogez-le ; demandez-lui dans quel pays a été essayé le premier chemin de fer ; il vous parlera de l'obélisque de Luxor et de l'arc de triomphe de l'Étoile. Demande : « Quel est l'homme qui a construit le premier chemin de fer ? » Réponse : « C'est le mont Valérien qui se penche pour regarder cette tempête qui passe en voiture. » Bien ! « Combien y a-t-il de chemins de fer en Europe ? car maintenant il faut savoir ses chemins de fer comme on connaît ses fleuves. » Réponse : « Nanterre se choisit une rosière ; passez, maison blanche aux volets verts, rêve de Jean-Jacques ! » Etes-vous satisfaits ? Si vous demandez à cet auteur : « Qui a inventé la vapeur ? » alors il fera bien mieux ; il vous répondra un mensonge ; il ne vous dira pas : « C'est Fulton ! » il vous dira que « c'est un vieillard, homme de génie, que le cardinal de Richelieu a fait enfermer comme fou à Bicêtre » ; et il vous parlera d'une prétendue lettre de Marion Delorme, qui est la plus charmante mystification qu'homme d'esprit ait jamais imaginée, et que grand journal ait jamais répétée ; et il vous dira toutes sortes de choses agréables sur ce sujet. Mais ces belles phrases, ces brillants mensonges qui sont très jolis dans une colonne de journal, dans un livret sont inutiles ; ce n'est pas ce qu'on y cherche, il faut des chiffres exacts, des faits véritables et pas de bavardages ; pas de longueurs surtout. Quand on voyage sur un chemin de fer, on a le droit d'exiger que la phrase que l'on commence en partant soit au moins terminée quand on arrive.

LETTRE XV

25 novembre 1837.

Les lettres adressées au vicomte de Launay.

Et d'abord, qu'il nous soit permis de nous révolter !... Pas un moment de repos ; ce misérable *Courrier de Paris* a troublé pour jamais la paix de notre vie : point de gloire et tous les tourments de la gloire, point de crédit et tous les ennuis de la puissance ! c'en est trop : grâce ! grâce ! plus de lettres de dix pages, lettres pleines d'esprit et qu'il faut lire, mais qui prennent tous nos instants ; plus de conseils surtout, et plus de manuscrits ; plus de livres et plus de pommades, vous voyez bien que nous n'en usons pas. O correspondants trop aimables, mais, hélas ! aussi trop nombreux, laissez-nous vous conter quelques-uns des plaisirs de notre journée, et vous comprendrez comment vous nous avez fait un supplice de nos loisirs, comment vos lettres si charmantes, si bienveillantes, si flatteuses, qui, envoyées séparément à vingt auteurs différents, feraient leur orgueil et leur joie, adressées à un seul et même mortel, deviennent pour lui un tourment affreux, car il gémit de regret de ne pouvoir les lire, et il se meurt de remords de n'y pouvoir répondre.

Il est neuf heures du matin, le facteur est venu, on nous remet trois lettres ; elles arrivent de province : la première, c'est un long article qu'on nous prie de faire insérer dans *la Presse*, après l'avoir *lu attentivement;* la seconde contient des vers sur l'expédition de Constantine : nous avons déjà reçu vingt-sept odes sur le même sujet. La troisième lettre est une permission que l'on nous demande ; on désire nous soumettre un roman en deux volumes. On nous prie de vouloir bien envoyer chercher le manuscrit, rue de..., n°... Jusqu'à présent, tout cela n'est rien encore. Patience ! On nous apporte à déjeuner : sur le plateau, auprès de la théière, une énorme lettre se montre menaçante, et cependant honteuse ; elle est épaisse comme une pelote. Quatre lettres à jeun, c'est beaucoup. Celle-ci est de huit pages, écriture fine et serrée. Huit pages ! qui peut donc nous écrire

huit pages, et sur quel sujet si fécond a-t-on pu trouver tant d'idées? Nous déchiffrons les premières lignes, puis nous parcourons le reste rapidement : le sujet de ce morceau d'éloquence n'est rien autre qu'une suite d'observations sur les romans de M. Francis Wey. « Ce jeune homme a beaucoup de talent, nous écrit-on pendant huit pages, mais il a besoin d'être *surveillé.* » Or, comme nous n'avons pas mission de surveiller M. Francis Wey, nous n'achevons pas cette intéressante lecture, nous posons la lettre sur la table et nous déjeunons. A peine avons-nous versé quelques gouttes de thé dans une ravissante tasse de Chine, que nous entendons frapper doucement à la porte. Qui est là? C'est un commissionnaire qui veut ne remettre qu'à nous-même une lettre et une petite boîte. Une lettre, une petite boîte, un commissionnaire discret... Cela fait rêver. Nous ouvrons la lettre avec empressement ; elle commence ainsi :

« Monsieur le vicomte,

« Le froid piquant, qui déjà se fait sentir, rend de jour en jour plus indispensable l'usage de la pommade pour les lèvres. La mienne se recommande, etc., etc. » Conclusion : « J'espère que vous voudrez bien lui accorder une mention favorable dans un de vos élégants feuilletons. »

A cette lecture, une colère naissante nous émeut. Nous jetons la lettre au feu, et nous faisons présent de la petite boîte au commissionnaire, que nous renvoyons assez vivement ; en le *reconduisant,* nous courons évoquer tous les gens de la maison pour les gronder et pour leur *intimer* l'ordre de ne laisser monter personne, de dire à tout le monde que nous sommes sorti, que nous sommes à la campagne ; ce n'est pas assez, que nous venons de partir pour Londres. Mais pendant que nous nous livrons à notre fureur, apparaît tout à coup dans l'antichambre une *demoiselle* armée d'un carton : « Monsieur le vicomte de Launay? » dit-elle d'une voix timide ; et puis, sans attendre de réponse, elle ouvre le carton, et présente à nos yeux trois petits bonnets, une résille, une capote de satin bleu et deux turbans. « Ce sont des objets tout nouveaux pour lesquels je demanderais la protection de monsieur le vicomte. Je désirerais savoir son avis. » M. le vicomte ne rend compte que des modes de salon, celles des cartons ne le regardent pas. La *demoiselle,* fort désappointée, replonge ses bonnets, ses chapeaux et ses turbans au fond de

leur retraite, et s'éloigne d'assez mauvaise humeur. Nous-même, nous retournons dans le salon assez mécontent. Mais... qu'est-ce que c'est que cela?... L'étonnement nous ôte la parole : pendant que nous étions occupé à congédier la marchande de modes, on a pénétré dans le salon par une porte de service, on a enlevé le plateau du déjeuner, sans nous avoir laissé même achever ce frugal repas ; et à la place, on a posé sur la table, par rang de taille, six poupées. Eh ! que veut-on que nous fassions de ces six charmantes poupées? vous allez le savoir : la plus âgée tient entre ses doigts une lettre ; voilà le mystère : un marchand de joujoux a pris au sérieux l'annonce que nous avons publiée l'autre jour, l'annonce de *Robert Macaire;* il nous prie de vouloir bien aussi accorder notre protection à sa maison ; il nous envoie un assortiment de jouets d'enfants, afin que nous puissions juger de ses talents. Nous lui renvoyons aussitôt son pensionnat de poupées, en lui faisant dire que nous n'avons cité l'autre jour M. Debray que comme écrivain et non comme marchand de joujoux : c'était une mention toute littéraire. Les six poupées sont parties ; nous sommes seul, et nous nous livrons en silence à l'amertume de nos pensées ; mais bientôt nous sommes interrompu : un gros recueil de poésies s'avance mystérieusement, soutenu par un domestique. Il s'établit d'un air sournois sur notre bureau ; nous imitons son hypocrisie ; nous faisons semblant de ne pas l'avoir aperçu ; l'amertume de nos pensées s'accroît encore de sa présence. Cependant le soleil luit, nous méditons une promenade, et nous commençons à nous habiller pour sortir : vains projets... Pan !... pan !... pan !... « Que voulez-vous? — C'est une lettre... — Encore !... voyons... « Monsieur, « la confiance dont vous m'avez toujours honoré, etc., etc. ; mes magasins, etc., etc. ! » Une lettre lithographiée, un prospectus : être interrompu, quand on fait sa toilette, par une lettre lithographiée venue par la poste ! Heureusement nous ne sommes pas seul à connaître cet ennui, et plusieurs de nos lecteurs peuvent sympathiser avec nous ; en cette circonstance cela nous console ; il est si doux d'être compris dans ses chagrins ! Nous jetons la lettre avec impatience, et nous reprenons le cours de notre parure. Pan !... pan !... pan !... « Qui est là? — C'est une lettre. — C'est bon ; qu'on la laisse dans le salon. — Mais on attend la réponse. » La porte s'entr'ouvre, la lettre furtive est donnée. « Une lettre, dites-vous ; c'est un paquet ! » L'enveloppe monstre est déchirée ; nous lisons : « Sujets d'articles pour M. le vicomte de Launay. Monsieur, je lis tous les

samedis avec le plus grand plaisir vos élégants feuilletons, etc., etc., etc. » Suivent les différents sujets que l'on nous propose. Premier article : *De la malpropreté des rues*. Second sujet non moins élégant : *De l'inconvénient des petits égouts à grille*. Troisième sujet : *Des marchands de marrons et des écaillères d'huîtres*. Quatrième sujet... Nous n'osons pas l'écrire. Nos élégants feuilletons ne sont pas encore assez élégants pour se permettre une telle élégance. Cette lettre contient douze pages. Chaque sujet est largement développé, chaque conseil que l'on veut bien nous donner est consciencieusement motivé ; toutes les objections sont prévues et l'on y répond d'avance avec netteté. Les phrases commencent ainsi : « Vous me direz que les petits égouts à grille ont l'avantage de, etc., etc.? Mais je vous répondrai, etc., etc. ; » ou bien : « On m'objectera que les marchands de marrons ont le droit, etc. » Nous rendons justice à la pureté des intentions de cet aimable correspondant, à la franchise de ses avis ; mais nous reconnaissons notre incapacité. Nous lui avouons humblement que nous ne saurions pas faire un feuilleton gracieux et brillant, même avec de tels sujets.

La journée s'avance et nous n'avons encore rien fait pour nous ; enfin nous sommes prêt à partir. Dieu soit loué ! nous allons être libre ; déjà nous sommes au bas de l'escalier, un pas encore et nous pourrons aller nous réfugier dans la rue ; mais le portier nous a vu, il nous rejoint en courant. « Voilà, dit-il, un petit billet qu'on vient d'apporter. » Un si petit billet, il faut bien le lire : « Bel oiseau de vicomte ! » Quel style !... Ah ! c'est une lettre anonyme ; tant mieux ! on n'est pas obligé d'y répondre : « Bel oiseau de vicomte, tu dis que les capotes ouatées ne sont pas jolies ; elles sont plus jolies que toi. »

« *Signé :* QUELQU'UN QUI NE TE CRAINT PAS. »

Il est impossible de mettre plus d'esprit en moins de mots. Cependant, fatigué d'une si tenace correspondance, nous faisons vœu de ne plus décacheter une seule lettre de toute la journée. La vue d'une enveloppe nous fait frissonner : l'aspect de l'écriture nous donne des mouvements convulsifs. Pas une lettre, pas une seule, nous en faisons le serment ; hélas ! et nous l'avons tenu, ce fatal serment, et le lendemain, nous avons retrouvé un charmant petit billet qui commençait ainsi : « Nous vous attendons ce soir, nous aurons un peu de musique, etc., etc. » Ce soir ! ce soir ! c'était hier ! Oh ! quelle épouvantable journée !

gt ennuis que nous n'avons pas su éviter ; un seul plaisir nous avons perdu ! *Courrier de Paris,* feuilleton maudit ! tu nous causes de peines ! A propos, nous oublions de le e. Commençons.

)imanche dernier, *la Muette* a obtenu un véritable succès à péra, et *la Sonnambula* a été très applaudie au Théâtre-ien. Il s'est fait, depuis quelques années, une grande révo-on dans le répertoire de la semaine théâtrale. Autrefois le ıanche était un jour abandonné au vulgaire ; on ne jouait de vieilles pièces, avec de vieilles doublures ; la *recette* étant ırée, on n'avait garde d'user ses nouveautés pour séduire public inévitablement séduit. Les gens du monde, ce jour-là, savaient que faire de leur soirée, car le mot « spectacle du ıanche » épouvantait tous les *merveilleux;* aujourd'hui, quelle érence ! les meilleures pièces, les meilleurs acteurs sont rvés pour ce jour réhabilité. Malheur aux admirateurs de orez qui ont une loge à l'Opéra le lundi ! Duprez appartient dimanche. Lafond et Mlle Stolz sont les ornements du lundi. heur aux admirateurs de Rubini qui ont leur loge au Théâtre-ien le samedi ! ce jour-là Rubini se repose ; il garde ses plus x accents pour le lendemain. Mlle Persiani elle-même a si ı compris l'esprit du Théâtre-Italien, qu'elle ne met d'âme s son jeu que le dimanche : les jours de la semaine, elle se ıtre froide et seulement bonne cantatrice ; mais le dimanche, devient tout à coup actrice passionnée. Les jours ouvrables, est indifférente à tous les malheurs ; elle n'a d'émotion que ours de repos. Alors on voit qu'elle s'agite devant un public ant, car les gens qui ont une loge louée à l'année, c'est-à-dire ont payé d'avance, ne sont plus un public payant ; en fait gent, le passé ne compte pas : l'avenir est tout. Quand nous s plaignons de cet abus, on nous répond que l'Opéra et le âtre-Italien n'ont pas le droit de donner de représentations le anche, et cela ferme la bouche à tout le monde. Puisqu'ils ı ont pas le droit, on n'a rien à dire. N'est-ce pas ainsi, à is, que l'on calme toutes les indignations ? Pourquoi, deman-vous, permet-on telle ou telle chose ? — Mais on ne la net pas ; elle est, au contraire, expressément défendue. Bon ! nd un abus est arrivé à faire naître ce dialogue, il est éternel. ıorisme : toutes les choses défendues sont protégées par la

LETTRE XVI

24 novembre 1838.

Le retour. — Paris et ses ruisseaux. — Bourganeuf et ses torrents. — Un cheval de fantaisie. — Le jargon *de Racine. — Mlle Rachel. — Causeries.*

Que Paris semble laid après un an d'absence (1) ! Oh ! que c'est triste une ville de plaisirs ! Quand on revient d'un grand voyage, quand on a longtemps respiré l'air pur, l'air embaumé des montagnes, comme on étouffe dans ces corridors sombres, étroits, humides, que vous voulez bien appeler les rues de Paris ! On se croirait dans une ville souterraine, tant l'atmosphère est pesante, tant l'obscurité est profonde. Oui, l'on respire plus à l'aise dans la grotte de Pausylippe. Ah ! sortons vite de cette caverne, marchons vers le jour, de l'air, de l'air ! On se meurt ici ! qu'il y fait chaud ! et qu'on a froid ! tour à tour on brûle, on frissonne ; que ce brouillard tiède est glacial ! Il vous pénètre jusqu'au cœur ; il enveloppe toutes vos pensées, il aveugle votre regard. Hélas ! ce n'est plus cette blanche vapeur des rivières dans les vallées, gaze aquatique, voile transparent que jette entre les saules la nymphe qui se baigne, nuage mystérieux, complice discret qui protège chaque soir, depuis l'éternité, l'éternel amour de l'onde et du rivage ; non, ce n'est plus cela, c'est une nappe humide, épaisse, lourde et grasse, pâle et noire, c'est une pluie pénétrante et perfide, une rosée d'encre et de suie, c'est un brouillard enfin ; mais un brouillard d'ordre *composite*, d'un style effrayant, c'est une macédoine infâme de tous les miasmes que l'on redoute, c'est la chaîne de vapeurs et de fumée qui marie les pavés aux toits, c'est l'union monstrueuse, fatale des soupirs de la cheminée et de l'haleine des égouts. O Paris ! Paris !

Et des milliers d'hommes vivent, s'agitent, se pressent dans ces ténèbres liquides, comme des reptiles dans un marais ; et ce

(1) Cela ne signifie pas que le vicomte de Launay ait cessé d'écrire de novembre 1837 à novembre 1838. Mais en effet de la fin de 1836 à ce 24 novembre 1838, l'édition complète des *Lettres Parisiennes* n'a conservé que quatre lettres.

uit sale et pauvre, ce *clapotement* de pas dans la boue vous
ursuit de tous côtés; et l'on marche dans l'ombre sans lan-
rne, sous prétexte qu'il est midi, et l'on reconnaît son chemin.
ors on rentre en sa demeure où le brouillard rentre avec vous.
s'introduit en fraude dans toutes les chambres, mais dans le
stibule, il s'établit de droit; l'escalier lui appartient aussi; il
te de fraîcheur avec la cave. La rampe est moite. Les marches
uillées gardent l'empreinte de vos pas; les murs sont tout
pleurs, des ruisseaux de larmes grisâtres *ravinent* la poussière
lambris comme les cascades d'un orage sillonnent le sable des
eaux. Quoi! c'est ici qu'il nous faut vivre! O Paris! Paris!
Naguère un horizon si vaste s'étendait devant nous! Que nos
ards étaient ravis! que d'espace! Comme nous respirions
c confiance! l'air était si pur, le ciel si haut! Là, tous les
ects étaient nobles, là, tous les bruits étaient majestueux!
! ces belles avenues de chênes valaient bien vos longues
es de maisons. Les plaintes du vent dans les feuilles, la
x des écluses béantes valaient bien les cris de vos ramoneurs,
oulement de vos fiacres, de vos *Dames blanches*, de vos *Augus-
s*, de vos *Omnibus*. Qui nous rendra ces doux moments?
and reverrons-nous nos montagnes? car nous avons le droit
dire nos montagnes, une partie de ce charmant pays est à
s. Vrai, nous sommes très riche là-bas. Nous y possédons,
pas une terre, fi donc! mais cent arpents, au moins, de
ners admirables! de purs rochers, des pics sublimes que
le végétation vulgaire ne profane; des pierres sacrées que
charrue a respectées, que les druides, sculpteurs étranges,
seuls touchées. Voilà une retraite sauvage et poétique!
mirez à votre aise les petits châteaux blancs et roses des
irons de votre Paris, vos perrons grillés, ornés de l'inévitable
de plâtre qu'habitent l'hortensia fidèle et le géranium
gé. Ratissez vos allées, peignez vos arbres, épluchez vos
ons et promenez-vous à pied sec dans vos rivières arides à
bre de vos ponts chinois, nous n'envions pas vos plaisirs...
s n'avons point de petits châteaux, nous autres, nous
ons pas même de maison; mais nous avons des grottes
rbes tapissées de mousse et de lierre, où l'on rêve silencieu-
ent. Plantez vos choux et vos patates, récoltez-les et man-
les; nous méprisons ces cultures triviales : dans notre sol
poétique, ces plantes domestiques n'osent germer. Les
des panachées n'embellissent pas nos jardins, mais les
cs et les bruyères forment sur le front de nos montagnes

une couronne de pourpre d'or. Nul hôte prosaïque ne trouble la paix de nos ondes; là, point de carpes, point de goujons, mais de grands lézards au corset d'émeraude, mais des serpents, des couleuvres, des vipères, des aspics. L'aspic est un reptile historique fort estimé. Là, point de gibier familier, ennemi docile qui s'apprivoise, point de cerf ni de chevreuil; mais des renards, mais des sangliers, mais des loups. Point d'oiseaux de pâtisserie, point de cailles et de perdreaux; mais des milans, des chouettes, des sarcelles et des hérons. Là, point d'eau dormante et verdâtre qu'enferme la maçonnrie d'un bassin, point de jet d'eau périodique qu'on n'abandonne à sa furie que le premier dimanche du mois; mais un torrent que rien n'arrête, qui traverse un village et l'emmène, se chargeant lui-même de transporter tous les meubles, les buffets, les tables, les chaises, comme une voiture de déménagement. Aimable torrent, les gens du pays qui possèdent des terres, des champs de blé, t'accusent; ils blâment ton humeur vagabonde, ils te reprochent ton inconstance; mais nous te défendôns contre eux, nous ne redoutons pas ta colère; dans notre belle solitude tu ne saurais rien dévaster; rugis, mugis, bondis sans crainte, retourne ces noirs rochers, fais valser ces branches cassées, démolis tes ponts, jette ton écume dans l'air, fais-toi méchant, fais-toi terrible, joue ton drame, nous t'admirons; ta démence est notre culture; demain nous te devrons mille dégâts charmants; notre parc fantastique, que la nature seule a dessiné, compte sur toi pour tracer ses allées, diriger les *travaux;* il se pare de tous les désastres; il est semblable à ces forts illustres renversés dans un grand combat, à ces volcans déchirés par la lave, à ces fronts voilés de tristesse, flétris par de nobles chagrins, qui ont dû la gloire à des fléaux et qui trouvent la beauté dans les ravages.

N'allez pas croire que tout le reste du pays soit aride comme notre poétique vallée. Il y a là de belles prairies, des champs cultivés. Du sommet de nos rochers déserts, on aperçoit de riants paysages. A notre droite, la ville de Bourganeuf élève ses brunes tourelles, et son vieux donjon, où le frère de Bajazet, Zizim, fut enfermé; à gauche, la roche de Mazurat perce la nue et fait briller au soleil ses cailloux de cristal; le Thorion, large ruisseau que nous trouvons paisible, nous, popriétaire d'un torrent, déplie en détours gracieux ses rubans d'acier; et puis, en face de nous, s'étend sur vingt collines la superbe forêt de Mérignac, digne cadre d'un tableau, sombre océan de chênes qui roule à l'horizon d'immenses vagues de verdure.

N'allez pas croire, non plus, que les habitants de cette terre ent privés de toute civilisation; n'imaginez pas que cette ite ville de l'ancienne Marche soit très éloignée du moderne ris. Elle est, au contraire, plus avancée en éducation poli- ue, en littérature, en élégance, que bien des villes voisines font grand bruit; et c'est le charme particulier de ce séjour, st ce mélange de mœurs champêtres et d'habitudes citadines, spects sauvages et de plaisirs mondains. Voyez-vous sur ce it qui tremble, sur ce vieil arbre jeté d'une roche à l'autre, ez-vous cette jeune et jolie femme qui franchit le torrent tre torrent)? Elle porte un mantelet noir garni de dentelles, chapeau de paille de riz orné de vos fleurs à la mode, une e rose garnie de hauts falbalas; elle tient d'une main une brelle, de l'autre un petit portefeuille contenant des cartes visite. C'est la femme d'un des premiers fonctionnaires de ville; elle va de l'autre côté de la montagne faire une visite ne de ses amies; sa fille marche devant elle; mais tout à coup ıfant s'arrête : « Qu'as-tu, ma fille? dit une voix douce. — man, c'est un gros serpent. — Laisse-le passer, petite... » le serpent traverse le sentier, et les voyageuses continuent r route sans s'émouvoir de la rencontre; mais on les a vues; magnifique chapeau de paille d'Italie couvert de plumes nches vient au-devant d'elles; et ces parures fashionables, i seraient admirées dans la grande allée des Tuileries, dispa- ssent à nos regards derrière les rochers.

Voyez-vous au bord de l'abîme cette solitaire maison? le sert l'environne, des blocs de granit la protègent de tous côtés. C'est la retraite d'un ermite, d'un poète, ou le repaire d'un santhrope? — Point du tout, c'est une maison de banque. ssez à la caisse. — Entendez-vous cette cascade? Quelle voix rible! quel bruit! Qui peut donc habiter là? C'est la demeure ın avocat. — Un avocat! quelle abnégation! — Où donc ırez-vous dans la prairie? qu'allez-vous faire dans cette chau- ère isolée? — Je vais jeter dans la boîte aux lettres une réponse A. de Lamartine. — Dans cette cabane où sont les vaches? — i : c'est un bureau de poste.

Ainsi dans ce charmant pays les beautés les plus simples de nature se confondent avec les plus commodes recherches de civilisation; c'est une suite de contrastes piquants, une lutte ıstante des choses les plus étrangères entre elles, un mélange onnu de rochers et de banquiers, d'avocats et de cascades, loups et de chapeaux à plumes, de sangliers et de dentelles,

de falbalas et de serpents, dont nous ne pouvons donner aucune idée et qui avait pour nous bien des attraits.

Que de belles promenades nous avons faites dans ces campagnes ! que de fois les flots du Thorion ont réfléchi l'étrange image de notre coursier ! Nous disons coursier, le nom de cheval ne lui conviendrait en aucune sorte. C'était un quadrupède de race et de forme sans nom, dont l'allure de fantaisie était pleine d'originalité. Ce compagnon de voyage n'était pas digne de nous sans doute, il n'avait en apparence rien d'élégant ; aussi était-ce pour nous moins une monture qu'un guide. Mais ce bon vieillard qui se disait natif de Limoges connaissait si bien le pays ! Il savait tous les détours de la montagne, il s'arrêtait dans tous les pacages, il allait boire à toutes les fontaines, il entrait dans toutes les chaumières, il saluait toutes les jeunes filles, et fuyait tous les paysans ; la voix d'un charretier le remplissait de crainte : le moindre fouet claquant dans les airs le faisait partir au grand trot. C'était plus fort que lui, c'était plus fort que nous, il n'était pas maître de ses souvenirs. Grâce à son humeur vagabonde, nous avons parcouru tout le canton, nous avons visité les ruines du temple des druides à Perseyx, monument superbe que M. Mérimée ne connaît pas ; nous avons vu le joli lac de Péra, l'étang de la Chapelle, la cascade de Saint-Martin-le-Château, les bois du Palais, Pontarion, Sauviat, etc., etc.

Mais à quoi bon rappeler toutes ces choses? c'est Paris qu'il nous faut regarder aujourd'hui ; ô Paris ! Paris !

Tels étaient *nos* plaisirs. Quel changement, ô dieux !

Qu'avons-nous dit? imprudents que nous sommes ! citer Racine dans la *Presse?* L'audace est extrême, nous l'avouons ; mais on nous pardonnera cette licence poétique en faveur de nos souvenirs. C'est une faiblesse, que voulez-vous? nous le savons bien ; mais Racine est pour nous un ami d'enfance ; nous ne le jugeons pas, nous l'aimons. Notre admiration pour lui n'est que tendresse ; c'est une de ces erreurs puériles, un de ces préjugés de naissance qu'on suce avec le lait. L'âge n'y peut rien et la raison n'en guérit pas ; c'est ce vulgaire amour plein de niaiserie que l'on ressent pour sa nourrice, pour une vieille paysanne qui a les mains rouges, qui dit : *J'avions, j'étions, je sommes,* et que l'on embrasse devant tout le monde, comme sa mère, malgré son bonnet rond et ses sabots. Racine ne dit pas précisé-

ɛnt : *J'étions* et *j'avions*, mais il parle, dit-on, une langue
eillie. Il ne porte point de sabots, mais le lacet de ses cothurnes
bien usé. Nous l'aimons donc par habitude, par reconnais-
ıce aussi ; ses beaux vers... non, ses vers chéris gardent encore
parfum de nos belles années ; ils retentissent encore de la voix
n-aimée d'un père, leur admirateur passionné, des accents de la
ınne sœur qui nous apprenait à les réciter, ils vivent tout-puis-
its dans notre mémoire, et nous vous demandons la permission
les trouver sublimes tant que nous ne les aurons pas oubliés.
Eh ! Mlle Rachel ?
Nous ne l'avons pas encore vue, mais d'avance notre bienveil-
ce lui est acquise ; ses détracteurs prétendent que son immense
cès est une affaire d'association nationale. Mlle Rachel est
ve, disent-ils, et chaque fois qu'elle joue, la moitié de la salle
occupée par ses coreligionnaires. Ils agissent avec elle comme
c Meyerbeer, avec Halévy. A l'Opéra, voyez les jours où
ı donne *les Huguenots* et *la Juive*, toutes les places qui ne
t pas louées à l'année sont prises par les juifs. Cela est vrai,
ıous ne pouvons nous empêcher d'admirer cette belle union
tout ce peuple qui se parle et se répand d'un bout du monde
autre, qui se comprend avec une si prodigieuse rapidité, qui
ève un de ses fils malheureux à son premier cri, et qui court
ıque soir applaudir en foule celui de ses enfants qui se distingue
son génie. Cela fait rêver. N'avoir point de patrie, et garder
sentiment national si parfait ! Quelle leçon pour nous, qui
ıs desservons mutuellement sans cesse, qui nous détestons
bien, et qui pourtant sommes si fiers de notre belle France !
ıt-il donc des siècles d'exil et de persécution pour que les
ants d'une même terre apprennent à s'aimer entre eux ?
ıt-être !... Quoi qu'il en soit, Mlle Rachel obtient un succès
rité, les triomphes factices n'ont pas cet ensemble et cette
ée ; d'ailleurs, nous entendons chaque soir vanter la jeune
gédienne par des juges qui nous inspirent la plus grande
fiance, de vieux amateurs de tragédie, qui ont vu Talma,
ont applaudi Mlle Raucourt, Mlle Duchesnois, et qui ne
t pas juifs du tout.
Nous ne sommes encore allé qu'une seule fois au spectacle,
première représentation de *Ruy Blas*. C'était pour nous un
oir d'amitié, car, vous le voyez, nous sommes toujours
même, réunissant dans une même admiration les choses que
ivalité sépare, aimant Racine et Victor Hugo, les admirant
front, sans blâmer l'un pour flatter l'autre.

Don Sébastien fait événement à la Porte-Saint-Martin. Cela devrait encourager M. Harel à faire balayer son théâtre. A chaque pas, à chaque émotion violente, les acteurs disparaissent dans un nuage de poussière. L'héroïne tombe à genoux avec une robe noire, elle se relève avec une robe grise. On a respecté la poudre du désert apportée par les Bédouins, mais *Don Sébastien* méritait aussi des égards.

George Sand est en Espagne; en partant il nous a laissé *Spiridion*. Avez-vous lu *Spiridion?*

Avez-vous lu *Arthur*, par l'auteur de *la Salamandre? Arthur* et *Spiridion* font le sujet de toutes les conversations dans le monde fashionable. Du reste, nous ne savons encore rien que de tristes nouvelles; nous ne voyons que des amis en deuil; les heureux sont absents. La grande mode cette année à Paris, c'est de passer l'hiver en Italie; c'est aussi la mode à Londres. La reine douairière d'Angleterre est à Naples. La belle duchesse de Sutherland est à Rome, avec toute sa famille. Chaque fois que vous prononcez un nom célèbre par l'esprit, par la beauté ou par l'élégance, on vous répond : — Elle est à Rome, à Milan, à Florence. On vous dit rarement : — Elle est ici. Tout le monde pense-t-il donc comme nous? L'horreur parisienne, est-ce là le sentiment général de cette année, l'épidémie de la saison? et le triste refrain que nous avons adopté est-il donc le cri universel?... O Paris! Paris!

LETTRE XVII

30 novembre 1838.

*Une découverte. — Lamartine. — Victor Hugo. — Histoire de l'*AME HUMAINE. — *L'école des* Élus. — *L'école des* Parias.

Patience, nous vous parlerons tout à l'heure de ce qui vous intéresse, de niaiseries et de chiffons; mais, avant de vous raconter ce que vous désirez savoir, nous voulons dire ce que nous serons fier un jour d'avoir dit.

Il s'agit d'une grande découverte faite par nous, d'une belle

ée ravie à deux nobles intelligences, d'une clarté nouvelle sur deux tableaux, deux œuvres gigantesques, que le de juge et ne comprend pas; rayon charmant, plein de ialité et d'injustice, puisqu'il n'a daigné luire encore que nous.

ıelles sont ces deux nobles intelligences? — Lamartine et or Hugo. — Quelle est cette belle pensée? — Celle de leur vie, celle qui préside à chacune de leurs œuvres. Chose ıge! ces deux hommes de génie se sont rencontrés, sans le oir, sans le savoir; et suivant tous deux une route différente, deux marchent au même but. Oui, tous deux gravissent ême montagne, l'un a choisi le sentier du nord, l'autre le er du midi; mais, parvenus au sommet, ils se retrouveront donneront la main. Tous deux accomplissent le même tra- mais en sens inverse; tous deux ont entrepris le même ; ils écrivent la même histoire, l'histoire de l'AME HUMAINE; raconte le bien, l'autre le mal; Lamartine, avec son regard ır et poétique, cherche le beau; Victor Hugo, avec son d'œil observateur et dramatique, étudie l'horrible. L'œuvre remier pourrait s'appeler *l'École des Élus*, l'œuvre du second t *l'École des Parias*. Ainsi, dans leur sublime instinct qu'on me génie, ils se sont partagé le monde : l'un a choisi la , l'autre le ciel!

aintenant, suivons-les dans le développement de leur tra- ne vous effrayez pas, cela ne sera pas long. Nous vous dirons un moment que l'on porte des robes groseille à bouquets qui sont fort jolies. Permettez-nous avant d'expliquer idée.

martine, dans ses poèmes épiques, montre l'homme ver- x aux prises avec les tentations de la vie, et succombant heure à ces tentations pour expier ensuite cette heure de esse par des années de remords, de remords bienfaisants; ıme entraîné au crime par un monde corrompu qui l'attire, triomphant d'une démence passagère, grâce à la noblesse n origine, à la pureté de son cœur, à la sainteté de son édu- n.

ctor Hugo, dans ses drames, a pris le point de vue contraire : ontre l'homme dégradé par toutes les passions mauvaises, outes les misères, par toutes les humiliations, par le vice, 'esclavage, par la difformité, séduit à son tour une heure e bien, luttant non pas contre lui, mais avec lui contre un horrible qu'il abjure; aspirant vers le beau, comprenant

les délicatesses les plus exquises, mais abruti, mais dégradé, indigne des nobles sentiments qu'il éprouve, ne pouvant déployer ses ailes rongées, ne pouvant respirer dans un air trop pur, ne pouvant se diriger dans ces régions inconnues ; retombant alors épuisé et vaincu dans l'abjection première, malgré ses efforts courageux, parce que sa pensée est à jamais flétrie, parce qu'une éducation pour ainsi dire malsaine a gangrené son cœur.

Vous le voyez, dans cette grande œuvre que ces deux génies poursuivent en même temps, c'est toujours l'AME HUMAINE qui est l'héroïne ; c'est elle qu'on éprouve, qu'on se dispute, c'est elle qui est l'étude enfin. Dans l'œuvre de Lamartine, elle lutte avec l'esprit du mal et triomphe ; dans l'œuvre de Victor Hugo, elle cherche avec instinct le bien, qu'une sainte passion lui révèle ; mais on la repousse du pied, et elle succombe. Ainsi *Jocelyn* a voué ses jours aux autels ; une femme vient qui lui dit : « Je t'aime, » et Jocelyn sent faillir ses résolutions, l'amour l'égare, il ne voit plus le temple qu'avec effroi, et il faut que la religion soit en péril, il faut qu'un prêtre meure comme un martyr, il faut qu'un peuple entier verse des ruisseaux de sang et de larmes pour le ramener au devoir. Ainsi, dans la *Chute d'un Ange*, Cédar, ange exilé, a donné sa vie au plus pur amour : aimer son Dieu, sa femme et ses enfants, voilà sa vertu. Une courtisane vient qui lui dit aussi : « Je t'aime, » et Cédar est entraîné par une ruse, et l'indigne Lakmy trouve au sein des flots le châtiment du crime qu'elle a fait commettre. Maintenant voyez dans l'épreuve contraire le même effet. De grâce, encore quelques mots sur ce grave sujet ; dans un instant, nous vous dirons que Mlle Baudran fait des turbans de velours qui sont admirables.

Quasimodo est un monstre dégradé par la laideur ou plutôt par la *hideur* et abruti par une monomanie. Quasimodo, amoureux de ses cloches, tout à coup aime une jeune fille, il aime... et l'étincelle divine qu'étouffait sa difformité se révèle ; il aime d'un amour pur, délicat, sublime, il aime d'amour enfin, car il n'y a qu'un amour ; il aime comme Saint-Preux, comme Roméo, comme don Carlos, comme les modèles classiques de la passion ; mais il n'aime ainsi qu'une heure. Cette tendresse si noble au fond de son âme ne s'exprime, hélas ! que dans son misérable langage ; ce foyer si brûlant ne jette qu'une flamme décolorée ; il aime comme un héros de roman, et il agit comme un monstre méprisable, parce qu'il ne sait pas comment on agit dans les nobles

es, parce que ses habitudes d'idiot sont plus fortes que son
nct de générosité ; parce que, nous le disions tout à l'heure,
éducation pernicieuse a souillé son cœur ; et cette passion
lle, si véritable, si puissante, ne se trahit que par une tou-
te humilité ! Pauvre monstre ! il n'imagine rien de plus
, pour séduire la femme qu'il aime, que de lui amener son
. Nourri d'humiliations, pour prouver sa tendresse, il
nilie ; l'abnégation servile pour lui, c'est le dévouement ; et
quand la passion devient trop forte, quand il veut à tout
en avoir raison, stupide, il s'y abandonne avec sa brutalité
ıonstre, et le feu sacré caché dans son âme, qu'une heure
our avait fait revivre, s'éteint dans l'horreur et le dégoût.
Roi s'amuse nous offre la même étude. Triboulet, homme
ıdé par le rire, s'ennoblit une heure à l'aspect de sa fille
onorée. Le rayon divin jaillit encore de l'être abject. Le
fon se transforme ; l'amour paternel lui révèle toutes les
atesses du cœur ; quelques degrés de plus, il serait *Virgi-*
: mais il retombe, et ce n'est plus que Triboulet. Voyez
ion Delorme : même miracle, même subite transformation ;
ıoment elle comprend la honte, elle apprend à pleurer, à
ir ; une heure elle aime comme *Héloïse*, elle parle comme
naïde... mais sitôt que les grandes terreurs l'éprouvent,
redevient Marion ; l'affreuse tradition est plus forte qu'elle ;
ınt sauver celui qu'elle aime, elle se livre au bourreau, sans
orendre que pour *Didier* il valait cent fois mieux mourir
d'être sauvé ainsi.

ɔyez encore *Lucrèce Borgia* : elle n'est pas une fille du
le, elle n'est point difforme, l'humiliation n'a point flétri
cœur ; mais elle est née dans le crime, mais elle a été élevée
le crime. Dès son enfance, on lui a enseigné à composer
poisons, comme on apprend aux jeunes Anglaises à faire
é. Aussi le jour où un beau sentiment l'inspire, par bonté
e, par dévouement, elle fait périr tous ses ennemis dans
pas qu'elle prend soin d'assaisonner elle-même.

ɔyez enfin *Ruy Blas* : même travail, même vérité ; avilir
yauté, c'est le but, c'est la morale de cette œuvre, dites-
? eh non, mille fois non, ce n'est point de la royauté qu'il
t. Elle n'est mise là que pour faire valoir la pensée ; c'est
ithèse, c'est le repoussoir, c'est un contraste, et voilà tout.
éritable pensée du drame est celle-ci : l'âme d'un laquais
ussi noble que l'âme d'un héros. Parlez-lui le langage de
ssion généreuse, elle y répondra. L'amour fait de ce laquais

un ministre, un grand homme d'État; il est capable des plus belles actions, il réalise les plans les plus vastes; ministre, il va sauver l'Espagne; mais voilà que vous venez lui rejeter à la face, avec une ironie cruelle, tout son passé comme une injure, vous gonflez son cœur d'amertume; alors cet homme, grand d'Espagne une heure, rentre avec furie dans son ancienne profession; vous lui en faites un crime, il s'en fait une arme. Il ne veut pas combattre, il veut punir. Il dérobe traîtreusement à son maître son épée, et avec cette épée qu'il a nettoyée la veille, il le tue. Né gentilhomme, il se fût vengé en chevalier; né domestique, il se fait justice en assassin; et il commet ce meurtre dans un noble but, et cette lâcheté sauve l'honneur d'une reine. Mais est-ce donc sa faute à lui, si vous l'avez nourri de misère et d'outrages, si vous avez flétri ses jours? Le ciel lui avait donné de nobles instincts comme à vous, c'est votre morale étrange qui les a fait taire. Vous lui avez enseigné le dédain de sa condition. Vous lui avez donné des coups de *bâton*, en lui disant : Je te chasse. Vous avez appelé devant lui valets ceux que vous méprisiez, quand au contraire il fallait lui dire: C'est l'intelligence qui fait la valeur d'un homme; c'est le caractère qui fait la dignité; un serviteur adroit et fidèle est plus qu'un maître incapable et voleur! Son abjection est donc votre ouvrage, et vous seuls l'avez fait ainsi; et vous le voyez lutter sans cesse avec la nature qui l'a créé noble et bon contre la société qui l'a fait envieux et méchant. Ah! quelle admirable étude, quel attachant spectacle! quand l'amour l'inspire, il est enfant de Dieu, comme tous ceux qui aiment, qui admirent et qui prient; quand la haine l'enflamme, il n'est plus que votre élève, et il se conduit d'après vos leçons.

Oui, cette étude de l'AME HUMAINE dans les monstruosités les plus hideuses, cette découverte de la beauté dans la laideur, cette recherche de la perle divine dans tous les fumiers humains, c'est un généreux et sublime travail. C'est réfuter victorieusement l'opinion de ce philosophe à qui l'on demandait s'il croyait à l'immortalité de l'âme, et qui répondit : « C'est selon. » Comme on s'étonnait de cette réponse spirituellement impie : « J'avoue franchement, continua-t-il, que je ne crois pas à l'immortalité de toutes les âmes; il y a beaucoup d'êtres dans ce monde qui n'ont pas besoin d'être immortels, qui n'y tiennent pas; les polichinelles, par exemple : pensez-vous qu'un homme qui toute sa vie a parlé comme ça (et il imitait l'accent du personnage), pensez-vous que cet homme tienne beaucoup à son immor-

é? » Oui, oui, sans doute, a répondu Victor Hugo, et il y
t peut-être plus que vous. Souvent de grands éclats de rire
caché de tragiques douleurs ; un paillasse qui nourrit quatre
nts en faisant des gambades sur un théâtre de boulevard
plus noble que vous, monsieur, qui le regardez peut-être
otre loge, entre un ami que vous avez ruiné et une malheu-
e fille que vous avez perdue. Oui, l'âme du bouffon est
ortelle ; l'âme de Marion Delorme, de Quasimodo, est
a même essence que la vôtre ; tous les hommes sont frères
l'âme. Voilà ce que Victor Hugo vous a démontré dans
es ses œuvres ! Bien loin de jeter le mépris sur ces êtres
rables que le crime, la honte et le ridicule ont proscrits, il
apprend à les plaindre comme des victimes, alors que vous
oursuivez comme des *parias*. Il les réconcilie eux-mêmes
leur sort ; il leur enseigne la dignité, comme il vous enseigne
us la charité. Quand il les voit étendus sur la terre, décou-
, anéantis, il leur dit : Relevez-vous, purifiez-vous, vous
nos frères ; quand il vous voit les fuir avec dégoût, quand
erçoit l'injure prête à éclore sur vos lèvres, il vous crie :
ez en silence, pitié et respect, Dieu est là !
la preuve qu'il a raison, c'est que nous, dont le métier,
plus, le devoir, est de parler des modes, des plaisirs et des
nérages du monde, nous vous disons à propos de lui toutes
choses qui sont pourtant bien loin de nous et dont nous
nes tout à fait indigne de nous occuper.

LETTRE XVIII

7 décembre 1838.

Popularité, *comédie.* — *Une lecture à l'Abbaye-aux-Bois.* *M. de Chateaubriand.* — A Jaunting car.

jourd'hui que nous n'avons pas fait la moindre décou-
, nous pourrons commérer en toute liberté ; n'ayant rien
, nous pouvons tout dire. Quels sont les grands événements
semaine ? Une pièce nouvelle au Théâtre-Français, une

lecture des plus intéressantes à l'Abbaye-aux-Bois, et l'apparition d'une voiture *mirobolante* sur le boulevard des Italiens.

La pièce nouvelle du Théâtre-Français est *la Popularité;* le lecteur de l'Abbaye-aux-Bois est M. de Chateaubriand ; la carriole fantastique du boulevard des Italiens est une voiture écossaise que l'on nomme *Jaunting car.*

Disons quelques mots sur *la Popularité :* c'est une comédie politique, vous le savez ; c'est un dialogue plus ou moins animé entre le *Constitutionnel,* le *Journal des Débats,* le *Courrier français* et la *Presse,* qui, pour sa part, a fourni à l'auteur plus d'un beau vers. On a fort applaudi, entre autres, ce mot : *tyrans subalternes,* et ce vers :

Vient me voler l'honneur par une calomnie.

Ces expressions sont empruntées à un article de M. de Girardin. M. Delavigne a rimé aussi les admirables discours de M. de Lamartine ; mais il en avait le droit ; le poète a le privilège de mordre en pleine prose. Les auteurs ne sauraient s'en plaindre. C'est un hommage qu'on leur rend.

Vous leur fîtes, seigneur,
En les *rimant,* beaucoup d'honneur.

Nous qui trouvons la politique des journaux déjà fort ennuyeuse à lire, dans un bon fauteuil, au coin d'un bon feu, nous la trouvons bien autrement pénible à entendre, assis sur une mauvaise chaise dans cette boîte de danse qu'on appelle une loge ; aussi nous récusons-nous humblement pour juger ce genre d'ouvrage. Nos hommes d'État disent avec dédain, en parlant de cette comédie, que c'est de la bien mauvaise politique. Nous nous en rapportons avec confiance à leur jugement ; ils doivent s'y connaître mieux que nous, leur politique est une si bonne comédie !

Nous ne voulons nous occuper que de *lady Strafford,* que du rôle sentimental de la pièce. Admirable femme, en effet, qui représente à elle seule toutes les nuances de la presse légitimiste ! Pendant les premiers actes, c'est *la Mode,* c'est un délicieux journal de chiffons politiques. L'aimable lady s'occupe à la fois de parures et de complots. Elle vient à Londres pour un bal et pour une émeute. Ses cartons de voyage sont remplis d'armes et de fleurs ; elle prépare un massacre en mettant son rouge ;

souffle le feu de la guerre civile avec son éventail. Vous ez sans doute que toutes ces choses, elle les fait par amour, chez les femmes, les grandes pensées *politiques* viennent du . L'une, vierge inspirée, se fait soldat pour sauver son . Une autre, mère passionnée, entreprend la guerre pour lir son fils sur le trône. Les conspirations que les femmes issent, nous ne parlons que de leurs intrigues, ont toujours cause généreuse, une origine poétique; quelquefois une vengeance les inspire; mais il faut leur rendre justice, le souvent, c'est un sentiment très tendre qui leur met les s à la main. Vous croyez, disons-nous, que lady Strafford ramener dans son royaume le *prétendant* qu'elle aime. Vous : « Elle agit par amour »; point du tout, elle agit *contre* ur; elle n'est pas du parti de celui qu'elle aime, mais elle le gagner à sa cause, au risque de le voir se perdre lui-même ahissant son parti; car elle n'hésite pas entre le *prétendant* n prétendu. Pourvu que le premier règne, qu'importe que cond se déshonore; c'est un détail qui ne la regarde pas. uis, elle gazouille politique du bout des lèvres avec tout le le, elle se commet avec tous les chefs d'opinions, elle dit ême niaise flatterie à tous les rustres qu'on lui présente : *Goff*, — le nom de monsieur est fort célèbre, il est connu toute l'Europe. — *M. Martins*, — le nom de monsieur est célèbre, il est connu dans toute l'Europe. — *M. Smith*, — m de monsieur est fort célèbre... Milady plaisante d'une charmante sur les choses les plus terribles; elle dit à son , en riant, comme une petite fille : « Quoi ! vous ne le savez Il y a des armes plein votre maison ! » c'est-à-dire, j'ai là oi faire périr deux ou trois cents hommes; elle prétend que, que l'on soit femme, on aime la gloire.

Et comme dans sa glace, on se voit dans l'histoire.

ns égard pour une superbe robe de velours et un chapeau mes qui lui sied très bien, elle demande la permission r faire un peu de toilette; là-dessus elle va s'habiller en re.

Car, même en conspirant, il faut songer à plaire.

st-à-dire : qu'on se batte, qu'on se déchire, je n'en mettrai ne rose de moins; mais pardonnons-lui cette cruauté, elle rt belle ainsi. Sa parure est du meilleur goût. Voyons sa

politique, maintenant. Acte troisième. Changement de jou ce n'est plus la *Mode*, c'est la *Gazette de France;* elle te main au parti républicain. L'alliance est conclue. Br L'émeute gronde... Cette femme, si courageuse quand il de faire sa toilette, a très grand'peur quand le danger mence ; elle accourt, pâle et défaite, pour se réfugier, chez celui qu'elle aime !... et sa tête est mise à prix, et el tremble pas de le compromettre ; ô mon Dieu ! mais il semble que dans de tels moments on se cacherait plutôt son ennemi ! Enfin l'orage s'apaise, elle en est quitte pour alors elle s'éloigne pâle et triste, mais digne et fidèle, en *Quotidienne* enfin. La toile tombe ; c'est dommage, un ac plus, et nous avions l'*Europe*, ce journal nouvellement *ref* dont on parle tant. Comme rôle de feuille périodique, complet, vous le voyez ; comme caractère de femme, moins bien. Tous les diamants et tout le talent de Mlle Ma feront jamais une personne aimable de cette conspiratri boudoir, mesquine et taquine, vulgaire et froide, qui a plutôt l'air d'une pensionnaire ourdissant avec ses comp une mystification contre son maître d'écriture, que d'une g dame conspirant avec des hommes d'État pour renvers usurpateur. Travestir ainsi le plus beau type de la civilis moderne, la grande dame anglaise, quelle profanation ! rien de plus admirable qu'une véritable lady, cette déesse veillante dont le sourire même est imposant ? Quel orgueil ! aussi quelle douceur ! que de majesté ! mais aussi que de g comme elle vous fait peur ! et pourtant, comme vous l'ai Son maintien a de la noblesse sans roideur, du calme sans férence ; c'est elle enfin que l'on prendrait pour modèle, s voulait faire une statue de la Dignité. O profanation ! pro tion !

Et *lord Derby !...* Messieurs de la Chambre haute, pardo lui, il ne ressemble pas même à vos cochers.

Malgré ces critiques que nous croyons justes, nous vous geons à voir *la Popularité;* le premier acte est charmant, belle scène du cinquième acte mérite à elle seule que l'on é toutes les autres.

Mais vous êtes impatients ; vous voulez avoir des nou de l'*Abbaye-aux-Bois*. Heureusement, cette fois, nous n'é pas là, et nous pouvons, sans indiscrétion, vous racont qui s'est passé : c'était le matin, dimanche dernier. Da grand salon qu'habitent Mme R... et la *Corinne* de G

it réunie l'élite de la fashion parisienne ; l'auditoire se com-
ɪait d'illustres savants, de duchesses d'esprit, qui sont aussi
jolies femmes ; élégantes, coquettes et flatteuses comme des
sonnes qui se connaissent en flatteries et qui veulent géné-
sement dépenser en une heure l'encens qui leur est offert
ıque jour. M. de Chateaubriand a lu plusieurs fragments de
Mémoires; c'est le récit de la mort du duc d'Enghien, c'est
retour à Paris après un voyage en Angleterre, c'est l'histoire
manuscrit d'*Atala,* que l'auteur, découragé par une critique
M. de Fontanes, voulait jeter au feu, et que des tourterelles
sauvé. Vous dire comment et pourquoi ces colombes
ʏardes étaient enfermées dans une malle, vous donner une
e de ce récit merveilleux des choses les plus grandes et les
s petites, de ce style puissant et simple, spirituel et sublime,
ɔle et naïf, cela ne nous est pas possible. Les *Confessions* de
usseau peuvent seules vous faire comprendre le parti qu'un
ivain de génie sait tirer des aventures les plus vulgaires de
ʏie privée, avec la différence cependant qui doit exister entre
mémoires d'un Ruy-Blas et ceux d'un ambassadeur ; il doit
ɪvoir encore une autre différence. M. de Chateaubriand, en
ivant ses confessions, a un grand avantage sur Jean-Jacques ;
de Chateaubriand était célèbre dès l'âge de vingt ans. Bien
ne, il sentait déjà qu'il écrirait un jour ses mémoires, il
ssait vaguement avec cette arrière-pensée ; et cette pensée-là
ırrait servir de conscience au besoin ; elle gêne pour faire le
l ; on se défie des actions qu'on n'aimerait pas à raconter.
! si Jean-Jacques avait eu ainsi le secret de son avenir, il se
ait épargné plus d'un remords ; il aurait vécu tout autrement,
ırait eu des égards pour sa plume, et, moins libre dans ses
ions, il se serait refusé bien des chapitres.

Maintenant nous allons vous dire ce que c'est qu'un *Jaunting*
. Quel dommage que nous ne sachions pas dessiner ! Une
ention pareille est difficile à expliquer avec des phrases.
urez-vous une immense table carrée longue, posée en travers
quatre roues, et traînée par un cheval. A l'un des bouts de
te table est assis le domestique, les pieds suspendus dans
pace ; à l'autre bout est placé le maître ; ils se tournent le
, ils se boudent comme les amants de Molière. Cependant
ıaître fait des avances, c'est évident ; pour conduire le cheval,
e contourne de la façon la plus affreuse ; vous comprenez : il
assis de *profil* dans la voiture, et il faut qu'il mène de face ;
ʳs il se penche gracieusement comme un fleuve sur son urne,

ou comme un joueur de billard qui a un coup difficile à exécuter. Sa situation est déplorable, elle contraste avec celle du groom, qui se laisse conduire de côté avec une grande insouciance, et qui, les bras croisés, regarde tranquillement ce qui se passe dans le fond des boutiques. Les badauds du boulevard s'amusent fort de cette singulière façon de voyager ; mais aussi, quelle idée de faire un tilbury parisien d'une voiture de transport qui ne sert en Angleterre que pour aller à la campagne ?

LETTRE XIX

12 janvier 1839.

Aspect de la Chambre des députés. — M. Guizot et Moïse. — Le verre d'eau sucrée. — La statue de la Liberté. — L'éléphant de la Bastille. — Inventions nouvelles. — Tissus de verre. — Batiste d'ananas. — Daguerréotype.

Cette semaine, la politique a envahi toutes les pensées, elle seule s'est emparée de toutes les conversations. On n'entendait que ces mots : « Qu'a-t-on fait à la Chambre ? étiez-vous à la Chambre ? qui a parlé aujourd'hui à la Chambre ? » Enfin, cela était si fort, que nous-même avons été entraîné et que nous sommes allé aussi à la Chambre ; lundi, hélas ! c'était lundi. Pourquoi n'était-ce pas hier ? nous en serions revenu moins triste. Nous n'aurions pas entendu M. Guizot, que nous admirions tant, et nous aurions entendu M. de Lamartine pour l'admirer toujours ; mais nous n'avons de bonheur en rien.

Pour un indifférent comme nous, pour un être aussi impartial, disons plus, pour un esprit aussi *impassionnable* que le nôtre, c'est un singulier spectacle que celui de la Chambre des députés : des hommes qui, individuellement, sont presque tous capables, et qui, réunis, semblent paralysés ; des hommes qui, séparément, possèdent, soit en talent, soit en expérience, soit en moyens d'action, une valeur réelle, incontestable, qui, chez eux, ont intelligence et courage, savoir et richesse, et qui, rassemblés en corps politique au Palais-Bourbon, ne forment plus qu'une

sse inquiète, sans puissance, sans prestige et sans dignité; chiffres qui ne sont point une somme, des armes qui ne nent point de faisceaux, des fleuves bienfaisants tant qu'ils ient des flots solitaires, et qui viennent se *noyer* dans un océan ricieux et inutile, mer sans rivage, que soulèvent, comme vents, toutes les passions impétueuses et toutes les ambitions ffies, et au fond de laquelle va périodiquement s'engloutir agile *vaisseau de l'Etat.* N'est-ce pas un sujet de méditations nelles? Voyez enfin de quels nobles éléments se compose Chambre! Là, sont de braves généraux auxquels vous con- ez vos armées, et vous feriez bien; là sont des hommes de nce pleins d'habileté auxquels vous confieriez votre fortune, vous feriez bien; là sont d'éloquents avocats auxquels vous fieriez toutes vos causes, et vous feriez encore bien. Et, endant, toutes ces expériences associées, ces capacités mariées, talents cotisés, ces grands hommes incorporés, ne peuvent venir à régler tout simplement les affaires du pays; inex- able mystère, d'où cela vient-il? Cela vient peut-être de ce ls ne s'en occupent pas.

n effet, nous n'avons entendu l'autre jour que des orateurs *onnels,* d'anciens ministres, qui sont venus nous parler x; de graves historiens qui se sont humiliés jusqu'à ne plus nter que leurs mémoires; non seulement ils rappelaient ce qu'ils avaient fait, mais encore ils répétaient tout ce ls avaient dit; et s'ils reprochaient à un autre orateur ce l avait eu jadis l'imprudence d'avancer, c'était encore pour r le droit de rappeler ce qu'ils lui avaient répondu. Cette uence *rétrospective* nous a fort inquiété : dire, c'est déjà ucoup; redire, c'est affreux, et toutes ces phrases qui com- cent ainsi : « Je disais à telle époque, je soutins à telle que »; ou bien : « Alors vous disiez, et alors je répondais, » s ont jeté dans une grande épouvante; nous avons pensé l était possible que l'on vînt de même nous répéter encore née prochaine tout ce que nous allons entendre cette année-ci. devenir? Il n'y a plus de raison pour que cela finisse. Il n'y u'un moyen de mettre un frein à cet abus, c'est de faire er un gage à tout orateur qui se fera son propre écho, et redira plus de sept fois la même chose. Les *bavardeurs* ient ruinés, mais cela simplifierait bien les questions.

. Guizot s'est servi l'autre jour d'une expression qui nous rt étonné : « Mes amis politiques, a-t-il dit, j'en atteste amis politiques. » Qu'est-ce que c'est qu'un ami politique?

La politique est chose absolue qui n'admet point d'affection; on a en politique des partisans, des associés, des disciples, des élèves; mais on n'a point d'amis. On aurait plutôt des parents politiques, car une idée est une famille, et nous reconnaissons la fraternité des études et l'alliance des convictions; mais cela n'est pas de l'amitié, et nous ne reprochons à M. Guizot cette définition du parti doctrinaire que parce qu'elle est exacte. Hélas! oui, monsieur Guizot, vous avez des amis politiques, et c'est bien là votre malheur; vous avez toujours agi non pas pour le pays, non pas même pour vous, mais pour eux, et c'est pour eux encore que vous agissez aujourd'hui. C'est parce qu'ils sont mécontents que vous vous mettez en colère, c'est pour qu'ils soient quelque chose que vous voulez être tout. Ils ne sont rien sans vous, et votre erreur est de croire que vous ne seriez rien sans eux. Seul, vous seriez patient et fort. Vous aimez le pouvoir, mais vous sauriez l'attendre; car vous êtes certain qu'il ne peut vous échapper. D'ailleurs, vous n'avez pas besoin d'être ministre pour être un homme important, vous avez plus d'une gloire à votre arc. On ne peut pas faire que vous ne soyez pas M. Guizot; Achille boudeur n'en est pas moins Achille; mais vos amis politiques ne vous laisseront jamais le loisir de bouder, et ils ont raison, ils ne sont pas posés comme vous pour attendre agréablement; il faut être juste et se mettre à leur place; si, comme le héros grec, vous vous retiriez digne et superbe sous votre tente, ce serait très généreux, très beau; mais eux, ils resteraient pauvres et frileux sous la remise, ce qui serait moins noble et ce qui ne leur conviendrait pas du tout. Il faut croire que l'on est fort mal sous le hangar politique, car personne n'y veut rester. Votre dignité les réduirait au néant, votre silence au mutisme; ils n'ont rien à dire quand vous n'avez point parlé; si vous demeuriez dans l'ombre, ils se trouveraient dans la nuit. Partez donc, remorquez-les avec courage, vos amis politiques; mais marchez vite et tâchez d'en laisser beaucoup en chemin, tâchez d'arriver seul si vous voulez rester; les amis politiques donnent de la valeur aux hommes médiocres, mais ils paralysent les hommes de génie. Un homme comme vous, monsieur Guizot, doit marcher seul, mystérieux et rêveur comme Moïse, qui ne s'expliquait qu'avec Dieu. Il n'a point d'amis, parce qu'il ne peut avoir de liens; mais il a des disciples qui vont semer au loin les graines de sa pensée, qui vivent de sa parole et non de ses promesses, qui l'écoutent avec confiance, et qui ne lui demandent rien. Les amis en politique sont des

ans ; malheur à qui s'engage à plaire à quelques-uns ! On n'a t le monde que lorsqu'on n'a personne. Ah ! monsieur Guizot, yez-en le plus obscur de vos admirateurs, en politique on bien fort quand on est seul. Vous avez commis une grande te : vous étiez le chef, vous vous êtes fait meneur ; vous aviez école, vous en avez fait une coterie.

lais de quoi nous mêlons-nous, de venir donner des avis à de raves personnages? Est-ce donc cela qu'on attend de nous? ons-nous traiter de pareils sujets? Non ; mais s'il nous est endu d'attaquer les illustres parleurs de la Chambre, nous ns bien le droit de critiquer le puissant auxiliaire de leur rovisation, la lyre qui leur donne l'inspiration, le confident eur faiblesse, le consolateur de leur disgrâce ; en un mot, le re d'eau sucrée ! Nous serons pour lui sans pitié ; nous l'attarons avec violence. Quoi ! ce personnage important, qui un si grand rôle dans nos débats parlementaires, le verre u sucrée, ne trouve pas moyen d'être plus décent ! Quoi ! hant verre d'eau, tu n'es même pas en cristal, et tu oses te senter en public dans cet état pitoyable, devant la France ère qui t'écoute, et l'Europe qui te contemple ! Un verre quatre sous, sur une assiette blanche fêlée ! Porcelaines de re beau pays, révoltez-vous. Sèvres, indigne-toi, et vous, eaux de Chine, plateaux d'argent et de plaqué, faites valoir droits ; mines du Creusot, faites briller vos pointes de diants, renversez du trône parlementaire ce verre de quatre , où viennent s'abreuver tous les patriotismes qui breillent, toutes les voix indépendantes qui s'enrouent pour éfense de nos lois. Un verre de quatre sous sur une assiette nche ! Voilà donc quel est ce fameux verre d'eau sucrée si té dans les fastes de l'éloquence ! Comment se fait-il qu'on ige une partie si importante du discours? A la tribune, mon ı ! on peut se passer de bien des choses sans doute, on peut asser de talent et d'esprit, on peut se passer de conviction, peut se passer d'idées, on peut même se passer de mémoire épéter toujours les mêmes choses, mais on ne peut pas se er d'eau sucrée. Nous appelons l'attention de MM. les steurs sur l'amélioration que nous réclamons au nom des ıtés représentants de la France ; sinon nous répéterons en lieux que la Chambre est une maison bien mal tenue.

ne chose nous a frappé pendant l'appel nominal. Tous les ıtés causaient entre eux et personne n'écoutait les noms, l fallait répéter toujours deux ou trois fois, excepté cepen-

dant MM. les ministres-députés et tous les députés qui ont été ministres. Oh! ceux-là n'étaient pas distraits. Tant qu'il ne pouvait être question d'eux, ils parlaient, ils discutaient dans les groupes ; mais sitôt que la lettre de l'alphabet qui commence leur nom était en jeu, ils quittaient leur conversation et venaient, muets et attentifs, se poser au pied de la tribune. Ils avaient la docilité de gens expérimentés qui ont étudié le pouvoir ; et, les voyant ainsi méthodistes et consciencieux, nous disions en nous-même : « Il n'y a plus aujourd'hui que ceux qui ont appris à commander qui sachent obéir... » on disait le contraire autrefois.

Pendant que nos hommes d'État bâtissent des gouvernements avec des phrases et de l'eau sucrée, leurs œuvres se coulent en bronze, comme si elles étaient faites pour durer toujours. Ceux qui ont accompli si étourdiment la révolution de Juillet, et qui peut-être plus étourdiment encore sont occupés à la défaire, ne savent peut-être pas que la colonne de Juillet est achevée et qu'on doit la fondre dans huit jours. Nous espérons bien assister à ce travail merveilleux digne des forges de Vulcain. La statue de la Liberté est, dit-on, fort belle, et fait le plus grand honneur à l'artiste qui l'a exécutée, à M. Soyez. La colonne sera plus haute que celle de la place Vendôme ; elle sera de bronze massif. Gare à ceux qui voudraient la renverser. La liberté se fait solide, elle se défie de ses défenseurs.

A propos de cette statue, on nous parlait de l'éléphant de la Bastille, et l'on nous disait, pour nous donner une idée des agréables proportions de cet intéressant animal, que l'on avait pratiqué un escalier dans une de ses jambes ; et que, dans l'intérieur de son corps, il y avait un musée. Voilà qui humilie la statue de saint Charles Borromée, dans l'estomac duquel tant de familles anglaises ont déjeuné. Mais aussi, quand un éléphant se mêle d'être colossal, on doit s'attendre à tout.

On parle aussi, quand on ne parle pas politique, de toutes sortes d'inventions merveilleuses : des étoffes de verre, qui feront des tentures admirables, puis d'une autre étoffe dont il nous serait bien difficile de donner une définition. Cette étoffe est perméable à l'air et imperméable à l'eau. Ceci nous paraît tenir du phénomène. Ce n'est pas tout : dans l'Inde on vient d'imaginer de faire de la batiste avec de l'écorce d'ananas ; nous avons sous les yeux un échantillon de cette merveille : rien de plus charmant, de plus fin, de plus beau. Les anciens appelaient la gaze du *vent tissu;* nous pourrions nommer la

iste d'ananas de l'*eau tissue;* car cette toile blanche, lisse luisante, a la fraîcheur, la transparence et l'éclat de l'onde plus pure. Les Indiens ont aussi trouvé le moyen d'appriser le thé dans leur climat. Ceci est assez dangereux et naçant : que deviendrions-nous, grand Dieu ! si l'on allait naginer que le thé pût s'acclimater en France? Naturaes, préservez-nous de cette affreuse culture ; que d'herbes agères, que de foin gâté, que d'épinards pâlis on nous serait le soir avec des gâteaux et des brioches ! Le thé du cru ait quelque chose d'abominable. Savants, préservez-nous thés du cru. Prouvez bien vite que toute importation serait possible. Autant vaudrait le thé de Mme Gibou.

)n s'occupe aussi beaucoup de l'invention de M. Daguerre, ien n'est plus plaisant que l'explication de ce prodige donnée eusement par nos savants de salon. M. Daguerre peut être n tranquille, on ne lui prendra pas son secret. Personne ne ge à le raconter ; quand on en parle, on ne pense qu'à une se, c'est à placer avantageusement les quelques mots d'une nce quelconque que l'on a retenus au hasard. Ceux qui ont ami ou un oncle physicien font de cette découverte un phénène tout physique ; ceux qui ont été amoureux de la fille n chimiste, font de cette invention une opération toute chiue ; ceux enfin qui ont souvent mal aux yeux, la réduisent n simple effet d'optique. Le moyen de se délivrer d'eux et de s inconcevables définitions, c'est de les mettre tous aux es les uns avec les autres ; alors c'est un échange de mots ntifiques, de faux latin et de grec tronqué qui est d'un raînant irrésistible : quel délire ! quel amphigouri ! il y ait de quoi rendre fou un imbécile. Jusqu'à présent voilà que nous avons compris : la découverte, c'est le moyen de r l'image ; ainsi vous obtenez par le reflet un portrait fidèle pont des Arts, par exemple ; vous tenez votre pont des s, bien, vous êtes content, point du tout ; un mari et sa me passent sur le pont, et sans le savoir ils effacent votre sin. Prenez donc garde, monsieur ; vous gênez l'artiste qui là-haut à sa fenêtre.

/raiment cette découverte est admirable, mais nous n'y nprenons rien du tout : on nous l'a trop expliquée.

LETTRE XX

8 février 1839.

Il y a deux Frances. — Les paresseux agitateurs et les travailleurs insouciants. — Les mauvais sujets réformés, professeurs de moralité.

L'aspect des salons de Paris est étrange en ce moment; ce carnaval manqué a des allures de carême qui sont toutes nouvelles. On s'inquiète; décidément l'*horizon politique s'obscurcit.* Ceux qui n'ont rien à perdre, et qui espèrent gagner, se frottent les mains; ils vous regardent d'un air très fin en disant : « Il y aura du micmac; les affaires se gâtent; je ne voudrais pas être à la place d'Un Tel; il se passera d'ici à peu de temps de grandes choses. » Ceux qui ont de belles propriétés, et qui ne peuvent que perdre à tout changement, commencent à avoir sérieusement peur. Où allons-nous? s'écrient-ils avec angoisse; où ces brouillons vont-ils nous mener? — Où vous voulez, sans doute, puisque vous leur donnez le droit de vous conduire. La France est divisée en deux nations, ou plutôt il y a deux Frances : l'une faible et active, l'autre puissante et passive. La première mène l'autre; les faibles mènent les forts; tout le mal est là. Deux peuples différents de goûts et d'instincts luttent ensemble sans cesse : un peuple de paresseux agitateurs, un peuple de travailleurs insouciants. Les premiers n'ont rien et ne font rien, mais ils parlent toujours. Les seconds, au contraire, possèdent tout, font tout, mais ils ne disent rien. Cela explique pourquoi ils n'ont jamais le dernier mot.

La politique française se fait dans les cafés, dans les estaminets, voire même dans les cabarets, et c'est là que les paresseux agitateurs sont tout-puissants, là ils règnent et gouvernent; leur métier, à eux, c'est de défaire le gouvernement; ils n'ont pas d'autre état, et ils remplissent celui-là avec conscience; rien ne les distrait de leurs devoirs politiques; ils ont supprimé tous les autres; ils ont cessé de voir leur famille parce qu'elle s'opposait à leur vocation. Selon l'expression d'un spirituel journaliste, ils n'exercent aucun état sous prétexte qu'ils sont

ımes d'État ; comme ils n'ont aucune espèce de ménagement ırder, ils sont aventureux et pleins de zèle et d'un dévoue-ıt à toute épreuve, d'un dévouement qui fait frémir ; comme nentent très haut, on les prend pour des oracles ; comme ils :outent pas, ils ont toujours raison ; si l'on veut leur répondre, s'emportent, ils menacent, ils frappent du pied avec vio-:e, ils disent de gros mots, qui effarouchent la vérité ; car la té est une femme, et, comme les femmes, pour paraître et aire entendre, elle n'a de courage qu'aux jours des nobles gers ; comme ils n'ont point de sentiments réels, ils sont orés de haines imaginaires qui suffisent à leurs cœurs, qui plissent leurs jours. Ils haïssent, par exemple, M. de G..., ls n'ont jamais vu ; ils savent par cœur toutes les calomnies obscurcissent et qui, peut-être, honorent son nom ; ils les tent avec furie, chaque fois qu'on parle de lui ; cet homme pour eux un monstre, c'est leur ennemi personnel, ils l'ont en rêve, c'est un brun, grand, très fort, très rouge, qui a moustaches noires ; ils le reconnaîtraient entre mille à la nière vue, cet ogre politique, ce tigre industriel. Ils s'écrient : rage : « Si je le tenais là, je le jetterais à mes pieds comme e chaise » (ils brisent la chaise) ; et puis un jour ils l'aper-ent par hasard au spectacle, à la Chambre des députés ; ils ıandent avec indifférence, quelquefois même avec intérêt : ıel est ce jeune homme pâle qui est là-bas ? — C'est M. de G... Quoi ! c'est lui ! ce n'est pas possible !... » Leur surprise est :primable, ils sont tout déconcertés ; ils ne reconnaissent l'homme qu'ils détestent ; celui qu'ils poursuivent de leurs res ne ressemble pas à cela, leur haine est désarmée par jet même qui l'inspire. C'est lui, disent-ils avec stupéfaction ; i ! c'est lui ! je ne l'aurais jamais reconnu. Peu s'en faut ls n'ajoutent : « Je le trouve bien changé ! »

:s hommes qui ne font jamais rien sont d'une activité mer-leuse. On les voit partout, ils sont propagateurs de fausses velles, fabricants d'histoires scandaleuses, et missionnaires :alomnies ; ils connaissent tout le monde, ils savent tout ; ıe sont pas électeurs, ou du moins il est très rare qu'ils sent l'être ; mais ils connaissent le collège électoral comme père connaît ses enfants. Ils savent que telle infortune a échéance qui menace, que telle autre a tel procès à redouter avent que telle conscience est douteuse, et ils l'attaquent liment ; ils savent que telle autre est inflexible, et ils la ectent prudemment. Ils n'ont point d'esprit ; mais ils

possèdent l'instinct et l'expérience de l'intrigue, et par malheur cela suffit pour entraîner. Les jours d'élections sont leurs grands jours de bataille. Ils se lèvent avec l'aurore ces jours-là ; ils courent sur les chemins et se posent aux embranchements de la route pour guetter les électeurs au passage, et là ils s'efforcent de les *endoctriner;* ils se vantent quelquefois même de les griser généreusement. Ils font de la politique au vin blanc, au vin rouge ou à la bière ; cela dépend des goûts et des opinions. On parle d'élections au punch qui ont parfaitement bien réussi. Ils se distribuent les électeurs comme un butin qu'ils ont conquis : celui-ci est à moi, celui-ci est à vous ; je vous laisse le grand Bernard, vous me rendrez le petit Benoît. Ils savent que celui-ci viendra de bonne heure, parce qu'il a affaire à la ville ; ils savent que l'autre viendra tard, parce que sa jument est boiteuse. Ils s'attachent à celui qui ne sait pas écrire, comme à une proie qui peut leur échapper ; ils l'entraînent chez l'électeur de leurs amis qui doit lui servir de secrétaire, et là ils le couvent des yeux ; s'il se lève, ils se lèvent avec lui ; s'il s'assied, ils vont s'asseoir près de lui ; si quelque imprudent laisse la porte ouverte, ils courent la fermer ; si l'électeur qui ne sait pas lire veut se promener dans le jardin, ils le suivent, et sans se donner le temps de prendre leur chapeau, ils vont se promener avec lui ; ils le tiennent en laisse. Enfin, l'heure de voter arrive : l'électeur secrétaire emmène son confrère, il le tient par le bras, il ne lui échappera pas. Les paresseux agitateurs l'escortent jusqu'à la mairie ; ils ne votent pas, mais ils lui disent : « Vous votez avec nous, mon brave, n'est-ce pas? — Je crois que oui. » On rit de la simplicité du pauvre homme ; mais on n'en rira pas longtemps. L'électeur secrétaire se dispose à écrire pour lui son bulletin. « Merci, dit le naïf paysan, j'écrirai cette fois moi-même. — Quoi ! vous savez écrire? — Non ; mais ma fille m'a appris à griffonner ce nom-là. » — Hélas ! c'est le nom du candidat constitutionnel... Les agitateurs sont furieux ; car les agitateurs sont toujours contre les ministres ; ils étaient contre M. Laffitte, ils étaient contre M. Guizot, ils étaient contre M. Molé ; mais, rassurez-vous, ils *re*seront contre M. Thiers ; ils *re*seront contre le maréchal Soult, ils *re*seront contre M. Guizot, ils seraient contre M. Barrot. Ils vivent ainsi dans une opposition continuelle que ne motivent pas même leurs intérêts, et dans une haine permanente qui change tous les ans d'objet. Ils passent leurs jours à fumer et à jouer au billard, en médisant de ceux qui travaillent. Dans les provinces où le bon sens domine,

e moque d'eux ; on sait leur vie, ils n'ont aucun crédit ; mais s les pays où les passions sont ardentes, dans les grandes s où les envieux espèrent, — car il y a des envieux partout, s ils n'ont pas partout les mêmes chances de succès, et le spoir les rend tranquilles ; — dans les grandes villes, disons-s, où toutes les ambitions sont excitées, les paresseux agi-urs sont tout-puissants ; il faut les craindre. Moins nom-x que leurs adversaires, ils l'emportent cependant sur eux, rce de paroles et de mouvements ; ils ne représentent pas ays, mais ils nomment trop souvent ceux qui doivent le ésenter, et qui, choisis par eux, ne retracent que leur pauvre ge. Oh ! si les *travailleurs insouciants* voulaient un jour se iller de leur sommeil d'hommes de bien ; s'ils se lassaient oir toujours leur ouvrage détruit, leur place usurpée, leur ir perdu, si ceux qui labourent faisaient taire ceux qui rent, si ceux qui vendent faisaient enfermer ceux qui ent ; si les abeilles chassaient les frelons, nous serions és. Courage donc, indolents travailleurs ! sortez de votre rgie dédaigneuse ; mêlez-vous au bruit, prenez la parole tre tour ; défendez vos droits, que l'on usurpe ; vos intérêts, l'on oublie ; votre repos, que l'on compromet ; conduisez -mêmes les grands travaux politiques ; mettez enfin la n à l'œuvre, et rivalisez d'activité avec les paresseux.

est encore une autre classe d'hommes d'État sans état qui tent un regard de l'observateur : nous voulons parler de nauvais sujets en retraite qui se font puritains de journaux ; sert à leur vertu, tout, jusqu'à leurs plus joyeux souvenirs. front chauve avant l'âge, une vieillesse précoce, leur valeni précoce vénération. D'une voix enrouée par les veilles, ils ent contre le vice, ils le voient partout, ils le poursuivent acharnement ; et cela se conçoit, ils ont de bonnes raisons lui en vouloir ; les coquettes vieillies se font dévotes, les geurs retirés se font journalistes vertueux. La carrière est plète ; on mène jusqu'à trente-neuf ans joyeuse vie, on e de tous les plaisirs, on est le héros de toutes les masca-s, l'orateur de toutes les orgies ; on se fait entrepreneur de ès de coulisse et promeneur d'actrices plâtrées, on ne se se rien tant qu'on peut ne rien se refuser, et puis, quand re de s'arrêter arrive, quand on a perdu dans ce tourbillon lies santé, fortune et considération, on se fait homme poli-e, et l'on s'établit professeur de moralité. — O moralité ! ut que ton autorité soit bien grande pour que ton manteau

puisse couvrir les infirmités de tels apôtres. Et toi, public, qu'es-tu donc? niais ou complice?

LETTRE XXI

31 juillet 1840.

La guerre. — M. Thiers. — Avantages de la déconsidération. — Une belle peur. — Fêtes de juillet. — Vers contre un ingrat.

La semaine a été fertile en événements de tous genres, en inquiétudes et en espérances, en désespoirs et en plaisirs. C'est une semaine de juillet. La guerre ! la guerre ! voilà le mot que l'on entend résonner de tous les côtés ; une *bonne* guerre, comme nous répétions l'autre jour avec Fourier. Et pourquoi, s'il vous plaît, la guerre? Parce que M. Thiers est un aimable étourdi ; il sait bien faire les coalitions, mais il ne sait pas les prévoir ; la justice politique n'est donc pas un vain nom : qui règne par le fer périra par le fer ; qui triompha par une coalition périra par une coalition. Jadis toutes les puissances de l'Europe se coalisèrent pour se venger de Napoléon ; aujourd'hui les mêmes puissances se coalisent pour se moquer de M. Thiers. C'est le seul rapport que jusqu'à présent nous ayons encore trouvé entre le grand homme et le petit homme. Ainsi donc voilà la France jetée dans tous les hasards d'une lutte inégale dont elle se retirera avec gloire, nous n'en doutons pas, mais qui lui coûtera beaucoup de soldats et beaucoup d'argent... Voilà toutes nos relations de commerce menacées, voilà toutes nos industries étranglées, toutes nos manufactures paralysées, tous nos intérêts compromis... Voilà toutes les factions réveillées, tous les droits remis en question ; voilà l'Europe en feu... Pourquoi?... En vérité nous ne pouvons trouver à tous ces événements une autre cause : tout cela parce que M. Thiers a voulu être ministre à tout prix.

Pour nous qui n'étudions que la philosophie de la politique, nous pensons que c'est un bien terrible effet pour une aussi petite cause.

Iais il faut rendre justice à M. Thiers, il n'est pas le seul
aime beaucoup à être ministre, et s'il parvient à l'être si
vent, c'est qu'il a pour complice toute la partie vivace de
ation, dont il est le chef naturel et le véritable représentant.
is sommes maintenant un peuple d'envieux qui voulons rire
ios maîtres, nous ne nous laissons mener que par ceux que
s dédaignons. Nous ressemblons à ces maris, aveuglément
ux de leur indépendance, qui résistent aux conseils de leur
me et qui cèdent aux caprices de leur maîtresse : ils bravent
e parce qu'ils lui reconnaissent beaucoup de raison et qu'ils
gnent son autorité ; ils obéissent à l'autre sans s'en aperce-
, parce qu'ils la trouvent indigne de commander ; la supério-
de l'une fait sa faiblesse, la médiocrité de l'autre fait sa
e. Les orgueilleux sont ainsi faits ; leur destin est d'être
iés par ce qu'ils méprisent ; et maintenant que le vent de
vie a soufflé sur nous, les véritables supériorités nous épou-
tent ; les grandes distinctions nous répugnent ; la dignité
caractère nous humilie ; la pureté du langage nous offense ;
gance des manières nous fait horreur. Nous sommes de
ics républicains qui avons en haine toutes les couronnes :
ronnes de roi, couronnes de comte, couronnes de laurier,
ronnes de lierre, auréole de pureté. Nous sommes de jaloux
iocrates qui avons en haine toutes les noblesses : noblesse
iaissance, noblesse de conduite, noblesse de maintien ; tout
ime distingué nous est suspect ; une grande supériorité nous
it insupportable, si elle n'était rachetée par beaucoup de
cules et beaucoup d'inconsidération. Nous aimons en France
Thiers, précisément parce qu'il est mal né, mal fait et mal
é, et c'est à cause de cela que nous lui pardonnons d'avoir
l'intelligence, des talents et des sentiments généreux. Ses
uts font passer ses qualités.

ans une époque comme la nôtre, c'est un grand malheur
d'avoir une naissance noble, une tournure noble, des ma-
es nobles. C'est le malheur de M. de Lamartine. C'est au
traire un très grand bonheur que d'avoir une naissance com-
ie, des manières communes. C'est le bonheur de M. Thiers.
iais ces inestimables avantages, qui, en France, vous élèvent
promptement au pouvoir, par une contradiction fâcheuse,
étranger vous nuisent singulièrement. L'Europe ne com-
id rien à nos idées libérales ; elle a encore là-dessus toutes
es d'idées ridicules. Il lui faut des grands seigneurs, il lui
des manières élégantes, elle en est encore à se servir de ce

vieux mot : *la politesse des cours*, qui n'a plus de signification parmi nous. Or, ce qui nous enchante lui déplaît, et elle a beaucoup de peine à prendre au sérieux nos diplomates de comptoir et nos seigneurs plébéiens. Elle se moque d'eux, et elle a raison ; ils le méritent, car ils n'ont pas voulu se faire respecter.

Il y avait un moyen pour eux d'être plus grands que les grands seigneurs, plus nobles que toutes les noblesses de l'Europe, c'était de rester à leur place et de se faire une dignité de leur systématique abnégation. Il fallait que les manières des ministres de la Révolution de Juillet fussent imposantes à force de simplicité, et menaçantes à force de modestie. Un homme qui n'a point de vanité est bien puissant auprès d'un homme que les vanités seules font vivre. Un grand seigneur est bien peu de chose vis-à-vis d'un homme qui ne croit pas aux grands seigneurs. Dorante et Dorimène, si grands devant le *bourgeois gentilhomme*, sont bien petits devant Mme Jourdain, qui se moque de leur *qualité*. M. Thiers, enfant d'une révolution, ère d'égalité et d'intelligence, devait rester conséquent avec les principes qu'il représentait. Loin d'étaler un faste ridicule, de se chamarrer d'ordres de toutes les couleurs, de s'affubler d'habits brodés (et quels habits !), loin de singer dans leurs manières les ambassadeurs qu'il recevait, il devait au contraire les étonner par une modération significative, par une personnelle indifférence pour tout ce qui est luxe et splendeur. On n'est ridicule, on n'est vulnérable que par ses prétentions. D'ailleurs, chaque puissance a son prestige, et le prestige de l'homme d'État populaire est dans sa simplicité.

Quelle influence M. Thiers aurait aujourd'hui sur les diplomates de l'Europe, si, au lieu de paraître puérilement ou insolemment flatté d'une visite d'ambassadeur, il s'était montré poliment dérangé par elle dans ses patriotiques travaux ; si, au lieu d'admettre pour lui-même toutes les vieilles vanités des siècles qui ne sont plus, il avait professé dans toute leur grandeur les vérités d'une politique nouvelle ! Alors, comme les rôles étaient changés ! Ce n'était plus un parvenu qui recevait des grands seigneurs. C'était l'homme indépendant par la pensée qui recevait des hommes dépendants par les intérêts ; ce n'était plus la jeune France folle et turbulente que venaient gronder de vieux courtisans, c'était la France régénérée, terrible, mais complaisante, laissant à l'Europe décrépie le temps de se *rajeunir*. C'était l'avenir déjà tout-puissant qui voulait bien avoir encore quelques égards pour le passé. C'était la démocratie

sante, reine du monde, qui tolérait encore comme une
mité respectable l'ancienne aristocratie de l'Europe. C'était
e jeune qui tendait généreusement la main au préjugé
x. C'était la raison et la force qui se montraient bonnes et
patissantes pour la faiblesse et la vanité... Mais que vou-
/ous ! M. Thiers croit aux grands seigneurs ; quand un lord
ne lui écrire pour le mystifier, ça le flatte ; quand une
ide dame daigne venir chez lui, se moquer de lui, ça le flatte ;
nd on l'affuble d'un grand cordon d'une couleur quelconque,
flatte ; or vous savez comme on traite ceux qui se laissent
er :

. . . . Tout flatteur
Vit aux dépens de celui qui l'écoute,

'est pour cela que nous allons avoir la guerre, après vingt-
ans de paix. Que Dieu protège la France !
es fêtes de juillet se sont passées admirablement. Que de
de sur les boulevards mardi dernier ! quel mouvement !
le population ! mais qu'il a fallu peu de chose pour faire du
e espace encombré par la foule un vaste désert ! Après un
courage, ce qu'il y a de plus beau à voir, c'est une belle
. Vrai, c'est un magnifique spectacle. Jamais vous ne
rez vous figurer l'effet produit, mardi, sur les boulevards,
le seul aspect d'un chiffon noir sur lequel était ce simple
re : 1793, et que promenaient cinq cents jeunes gens. A
e a-t-il paru, qu'une terreur électrique s'est emparée des
mille badauds qui peuplaient les boulevards. Au même
nt tout le monde a pris la fuite, et cet effroi contagieux
communiqué du boulevard du Temple au boulevard Saint-
tin, du boulevard Saint-Martin au boulevard Saint-Denis,
insi de suite jusqu'au boulevard de la Madeleine. On se
ipitait dans les rues, on se réfugiait de force dans les bou-
es, on envahissait les omnibus, on s'étouffait. C'était un
rdre affreux. Si, dans les jours de révolution, on dit que
s se lève comme un seul homme, on peut déclarer que, ce
-là, toute la population parisienne s'est enfuie comme une
femme. Oh ! la belle frayeur, la belle fuite ! quelle rapi-
quelle vivacité ! quel ensemble, quel élan ! c'était de l'en-
siasme à reculons. Quelle touchante unanimité, comme tous
cœurs battaient ensemble du même sentiment ! Comprenez-
cela ? Une peur qui commence au boulevard du Temple et
finit au boulevard de la Madeleine ! Une chaîne d'effroi qui

a presque une lieue de long ! Et si vous demandiez à tous ces fuyards la cause de leurs alarmes, ils vous regardaient d'un air étonné et réfléchissaient un moment ; ils se rappelaient alors que cette grande frayeur n'avait point de cause. Et cela devait être, car, à moins d'un massacre universel, il n'est point de cause pour une si belle frayeur ; en fait de peur, *rien* est ce qu'il y a de plus terrible.

Pendant que le monde élégant s'enferme à la campagne pour éviter le bruit du canon de Juillet, les habitants de la province viennent de trente lieues à la ronde pour assister aux fêtes glorieuses. Ils arrivent ici par familles, et ils ajournent jusqu'à cette époque toutes les affaires qu'ils peuvent avoir dans la capitale. Nous avons entendu avant-hier un domestique demander à son maître la permission de sortir pour promener huit de ses parents qui sont venus ici passer les fêtes. — D'où viennent-ils ? — De Picardie.

Cet empressement ne nous étonne pas. Pour ceux qui n'ont pas trop souffert des événements de 1830, ces fêtes nationales ont un aspect éblouissant. La ville de Paris est vraiment superbe ces jours-là. L'avenue des Champs-Élysées, éclairée par ces guirlandes de feu et ces lustres énormes, est d'un effet magique ; le jardin des Tuileries, étincelant et paré des promeneurs les plus variés, est très divertissant à regarder. L'église de la Madeleine, avec ses marches enflammées, est aussi belle à contempler ; mais ce qu'il faut voir, c'est la Seine ! Tous ses quais sont illuminés, ses berges sont illuminées, ses ponts sont illuminés et par conséquent ses flots sont illuminés ; ses grands bateaux à vapeur sont égayés de lanternes bleues et rouges, ses bains, dont le toit plat, les rampes, les balcons, les escaliers légers sont couverts de lampions, ressemblent de loin à des chalets de lumières. Rien n'est à la fois plus magnifique et plus charmant. Quelle activité sur le fleuve ! Voyez ces barques de tous les pays ; regardez ces coquettes pirogues à treillages de feu, elles sont d'un goût exquis, d'un *chinois* délicieux ! En vain cette gondole sans fanal veut être mystérieuse ; on la voit glisser sur les flots ; c'est l'onde qui la trahit et l'éclaire, l'onde brille de mille reflets ; mais que fait là ce gros vilain bateau sans ornement et sans voile ? Qu'il est sombre ! son air triste contraste avec les airs vainqueurs de tous ces navires gracieux qui l'entourent et qui passent en se jouant devant lui !... Patience, son heure n'est pas venue ; c'est un vieux loup de mer qui méprise tous ces marins d'eau douce si jolis qui ne sont bons que pour

der. Regardez... le voilà qui commence à se faire remar-
.
n! Dieu, quelle flamme, quelle bombe!... Pan... pan... pan...
c'est lui qui renferme le feu d'artifice, je comprends mainte-
pourquoi il était si modeste. On dédaigne les petits effets
d on garde entre ses mains l'éclair et la foudre. Mais qu'est-
ie cela?... J'en perds la tête... C'est trop de bruit, je n'en-
s plus, c'est trop de lumière, je n'y vois plus. Les bateaux
nt, les ponts croulent, les flots dansent, le ciel brûle. Au
au feu! Là-haut, dans la lune, prenez garde, trois ballons
mmés viennent de partir dans les airs, ce sont des brûlots
ont mettre le feu aux nuages. Boum, boum, boum, c'est à
nir fou. Voilà un enfant qui pleure, pauvre petit, il meurt
ur, il crie : « Maman, maman, allons-nous-en, je ne m'amuse
» Oh! le charmant mot d'enfant gâté. Mon cher ami, tu
donc qu'on a tout de suite le droit de s'en aller dès qu'on
de s'amuser? Si cela était ainsi, la vie serait trop belle!
tre correspondance est toujours très active; non pas de
part, nous nous sommes fait une loi de ne répondre jamais
sonne; mais nous lisons avec le plus grand intérêt tout ce
n nous écrit. Nous avons reçu, il y a trois jours, des vers
nants, une élégie pleine d'amertume contre un ingrat.
bliez ces vers dans votre prochaine lettre, nous dit une
femme; il est à Bade, il les lira : il comprendra que je ne
e plus. » Nous venions de copier ces vers que nous avions
iés dans ce feuilleton avec assez de peine, lorsque nous
ons un billet ainsi conçu : « S'il en est temps encore, ne
s pas paraître mes vers. J'ai reçu une lettre de lui. Quelle
Oh! que j'étais injuste! » Vous n'aurez donc pas ces jolis
aujourd'hui... mais il est bien possible que vous les ayez
di.

LETTRE XXII

27 septembre 1840.

Toujours des procès. — Le procès de Mme Lafarge. Le procès du prince Louis.

Des procès, toujours des procès, voilà ce qui nous occupe! La condamnation de Mme Lafarge a produit ici un effet étourdissant. Le jour où la nouvelle est arrivée, le directeur du Vaudeville avait eu la présence d'esprit de défendre que l'on vendît dans la salle les journaux du soir; on a pu entendre et applaudir la pièce de M. Ancelot; mais au théâtre du Palais-Royal, où l'on n'avait pas eu ce soin, la rentrée de Mlle Déjazet a été singulièrement troublée par les exclamations et les conversations du public; Mlle Déjazet, si aimée, si adorée, pour la première fois de sa vie, a joué devant un parterre distrait! Mais aussi comment lutter contre un semblable événement? Nous venons de voir un arrivant de Tulle; l'infortuné! on ne lui laisse pas depuis son retour un seul moment de repos; on l'accable de questions, on lui en fait tant à la fois qu'il est bien forcé d'être bref dans ses réponses. « Comment va Mme Lafarge? — Très malade! — Sérieusement? — Sincèrement. — Est-elle jolie? — De beaux yeux noirs expressifs. — Qui rappelle-t-elle? — Mlle Falcon, mais moins belle que Mlle Falcon, les traits moins réguliers. — Et ses portraits? — Affreux, pas du tout ressemblants. — Emma Pouthier? — Gentille, une voix charmante, la voix de Mlle Mars. — Et Mme Lafarge, la mère? — Très grasse, petits yeux, grosses joues, sourire gracieux. — Quel effet a produit le plaidoyer de Paillet? — Admirable! Oh! vous n'en pouvez juger; tous les sténographes pleuraient, ils en ont passé la moitié. — Y avait-il beaucoup de monde à Tulle? — Oui. — Beaucoup d'Anglais? — Pas un. — Est-il vrai qu'on ait acheté cinq cents flacons le jour de l'opération des chimistes? — Cinq cents flacons!!! on n'en a acheté que trois, il n'y avait que cela dans toute la ville; d'ailleurs la salle du tribunal ne contenait que deux cents personnes, cela ferait deux flacons et demi par personne; c'est beaucoup. — Mais le juge-

ıt... mais le jury... mais le pourvoi? — De grâce, permettez- d'aller dormir ; j'ai voyagé sans m'arrêter nuit et jour ; je ı puis plus. — Encore un mot : M. de Chauvron est-il... — vous êtes sans pitié. Bonsoir. »

n recommence à parler beaucoup du prince Louis ; on nous :ait hier un mot de lui qui peint toute sa situation. « Mon- r, disait-il au juge d'instruction qui venait de l'interroger, ›rdez-moi une grâce : laissez-moi voir Paris. » Malheureux crit, il veut conquérir la France pour avoir au moins le t de la visiter ; est-ce sa faute s'il n'a pas d'autre moyen de onnaître? et n'avions-nous pas raison de dire : « Ce n'est un trône qu'il demande, c'est une patrie? » Mais cette ıce, qu'il ne pouvait connaître par elle-même, il croyait voir la juger par ceux qui ont la prétention de la représen- et d'exprimer sa pensée ; il l'étudiait dans nos patriotiques naux ; et cette étude dangereuse a causé ses torts et ses ıeurs. Et tous ces journaux qui l'ont trompé par leurs issements perfides s'enflamment aujourd'hui contre lui ; ils oclament fou, parce qu'il les a crus sur parole ; ils nomment proclamations *insensées*, et ils ne s'aperçoivent pas qu'ils ont eux-mêmes dictées, et qu'elles sont faites avec leurs ›res mots. Lisez-les, jugez-les, et dites, n'en sont-ils pas les tables auteurs? Rappelez-vous cette phrase : « Qu'ont-ils ceux qui vous gouvernent, pour avoir des droits à votre ur? Ils vous ont promis la paix, et ils ont amené la guerre e et la guerre désastreuse d'Afrique ; ils vous ont promis la inution des impôts, et tout l'or que vous possédez n'assouvi- pas leur avidité ! »

e reconnaissez-vous pas là une des plus belles phrases du *rrier français?*

Ils vous ont promis une administration intègre, et ils ne ent que par la corruption. Ils vous ont promis la liberté, s ne protègent que privilèges et abus ; ils s'opposent à toute rme... »

ɛci n'est-il pas du *National* pur?

Enfin, ils ont promis qu'ils défendraient avec conscience e honneur, nos droits, nos intérêts, et ils ont partout vendu e honneur, abandonné nos droits, trahi nos intérêts ! »

e lisait-on pas cela chaque matin dans *le Siècle* :

Il est temps que tant d'iniquités aient leur terme ; il est ›s d'aller leur demander ce qu'ils ont fait de cette France ande, si généreuse, si unanime de 1830 !... »

N'est-ce pas là, enfin, un des meilleurs refrains du *Constitutionnel?*

Eh quoi! tous les journaux de France ont crié pendant deux ans à cet exilé : « La France périt dans l'esclavage ; elle est ruinée, méprisée, déshonorée, désespérée, trahie, vendue, perdue !... » Et maintenant ils osent le trouver coupable d'être venu à son secours !... Hélas ! ils ont raison, car en politique c'est un crime que d'écouter deux fois les imposteurs.

LETTRE XXIII

20 décembre 1840.

Retour de Sainte-Hélène. — Le prince de Joinville.

Mon Dieu ! quel admirable peuple que ce peuple français ! comme il aime tout ce qui est grand, noble, poétique, généreux ! et qu'il faudra de peine et de paroles pour en faire un peuple égoïste et bourgeois ! et encore n'y parviendra-t-on qu'en le trompant. Car c'est bien là ce qui fait sa gloire, qu'il faille toujours prendre un noble langage pour le corrompre, un droit chemin pour l'égarer, un beau masque pour le trahir. Tous ceux qui, depuis des siècles, ont cherché à l'entraîner au crime, l'ont honoré du moins par leur hypocrisie ; tous les fourbes, les lâches, les envieux, les ambitieux qui ont exploité son héroïsme, ont été forcés de flatter par de brillants mensonges sa chevaleresque générosité. Nul n'a osé lui dire : Fais cela pour ton intérêt, et prends cela pour le garder. Jamais on n'a obtenu de lui le mal qu'au nom du bien. Ceux qui rêvaient les massacres de la Saint-Barthélemy lui parlaient de religion, et lui criaient : Défends ton Dieu ! Ceux qui élevaient les échafauds de 93 lui parlaient de liberté, et lui criaient : Délivre tes frères ! Ceux qui soudoient aujourd'hui les émeutes et les assassinats lui parlent d'outrages, et lui crient : Venge ton honneur !... Un seul homme a eu la bonne foi de lui dire : Combats pour moi, et les Français ont suivi cet homme avec enthousiasme, et ils chérissent sa mémoire, et ils la chériront toujours, parce qu'il ne les a point trompés, parce

lui seul les a compris ; il n'a exigé d'eux aucun crime, il ne a rendus complices d'aucune mauvaise passion, il ne leur a mandé que de mourir avec honneur, et ils ont obéi. Ah ! n autre homme vienne qui leur commande à son tour de e avec gloire, et ils obéiront de même. C'est un peuple bien le, et ceux qui l'égarent sont bien coupables : ils ne le con-sent pas !

ui, c'était un beau spectacle que de voir l'autre jour ce ple généreux saluant avec amour le cercueil triomphal ! empressement ! quelle émotion ! Quatre heures d'attente la neige n'avaient découragé personne. On tremblait, on ivre de froid, on souffrait horriblement ; mais on restait oralement soutenu par la curiosité, mentalement réchauffé l'enthousiasme. Ceux-ci risquaient leur talent, un rhume el pouvait leur faire perdre la voix ; ceux-là risquaient leur , un bras perclus c'était la misère pour eux ; quelques-uns uaient leur vie, et tous risquaient leur santé. N'importe ! on ndait avec patience, avec courage. On s'agitait bien un peu, se réchauffer ; on n'avait point, disent les journaux, l'atti- du recueillement... Eh mais ! on avait bien raison, le recueil-nt sous la neige, c'est la mort !

y avait là six cent mille personnes, et parmi ces six cent spectateurs paisibles, il y avait deux cents tapageurs qui chaient à troubler la solennité par leurs cris ! Quoi ! sur ent mille personnes qui rêvent l'ordre, deux cents seulement ent le bruit ! Est-ce là la proportion ? Courage donc, gens nnables, unissez-vous, entendez-vous, et ne permettez pas ceux qui sont les moins nombreux soient les plus forts.

tous les cris séditieux inventés pour cette mémorable née, voici sans contredit le plus étrange : *L'abolition de la e de mort! et tous les traîtres à la guillotine!* Qu'est-ce donc ces nouveaux légistes entendent par l'abolition de la peine ort ? Le droit de tuer sans être tué peut-être ? Cela demande ication.

ris est encore aujourd'hui tout occupé de la grande céré-ie. Chacun s'aborde en se demandant : Eh bien, comment z-vous supportée ? Et la preuve qu'il y avait une sorte de te à montrer tant d'empressement, c'est que réellement le monde est malade depuis quatre jours. Les conversa- s commencent d'abord par des plaintes ; chacun raconte ouleurs qu'il doit à cette solennité. Ensuite on se fait part s impressions : — Moi, ce qui m'a fait battre le cœur, dit

une jeune femme, c'est le moment où on a apporté à l'église le corps de l'empereur. On a tiré le canon, et quand j'ai pensé que c'était le canon des Invalides, et qu'il ne l'entendait pas, je n'ai pu m'empêcher de pleurer.

— Moi, dit un jeune peintre, ce qui m'a le plus frappé, c'est ce beau rayon de soleil qui tout à coup a illuminé le pont de la Concorde, à l'instant même où le char venait de s'y arrêter. Il y avait là un effet de lumière impossible à rendre. Les baïonnettes, les lances, les casques, les housses de drap d'or qui couvraient les chevaux, étincelaient ; le char était éblouissant de clarté : c'était une véritable apothéose.

— Moi, dit une femme de l'empire, ce qui m'a touchée, c'est de voir les brillants écuyers et les aides de camp de l'empereur, qui suivaient à pied son cercueil. Je les ai vus tant de fois à cheval derrière lui ! Quel beau temps c'était que le nôtre !

— Oui, dit une jeune fille, ils étaient tous là, jusqu'à ce pauvre duc de Reggio. Un paralytique qui marche ! On ne pouvait le voir sans être émue.

— Et ces braves soldats de la vieille garde, s'écrie un écolier, ils étaient bien contents, allez, de *ravoir* leur empereur ! ils pleuraient joliment !

— Moi, ce qui m'a ému, dit en souriant un Anglais, c'est d'entendre crier : « A bas les Anglais ! » J'ai trouvé cela assez ridicule, mais je ne l'ai pas dit à cause de mon accent, qui aurait pu me nuire, et puis aussi parce que j'étais seul. Il faut être plusieurs pour exprimer de ces pensées-là.

— Moi, dit un sévère critique, rien de tout cela ne m'a ému ; je n'aime pas que les pompes de l'Opéra viennent profaner la majesté de la mort. Mais ce qui m'a fait une vive impression, c'est l'arrivée de *la Dorade*. Voilà qui était noble et touchant ! Grâce au bon goût du prince de Joinville, tous ces oripeaux de théâtre avaient été jetés au loin. Le jeune capitaine avait compris que les ornements, les dorures, qui peuvent flatter les oisifs vaniteux d'une grande ville, ne peuvent convenir à des marins de l'Océan, et que le pont d'un vaisseau est assez dignement paré quand il porte le cercueil d'un empereur et la croix d'un Dieu !

— Le prince de Joinville, dans tout ce voyage, a été admirable, plein de courage, de résolution, reprend la femme d'un officier de marine ; je sais cela par mon cousin, qui était de l'expédition et qui m'a tout raconté. J'étais là aussi quand le prince est arrivé et qu'il a reconnu la reine, qui était venue au bord de la

ine pour le voir passer. En apercevant de loin sa mère, qui i tendait les bras, il a aussi tendu les bras vers elle, puis il a pris son attitude grave et solennelle; tout le monde était tendri.

— Le peuple a beaucoup crié : Vive le prince de Joinville! t un habitué du château.

— Oui, son voyage à Sainte-Hélène l'a rendu très populaire, prend un vieux général. C'est un brave jeune homme, loyal et anc du collier. L'empereur l'aurait beaucoup aimé.

— C'est possible! mais l'empereur à sa place ne SE serait as ramené.

— Vous dites toujours des folies.

— J'appelle cela des vérités.

Nous écoutons ces conversations, et nous pensons en nous-même que le temps est un bien grand philosophe, et l'histoire ne bien excellente mère de famille : l'un arrange tout, explique out, pardonne tout; l'autre finit toujours par réconcilier ses nfants avec tout le monde. Voyez cet infâme usurpateur, ce orse perfide, ce tyran odieux, cet ogre insatiable, ce *crocodile;* n l'a maudit, on l'a haï, on l'a trahi, bien plus, on l'a oublié!... Et maintenant ceux qui l'ont maudit l'admirent, ceux qui l'ont haï l'adorent, ceux qui l'ont trahi le pleurent, et ceux qui l'ont ugé le chantent!... Et pour opérer un changement si extraordinaire, il n'a fallu que vingt années!... Quoi! la haine la plus farouche ne peut durer que vingt ans! Quoi! la haine aussi est frivole!... Voilà une découverte qui fait bien valoir l'amour.

LETTRE XXIV

31 décembre 1840.

Réception de M. Molé à l'Académie française. — Le maréchal Oudinot et ses cinquante-sept blessures. — Concert. — Comédie. — Cochinchinois.

Nous arrivons à l'instant de l'Académie française, et nous en voulons pas attendre à samedi pour vous raconter nos impres-

sions. Nous avons pour principe qu'il faut profiter de son enthousiasme.

La séance d'aujourd'hui est mémorable par l'esprit et le courage qui, de part et d'autre, y ont été déployés, par les vérités saintes et hardies qu'on a eu la bravoure d'y proclamer. On a osé dire, le croiriez-vous?... on a osé dire que les ministres de la religion devaient exercer une influence *morale* sur les choses de leur temps; on a osé dire cela aujourd'hui, où la fiction du *parti prêtre* subsiste encore dans toute sa prestigieuse niaiserie! On a osé dire que la gloire des pères devait rejaillir sur les enfants! on a dit cela aujourd'hui, où le préjugé contre la noblesse existe dans toute son envieuse rigidité, où les sociétés secrètes, dans leur code nouveau, suppriment le nom de famille pour tout le monde, afin d'être bien certaines que le mérite du père ne pourra jamais compter pour le fils; loi ingénieuse qui donne à chacun, non plus un nom collectif, mais un numéro individuel; loi superbe, empruntée à un régime que nous ne voulons pas désigner; loi excellente, mais qui pourrait bien ne pas suffire entièrement, malgré sa prudence. Il y a encore des gens capables d'illustrer leur numéro; oui, de se faire un bon numéro dans le monde, et de détruire ainsi tous les bienfaits de cette prévoyante législation. Enfin, aujourd'hui on a osé reconnaître que de certains courages, de certains exploits, de certaines vertus sublimes, inouïes, inappréciables, ne pouvaient trouver leur récompense que dans l'avenir, disons mieux, que dans autrui. Oh! n'est-ce pas noblement comprendre la pensée de ces hommes qui s'immortalisent par de grands dévouements que de leur dire : C'est pour d'autres que vous avez travaillé! que de leur permettre d'être deux fois généreux; de donner leur gloire comme ils ont donné leur vie. Croyez-vous, par exemple, qu'un soldat qui, comme M. le maréchal Oudinot, a eu l'honneur de recevoir pour son pays CINQUANTE-SEPT blessures, puisse garder pour lui tout seul ce trésor-là? Convenez-en, il a bien le droit de le distribuer dans sa famille et de mettre encore quelque chose de côté pour ses arrière-petits-enfants.

Eh bien, ce droit de succession, en fait d'orgueil, a été proclamé ce matin, en pleine Académie, par M. Dupin lui-même, avec beaucoup d'esprit et de courage, nous ne dirons pas avec beaucoup de désintéressement, car M. Dupin n'est déjà plus désintéressé dans la question. S'être fait comme lui par ses talents un nom célèbre et honorable, cela aide vite à comprendre les préjugés d'illustration.

Il n'y avait, dira-t-on, pas grand mérite à parler ainsi devant e assemblée si merveilleusement bien choisie pour apprécier tels principes, devant un parterre presque entièrement comsé de Montmorency, de Vintimille, de Crillon, de Craon, de umont, de Gramont, d'Osmond, de la Guiche, de Talleyrand, Noailles, etc., etc. Non, sans doute; mais ce discours n'a s été fait seulement pour être lu, il a été écrit aussi pour être blié; ce qui devait être bien accueilli dans l'enceinte acadéque risque d'être fort mal pris au dehors; ce qui était une tterie ce matin est une grande témérité ce soir. Nous avons nc écouté avec un réel plaisir le discours de M. Dupin ; d'abord, rce qu'il était fort spirituel et très intéressant, ensuite parce 'il nous a fait l'effet d'un heureux symptôme : en voyant l'ann président de la Chambre des députés secouer si franchement idées envieuses du jour et se résigner si noblement à déplaire, us avons pressenti qu'une réaction favorable s'apprête dans grands esprits; que les cajoleries démocratiques commencent passer de mode; qu'enfin la popularité est un peu dépopulaée.

Une autre chose encore nous a frappé dans ce discours, c'est pologie faite par M. Dupin des hommes qui sont restés fidèles tous les gouvernements qui, depuis quarante ans, se sont ccédé en France; des hommes qui, après avoir servi la répuque, ont servi l'empereur; qui, après avoir servi l'empereur, t servi les Bourbons, et qui, après avoir servi les Bourbons, t servi le gouvernement de Juillet, et qui, après avoir servi gouvernement de Juillet, serv... Eh mais! il faut s'arrêter... Que deviendrait le pays, s'écrie l'honorable académicien, si is les fonctionnaires publics se retiraient subitement, à l'insnt où le chef de l'État vient à changer? quel danger n'y auraitpas dans leur retraite? il faut donc bien qu'ils restent... vous voyez. » Cette maxime est assez étrange, mais elle a du bon. us souhaitons vivement qu'elle se propage; un tel principe n généralement répandu aurait des résultats plus importants plus efficaces qu'on ne le pense. Pourquoi fait-on les révoluns? Pourquoi change-t-on les gouvernements? Pour avoir s places, pour s'approprier les emplois de ceux que l'on comt avec violence. N'est-ce pas? On ne se révolte pas pour autre ose.

Eh bien, quand on saura une bonne fois pour toutes que, oi qu'il arrive, les gens en place garderont leurs places; que, lgré leurs convictions blessées, ils resteront; que, malgré

leurs opinions vaincues, ils resteront; que, malgré leurs af tions trahies, ils resteront; que, malgré leur drapeau déch ils resteront; que, malgré tout, ils resteront, et se feront ingénieux point d'honneur de rester... alors tout naturellem on cessera de tenter des bouleversements inutiles et de rê des changements qui ne changeront rien du tout.

Plus nous y réfléchissons, plus nous trouvons ce nouv système raisonnable; comme religion politique, il n'est pe être pas d'une orthodoxie bien rigoureuse, mais comme hygi sociale, il nous paraît être le meilleur remède pour guéri jamais dans notre pays la fièvre des révolutions.

M. Molé a obtenu ce matin deux beaux succès : succès li raire dans son discours, succès politique dans la réponse M. Dupin. Chaque éloge adressé au récipiendaire était vivem confirmé, répété, contresigné par les assistants. Trois sal d'applaudissements venaient attester la vérité de ces élo S'il s'agissait de loyauté, de dignité, de délicatesse, une c trième salve quelquefois aussi semblait dire : Ces qualités s bien rares, on ne saurait trop les honorer; d'abord on admi celui qui les possédait, et puis on rendait hommage à ces c lités elles-mêmes, comme, après avoir admiré l'artiste, on ac l'art.

Une telle journée fait oublier bien des jours de combats tels hommages font pardonner bien des haines. Oh! que n sommes déjà loin des cris furieux de la coalition! Nous v le disions l'autre jour, vrai, ce n'est pas grand'chose que haine; ce n'est ni une passion profonde ni une hyène terril c'est un caprice malveillant, un papillon venimeux, et voilà t Nous lui donnions vingt ans de durée, et nous trouvions c'était peu; eh bien, elle ne vit pas même si tard; nous espér bien vous le prouver.

Le discours de M. Molé a été fort applaudi; vous trouv comme nous qu'il est rempli d'aperçus nouveaux, de sentim courageux, d'idées grandes et généreuses, élégamment, heu sement exprimées. M. Molé l'a lu à merveille, d'une v sonore et d'un ton vraiment académique dans la significa *idéale* du mot. A côté du récipiendaire était M. de Chat briand, dont l'apparition a excité une vive émotion c l'assemblée.

Dès qu'il est entré, tout le monde s'est levé : les fem étaient dans une agitation incroyable; elles voulaient vo tout prix l'illustre auteur d'*Atala;* elles s'avançaient, elle

ıchaient de son côté, sans égard pour leurs voisines, qui elles-
ınes étaient sans pitié pour leurs voisins.

)ans cet empressement passionné, plus d'un chapeau neuf
ouffert; une charmante capote bleue entre autres a dû sa
précoce à cette flatteuse curiosité.

l y avait là beaucoup de jolies personnes, femmes et filles
nos hommes d'esprit les plus distingués; il y avait là des
ımes politiques célèbres par leur esprit; il y avait des ora-
ırs d'esprit, des ambassadeurs d'esprit, des grands seigneurs
sprit, des voyageurs d'esprit, il y avait même des académi-
ıs de beaucoup d'esprit. C'était la fête de l'esprit.

ʔaris n'est pas à son avantage depuis trois jours, le dégel lui
d mal; les rues ne sont pas des rues, ce sont des lagunes;
boulevards représentent assez bien le grand canal de la cité,
is ce n'est pas Venise la belle, c'est Venise l'horrible. Le
gel vient mal à propos dans ce moment où la circu-
ion est un bienfait, dans ces jours de générosité où les maga-
s se parent de toute leur magnificence pour séduire les pas-
ıts; s'il n'y a point de passants, c'est une perte pour eux.
pendant, à travers ces flots d'ex-neige, on trouve encore le
yen de naviguer, et l'on tâche de choisir dans nos riches
utiques quelque objet très utile qui soit assez joli ou quelque
jet très joli qui soit parfaitement inutile; car un présent
ɔdeste acquiert du prix par le soin, l'attention qu'il révèle,
ndis qu'un présent superbe, au contraire, ne trouve d'excuse
e dans sa respectueuse inutilité.

Les Cochinchinois sont les lions du jour; ils sont très civilisés
très gracieux. Dans le monde, ils paraissent se plaire beau-
up; mais leur joie est effrayante; ils s'amusent affreusement;
aque fois qu'ils daignent rire, ils montrent de longues dents
ircies, et cette gaieté sombre attriste tous nos salons : c'est
s laid, un sourire noir! En nous donnant de simples dents
ınches, Dieu savait bien ce qu'il faisait.

MM. les Cochinchinois ont été présentés l'autre soir chez
le ministre du commerce, ils étaient superbes, en grand cos-
me, c'est-à-dire en robe de chambre. Ils viennent à Paris de
part de leur roi pour étudier nos mœurs. Chaque fois qu'un de
s usages les frappe, ils tirent de leur ceinture une tablette recou-
rte en papier de Chine, de l'encre et un pinceau, et ils écrivent
ınquillement leurs observations, même au milieu de la rue;
n ne les trouble. Ce sont, dit-on, des hommes instruits et
rt distingués dans leur pays. La preuve, c'est qu'ils ont le droit

de se peindre les dents en noir, privilège qui n'est accordé qu'
grands personnages de Cochinchine.

Les plaisirs commencent d'une manière brillante, mais a
grave. On doit chanter, ce soir, dans un des plus somptu
salons de Paris, le beau *Requiem* de Mozart. C'est ente
l'année dignement. Mais cette messe des morts, chantée d
un salon, écoutée par des femmes orgueilleusement parées,
épaules nues, les bras nus, le front étincelant de pierreries,
regards brillants de coquetterie, n'est-ce pas une sorte de
fanation? Nous sommes curieux de savoir à quel moment
concert on passera des glaces. Sera-ce avant ou après le *De*
fundis?... O gens heureux! vous n'avez donc jamais vu m
rir?...

On a joué, il y a quelques jours, la comédie chez Mme l'
bassadrice d'Angleterre. C'était charmant et joué à merve
par de gracieuses jeunes filles, jolies comme des Angla
jolies, c'est tout dire. On représentait un mélodrame ang
à grand spectacle, à coups de fusil, à coups de tonnerre;
mélodrame intitulé *la Tempête sur terre.* Rien de plus com
qué, de plus difficile à mettre en scène. On s'est très bien tir
ces difficultés. Seulement, comme sur un théâtre de société
changements à vue sont impossibles, on était obligé de bai
la toile chaque fois que la scène changeait. Les auteurs ang
font peu de cas des règles d'Aristote, et la scène changeant à t
moments, l'on baissait la toile à tous moments. Un spectat
ignorant et naïf, ne comprenant pas l'anglais d'abord, et
le secret de cette manœuvre, a pris toutes ces interruptions p
des entr'actes; il les comptait sérieusement et il se disait-
n'y a que les Anglais pour faire des pièces en vingt actes. Ay
une visite à faire, il a quitté le salon de l'ambassade. Quan
a paru chez Mme de R... : « Eh bien, lui a-t-on dit, vous ve
de voir la comédie anglaise; comment l'avez-vous trouvée?..
Mais je ne peux guère en juger, a-t-il répondu, je n'ai vu
les quinze premiers actes. »

Le célèbre philosophe américain qui se console d'être cito
d'une république en amusant nos grands seigneurs prép
dit-on, une fête splendide; il a déjà fait la liste des person
qu'il n'invitera pas.

L'année 1840 est terminée, et le monde n'est pas fini. Ma
ce démenti donné à leurs prédictions, les prophètes ne se déc
ragent point. C'est maintenant pour 1842 qu'ils annoncen
fin du monde; 40 ou 42, c'est la même chose pour eux; l'as

logie ne se pique pas d'être une science exacte. Quel affreux calembour ! Nous tâcherons d'avoir plus d'esprit l'année prochaine.

LETTRE XXV

9 janvier 1841.

L'Académie française. — Élection de Victor Hugo.
L'esprit de parti et le parti de l'esprit.

Enfin !... Victor Hugo est de l'Académie française ! C'est heureux pour elle et pour lui : c'est heureux pour elle, car il est bon que toutes les gloires du pays lui appartiennent et que les grands travailleurs viennent ranimer son esprit enclin au sommeil ; c'est heureux pour lui, car le titre seul d'académicien suffit pour faire tomber le ridicule préjugé qui voile encore son nom.

Chose étrange ! Victor Hugo a pour admirateurs le peuple, les femmes et les hautes célébrités littéraires de France ; c'est-à-dire la partie rêveuse et passionnée de la nation. Il a pour détracteurs le roi, les journalistes voltairiens et la classe bourgeoise ; c'est-à-dire la partie *affairée* de la nation, les gens occupés qui n'ont pas le temps de s'exalter par de poétiques lectures et qui ne connaissent les ouvrages de nos auteurs modernes que par des fragments dénaturés. Bref, Victor Hugo a pour détracteurs tous les gens qui ne l'ont pas lu. Nous ne parlons pas de ses ennemis et de ses rivaux ; ceux-là plus que personne l'admirent ; la preuve, c'est qu'ils le haïssent : on ne hait pas pour rien.

Mais ce qu'il y a de charmant, et ce qui pour notre part nous amuse fort, c'est que ceux qui ne l'ont pas lu ont la rage de le citer à tout propos, non seulement en vers, mais en prose. Quelqu'un nous disait l'autre jour : « Si j'étais de l'Académie, moi, jamais je ne donnerais ma voix à un homme qui a dit : *Enfoncé Racine.* »

— Alors, vous pourriez nommer Victor Hugo, car il n'a jamais dit cela.

— Il l'a vraiment bien dit.

— C'est impossible, pour deux raisons : d'abord parce c'est une sottise, ensuite parce que M. Victor Hugo est homme de trop bonne compagnie pour se servir d'un mot si c mun. Si c'est pour ce mot que vous lui en voulez, tâchez trouver une autre raison.

— Ah ! je sais que vous l'aimez, et que vous êtes empr de le défendre ; mais soyez de bonne foi, vous qui avez tant goût (on nous flatte pour nous arracher une critique), es que vous pouvez admirer, par exemple, des vers comme ceux-

Sur le clocher jauni
La lune apparaissait comme un point sur un *i?*

— Mais certainement, je les admire ; je trouve que c'est moquerie très spirituelle, et qu'Alfred de Musset...

— Qui vous parle d'Alfred de Musset?

— Vous, qui me citez des vers de lui.

— Ah ! le point sur l'*i* est de M. de Musset?

— Sans doute. Si vous n'avez encore que cela à reproc à Victor Hugo, tâchez de trouver autre chose.

— Je ne suis pas embarrassé, et rien que ces vers su *liberté qui boit du vin bleu* suffiraient pour me donner des ar contre vous.

— Ne vous fiez pas non plus à ces armes-là. Ces vers :

La liberté n'est pas une comtesse
Du noble faubourg Saint-Germain, etc., etc.

Ces vers sont fort beaux, et ils ont fait la réputation d' guste Barbier.

— Quoi ! ils ne sont pas de Victor Hugo ! mais alors qu'es qu'il a donc fait de si admirable?

— Il a fait : *les Orientales, les Feuilles d'automne, les Ch du crépuscule, les Voix intérieures, les Rayons et les Omb le Dernier jour d'un condamné, Notre-Dame de Paris...*

— Qu'est-ce que c'est que tout ça?

— Ce sont des chefs-d'œuvre de composition et de st de beaux livres que vous critiquez, mais que vous n'avez lus.

— Est-ce qu'on a le temps de s'amuser dans notre ét Quand on fait des chiffres toute la journée, vous compre bien qu'on n'a pas le loisir de lire des vers.

— Je comprends cela très bien ; mais vous comprendrez à otre tour qu'on n'a pas le droit de juger des vers quand on 'a jamais fait que des chiffres, et qu'il n'est pas prudent de itiquer un auteur quand on n'a pas lu ses ouvrages et qu'on trouve à lui reprocher que des vers qu'il n'a point faits. Il rait moins dangereux de l'admirer.

Jamais jusqu'à ce jour séance académique n'avait été plus mplie d'émotions, n'avait offert plus d'intérêt. Ce qui était gne de remarque, c'était cette union sincère qui, pour une eure seulement, confondait toutes nos illustrations politiques malheureusement ennemies dans un seul et même parti, le arti de l'intelligence ; cela faisait dire à quelqu'un : « L'esprit parti est remplacé par le parti de l'esprit. »

M. de Chateaubriand s'entendait avec M. Viennet ! M. Molé entendait avec M. Thiers et avec M. Guizot ! M. Cousin s'en-ndait avec M. de Salvandy et avec M. Villemain ! Le 15 avril, 12 mai, le 1er mars et le 29 octobre conspiraient ensemble ! es vieux et les jeunes historiens luttaient de zèle. M. Mignet ivoyait prévenir M. Guizot qui était en retard. M. de Lacretelle 'ait dans la cour de l'Institut un cabriolet et un fils attelés étinant dans la neige, impatients d'aller porter Place-Royale ieureuse nouvelle.

M. Thiers, que les projets les plus hardis n'effrayent jamais, 'ait conçu l'audacieuse pensée d'entraîner dans le camp Hugo . Tissot ; mais M. Tissot avait deux gardiens farouches, . Jay, M. de Jouy, et toute l'éloquence de M. Thiers, cette fois, été inutile. Il est revenu près de ses alliés en leur disant en int : « Je reviens plein de confusion, et je dirai presque de *ntusions*, car ils sont très animés là-bas. »

Rien de plus aimable que l'empressement de M. Thiers, de . Lebrun, de M. de Ségur et de M. Viennet entre autres. . Viennet a eu à subir les attaques et les séductions les plus ingereuses ; des lettres de femmes... Oui, M. Viennet a résisté des lettres de femmes ; mais les billets parfumés ne l'ont pas iivré : épigrammes, flatteries, menaces, prières, rien ne l'a ranlé ; il avait donné sa parole. Si nous ne vous parlons pas ı zèle affectueux de MM. de Chateaubriand, Lamartine, Sou-et et Nodier, c'est qu'il est tout naturel que dans cette occa-on ils se soient conduits en frères.

On attribue à M. Dupin un mot dont nous ne garantissons is l'exactitude, bien qu'il lui ressemble assez. Le jour où . Hugo serait allé lui rendre visite, M. Dupin aurait dit : « Il

y a deux académies, une petite et une grande. Vous avez po
vous toute la grande. Quant à moi, je ne dis jamais mon vot
— Prenez garde, vous venez de me le dire, » aurait répon
M. Hugo.

Cette nomination a été un événement pour toute la société
Paris; chacun s'abordait en se demandant : « Eh bien! Hu
est-il nommé? » Car il est vrai de dire que M. Hugo n'ava
d'opposants que dans l'Académie. Voici la *véritable liste d
votants :*

POUR VICTOR HUGO

MM. LAMARTINE.
CHATEAUBRIAND.
ROYER-COLLARD.
VILLEMAIN.
CH. NODIER.
PH. DE SÉGUR.
LACRETELLE.
PONGERVILLE.
SOUMET.
MIGNET.

MM. COUSIN.
LEBRUN.
DUPIN aîné.
THIERS.
VIENNET.
SALVANDY.
MOLÉ.
GUIZOT, venu trop ta
pour voter.

CONTRE VICTOR HUGO

MM. CASIMIR DELAVIGNE.
SCRIBE.
DUPATY.
ROGER.
JOUY.
JAY.
BRIFFAUT.
CAMPENON.

MM. FELETZ.
DROZ.
ÉTIENNE.
TISSOT.
LACUÉE DE CESSAC.
FLOURENS.
BAOUR.

On nous envoie ce quatrain anonyme :

LE POÈTE ET L'EMPEREUR

Pleins de gloire, en dépit de cent rivaux perfides,
Tous deux, en même temps, ils ont atteint le but ;
Lorsque Napoléon est aux Invalides,
Victor Hugo peut bien entrer à l'Institut.

Nous n'avons pu deviner le nom de l'auteur, ni reconnaître son riture.

LETTRE XXVI

24 janvier 1841.

ıris fortifié. — Paris bêtifié. — Les vieux et les jeunes rabâcheurs. — Qui est-ce qui voudrait être roi constitutionnel? — Ce n'est pas vous? ni moi.

Nous venons de la Chambre des députés, où nous avons tendu M. de Lamartine, et son discours a produit sur nous e impression si profonde, que nous ne pouvons plus penser autre chose. Jamais le poète ne s'est montré plus orateur; nais sa voix n'a paru plus sonore, son attitude plus fière, n regard plus noble, son accent plus passionné. Nous étions près d'un ancien député, homme fort spirituel, qui, avant le mmencement de la séance, nous querellait un peu sur l'enousiasme de nous et de nos amis pour M. de Lamartine. /ous l'appelez, disait-il, notre premier orateur... — Eh bien?... Eh bien, je suis de votre avis, » nous dit-il à la fin de la séance. nous sommes revenu de la Chambre tout préoccupé de poliıue, rêvant malgré nous fortifications, enceinte continue et rts détachés, et nous nous sommes senti pénétré d'un orgueilıx effroi, car le projet de fortifier Paris nous semble une idée en dangereuse.

Pour nous, cette question n'est pas seulement une question litique, une question de nationalité, c'est une question de iritualité, et nous voyons avec terreur un projet qui tend à ouffer dans Paris le règne naissant de l'intelligence. Selon us, qu'on nous permette cette expression, Paris fortifié, st Paris *bêtifié*.

Soyez franc, connaissez-vous au monde une ville de guerre l'esprit travaille? Il n'en est point. Or, la *spécialité*, comme sent aujourd'hui les marchands, la spécialité parisienne, c'est nmense fabrication des idées; le labeur parisien est un labeur

tout intellectuel. Les autres villes font le commerce, font d politique, de l'industrie, Paris est la seule ville qui pense. P est un philosophe, n'en faites pas un soldat. Ne lui mettez une armure, sa lourde cuirasse le gênerait pour se promene rêvant sur les destinées du monde. Ne lui mettez pas un cas ça le gênerait pour passer sa main dans ses cheveux en cherch une idée nouvelle ; d'ailleurs l'idée a peur du fer, elle n'ose p naître sous une pesante coiffure. Bonaparte, qui avait le se du casque, et qui savait ses effets sur la cervelle, n'a ja porté qu'un petit chapeau.

Oui, c'est une question d'intelligence, et la preuve, c que tous les hommes supérieurs par l'intelligence s'élè avec ardeur contre ce projet insensé de la fortification ou pl de la bêtification de Paris ; tous les hommes distingués l'esprit se révoltent à cette idée, tous, excepté M. Thiers ; r de sa part cela s'explique : c'est un homme d'esprit qui n'a pas l'esprit ; il est bien aise d'en avoir beaucoup, mais il voud en avoir seul, et il n'a jamais cherché à en rencontrer chez sonne pour son plaisir.

Si l'on parle de ce projet barbare devant M. de Chateaubri il lève les yeux au ciel de pitié.

M. Hugo écoute en silence ceux qui défendent ce beau pro et il les regarde en souriant.

M. de Lamartine... vous l'avez vu hier, menaçant, terr se débattant avec un instinct sublime contre le piège dég déchirant du bec et de l'ongle le réseau invisible encore, lan l'éclair et la foudre comme un aigle qui défend ses ailes et a reconnu l'oiseleur.

Dans un autre ordre d'idées, M. Michel Chevalier à son se révolte et se désespère, il voit l'industrie enchaînée, il dé la science étouffée.

Dans l'armée aussi, les hommes d'intelligence s'afflig ils regardent que, par l'exécution de ce projet, la science c guerre est perdue, l'art de la stratégie est détruit. En effe quoi sert de savoir combattre si le succès ou le revers r plus qu'une question de munitions ou de vivres, de temps e nombre, au lieu d'être une question de courage et d'habil

Enfin, tous les nobles penseurs de France, les grands teurs, les savants profonds, les poètes, les romanciers, MM. ryer, de Balzac, Alphonse Karr, Théophile Gautier, Janin MM. Bertin (ce qui est plaisant), et vingt autres que r pourrions citer, si nous ne craignions de les compromet

ous ceux que l'intelligence fait vivre se sentent, d'un commun ffroi, menacés dans leur existence... Vous voyez donc bien u'il ne s'agit pas d'une guerre des Français contre l'étranger, nais d'une bataille plus terrible parce qu'elle fait perdre toutes s autres ; d'une lutte sournoise et fatale, d'un duel clandestin t inavoué entre la violence et la raison, entre la force brutale t la pensée.

Le projet de la fortification de Paris est un coup d'État ontre l'esprit, il fait naturellement frémir tous ceux qui ont uelque chose à perdre.

Mais c'est aussi un coup d'État contre la liberté, et ce qui le rouve bien encore, c'est la chaleur avec laquelle toutes les pinions oppressives ont pris la défense de ce projet ; c'est qu'il le don de séduire ensemble tous les vieux et tous les jeunes bâcheurs. Comprenez-vous ce phénomène? Les hommes qui détestent le plus, qui depuis vingt ans se combattent... se unissent tout à coup sous cette équivoque bannière. Vous savez, il y a en France deux partis qui se haïssent, mais qui ressemblent et qui nous effrayent également :

Le parti des *propriétaires égoïstes;*

Le parti des *prolétaires envieux;*

L'un a pour représentant le *Journal des Débats;*

L'autre a pour précurseur le *National;*

Le premier hait l'avenir et ses promesses ;

Le second hait le passé et ses souvenirs ;

Celui-ci veut étouffer ce qui doit naître ;

Celui-là veut anéantir ce qui est créé.

Ce sont deux insectes rongeurs qui dévorent en sens inverse, is à l'envi, le chêne national, l'arbre de la liberté :

L'un en faisant tomber ses fruits ;

L'autre en déchirant ses racines.

En fait de principes et d'idées, ce sont deux ogres insatiables. ur goût et *leur régime* sont différents sans doute, mais leur pétit est le même.

Le plus vieux se nourrit d'enfants au berceau ;

Le plus jeune préfère les vieillards consommés ;

Le plus timide a pour arme un éteignoir doré ;

Le plus farouche a pour attribut une hache encore rouillée ;

Enfin l'un a pour devise : Gardons tout et ne faisons rien ;

L'autre a pour refrain : Ne gardons rien, refaisons tout !

Et voilà que soudain, par un miracle épouvantable, ces deux res rivaux s'entendent sur un seul et même sujet, et en

souriant ils se convient à un seul et même repas ! Voilà que ces deux inimitiés s'associent, voilà que ces deux contradictions se comprennent, voilà que ces deux violences s'adoucissent pour se fondre, voilà que ces deux extrémités se rapprochent pour se toucher. Et vous qui les séparez encore, vous qui vous débattez entre elles, vous ne devinez pas le vrai sens de leur union suspecte, vous ne calculez pas le véritable prix de leur marché frauduleux. Oh ! cela est pourtant bien clair : de deux choses l'une, ou le parti des vieux rabâcheurs l'emportera, et alors tout sera dit pour l'avenir de l'intelligence. Maîtres de Paris embastillé, ils en chasseront toutes les idées neuves, tous les sentiments généreux, toutes les illusions fécondes, toutes les chimères régénératrices ; le règne des Béotiens sera proclamé ; l'ère d'aplatissement intellectuel commencera. Adieu la liberté de la presse, adieu la liberté de la tribune, adieu les glorieuses promesses de l'avenir.

Ou le parti des jeunes rabâcheurs l'emportera, et alors tout sera dit pour l'humanité et pour la civilisation. Alors le règne de la lâcheté cruelle commencera, l'ère de sang sera proclamée. Adieu la liberté d'écrire, de rêver, de rire, de parler, de vivre. Adieu tous les beaux souvenirs ! Adieu les grands destins ! Adieu l'honneur, adieu la gloire, adieu la France !

Lequel de ces deux partis triomphera, peu importe ; le succès de l'un ou de l'autre sera également triste pour nous ; l'instrument de tyrannie entre leurs mains sera également funeste. Le fossé que vous creusez autour de Paris est un abîme où ceux-ci feront tomber la pensée, où ceux-là feront tomber la tête et la pensée. Toute la différence est là...

Ce n'est pas tout : ce projet baroque non seulement nous paraît être un crime de lèse-humanité, de lèse-liberté, de lèse-nationalité, mais il nous paraît être aussi un crime de lèse-*constitutionnalité*.

Pensez-vous donc qu'un roi soit constitutionnel pour son plaisir, et croyez-vous bonnement qu'un roi puisse rester constitutionnel dans une capitale fortifiée !... Avec la meilleure foi du monde, il ne le pourrait pas. Mettez-vous à sa place... et c'est peut-être ce que vous désirez... et vous conviendrez que vous-même à sa place vous ne le pourriez pas. En fait de volonté, la possibilité est une tentation à laquelle un ange, un saint, un philanthrope couronné n'échapperait point. Les effets de la toute-puissance sont incalculables. On résiste au pouvoir d'un autre, mais on cède au pouvoir qu'on a. Tout

oi, tout homme et toute femme est, si l'on ose s'exprimer insi, dans la dépendance de sa propre puissance et n'en eut prévoir les entraînements. Un roi qui peut raisonnablement se permettre des rêveries d'obéissance n'est déjà plus bre de ne pas commander ; et, malgré lui, le roi le plus constutionnel se *déconstitutionnaliserait* insensiblement, involontairement, dans cette atmosphère de salpêtre dont vous l'auriez nivré, devant cet appareil de tyrannie qui lui parlerait sans sse de vengeance et d'impunité. Et, nous le disons naïvement, ous ne croyons pas que jamais un roi puisse être sincèrement nstitutionnel. Le roi Louis-Philippe met tout son esprit à être, à le paraître ; Charles X n'a jamais pu y parvenir, et il a noblement renoncé. Louis XVIII est celui de tous qui a ué ce rôle avec le plus de résignation, et cela s'explique : il ait infirme. Quand on ne peut marcher qu'avec une brouette, est préparé d'avance à ne gouverner qu'avec une charte. Mais vous ne savez donc pas ce que c'est que d'être roi nstitutionnel, vous ne sentez donc pas ce qu'il faut de patience, courage, d'abnégation, de patriotisme pour se résigner à pareil métier? Pour un grand prince, dans le gouvernement rlementaire, tout est supplice, effort, ennui ; toujours feindre, ujours craindre, toujours spéculer, tout calculer... voilà sa e! C'est l'hypocrisie organisée par la légalité. Un monarque solu a pour lui du moins la franchise, il veut et il ose dire : veux! Mais dans le gouvernement parlementaire, ce ne sont e ruses, détours, mensonges ; on veut et l'on ne dit pas : veux. On dit : Je propose, et l'on emploie toute l'énergie son caractère à faire vouloir à d'autres sa volonté. Et ce est qu'à force d'humiliations dévorées, de complaisances ilissantes, de compromis honteux, de considérations indignes, e rois ou ministres parviennent à conserver ce lambeau de urpre déchiré, reprisé, rapiécé, piqué par l'humidité, passé soleil, mangé aux rats, mangé aux vers, sans couleur et sans leur, que l'on appelle encore le pouvoir!

Ah! nous rendons justice à nos ennemis ; parmi eux tous, n'en est pas un seul, pas un, qui voulût, de son propre gré, cepter cette triste profession de roi constitutionnel. Quant nous, nous comprenons que l'on se résigne aux plus arides avaux, que l'on choisisse avec orgueil la profession la plus nible, qu'on se fasse laboureur, qu'on bêche, qu'on pioche la rre, qu'on lutte avec la grêle, l'inondation et l'incendie, que n fasse dépendre son existence entière, le pain de son année,

des caprices du ciel, de la colère des vents ; mais nous ne comprenons pas qu'on lutte sans dégoût avec toutes les passions mauvaises, avec toutes les médiocrités jalouses, que l'on fasse dépendre la gloire de son nom et l'œuvre de son règne de l'intempérie des consciences et de la fureur des sots.

Nous comprenons que l'on aille dans les déserts du nouveau monde prêcher une religion civilisatrice à des sauvages rouges ou verts, jaunes ou bleus. Dans cette entreprise périlleuse, on est soutenu par la foi ; si l'on réussit, on est porté en triomphe ; si l'on n'est pas compris dans son éloquence, on est rôti et mangé par son auditoire ; mais on n'est pas, du moins, calomnié, et l'on n'a pas à subir, enfin, ce supplice horrible, sans exaltation, sans palme, sans gloire, d'un pauvre roi constitutionnel, toujours victime et jamais martyr.

Encore une fois, nous ne comprenons pas que l'on accepte de gaieté de cœur un pareil destin, et nous sentons qu'on doit chercher à s'en affranchir si tôt qu'il est possible d'en changer. Tout homme qui a du sang dans les veines est absolu ; tout homme qui a de la dignité est absolu ; tout homme qui a de l'esprit est absolu ; l'état normal pour un roi quelconque, c'est l'absolutisme. La constitutionnalité est une invention admirable, une invention protectrice, pleine de prévoyance et de garantie, mais c'est une invention contre nature, une combinaison superbe qu'il faut maintenir, perfectionner, consacrer, mais qu'il faut surveiller aussi parce qu'elle est factice ; car c'est une force comprimée qui tend toujours à repousser l'obstacle, à faire explosion comme le gaz, à renverser l'écluse comme l'onde ; et ce serait une grande imprudence que de donner au gaz ou à l'onde une occasion trop favorable de s'échapper et de s'épandre.

Aujourd'hui, c'est la royauté qui est embastillée ; demain, si votre projet réussit, ce sera la liberté.

Mais, pour finir par des paroles moins graves, nous ajouterons que donner à un roi des fortifications et lui dire : Tu resteras constitutionnel, c'est donner à un enfant un tambour en lui disant : Ne fais pas de bruit ; c'est ouvrir la cage d'un oiseau en lui criant : Ne t'envole pas !... tu es prisonnier sur parole !

LETTRE XXVII

6 mars 1841.

Dernier degré de l'amabilité. — Réunion de célébrités chez Mme de Lamartine. — Variétés de grands hommes. — Coquetterie entre deux maestri. — Un nouveau roman d'Eugène Sue. — Modes.

Si la France n'est point appelée à faire sa partie dans le grand concert européen (jargon parlementaire), en compensation, les Européens de toutes sortes sont généreusement appelés à faire leur partie dans l'immense et éternel concert parisien. Depuis huit jours, que de mélodies, que de symphonies, que de sons, que de chants, que d'accords, que d'accents! Ce sont de véritables torrents d'harmonie; torrents est le mot. Ah! que de musique, et, ce qu'il y a de plus affreux, quelle bonne et excellente musique! On n'en veut pas perdre une note, et voilà le malheur : on se laisse enivrer par elle, et l'on passe ses jours à écouter. Cela ne vaut rien du tout dans certains états. Prendre la mauvaise habitude d'écouter quand on a une profession de bavard, c'est très dangereux; les avocats savent bien ce qu'ils font : ils n'écoutent jamais personne, et ce n'est point par indifférence, c'est pour ne pas perdre leur spécialité.

Or, vendredi dernier, nous étions bien tranquillement occupé à écrire notre feuilleton, lorsqu'on est venu nous rappeler qu'il y avait un superbe concert chez Mme la comtesse Merlin. Certes, nous ne l'avions pas oublié; mais nous étions résigné au devoir, et nous avions courageusement renoncé à tous les plaisirs de la soirée. — Eh bien! vous ferez votre feuilleton demain, nous dit-on pour nous entraîner; vous ne vous piquez pas d'exactitude. — Si vraiment, j'ai au contraire à l'exactitude les plus grandes prétentions. — Vous les dissimulez avec art. — Ne m'accusez pas. Lorsque j'ai l'air d'être en retard, c'est par respect pour quelque histoire attachante que je crains d'interrompre; c'est aussi par coquetterie. Croyez-vous donc qu'on aime à jeter son nom à la place de celui de M. de Balzac, par exemple, et quand c'est lui qu'on espère, pensez-vous qu'il soit

très agréable de se résigner à venir? Non, vraiment, nou croyons point ressembler à M. A..., cet homme d'un espı fin, si charmant, d'une conversation à la fois si piquante douce, dont une femme passionnée disait un jour : « Il e aimable, si aimable, qu'on l'entend annoncer avec pl même quand on en attend un autre. » Quel éloge ! Nous n'a pas l'ambition de le mériter.

Le premier concert de Mme Merlin a été magnifique.

Le lendemain de ce concert, il y avait chez Mme de La tine une réunion bien intéressante, à laquelle pour rien monde nous n'aurions voulu manquer, d'abord par curio et puis aussi par orgueil. C'était ce que nous avons ap *une soirée de célébrités;* or, plus on est obscur, et plus on à faire partie de ces réunions merveilleuses. Jamais collec de supériorités ne fut plus complète. Jugez-en plutôt :

Grand orateur,	M. Guizot.
Grand poète,	M. Victor Hugo.
Grand tragique,	M. Duprez.
Grand capitaine,	M. le maréchal Soult.
Grand peintre,	M. Horace Vernet.
Grande cantatrice,	Mme Damoreau.
Grand industriel,	M. Cunin-Gridaine.
Grand administrateur,	M. le comte A. de Girardi
Grand agriculteur,	M. de Lamartine.
Grand romancier,	M. de Balzac.
Grand sculpteur,	M. David.
Grand artiste,	M. Artot.
Grand savant,	M. Charles Dupin.
Grande victime,	M. Andryane.

Il y avait là aussi de grandes dames, célèbres par leur es leur instruction profonde, leur conversation brillante et cieuse. On ne connaît point d'ouvrages littéraires signés leurs noms ; cependant quelques initiés bien informés assu que ces dames écrivent comme elles parlent. Il y avait là e Mme de Lamartine ; elle a beau nous défendre aussi de pa d'elle, il nous est impossible de ne pas déclarer qu'elle é chez elle ce jour-là, de ne pas reconnaître, avec tout le mo que c'est une femme supérieure, et l'une des plus spiritu de notre temps et de notre pays.

Cette soirée, si intéressante, a été de plus fort animée. Du

chanté l'air de *la Dame blanche : Ah! quel plaisir d'être soldat!*
une manière admirable et toute nouvelle. Il en fait une comédie
tière. Quelle verve ! quelle gaieté ! quelle finesse ! Pourquoi
donnerait-on pas à Duprez un rôle bouffe? Il le jouerait à
erveille, et cela le reposerait. Etre au désespoir tous les deux
urs, pendant cinq heures de suite, cela doit être très fatigant.
duo de *Guillaume Tell*, chanté délicieusement par Duprez
Mme Damoreau, a excité des transports d'enthousiasme.
Rossini ! Rossini ! s'écriait-on, quand reviendra-t-il? Allons
chercher; il nous est impossible de vivre une année de plus
ns lui. » Alors on a décidé, séance tenante, c'est-à-dire en
ein enchantement, qu'une pétition allait être adressée au
èbre maestro pour le supplier de revenir à Paris. Cette péti-
n est déjà couverte de signatures, et quelles signatures !

A propos de musique, nous voulons vous conter une histoire
armante. Voilà un début bien audacieux; mais l'histoire
ut supporter ce commencement. La semaine dernière, il y
ait chez M. Véron un dîner de *célébrités* (on ne mangeait pas
célébrités). Parmi les convives se trouvaient MM. Scribe,
ber et Halévy. Le dîner ne *fut pas froid et la conversation ne
pas silencieuse.* On dîna bien et l'on causa beaucoup. Dans
soirée on parla de l'opéra que vient d'achever M. Auber,
l'on pria le brillant compositeur de vouloir bien jouer quelques
s de sa nouvelle partition. M. Auber se mit au piano et joua
e marche très belle que tout le monde applaudit, puis on
usa d'autre chose.

Au bout de quelque temps, un des convives, s'approchant
M. Halévy, lui demande de jouer à son tour un morceau de
n nouvel opéra; M. Halévy y consent de très bonne grâce,
se met à son tour au piano; mais au lieu de jouer un air de
, il répète, par un tour de mémoire incroyable, la belle marche
e M. Auber venait de jouer une heure auparavant pour la
emière fois. « C'est merveilleux ! s'écrie tout l'auditoire. —
a retenu l'air, note pour note, sans y rien changer. — Si,
prend alors M. Auber, il a fait plusieurs changements très
ureux dont je profiterai. — Deux femmes n'auraient pas plus
coquetterie, entre elles surtout !

N'oubliez pas que c'est lundi prochain que doit avoir lieu,
ns la salle de Herz, le concert de la Société des Amis de l'en-
nce. Le monde élégant s'y est donné rendez-vous, car il faut
ndre justice à ce monde frivole, toutes ces belles institutions
charité et de morale sont fondées par lui. On a tort de

médire du bonheur et de la gaieté ; cela rend si bon de s'amuser, et les cœurs tristes sont si cruels !

Un peu de littérature maintenant..

Le roman du jour, c'est *le Commandeur de Malte*, par M. Eugène Sue. Voilà un roman amusant ; il y a dans ce drame étrange de l'intérêt, de l'effroi, du comique, du merveilleux à tous moments. Il y a un pigeon qui porte une lettre, et un aigle apprivoisé qui dévore la correspondance et le messager ; puis un greffier que l'on mystifie de la manière la plus plaisante ; puis une jeune fille nommée Stéphanette, dont la naïveté maligne est charmante : c'est la coquetterie de l'âge d'or ; puis un jeune homme, né bon et généreux, dont, par une horrible vengeance, on a fait un méchant malgré lui, et qui veut mourir pour expier ses crimes involontaires. Ce portrait est fort beau et mériterait à lui seul d'être le sujet d'un livre. Ce roman, qui n'a d'autre défaut que d'être trop romanesque, obtient un grand succès de lecture, peut-être à cause de son défaut. — Et *Mathilde*, nous direz-vous ? Le manuscrit est là tout prêt à être publié ; et depuis un an M. Sue aura publié dix volumes, sans compter l'*Abrégé de l'Histoire de la marine de tous les peuples*, ouvrage fort remarquable qui vient de paraître ; sans compter le drame de *Latréaumont* et la comédie de *la Prétendante*. Dix actes et dix volumes, oui, quatre volumes de *Jean Cavalier*, deux du *Colonel Surville* et d'*Hercule Hardi;* deux du *Commandeur de Malte* et deux des *Mémoires d'une jeune femme*, et cependant ce n'est point dans la retraite et le silence qu'il travaille. S'il y a une grande partie de chasse, l'auteur de *Létorière* y est invité, et il y va ; s'il y a un grand dîner d'ambassadeur, l'auteur d'*Arthur* y est prié, et il y vient ; si l'on donne le ballet nouveau à l'Opéra, et que les marins de la *Belle-Poule* y assistent, l'auteur de *la Salamandre* s'y montre à son tour : on le voit partout, et cependant il travaille plus que personne. Comment fait-il pour trouver tant d'heures de solitude au milieu de cette vie mondaine ? — Peut-être qu'il néglige ses amis. — Non vraiment, dès qu'il leur arrive un malheur, il accourt un des premiers. — Mais alors, quel est son secret ? — Il supprime les ennuyeux. O lecteurs ! et vous, madame, récapitulez vos souvenirs, et voyez combien de moments vous avez donnés aujourd'hui à des gens qui vous déplaisent et vous fatiguent, la moitié de votre journée ; c'est le temps d'écrire trois chapitres de roman.

Parlons un peu modes ; il y a longtemps que nous n'avons

té ce sujet. Les merveilleuses se livrent depuis quelques
aines à des excès d'imagination effrayants. Ce sont des
perons d'un folâtre inimaginable; des espèces de casquettes
outre en gaze rose, garnies de fausses perles; des plaques
velours vert brodées en or, posées sur la tête d'une oreille
autre, qui ressemblent horriblement à des pantoufles trop
ites utilisées en coiffures; et puis des robes de deux ou trois
eurs : bleues avec revers jaunes; vertes avec des revers
rante et des agréments orange; grises avec des parements
ets. Tout cela nous semble d'un goût fort douteux. Heureu-
ent la province va vite s'emparer de cette nouveauté essen-
ement économique : avec un vieux jupon de taffetas noir
ne vieille jupe de satin rose, vous vous composez un costume
alous plein de caractère. C'est très avantageux, c'est même
avantageux.

n garnit les gants blancs avec de l'hermine, autre pensée
omique et par conséquent très coupable. Le tulle et les
ns sont si jolis! On ne porte jamais assez de rubans. En
d'élégance, ce qui dure le moins est ce qu'il y a de plus
e et de plus gracieux. Nous l'avons déjà dit bien des fois,
gants d'une femme trahissent tout son caractère. Un jour
ous a offert de nous présenter à une femme dont les gants
ent garnis de roses pompons; nous avons répondu : — C'est
ile, jamais nous ne pourrions nous entendre. — Pourquoi?
Regardez ses gants.

es bijoux à la mode ne sont pas jolis, mais ils sont très
sants. Ce sont des animaux de toutes sortes : des singes,
renards, des chiens et des chats, des hiboux, des tortues,
lézards, des colimaçons et des chenilles.

uant aux mouchoirs, ils sont tout à fait pittoresques : ce
des tableaux brodés, des paysages de coton, des Claudes
ains faits à l'aiguille, avec des personnages animés. Chaque
du mouchoir offre un sujet divers. Là c'est une jeune
sanne conduisant une génisse; là, une grosse fermière jetant
orge à des poules. Ce coin représente un âne et un garçon
nier gravissant le sentier du moulin. Cet autre coin nous
tre un chasseur traversant une rivière, une rivière de
ts à jour merveilleux. La broderie ne s'arrête devant aucune
culté : elle construit des églises, des chemins de fer, des
eaux et même des forts détachés, ce qui est la dernière
e.

LETTRE XXVIII

4 avril 1847.

La semaine sainte et les saltimbanques. — Le moderne Longchamp parisien. — Des Allemands en landau qui regardent passer des Espagnols en calèche. — La femme littéraire. — Les Girondins.

— Boum, boum, boum ! pan, pan, pan !... boum, boum, boum !... pan, pan, pan !... tzim, tzim, brrrr, boum !

— Qu'est-ce que c'est que ça?...

— C'est la semaine sainte !...

— Allons ! vous vous moquez de moi. Pourquoi toutes ces baraques de toile dans les Champs-Élysées, ces théâtres, ces saltimbanques de toutes les couleurs, rouge, orange, aurore, saumon, qui battent de la grosse caisse, qui sonnent de la trompe avec une émulation si terrible? Pourquoi ces rivalités de fanfares qui me rendent fou?

— Je vous dis que c'est aujourd'hui le jeudi saint.

— Entrrrrrez, messieurs ! mesdames, entrrrrrez !

— Un ours !... je vois un ours sur la porte de ce théâtre; il est représenté emportant un soldat dans ses bras... Mais l'ours est un animal de carnaval ; il n'y a pas d'ours en carême; ce n'est pas maigre... un ours !

— Vous ne voulez pas comprendre que toutes ces choses sont destinées aux solennités de la semaine sainte !

— Ah ! c'est là le recueillement !... Mais regardez donc ce cheval, comme il se défend... il va jeter son cavalier par terre !...

— Non ; plus loin il se calmera ; le tapage l'effraye. Comment, vous ne devinez pas que c'est un pauvre coursier de louage ! il sort du manège aujourd'hui pour la première fois; il en est à ses premières impressions de voyage ; cette timidité, *inséparable d'un début,* lui passera.

— Mais il tourne, il tourne toujours ; on dirait qu'il valse et qu'il valse en mesure... Peut-être que c'est un cheval de Franconi?

— Non, le cavalier est furieux; donc la valse est involon-
re, le plaisir n'est point partagé.

— Ah! voilà un autre cheval qui passe au galop, le valseur
décide et le rejoint; il a reconnu un ami. Expliquez-moi
ırquoi on a tant de peine à conduire les chevaux de manège.

— C'est qu'ils sont parfaitement bien dressés.

— Que Longchamp est triste cette année!

— Triste! moi je le trouve trop gai... et je ne sais pourquoi
confie le soin de célébrer la semaine sainte à des bateleurs.

— Ce côté-là est très animé; mais regardez par ici, à peine
a-t-il deux rangs de voitures, et des voitures très laides.
s autres jours, il y a cinq, quelquefois six rangs de voitures,
ıtes élégantes ou orgueilleuses.

— Longchamp est passé de mode.

— Bien plus, c'est la mode de n'y pas aller. On n'y voit que
s calèches de *famille*, pleines de vieillards et d'enfants, le
s-ist-das entr'ouvert laisse apercevoir un profil maussade,
e mèche blanche, une moustache grise et la croix d'honneur.
r le devant de la calèche, trois petites filles qui se ressemblent;
ıt une autre calèche de famille : elle renferme une capote lilas
ıé qui renferme une aïeule morose; près d'elle une jeune
nme pâle, puis une bonne et un enfant; sous ses châssis tout
monde est triste : le cocher et le domestique assis sur le siège
ıls ont l'air de s'amuser. Une calèche de remise découverte
ent après eux; elle contient quatre Espagnols, grands yeux
irs dans de longues figures jaunes; ils regardent avec cette
itation ennuyée qui découvre qu'il n'y a rien à voir. Autre
lèche de remise pleine d'Allemands, redingote polonaise bleu
ıir, garnie d'une fourrure jaune pâle; les Allemands se
nchent en dehors de la voiture, ils se haussent sur leurs
eds pour voir par-dessus la tête du cocher. Après bien des
orts... c'est un peuple si persévérant... ils parviennent à
ir... la calèche de remise qui est remplie d'Espagnols. Une
mille anglaise s'avance dans un landau; les familles anglaises
ouvent encore des landaus; c'est un amas de cheveux tom-
nts, de chapeaux de paille déformés, de fourrures malades,
i n'a rien de bien séduisant...

Oh! le bel attelage, la jolie calèche!... Enfin!... Un jeune
mme se prélasse solitairement dans cette voiture élégante,
jette sur ce qui l'entoure un regard dédaigneux, et d'une voix
êle et moqueuse il crie à son cocher : « Au bois!... » On dit
jourd'hui : Au bois; autrefois c'était de fort mauvais goût;

on disait : Au bois de Boulogne. La calèche sur la chaussée fuit insolente et rapide, et tout dans l'attitude du jeune merveilleux semble dire : Je ne veux pas être admiré par ces gens-là, je ne lutterai pas avec ces horribles fiacres ; un homme qui se respecte ne peut plus venir à Longchamp.

— Un cocher poudré, une livrée pompeuse, de beaux chevaux qui piaffent : voilà donc des personnes qui viennent se faire regarder.

— Non, il n'y a dans la voiture fermée que des gouvernantes et des enfants. Cherchez, cherchez, vous ne trouverez là que des curieux ; tout le monde vient voir, personne ne vient se faire voir ; des calèches de famille, des voitures de remise pleines d'étrangers, des fiacres, des cavaliers de louage, des sergents de ville qui causent entre eux, tel est Longchamp en 1847. Mais, patience, dans huit jours l'aspect des Champs-Élysées changera ; alors paraîtront les superbes attelages, les voitures nouvelles, les chapeaux à la mode ornés de plumes et de fleurs, les longues robes de taffetas rose, bleu ciel, lilas, balayant généreusement la poussière des allées, les mantelets garnis de rubans et de franges, les ombrelles garnies de dentelles, toutes les merveilles du printemps. D'ici là vous ne verrez que de bons manteaux de velours, de longs châles de cachemire bien strictement fermés : il a fait un froid si désagréable !... Mais, en compensation, vous ne verrez que de petits chapeaux de crêpe, chapeaux du soir qu'on finit le matin ; ils ne sont pas tout neufs, ils ont fait plus d'une visite, ils ont entendu plus d'un concert. Ces panaches ont un peu trop flotté, ces *saules* ont déjà beaucoup pleuré ; tant mieux, c'est ce qu'il faut, c'est une des plus grandes mortifications du carême : le jeûne des parures. Une femme qui mettrait un chapeau neuf pour aller entendre un sermon de M. l'abbé Cœur serait à l'instant condamnée et perdue. Chaque effet a son jour, chaque jour a son heure ; tout le secret de la vie est là.

Le monde parisien n'est occupé en ce moment que de deux choses : de sermons pieux et de discussions politiques ; malheureusement le calme apporté dans l'âme par les uns ne sert en rien à adoucir les passions soulevées par les autres ; jamais on ne s'est tant disputé, jamais on n'a tant crié. L'apparition des *Girondins* réveille toutes les fureurs des partis, cela devait être ; ce livre est une révolution ; c'est un présage, c'est un symptôme, c'est un décret peut-être !... Car ce n'est pas sans raison que Dieu a permis à un tel homme d'écrire un tel livre.

âme du poète est une lyre sublime que le souffle divin fait orer, elle n'est pas responsable de ses accords. Quand nous yons les idées d'une époque s'incarner dans un homme de nie, quelle que soit notre répugnance pour ces idées, nous nous ristons avec respect; inquiet mais résigné, nous disons : il ıt que ces idées, que nous redoutons comme dangereuses, ent nécessaires, et qu'elles servent les mystérieux desseins Dieu, puisqu'il charge une de ses plus dignes créatures de propager, puisqu'il n'inspire à aucun autre génie rival le soin, le devoir de les combattre. Aussi, à chaque page de ce re, nous rêvons, troublé et charmé. Que c'est beau! pensons-us, quelle admirable lecture! quel style! quel bonheur dans expressions! quelle ampleur dans cette phrase! vivacité, oris, verve, grâce, violence, fraîcheur, toutes les qualités sont réunies! Comme cet homme est bien largement doué, en vori! Ah! que c'est beau! mais que d'événements vont ître de ce livre! Je voudrais bien ne pas les voir! Oh! je udrais mourir! N'est-ce pas un effet étrange que cette admi-tion excessive qui vous fait souhaiter la mort?

Sans doute, la Révolution de 89 est une belle chose, une néreuse réforme; mais, que voulez-vous! nous n'aimons pas révolutions. M. de Lamartine semble dire que si la Révolution été cruelle et imparfaite, c'est que malheureusement elle a é accomplie par les hommes. Eh bien, voyez comme nous mmes inintelligent et sottement borné; nous ne voudrions ême pas non plus d'une révolution qui serait faite par des ges : il y en a eu autrefois, elle a produit l'enfer, et rien que a suffit pour nous donner des préventions invincibles. On ra beau dire, les procédés révolutionnaires sont défectueux; is expliquez-nous comment il se peut que, dans un siècle ssi éclairé que le nôtre, dans un pays où l'industrie découvre s merveilles, on n'ait encore trouvé qu'un moyen de donner l'argent aux pauvres, c'est de couper la tête aux riches; le oyen est expéditif, mais, franchement, il n'est pas très ingé-eux. Il nous semble qu'en cherchant bien on pourrait trouver tre chose. M. de Lamartine parle des idées révolutionnaires mme un homme qui aurait découvert le secret de les appliquer, ns crimes, sans violences, sans orages. Dieu veuille qu'il ait son, et que son livre soit le commencement de son entreprise.

Le parti légitimiste vocifère contre les *Girondins;* pour urrir sa fureur, il s'attache à quelques expressions, maladroites ut-être en ce qu'elles donnent lieu à diverses interprétations,

mais expliquées, pendant tout le reste du récit, de la manière la plus favorable; l'auteur, parlant des calomnies inventées contre la reine, s'arrête, et dit ces mots cruels comme toutes les réticences : « L'histoire a sa pudeur. » Ce mot isolé a un sens fatal; mais, dans l'ensemble de l'ouvrage, il reprend sa véritable signification : l'histoire a sa pudeur veut dire l'histoire a sa dignité; elle ne se fait pas l'écho des propos du temps; elle raconte les faits, elle donne les preuves; mais quand il n'y a ni faits ni preuves, elle doit garder un silence digne. Voilà, il nous semble, ce que signifie ce mot; et comme, chaque fois qu'il est question de fautes reprochées à la reine, l'auteur se sert toujours, et avec indignation, du mot de calomnies, d'odieuses calomnies, il est certain que son intention n'est point d'outrager la reine, bien au contraire; pour un artiste exercé, qui a l'instinct des grandes compositions historiques, dramatiques ou poétiques, il est évident déjà que c'est la reine qui est la grande figure de l'*Histoire des Girondins*, la victime bien-aimée de l'auteur, que c'est Marie-Antoinette qui est l'héroïne du poème.

Mais les légitimistes ne sont pas des artistes, et ils ne sauraient pressentir ces habiletés de l'art; quelques mots les blessent; ils crient, et ils s'arrêtent pour crier. L'ensemble de l'œuvre, ils ne le voient pas, ils n'ont jamais su se placer à cette hauteur où l'on voit l'ensemble des choses, et c'est bien cela qui fait que ce triste parti, avec la plus belle, la plus noble de toutes les causes à défendre, est le plus pitoyable des partis : individuellement, ils sont tous braves et loyaux, et, une fois réunis pour leur cause, ils ne savent plus que se cachoter et *conspirailler*. Leur mission est de professer les généreux préceptes de la chevalerie : de faire respecter la religion, la royauté, la vérité, les femmes, la veuve et l'orphelin, et ce sont eux qui les premiers jettent la calomnie et l'outrage à ces choses saintes que leur devoir était de faire vénérer; ainsi, dans le même moment, dans le même journal où ils reprochent avec tant d'amertume à l'auteur des *Girondins* d'avoir attaqué la royauté dans la personne de Marie-Antoinette, trois pages plus loin ils attaquent, eux autres, non par des réticences maladroites, par de fausses délicatesses de langage, mais avec une brute, lourde et sale cruauté; ils attaquent la jeune reine Isabelle, une enfant de seize ans au plus !... et leur injure est telle, que, par respect pour vous et pour nous-même, nous n'oserions pas vous la répéter... Et puis ils demandent pourquoi de beaux talents,

ıi marchaient jadis avec eux, se sont séparés de leur cause !... 'est qu'ils l'honoraient trop pour la défendre ainsi; ils ont :ieux aimé noblement désespérer d'elle que de la compromettre : de la souiller par des expédients honteux; ils ont compris ue les partisans tuaient la cause, et ils ont rompu avec eux ar intérêt pour elle. Qui sait s'ils n'attendent pas en secret, vec la patience de la foi, la ruine heureuse de ce parti fatal, licenciement de ces troupes mal inspirées, pour la voir renaître n jour, cette cause, plus puissante que jamais, apparaissant out à coup à l'horizon politique dans son éclat nouveau, comme n astre subitement dégagé de vapeurs funestes, et rayonnant nfin des vérités éternelles qui font sa force?

Ils accusent aussi l'illustre auteur des *Girondins* d'avoir ıéifié Mme Roland; il parle de son génie, de sa beauté. Sans loute c'était une belle femme, qui avait assez de génie pour ouer un grand rôle; mais, à travers ces éloges pompeux, comme ›n devine sa secrète antipathie!

On peut faire d'un héros ou d'une héroïne un portrait extrêmement flatteur, et cependant ne pas admirer personnellement ce héros ou cette héroïne. Il y a des qualités qu'on vante de bonne foi, mais qu'on déteste; et Mme Roland avait justement toutes ces qualités-là; de même nous vanterons son courage, son génie, son ardente charité; mais nous avouerons que cette sublime intrigante est précisément le type de femme qui nous est le plus particulièrement odieux. Mme Roland, ou plutôt Jeanne Philippon, car il ne s'agit pas de la femme politique, est, à nos yeux, l'origine de cette effrénée race de pédantes que nous avons appelées les *femmes littéraires*, c'est-à-dire des femmes faites avec des livres; ces femmes, qui mériteraient d'être *reliées* plutôt qu'habillées, agissent, non pas d'après leur nature, mais d'après leurs lectures; si elles n'avaient pas lu tel in-octavo, elles n'auraient pas aimé tel jeune homme; si tel roman avait été dépareillé dans la bibliothèque de leurs mères, elles n'auraient pas fait tel mariage.

Ainsi Mlle Philippon ne se marie point selon son cœur, mais dans le genre de la *Nouvelle Héloïse*. Il y avait chez son père un jeune artiste dont la vue la faisait rougir et trembler; ce n'est pas lui qu'elle veut épouser, son idéal est un vieux philosophe, car elle rêve l'ennuyeux ménage de Julie; mais la pauvre *Julie* est forcée à ce triste mariage, et sa fausse imitatrice le fait volontairement; l'amante de Saint-Preux subit la chaîne, la républicaine la choisit froidement; elle croit flatter Jean-

Jacques, elle l'offense, et lui prouve lourdement qu'elle ne le comprend pas; car *Julie* avait aimé une fois; son cœur, brisé par le désespoir, consumé par l'amour, pouvait espérer le repos: mais sa folle plagiaire n'avait jamais aimé; son vieux époux, elle le dit elle-même, ne pouvait suffire aux ardeurs de son âme, et c'est pour employer cette ardeur inactive, pour assouvir ses passions dévorantes, qu'elle a renversé le trône, soulevé la populace hideuse, ensanglanté la France, épouvanté le monde. Voyez un peu ce que c'est que de mal lire!... Elle emprunte à *Julie* son vieux Wolmar, et elle lui laisse Saint-Preux! Si, plus imprudente ou moins généreuse, elle avait fait seulement le contraire... peut-être la royauté était sauvée!... O femmes! défiez-vous de vos lectures, et puisque vous voulez absolument lire, au moins lisez bien! Imiter à demi les auteurs qu'on adore, ce n'est pas même les parodier, c'est les trahir!... Que de jeunes filles ont fait maudire Jean-Jacques pour l'avoir travesti dans leurs sottes et froides folies!... Que d'auteurs seraient justement aimés s'ils n'étaient pas maladroitement admirés!

Les femmes littéraires sont un des fléaux de l'époque; les plus doux sentiments sont gâtés, dénaturés, frelatés par ces souvenirs de lecture qui vous poursuivent partout; l'amour n'est plus l'amour, c'est une occasion de phrases romanesques; on n'aime plus un beau jeune homme parce qu'il plaît, parce que sa voix trouble, parce que son regard enivre, on l'aime parce qu'il a imité le héros du roman à la mode dans une aventure quelconque. Les femmes littéraires, en disant : « Je vous aime, » pensent toujours à un auteur en vogue. Ce tiers de lettres est toujours là entre la femme adorée et vous; toutes les faiblesses de ces femmes ont un prétexte littéraire; il n'est pas une seule de leurs fautes qui n'ait un précédent dans la littérature : pour les entraîner, on n'a pas besoin d'être aimable, séduisant, passionné; il suffit d'être érudit et de leur écrire à propos ce que le héros de leur roman favori dit à l'héroïne qui est leur modèle. Jeunes soupirants, aspirants, prétendants, ne perdez pas vos jours en vœux naïfs, en regards suppliants. Voulez-vous être aimés, entrez dans un cabinet de lecture, demandez de l'encre et du papier, et copiez tranquillement la page décisive de l'ouvrage que vous entendez citer le plus souvent; page 204, tome II, copiez lisiblement, espérez. *Elle* attend la dernière période pour être attendrie, votre bonheur est au verso de la page; vous n'aurez pas soupiré, c'est-à-dire copié en vain.

Ces femmes littéraires ont encore une manie qui nous est
ıs insupportable. Qu'elles soient littéraires en amour, tant
; pour l'amour; mais elles sont littéraires en religion, c'est
ıs triste. Elles emportent à l'église de petits albums barbouillés
leurs propres mains, où sont recueillis les passages frappants
; auteurs que leur foi préfère. Oh! que nous aimons cent fois
eux une grande niaise qui emporte avec elle à la messe tout
tement l'*Evangile!* Mais à ces femmes éclairées, le saint *Evan-*
e ne suffit pas; elles ne le trouvent pas assez littéraire.
ne Roland emportait de même à l'église les *Grands Hommes*
Plutarque; aussi toute sa vie a ressenti l'influence de cet
ange livre de piété. Si elle avait préféré l'*Evangile,* quelle
férence dans sa destinée! Plutarque lui a enseigné l'orgueil,
Christ lui aurait enseigné l'humilité; Plutarque lui a inspiré
haine et la vengeance, le Christ lui aurait inspiré l'amour et
pardon; les héros de Plutarque ne savent que tuer, le Christ
sait que mourir. C'est bien malheureux pour la France que
le Philippon ait eu une piété si littéraire.
Mais le secret de sa rage n'est pas là, et trois lignes de sa
graphie nous révèlent le fond de son cœur.
M. Roland avait déjà parcouru la Suisse et l'Italie,
and il fit, en 1784, avec sa femme, un voyage en Angleterre.
yant envoyée à Paris à son retour pour solliciter des *lettres*
noblesse, mais sans succès, il obtint, par elle, sa translation
yon, ce qui la rapprochait de son pays et de sa famille. »
C'est là le vrai mot de l'énigme; une femme qui a épluché
carottes, et qui n'en est pas fière, ce qui eût été spirituel;
jamais une personne intelligente, parvenue par son intelli-
ce, n'a rougi de son origine; au contraire, elle sent que ces
venirs font sa force; plus l'échelon d'où elle est partie était
, plus il a fallu de courage et de talent pour atteindre le
nmet de l'échelle. Donc, une femme qui a épluché des carottes
qui en rougit est à jamais implacable. Un ambitieux qui ne
pardonne pas à lui-même son passé ne le pardonnera jamais
ersonne; il en voudra toute sa vie à ceux qui ont le bonheur
n'avoir pas fait ce qu'il a fait. L'addition est bien simple à
e : une femme orgueilleuse qui a lavé de la salade, qui a
nandé des lettres de noblesse, et qui ne les a pas obtenues,
ı donne, au total, une farouche républicaine. Non, non,
teur des *Girondins* ne l'aime pas; la preuve, c'est qu'il
la fait pas aimer. Quelle différence! comme on voit qu'il
préfère Mme de Staël! de quelles couleurs diverses il dépeint

leurs deux salons ! Comme l'une est bien reine, hospitalière, dans le sien, éclairant tout de son génie, surveillant, attisant, inspirant la conversation, tout occupée à faire valoir son esprit et celui de ses amis, partageant franchement sa gloire avec l'homme qu'elle aime et le créant à son image !... Comme l'autre, au contraire, a une attitude pédante et vulgaire dans son salon ! On dirait une maîtresse de pension bourgeoise donnant à dîner à des étudiants mal élevés, une sordide gouvernante de vieillard tout occupée de cacher les infirmités du bonhomme aux imprudents qui travaillent à faire sa fortune. Vous dites que le chantre d'*Elvire* a déifié Mme Roland, il a plus noblement déifié *Elvire*. Mme Roland, malgré les belles phrases du grand poète, paraît encore dans son livre telle qu'elle est à nos yeux, peut-être prévenus, un mauvais bas bleu éclaboussé de sang. Non, non, ce n'est pas là le rôle de la femme dans les révolutions ; demandez à Jeanne d'Arc, demandez même à Charlotte Corday. La mort de Mme Roland est belle sans doute, nous l'admirons comme un beau rôle bien joué ; mais cette mort elle-même était un châtiment ; l'Égérie des Girondins avait ouvert l'abîme, elle y tombait, c'était justice. Nous l'avouons, dût-on nous accuser de cruauté, nous ne pouvons nous intéresser au sort d'un incendiaire qui se brûle.

Si nous vous parlons uniquement des *Girondins*, c'est que depuis quinze jours on ne parle plus d'autre chose ; il y a eu des concerts ; nous ne sommes allé nulle part, nous sommes resté seul au coin du feu à lire, à commenter ce livre plein d'enseignements et de prophéties. Ceux qui venaient nous interrompre étaient les mal venus ; M. de Lamartine lui-même passait à l'état d'importun quand il nous surprenait au milieu d'une belle page ; mais nous ne sommes pas les seuls lecteurs captivés si vivement ; douze mille exemplaires des *Girondins* ont déjà été vendus. Il y a bien dans le nombre quelques admirateurs qui comprennent nos préoccupations, qui partagent nos admirations, notre enthousiasme et peut-être aussi nos alarmes.

LETTRE XXIX

3 septembre 1848.

ux joyeux refrains : Fusiller, fusiller; guillotiner, guillotiner. — Amour de la propriété. — Dernier culte des Français. — L'acajou, dieu du jour. — Affreux bonheur du bourgeois. — Supplice qu'on lui envie. — Poésie méconnue. — Littérature d'état de siège.

Seul, toujours seul!... Il est écrit que nous ne pourrons nais être d'aucun parti.

Il y en a deux qui se disputent la France en ce moment, cun des deux ne nous attire; nous les avons déjà définis :

Le parti de ceux qui veulent tout garder;

Le parti de ceux qui veulent tout prendre.

Le parti des égoïstes;

Le parti des envieux.

Les uns ont un mot charmant qu'ils affectionnent, qui ume toute leur pensée :

Fusiller, fusiller!

Les autres ont aussi leur mot favori, également affectueux, i dévoile tout leur système :

Guillotiner, guillotiner!

Et l'on veut que nous autres, nous les poètes, nous rêveurs éroïsme, professeurs de magnanimité, nous prenions fait et ise pour cette politique de happe-chair!... que nous tendions tre main généreuse à ces mains avides et crochues!... que us saisissions la lyre d'or pour répéter à l'univers l'un de ces aux refrains; que nous choisissions entre ces deux paroles mour :

Fusiller, fusiller!

Guillotiner, guillotiner!

Jamais!...

Allez, fils de Caïn, disputez-vous la terre ensanglantée, mais xigez pas que les enfants d'Abel se mêlent à vos combats leux; laissez-nous emporter sur la Montagne sainte l'encens rifié qui se souillerait sous vos pas, le feu sacré qui s'étein-

drait au souffle de vos haines, ou, si nos plaintes vous fatiguent, si nos regards trop clairvoyants vous importunent dans vos mutuelles iniquités, levez sur nous la bêche fratricide, nous l'attendrons sans pâlir, notre choix est fait, nous aimons mieux être vos victimes que vos complices. Frappez sans remords, nous vous bénirons en tombant, frères jaloux ! il est beau de mourir pour avoir déplu aux méchants ; il est beau de mourir pour avoir été agréable à Dieu !

Eh quoi ! dans cette France glorieuse, dans cette patrie du dévouement, dans ce berceau de la chevalerie, le sang coule... le sang coule à grands flots... et ce n'est pas pour la défense de la nationalité menacée ;

De la religion profanée ;

De la liberté violée ;

De la vérité étranglée !

Non ! Ce n'est pour aucun de ces nobles mots de poète, de philosophe, de penseur, de héros... C'est pour un vilain mot de notaire, de procureur, de recors ; le sang coule dans ce vaillant pays de France pour l'attaque et pour la défense de la propriété !

Honte au siècle ! honte au peuple ! honte au pays qui a vu couler un sang généreux pour une telle cause !

La propriété ! défendre la propriété !... et contre qui ? Contre des voleurs ? — Contre des utopistes, des égalitaires, des gens qui ne possèdent rien, et qui, pour se consoler, veulent obtenir que personne au monde ne possède rien non plus ? Cela s'appelle des radicaux, c'est-à-dire des envieux qui ne vous permettent jamais d'avoir que des racines. Point de tige, point de rameaux, point de feuillage, point de fleurs et point de fruits ; des racines tant que vous voudrez, à condition qu'elles ne pousseront pas. De même ils vous permettent d'acquérir, pourvu que vous ne possédiez rien. Et ils se passionnent pour votre ruine, et ils se font tuer pour empêcher les propriétaires de posséder... et les propriétaires eux-mêmes se font tuer pour défendre ce qu'ils possèdent, ou plutôt ce qu'ils croient posséder.

Ne voilà-t-il pas des champions bien intéressants ! Quel noble tournoi ! Que faisaient-ils donc, ces preux chevaliers, Lancelot du Lac, Amadis des Gaules, Esplandian, Tristan, Galaor ! Ils combattaient pour l'amour d'une belle ; fi donc les barbares !... Aujourd'hui la belle est une maison à quatre étages, une ferme en Beauce, un *mouchoir à bœufs*, un moulin ! A la bonne heure ! vive la civilisation !

Quelquefois c'est moins que cela, car ce mot de propriété dont fait grand bruit n'est qu'un flatteur mensonge. La propriété une des plus douces chimères de la fantaisie sociale. C'est-ire la propriété existe bien, mais ce qui n'existe pas, c'est propriétaire. Le propriétaire pur sang est, après le républi-n de bonne foi, ce qu'il y a de plus rare dans ce pays, où l'on bat pour la propriété et pour la république. La plupart des priétaires ressemblent à ces grands seigneurs ruinés qui tent toujours pompeusement le nom de la terre qu'ils ont uis longtemps vendue. Le propriétaire d'un champ n'est sque jamais celui qui le possède. La première chose que fait homme qui vient d'acheter une maison, c'est d'emprunter sus pour la payer; et sérieusement cet homme-là ne peut pas peler un propriétaire. C'est donc un fol orgueil de croire que se bat pour défendre la propriété; c'est une fatuité d'un re nouveau, puisqu'en réalité une propriété n'est presque ais possédée par un seul propriétaire, mais par un groupe créanciers; or, dites-nous un peu, ce groupe de créanciers vous semble-t-il pas une variété du communisme? Si nous ns un économiste savant, un statisticien habile, nous fini-s peut-être par vous prouver que ce communisme dont vous z une si grande peur existe en France depuis longtemps sous tes les formes et dans beaucoup de choses où vous ne voulez avoir l'air de reconnaître sa mystérieuse organisation. Oui, ous avions la logique de M. Proudhon et l'éloquence de Thiers, nous vous aurions déjà tous mis d'accord. — Com-t cela? — En révélant au bourgeois, puisque bourgeois il y – à ce don Quichotte de la propriété, qu'il n'est pas proprié-e, et en apprenant au peuple, si aveuglément et si fausse-t jaloux de lui, que l'être le plus pitoyablement heureux toute la création est ce pauvre bourgeois, tant détesté pour voluptés de sa vie.

ourquoi faut-il que tant de coups mortels aient été donnés s la lutte, que tant de nobles victimes aient succombé pour e folle cause? Nous n'osons plus vous en démontrer la vanité e ridicule; et cependant, qu'il serait facile de désarmer ces emis acharnés en les faisant rire d'eux-mêmes! C'est un bon yen de corriger les avares que de leur prouver que leur plus r trésor est sans valeur. C'est un bon moyen aussi de corriger envieux que de leur enseigner à se moquer de l'objet même eur envie. Et qu'a-t-il donc de plus que toi, ô peuple! ce fier rgeois de Paris que tu poursuis de ta haine? Il n'a ni châ-

teaux, ni hôtels, ni forêts, ni prairies ; il loue un appartement étroit et triste dans une maison dite de location, c'est-à-dire dans une ruche de plâtre. Là il ne trouve aucune des douceurs d'une existence aisée ; il n'a ni l'espace, ni le jour, ni la vue, ni l'air, ni le repos, ni le mystère, ni le silence. Là il vit en communauté avec des gens qu'il ne connaît pas ; il ne sait rien d'eux que leurs défauts, il ne sait pas si ses voisins sont honnêtes, charitables, affectueux ; il sait seulement qu'ils sont dissipés et violents, qu'ils ferment les portes avec fracas, qu'ils rentrent tard et qu'ils mangent à leurs repas toutes sortes de mets étranges, dont les parfums nauséabonds infectent les corridors. Mais, diras-tu, cet appartement incommode est richement meublé ; s'il ne possède pas la maison, il possède le mobilier. — Ah ! c'est le grand mot, et toute la question est là ; le véritable trésor du bourgeois de Paris, c'est son mobilier, et c'est pour défendre ce trésor qu'il se fait tuer si bravement. Et toi-même, peuple, c'est pour lui ravir ces merveilles que tu veux l'attaquer ! N'avons-nous pas raison de dire que c'est là une querelle à la fois triste et plaisante ? Mourir pour défendre son mobilier... et quel mobilier !... Un odieux assemblage d'objets informes, représentant le mauvais goût de toutes les époques ; objets sans valeurs, sans style, sans art, laids à l'œil, incommodes à l'usage, qui font s'évanouir d'horreur les peintres et les rapins, mais objets chéris du bourgeois, qu'il admire, qu'il a acquis à grand'peine, à force de patience et de privations, et qu'il défendra jusqu'à son dernier jour. Demandez-lui sa vie, mais ne lui demandez pas son affreuse pendule d'albâtre, flanquée de deux affreux vases d'albâtre ornés de fleurs en papier, et de deux affreux flambeaux d'albâtre ornés de bobèches en papier : il appelle cela sa garniture de cheminée, et Dieu sait quels efforts il lui a fallu pour atteindre à ce luxe épouvantable !... que de chagrins passés représente cet encombrement d'albâtre, que de tourments à venir il promet encore ; car cet ornement fastueux excite la jalousie de sa société et de sa famille. Par combien de soupçons injurieux, de propos amers, on fait payer à lui et à sa femme le bonheur de le posséder ! « C'est sans doute l'ami de la maison qui a offert cela ; c'est un présent de quelque protecteur ou c'est le prix de quelque service ténébreux ; » et tous ces propos amers, ces regards malins, ces admirations exagérées et pleines d'aigreur, veulent dire : « On n'a pas tant d'albâtre innocemment. »

O peuple ! si tu savais combien c'est laid ce que tu envies,

tu pardonnerais au bourgeois son bonheur... Veux-tu donc le tuer pour avoir son affreuse commode en acajou si incommode, dont le tiroir rebelle et fantasque ne cède jamais que pour vous tomber sur les pieds? Veux-tu donc le tuer pour son affreuse armoire à glace difforme, pour son affreux ciel de lit en acajou, rocher de Sisyphe qui menace toujours son sommeil; pour son affreux *bonheur du jour* en acajou, toujours boiteux; pour sa cave à liqueurs en acajou, pour ses affreuses porcelaines aux couleurs hostiles, qui vous font *grincer* les yeux; pour ces affreuses lithographies de pacotille; pour toutes ces choses si communes, si mal choisies, si laides, veux-tu donc le tuer?

Va, pauvre ouvrier parisien, crois-nous, il y a cent fois plus de grandeur et de poésie dans la fière simplicité de ta mansarde que dans ce faux bien-être bourgeois; et toi, déserteur ingrat du village, au lieu d'envier ce mauvais luxe parisien, rappelle-toi la digne et pauvre cabane de ta mère, le grand lit en bois de chêne sculpté où elle dormait sous ses rideaux de serge verte, la sombre armoire aussi en bois sculpté où elle serrait tes modestes habits du dimanche, le bahut élégant et simple où l'on accrochait les assiettes bleues, vieilles faïences d'un goût si pur, d'un style si sévère, le vieux fauteuil où le soir se reposait ton père après les durs labeurs du jour, l'escabeau trefflé où s'asseyait ta petite sœur, et la vieille horloge du foyer au battement fidèle et monotone, et le frais ruisseau qui gazouillait près de la porte, et le beau noyer qui vous prodiguait son ombre et ses fruits, et le rameau de vigne folle qui encadrait votre fenêtre, et les brises légères que vous pouviez aspirer à pleins poumons, et l'horizon sans bornes qui s'étendait devant vos yeux, et le profond silence des nuits, respectueux protecteur de votre sommeil, et le concert des oiseaux, joyeux réveille-matin qui vous appelait au travail; souviens-toi de toutes ces choses pleines de grâce et de dignité, et dis-nous si ces meubles-là, cet asile, ces arbres, cet air frais, ce silence et ces concerts, ne valaient pas cent fois mieux que l'appartement étouffé d'une rue étroite, les meubles sans caractère d'un salon bourgeois, que l'air malsain de la ville, que les aboiements des crieurs de journaux, voire même les fanfares étranges des fontainiers dilettanti... impitoyable concert qui réveille en sursaut chaque matin les fiévreux habitants de la Babylone moderne?

Ainsi, tu le vois, le bourgeois de Paris a tous les inconvénients de la capitale, et il n'en a pas les royales splendeurs; il a toutes les vexations, toutes les tortures de l'éducation sociale,

et il n'a pas les jouissances exquises de la vie mondaine ; il a l'étiquette !... l'étiquette, cette convention de l'ennui, et il n'a pas l'élégance ! l'élégance, cette poésie du bien-vivre, qui fait supporter et même chérir toutes les contraintes de la civilisation. Son travail est triste, inanimé ; toi du moins, en travaillant, tu peux chanter, tu peux rêver ; mais lui, comment pourrait-il rêver ou chanter ? il calcule toujours. Les chiffres sont jaloux, ils défendent toute pensée rivale. Ses plaisirs sont encore plus tristes que ses travaux ; des promenades dans la poussière, de méchants vaudevilles d'une caducité grivoise, des petites fêtes prétentieuses, sans richesse et sans grandeur, sans gaieté et sans liberté. Non, non, ce n'est pas le bourgeois que tu dois envier, noble peuple, c'est le grand seigneur, c'est le grand artiste, c'est le grand poète, c'est le millionnaire enfin, ces esprits élevés et expérimentés que l'habitude des joies factices du monde a ramenés aux sincérités de la vie. Dès que nous t'aurons dit leur secret, tu comprendras que leurs plaisirs peuvent devenir facilement les tiens.

Ne va pas croire au moins qu'en te disant d'envier les riches nous t'engagions à aller dévaliser leurs hôtels !... Hélas ! tu recevrais là une leçon terrible ; tu rougirais en les voyant. Depuis que le mot pillage fait partie du vocabulaire politique, les hôtels fastueux sont vides... On t'attendait, on les a préparés pour ta bienvenue, on les a démeublés, dépouillés... L'argenterie... on l'a fait fondre ; les diamants, on les a envoyés en Angleterre ; les tableaux, ils sont en Hollande ; les vases de prix, les œuvres d'art, sont en Belgique. Vas-y donc dans ces palais jadis superbes, que tes menaces ont fait nus et déserts ; entre, cherche, cherche partout, tu n'y trouveras rien, rien que le déshonneur !

Les plaisirs que tu peux dérober aux riches ne sont pas là ; ils sont dans leur pensée, dans leurs cœurs, dans leur admiration intelligente. Nous te le répétons : Quand on a épuisé toutes les recherches de la civilisation, ce qui plaît, ce qui amuse, c'est la naïveté dans la nature, c'est la simplicité dans le vrai ; quand on a eu sa loge à tous les théâtres, qu'on a vu le golfe de Naples à l'Opéra, la mer des Indes à l'Ambigu, le port de Lisbonne à la Gaîté, le port de Marseille au Théâtre-Historique, et le grand canal de Venise au Théâtre-Italien, veux-tu savoir ce qui plaît, veux-tu savoir ce qui amuse ? C'est d'être étendu sur un vrai rocher, à Saint-Adresse ou à Étretat, et de regarder un vrai navire roulant sur une vraie vague, conduit par de vrais matelots.

Quand on a entendu tous les virtuoses du monde harmonieux, s Rubini, les Mario, les Malibran, les Grisi et même les Damoau, veux-tu savoir ce qui plaît, ce qui amuse? C'est d'écouter *Ranz des vaches,* chanté par un pâtre dans la montagne, ec l'accompagnement capricieux des clochettes de son trouau.

Quand on a été millionnaire, quand on a ébloui Paris de n luxe, qu'on a eu les plus beaux chevaux, les plus beaux tels du monde élégant; quand on a séduit dix duchesses, ie douzaine de marquises, et même quelques fières ladies, ux-tu savoir ce qui plaît, ce qui amuse?... C'est de sortir pied, un parapluie sous le bras, et de s'en aller voir à un cinième étage une grisette bien rieuse qui se moque de vous ntiment.

Enfin, lorsqu'on a été un grand homme, qu'on a rempli monde de ses succès, qu'on a été nourri d'encens, qu'on st enivré aux applaudissements de la foule, veux-tu savoir qui plaît, ce qui amuse?... C'est d'être aimé comme un inconnu, st de cacher dans l'ombre sa gloire et de sentir bêtement ttre son cœur à un nom mystérieusement chéri.

Tels sont les plaisirs des grands seigneurs, des grands esprits. cherche-les donc comme eux, ô peuple! et tu cesseras d'ener les joies pénibles et menteuses des petits marchands de ris. Pour te consoler de n'avoir pas leurs flambeaux d'altre et leurs lustres, regarde les splendeurs des belles nuits ilées; pour te consoler de n'avoir jamais les gravures de Morin et de M. Destouches, contemple la *Sainte Famille* de phaël et la *Vénus* de Milo, qui t'appartiennent; apprends à mirer les chefs-d'œuvre, et tu dédaigneras d'envier des pauetés... et le bourgeois, ton innocent ennemi, ce paisible amar d'acajou, gardera sans crainte ses meubles bien-aimés, cette grande question de la propriété sera résolue!... Car, us vous l'avons prouvé, à Paris, où le combat est engagé, ce st qu'une mauvaise querelle de ménage, une méchante affaire acajou. Ce n'est pas une cause à défendre avec de l'honneur avec du sang; c'est un différend à régler avec des chiffres. nnez ce problème à résoudre à nos économistes, à nos hommes loi, et ne permettez plus que les hommes de cœur, que les mmes d'idées, que les hommes d'épée, dépensent leur talent, r sang, leur courage, pour ce vilain mot de propriété. Quant nous personnellement, jamais nous ne pourrons nous pasnner pour une telle cause; le peu que nous possédons, nous

l'avons acquis par le travail ; qu'on le prenne, que nous importe? Ou nous mourrons, et nous n'en aurons plus besoin ; ou nous vivrons, et le travail saura bien encore nous le rendre.

A propos, on nous affirme que M. . . . .
. . . .
Était-ce inconséquence? était-ce ironie? Nul n'a pu pénétrer ce mystère.

Autre anomalie. Le jour de la fête de la présidence, Mme Marrast, femme du président de l'Assemblée républicaine, avait les cheveux poudrés comme . . . .
. . . .
On raconte même que. . . . .
... deux grands laquais galonnés au bord d'un étang en guise de hérons ! Ce n'est pas champêtre ; mais c'est bien républicain. Il n'y a que les républicains pour avoir de ces idées-là : émailler les prairies de laquais en livrée ! Ce n'est pas le duc de Luynes qui ferait jamais une pareille chose ; il se borne à donner des centaines de mille francs aux pauvres ; mais, à dire vrai, ce n'est pas un républicain de la veille.

Le général Cavaignac, lui aussi, a eu son essai d'anachronisme. Le jour de son grand *recivimento*. . . . .
. . . .
Le général Cavaignac a loué, rue de Varennes, l'hôtel qu'habitait le général Thorn, dont il continue les usages singuliers. Les voitures du corps diplomatique ont seules le droit d'entrer dans la cour. Ainsi naguère, chez le pacifique général américain, les voitures n'avaient le droit d'entrer dans la cour qu'après dix heures sonnées, et l'on voyait tout le long de la rue de Varennes les ducs et les duchesses, les princes et les princesses attendre patiemment dans leurs carrosses armoriés l'heure bienheureuse où l'on pouvait être admis à faire sa cour au malicieux Yankee.

Nous avons, dans le temps, hautement blâmé cette complaisance ; c'est la même aujourd'hui : la république n'a donné de la dignité à personne. Tous nos grands politiques, des anciens ministres de Louis-Philippe, des philosophes, des hommes sérieux, s'en vont là défiler très humblement devant le chef du pouvoir, qui, le dos appuyé contre la cheminée, se tient debout, grave, silencieux et daigne saluer l'un d'eux de temps

temps, quand l'huissier crie un nom par trop célèbre. Ce rait un prince du sang, ce serait l'empereur, ce serait le néral Thorn lui-même qu'on n'aurait pas plus de déférence d'humilité. Vrai, le général Cavaignac est bien généreux de pas nous faire adorer son képi ou son cafetan au bout d'une rche, comme le farouche Gessler fit adorer son chapeau; ne se trouverait pas un Guillaume Tell français pour le jeter r terre.

Singulier pays, où l'on est à la fois si spirituel et si bête, si ave et si lâche!... Ici, excepté des balles, on a peur de tout. i, tout le monde a le courage de se faire casser la tête, personne n'a le courage de la porter haut.

On s'attend à de violents orages parlementaires et politiques, l'on prétend cette fois que c'est le paratonnerre lui-même i lancera la foudre. Quelle horrible comparaison! nous ne la rdonnerons jamais à notre illustre maître; qu'est-ce que st qu'un aigle qui se ravale à l'état de paratonnerre? L'aigle ut-il jamais troubler l'Olympe, et divertir les carreaux divins e Jupiter lui confie? Pourquoi la ruse quand on a la force, urquoi la fraude quand on a le droit? La loyauté est l'attribut la toute-puissance; il ne faut jamais tricher au jeu, même and on joue avec la foudre. Mais, hélas! M. de Lamartine, mme homme d'État, a un grand défaut, un défaut qui a déjà rdu M. Guizot et qui le perdra lui-même, si le destin de la ance ne le sauve pas. M. de Lamartine a la monomanie de abileté. Ses amis lui ont tant crié qu'il était poète, rien que ète, que maintenant il se défie de son inspiration, c'est-à-dire sa véritable force. Il repousse l'idée qui lui vient pour courir rès la combinaison qui lui échappe; il est ingénieux; c'est oiseau du jour qui a la prétention de se faire oiseau des nèbres : il s'imagine que c'est beaucoup plus habile d'y voir nuit que de supporter l'éclat du soleil. Mais vienne une cirnstance impérieuse, un beau danger qui le retrempe malgré i dans sa nature, et l'homme de génie étouffera le factice mme d'État; vienne l'aurore resplendissante, et l'aigle retroura son instinct glorieux. D'épaisses vapeurs l'enveloppent core, les nuages noirs amoncelés autour de lui dérobent pour elques moments à nos regards les méandres capricieux de n vol... mais patience, il ne lui faut qu'un coup d'aile pour monter dans l'azur.

Nous le disons avec tristesse, disciple inquiet, tremblant l'écart, nous n'avons plus la même confiance dans le carac-

tère politique de notre maître, du moins dans le caractère politique qu'il se fait, mais nous avons toujours foi dans son génie. Nous puisons notre espérance dans notre constante admiration. Chez les êtres favorisés, les trésors sont des promesses. Dieu n'a pas légèrement comblé de tous ses dons un mortel, pour que ces dons précieux deviennent, entre ses mains, fatals ou stériles ; Dieu n'a pas allumé avec tant de rayons, avec tant d'amour, ce flambeau, pour qu'il s'éteigne avant l'heure, avant d'avoir jeté au monde toute sa clarté ; Dieu n'a pas mis sur une même tête une triple couronne de poète, d'orateur, d'historien, pour la frapper tout à coup de démence ; Dieu n'a pas pris plaisir à familiariser ainsi un homme de génie avec toutes les royautés, pour permettre qu'une royauté de plus l'étonne et l'enivre comme un Mazaniello éperdu !... Le pauvre pêcheur du rivage peut devenir fou en atteignant si vite au trône populaire ; l'habitant des vallées a le vertige, transporté tout à coup sur les pics sublimes ; mais le poète... c'est l'habitant naturel des hauteurs, son œil est exercé au piège des profondeurs terribles ; il est accoutumé à regarder le monde à ses pieds, à mesurer l'espace, à interroger l'abîme ; pourquoi donc aurait-il le vertige du trône ? Pour y parvenir, il ne monte pas, il descend.

On annonce pour le 25 de ce mois... une première représentation ? — Ah bien, oui ! — Une grande fête au Jardin d'Hiver ? — Il s'agit bien de la fête ! On annonce l'établissement de la république rouge, c'est-à-dire. . . . .

. . . .

Cette annonce de république rouge fait fuir tout le monde, comme vous pensez ; et c'est bien dommage qu'il n'y ait pas à Paris de société, car, s'il pouvait y en avoir une, elle serait charmante et des plus animées. Dès qu'on est quatre personnes dans un salon, on est plein d'esprit ; c'est une causerie facile, un accord d'idées harmonieuses, une liberté d'expressions qui rappellent les plus beaux jours de la bonne conversation parisienne ; point de discussions orageuses, point d'allusions malveillantes, point de préoccupations ambitieuses ; tout le monde est du même avis, tout le monde critique, blâme, injurie, maudit l'état de choses à l'unanimité et à l'envi avec un ensemble et un entrain qui font plaisir. Chacun apporte sa part dans l'indignation générale ; celui-ci a été principalement choqué de cela, celui-là a surtout été révolté de ceci. L'un fournit une anecdote ridicule, l'autre fournit une découverte scandaleuse,

ıelqu'un sait l'historiette et ne sait pas le nom ; on s'empresse lui apprendre le nom et de compléter l'aventure : c'est une nne grâce mutuelle, un échange d'impressions tout rempli cordialité ; c'est la fraternité dans la médisance.

Seulement, pour causer diplomatie, on attend que les jeunes rsonnes soient allées se coucher ; il n'y a pas moyen de raconter vant elles les antécédents... . . . .
. . . .

Voulez-vous vous amuser? allez dans chaque maison et mandez avec intérêt des nouvelles du mauvais sujet de la mille, de celui qui depuis dix ans cause tous les chagrins, ıtes les inquiétudes des petits et grands parents ; on vous pondra :... . . . .
. . . .

La mode dans les magasins de nouveautés, c'est de faire llite ; les plus célèbres sont obligés de fermer, ceux-là même jadis on faisait fortune en quelques jours. La mode dans le nde élégant, c'est de mourir de faim, cela commence même devenir assez commun. La mode en littérature, c'est un livre mpli d'esprit : *Souvenirs de France et d'Italie*, par M. d'Esırmel. La mode en politique, c'est... . . . .
. . . .

Pardonnez-nous ou plutôt pardonnez-leur cette littérature état de siège. Après quinze jours d'hésitation, on nous renvoie feuilleton, vieilli, mutilé, n'ayant plus ni sens, ni à-propos. publier ainsi, certes c'est de la modestie, c'est de la méchanté peut-être, car il n'est pas une de nos épigrammes qui vaille s singulières réticences. On a effacé tous les traits un peu quants, on a supprimé toutes les idées un peu généreuses... t-ce donc bien la France, ce pays où il n'est même plus permis essayer d'avoir de l'esprit et du courage?

CHAPITRE V

LE THÉATRE DE MADAME DE GIRARDIN

La première pièce de Mme de Girardin : l'École des Journalistes. — *II. État du théâtre vers* 1840. *Mlle Rachel et son influence.* — *III. Les tragédies de Mme de Girardin :* Judith. — *IV.* Cléopâtre. — *V. Les comédies.* — *VI.* La Joie fait peur.

I

Mais, de 1836 à 1848, Mme de Girardin n'a pas uniment consacré sa plume aux *Courriers de Paris.* De jour en jour, grâce à la chronique, son activité s'est faite plus souple, plus variée; elle a voulu l'exercer dans d'autres domaines et particulièrement au théâtre. Dans les dernières années de sa vie, c'est au théâtre qu'elle a remporté ses succès les plus éclatants. Elle a donné des tragédies, des comédies. Voyons toutes ces œuvres.

C'est par une comédie : *l'École des journalistes,* qu'elle avait voulu débuter. La pièce fut reçue à l'unanimité par le comité du Théâtre-Français, le 21 octobre 1839; mais elle ne put être jouée. La censure avait prononcé une interdiction. Comme il est d'usage, le public intéressé, intrigué, ne s'occupa que davantage de l'œuvre frappée.

Aussi Mme de Girardin s'empressa-t-elle de lire sa pièce (elle lisait admirablement) dans son salon « encombré de journalistes ». Bien que mis à une rude *école,* ils eurent le bon esprit de rire; et Balzac, qui ne les aimait guère, rit bien plus encore, d'un « gros rire pantagruélique ». Néan-

moins, en condamnant cette comédie, la censure lui avait sans doute rendu grand service. Mme de Girardin, pour une fois, semble avoir été trahie par son goût. Elle avait pris pour des nouveautés de composition des audaces quelque peu forcées. Au moment de la publication, peut-être l'a-t-elle pressenti? Voici du moins les explications qu'elle crut devoir donner sur son œuvre :

« Au premier acte, *l'École des Journalistes* est une sorte de vaudeville, semé de plaisanteries et de calembours. — Au deuxième acte, c'est une espèce de *charge* où le comique du sujet est exagéré, à l'imitation des œuvres des grands maîtres; — au troisième acte, c'est une comédie; — au quatrième, c'est un drame; — au cinquième, c'est une tragédie. Dans le style, même sentiment, même variation : au premier acte, le style est satirique; — au quatrième, il est simple et grave; — au cinquième acte, il tâche d'être poétique. L'auteur l'a voulu ainsi. »

Du vaudeville, du drame, de la tragédie... et tout cela dans une comédie! Certes, c'était là de la nouveauté. Comme dans *Napoline* — mais avec beaucoup moins de profondeur et de vérité — Mme de Girardin s'en prend à la légèreté d'esprit, plus dangereuse peut-être que la corruption. Son but, c'est de démontrer que les journalistes « sans le vouloir, sans le savoir, sont le fléau de la société »; leurs plaisanteries « qui se croient innocentes » n'en sont pas moins « chargées à mitraille »; « l'une lance le déshonneur, l'autre la mort. Voyez ce que peut faire l'étourderie, quand elle a pour armes un journal! Jugez maintenant de ce que peut faire la méchanceté? »

En choisissant ce sujet dangereux et en le prenant sur ce ton, Mme de Girardin se montrait peut-être trop ambitieuse. Elle avait voulu faire « une comédie tragique tenant de la satire et de l'épopée, tableau grotesque, enseignement terrible où le poète fût à la fois moqueur et juge, historien et prophète ». C'était présumer de ses forces. Heureusement qu'avec le nouvel état du théâtre, les circonstances vont la ramener à des conceptions plus désintéressées et cette fois vraiment poétiques.

II

Que faut-il entendre par ce nouvel état du théâtre? Dès 1838 une réaction classique se prépare, se manifeste déjà par des symptômes significatifs. Sans doute, depuis 1830, le drame romantique a triomphé; c'est lui qui est maître des grandes scènes; et les auteurs les plus attardés, les plus conservateurs de formules, ont dû se résigner à des compromis. La tragédie est en déroute; que dis-je, c'est avec Talma qu'elle est morte, bien morte, semble-t-il.

Or, voilà qu'en 1838 une jeune fille de dix-sept ans, une débutante, la ressuscite. Mlle Rachel s'est révélée; elle marche, parle et commande en reine. Elle a la fierté d'une princesse; avec elle Hermione et Phèdre ont reparu dans leur dignité, dans leur vie intense.

Mais Mlle Rachel est juive; aussi certains détracteurs se plaisent-ils à prétendre que son triomphe « est une affaire d'association nationale ». C'est Mme de Girardin qui leur répondra dans son *Courrier* du 24 novembre 1838. Elle leur dira que « nous entendons chaque soir vanter la jeune tragédienne par des juges qui nous inspirent la plus grande confiance, de vieux amateurs de tragédies qui ont vu Talma, qui ont applaudi Mlle Raucourt, Mlle Duchesnois et qui ne sont pas juifs du tout ». Deux jours après, le 26 novembre, Mme de Girardin écrivait à Lamartine : « J'ai reçu aujourd'hui la visite de Mlle Rachel : elle est charmante et a tout à fait grand air. On ne dirait jamais la fille de bohémiens. » Entre ces deux femmes exceptionnelles des relations se sont nouées; après l'admiration viendra l'amitié réciproque, et c'est la fille de bohémiens qui entraînera Mme de Girardin vers la tragédie.

Mlle Rachel était née en 1821 à Munf, dans le canton d'Argovie. Sa mère était d'une assez bonne famille; elle

était fille d'un négociant de Mulhouse, entièrement ruiné; et par amour, malgré l'opposition des siens, elle avait épousé un pauvre israélite d'Alsace. Tous deux se firent marchands forains; ils allaient de ville en ville, vendant des foulards, des mouchoirs, des rubans communs. Au cours de cette vie nomade, toute de souffrance et de privations, ils eurent seize enfants. La misérable tribu voyageait à pied, mais un gros chien caniche, qui s'appelait Mouton, portait les petits quand ils étaient trop fatigués. Parfois, dans les moments de détresse, deux des petites filles, Sarah et Rachel, chantaient dans les rues; quand elles chantèrent pour la première fois à Reims, elles avaient l'une cinq et l'autre quatre ans. En 1830, quelques jours après la révolution, elles chantèrent dans les rues de Paris : « Elles allumaient un cercle de chandelles et donnaient leur concert en plein vent. » Un soir, Choron vint à passer et les écouta; en professeur de chant perspicace, il devina la riche nature des deux petites, les fit entrer dans sa classe et à sa mort, en 1833, elles furent reçues au Conservatoire. Sarah persévéra dans le chant; quant à Rachel, elle n'était encore qu'une enfant malingre, à la voix rauque et au regard fier. Le plus souvent elle restait silencieuse, presque taciturne; puis tout d'un coup elle avait « des gaietés ou des colères étranges ». Bien qu'elle semblât presque disgraciée de la nature, de grandes ambitions emplissaient son cœur : elle se destinait à la tragédie.

Quelques années plus tard, la métamorphose était complète : ses admirateurs ne louaient pas seulement son intelligence, sa force tragique, mais aussi sa beauté, la dignité de son maintien, sa distinction enchanteresse. Dans les salons les plus recherchés, elle était reçue en amie. D'où lui venaient tant de privilèges? Où avait-elle pris ce tact parfait, ce secret de plaire, qui lui valaient un tel accueil? C'est le vicomte de Launay qui va nous le dire :

Ces grands égards que témoigne pour Mlle Rachel le monde parisien, ordinairement si plein de préjugés et de petites idées, sont-ils accordés seulement à son talent, qui est bien fait pour les mériter? Nous ne le pensons pas. D'autres femmes artistes

eu, comme elle, un beau et noble talent, et l'on n'a pas fait leur faveur cette flatteuse exception. Ce n'est donc pas à talent que l'on rend cet hommage; ce n'est pas non plus on caractère, une si jeune fille n'a pas encore de caractère. quoi donc rend-on cet hommage? direz-vous. Et vous serez n étonnés quand nous vous répondrons : C'est à son rang. Le haut rang de l'actrice!... Non, mais le haut rang de la sonne; car chacun est pour ainsi dire doué en naissant d'un g *individuel*, dont il ne peut méconnaître les exigences, soit elles l'entraînent à descendre, soit qu'elles l'obligent à nter.

Après des éloges si délicats, comment Rachel n'éprouait-elle pas pour Mme de Girardin de la reconnaissance de l'affection? Oh! elle n'y manque pas, elle n'est pas rate. En juin 1841, pendant son premier voyage en gleterre (voyage triomphal s'il en fût jamais), elle prend isir à lui écrire. Dès son retour, la pleine confiance ant établie, Mme de Girardin, qui songe de plus en s au théâtre, s'ouvre à Rachel de ses projets. Elle médite tragédie, mais elle est inquiète, hésitante. Et tout de te Rachel l'encourage, l'excite au travail; le 24 juin 41, elle lui adressait de Bordeaux ces lignes :

MADAME,

e suis très occupée de ce que vous m'avez dit. Assurément, dant mon séjour à Bordeaux, je ne manquerai pas de vous ter par mes lettres à mettre la dernière main à votre œuvre. uis trop heureuse et trop fière de savoir par vous que mes res vous serviront d'aiguillon.

Et, quelques jours après :

e rêve *Judith* et l'auteur de *Judith.* Notre conversation ent souvent à ma mémoire et j'espère que vous achèverez ue vous avez si bien entrepris. Vous avez la bonté de vouque je vous encourage; j'en aurais de l'orgueil si je ne connais toute votre modestie.

C'est ainsi que Mme de Girardin, stimulée par Rachel, t pour Rachel sa tragédie de *Judith.*

III

Judith fut jouée pour la première fois au Théâtre-Français le 18 avril 1843. En ce début d'année, les événements dramatiques se précipitaient : le 7 mars, avec l'échec des *Burgraves*, le drame romantique avait essuyé sa grande défaite; un mois après, à l'Odéon, la *Lucrèce* de Ponsard était acclamée. La réaction classique, longtemps pressentie, triomphait le public, lassé des exagérations et du mélodrame, retrouvait avec joie les vieux Romains pendant quinze ans chassés de la scène. Il semblait qu'un sujet biblique pût être aussi bien accueilli. Cependant, malgré la belle création de Rachel, la *Judith* de Mme de Girardin n'eut que peu de représentations. Peut-être le sujet n'était-il pas très heureusement choisi? Judith est une héroïne dont le rôle prête aux équivoques. Bayle et Voltaire ne lui ont pas ménagé les épigrammes; sur ce qui s'est passé dans la tente du général assyrien — et qui « reste mystérieux » — les suppositions malveillantes n'ont pas manqué, ni les faciles ironies. Mais voyons sous quels traits Mme de Girardin nous a présenté son héroïne.

Judith, au premier acte, nous apparaît comme l'idole et l'espérance de Béthulie assiégée. Depuis plus de trois ans, veuve inconsolable, elle pleure et prie sur le tombeau de Manassé. Elle est célèbre par ses vertus, par sa sagesse. Osias, le gouverneur de la ville, ne prend pas d'arrêts sans la consulter; et les vieillards, jugeant ses mérites puissants près de Dieu, attendent d'elle le salut. Ils ont raison, le Seigneur prépare son heure. Achior, chef des Ammonites et ancien allié d'Holopherne, a été fait prisonnier et amené à Béthulie; il révèle à Judith une étonnante nouvelle : Holopherne l'a vue, Holopherne l'aime. Et voilà que l'esprit de Dieu s'empare soudain de la jeune femme.

JUDITH

Sinaï ! Sinaï ! je vois briller tes flammes !...
Le Seigneur me choisit entre toutes les femmes.

ouvre devant moi le livre des destins...
a jeté mon nom dans les siècles lointains !...
commande... sa voix me parle dans l'orage...
u'entends-je !... Ah ! cet effort surpasse mon courage.
uoi ! seule... dans son camp... Seigneur !...

(*Le tonnerre gronde.*)

Seigneur, j'irai
rendre un glaive... et frapper ! Seigneur !...

(*L'orage redouble.*)

Je frapperai.
frapperai !... David me prêtera son glaive.
u rang de ses soldats le Tout-Puissant m'élève ;
m'a montré celui que mon bras doit punir...

Toute la fin de cet acte est vraiment d'une grande eauté. Judith inspirée, passionnée, anime le peuple de son rdeur.

Au commencement de l'acte II, nous sommes dans un des ppartements de la tente d'Holopherne, « la plus élégante e toutes les tentes, » et nous attendons la *grande scène*, la encontre dangereuse, tragique peut-être, du général forimidable et de l'inspirée. Mais Holopherne nous apparaît galant homme, si parfait amant, que nous sommes ien vite rassurés. Bien plus, les sentiments que nous vions pour lui, sans le connaître, se trouvent déroutés; ir enfin, cet Holopherne n'est pas un monstre, c'est un harmant héros de roman :

Il est noble, il est jeune, et son courage brille.

Il est las des combats, il ne souhaite qu'une vie chamêtre, il voudrait pardonner à tous ses ennemis. Dans son nour même, que de poésie! Ah! pourquoi Mme de irardin l'a-t-elle fait si doux, si courtois? Nous ne pouons plus le détester. Et Judith aussi est touchée. Comment e le serait-elle pas lorsque devant elle :

Ce tigre rugissant, du désert descendu,
Ne sait plus que gémir comme un agneau perdu.

Il lui promet plus qu'elle ne demande : la vie des Hébreux leur liberté; peut-être même – s'il le faut – servira-t-il

par amour le Dieu d'Israël, et voilà que nous le plaignons d'être si confiant, si plein d'espoir. Dans son camp, les princes alliés qui l'accompagnent et Phédyme surtout, Phédyme qui l'aime, ont deviné le piège. Mais Holopherne, rendu furieux par leurs soupçons, les jette humiliés aux pieds de Judith; si bien que cette dernière, qu'il vient de sauver, se demande comme nous-mêmes : « Pourquoi donc faut-il qu'il périsse? » Elle est assaillie de remords, d'incertitudes; sa foi défaille et aussi peut-être son cœur. Ainsi égarée, elle avoue, son affreux secret lui échappe, mais Holopherne ne la croit pas :

Va, si tu me trompais, je serais moins heureux.

Ce qui est évidemment un trait fort touchant. Aussi, lorsque la toile tombe pour la seconde fois, Judith reste dans le trouble le plus affreux.

Le malheureux, qui m'aime et qui se fie à moi !
Ah ! vivre tout un jour de ruse, de mensonge,
C'est un supplice affreux... indigne... et quand je songe
A l'horrible devoir qu'il me faut accomplir,
Mon âme se révolte, et je me sens faiblir...
Moi, mentir ! moi, Judith ! où suis-je descendue !...
Et lui... contre les siens, comme il m'a défendue !...
Et j'irais, me courbant sous un ordre cruel,
Lorsqu'il agit pour nous, lorsqu'il sauve Israël,
Lorsqu'il veut, de son roi guidant l'esprit sauvage,
Préserver nos tribus d'un honteux esclavage,
J'irais, moi, par un coup lâchement médité,
L'immoler et punir sa générosité?..
Ah ! ce n'est plus sa mort que le Seigneur ordonne !...
S'il comprend la pitié, c'est que Dieu lui pardonne !
Ses secours, ses bienfaits, doivent me désarmer !...
Frapper un cœur si noble et si digne d'aimer !
Frapper... mais je n'ai plus de fureur qui m'entraîne !
Du sang !... il faut du sang !... mais je n'ai plus de haine !...
Plus de haine !... et d'où vient que ma colère a fui?...
Je demandais sa mort, et je tremble pour lui !...
Ce changement, Seigneur, est-il donc votre ouvrage?
Non, c'est un piège affreux...

Ces caractères étant donnés, comment dénouer une telle
uation ? Pour arriver à la conclusion, il ne faut pas comp-
sur le développement logique des sentiments (ces sen-
nents sont si peu profonds, si inconsistants). Judith, qui
vrait être une force aveugle, une fanatique, n'est qu'une
nme douce, pitoyable, dont le cœur s'attriste et s'inquiète.
ais les événements vont l'aider à se ressaisir. Dieu merci!
olopherne ne sera plus si généreux, si sympathique. C'est
'il vient de recevoir des ordres terribles du roi d'Assyrie,
n maître et son dieu : Béthulie doit périr sur l'heure; il
fera rien pour la sauver. Judith, instruite par Achior de
tte trahison, sent sa haine se réveiller, et elle éprouve
ême, la pauvre petite, une *rage inconnue.*

Nous voici à « la partie de la pièce la plus curieusement
endue, à la fameuse scène sur laquelle la Bible a laissé
nt de mystère ». La table du festin a été dressée, Judith
pris place à côté d'Holopherne. Que va-t-il se passer? A
moment, c'est au Dieu d'Israël de venir en aide à Judith.
n'y manque pas. Holopherne — et c'est là sans doute un
emier prodige — quitte le banquet pour se retirer dans
partie de la tente où il a l'habitude de reposer; Judith a
omis de l'y rejoindre mais que va-t-elle faire? Elle vou-
ait frapper, elle n'est pas sûre de son courage :

JUDITH, *seule, avec exaltation.*

Dieu puissant, rendez-moi ma première assurance...
De moi seule Israël attend sa délivrance...
Pour vaincre ce héros prêtez-moi votre appui.
Son amour est un crime, armez-moi contre lui;
Endormez son espoir par des songes funèbres...
Cachez-moi, cachez-moi dans de chastes ténèbres!
Éteignez cet amour par votre ordre allumé;
Faites qu'il n'aime plus, qu'il n'ait jamais aimé...
Dans un sommeil sauveur... ordonnez qu'il m'oublie;
Éloignez de ses yeux mon image embellie;
Effacez cet éclat, ces brillantes couleurs,
Qui, profanes, cachaient la trace de mes pleurs;
Reprenez cet attrait dont vous m'aviez parée,
Cilice de beauté dont je suis déchirée!...
En m'ôtant mon pouvoir... venez me secourir...

S'il m'aime encor, Seigneur, c'est à moi de mourir!
Je frissonne... Un nuage a passé sur ma vue.
(*Elle entr'ouvre le rideau de la tente et revient sur le devant de la scène.*)
O miracle! Seigneur, vous m'avez entendue!
Vous avez eu pitié de ma faiblesse... Il dort!...
Oui... je vous ai compris... oui, vous voulez sa mort...

Grâce à ce second miracle, Judith arrivera enfin au bout de sa tâche : elle égorgera Holopherne.

Telle est cette pièce, si pleine de charmantes inexpériences, et dans laquelle il ne faut évidemment pas chercher la *couleur biblique.* Et, cependant, Mlle Rachel sut l'animer d'une ardeur divine. Elle fut la veuve, elle fut l'inspirée. Quand elle jeta les fameux cris... j'irai... je frapperai..., il y eut une sorte de stupeur. Sa voix de visionnaire semblait sortir du fond d'un rêve. Enfin, elle fut « parfaitement belle », ainsi que les livres saints le lui commandaient. Quand Judith alla vers le camp, « Dieu même lui ajouta un nouvel éclat, » nous dit le verset IV du chapitre x. Sur Mlle Rachel, ce nouvel éclat resplendissait. Que d'intelligence, que d'art dans le choix de son costume! Elle avait une robe « d'un rose vif, attrayant, radieux », la robe d'une femme qui veut plaire; et par-dessus, audacieusement, elle avait jeté un manteau de pourpre. Cependant, elle ne put assurer à la pièce un succès durable.

Du moins, Mme de Girardin avait pris goût au théâtre et, sans doute, elle se sentait désormais capable d'y triompher. Sa première œuvre manquait évidemment de solidité, mais les vers avaient de la grâce, du mouvement; quelques scènes, habilement menées, pouvaient compter comme des promesses. En un mot, Mme de Girardin n'avait écrit que son *Esther :* quatre ans après, avec *Cléopâtre,* elle devait donner son *Athalie.*

IV

Ce fut encore pour Rachel que Mme de Girardin com-
sa cette *Cléopâtre.* Depuis longtemps, elle y pensait; elle
vait son admirable amie dans ce rôle. Nous en trouvons
preuve dans un *Courrier de Paris* daté du 10 février
41. A la suite de terribles inondations, un concert avait
donné à l'Abbaye-aux-Bois pour les sinistrés de Lyon.
me de Girardin avait obtenu le concours de Mlle Rachel
elle joignit au compte rendu de cette soirée un commen-
re caractéristique :

Mlle Rachel a parfaitement dit le songe d'Athalie et toute
scène avec Joas. Son succès a été complet. M. de Chateau-
iand, M. le duc de Noailles, M. Ballanche, toutes les illustra-
ns de *l'endroit*, l'ont applaudie avec enthousiasme. On l'a
uvée très belle comme tragédienne et très jolie comme
mme. Elle était mise à merveille ; son costume, d'un goût exquis,
nait à la fois du salon et du théâtre : c'était une robe blanche
mie de chefs d'or et nouée autour du cou par un chef d'or,
ec de longues manches flottantes, puis dans ses beaux cheveux
irs des bandelettes d'or. Ce n'était pas une Athalie, sans doute :
halie n'était pas si jeune et ne devait pas être si agréable,
ais c'était une Cléopâtre, gracieuse jusque dans sa violence,
duisante jusque dans sa haine, délicate jusque dans sa cruauté.

Après *Judith,* lorsque Mme de Girardin a voulu prendre
revanche, il n'est donc pas étonnant qu'elle ait songé à
léopâtre; mais, en choisissant ce sujet, elle faisait preuve
un grand courage. La trop fameuse reine d'Egypte avait
éjà fourni le sujet de tant de tragédies : deux latines,
uinze françaises, six anglaises et au moins quatre ita-
ennes. (C'est M. Paul Stapfer qui a fait ce compte.) Pour
qui est des tragédies françaises, presque toutes furent
alheureuses. Parcourons la liste. En 1552, c'est *Cléo-*

pâtre captive, avec prologue et chœurs, par Jodelle; en 1573, voici *Marc-Antoine et Cléopâtre*, de Garnier; puis en 1578, *les Délicieuses amours de Marc-Antoine et de Cléopâtre*, par Belliard; et Mairet, et Benserade, et la Torillière, et la Chapelle, et d'autres encore ont fait aussi leur Cléopâtre. Mais arrivons à une des plus renommées, celle de Marmontel. C'est pour celle-là que Vaucanson avait fabriqué un aspic automate qui sifflait en piquant la reine. « Je suis de l'avis de l'aspic, » dit l'abbé de Bernis; et ce mot fit fortune. Pour presque toutes les Cléopâtres, les spectateurs auraient été de l'avis de l'aspic.

Or, en reprenant ce sujet après tant d'autres, après Alexandre Soumet, Mme de Girardin ne se trouvait pas seulement en présence des mêmes difficultés que ses devanciers : elle en rencontrait de nouvelles. Vers 1840, le souci de la couleur locale était plus développé qu'au dix-septième ou au dix-huitième siècle. Les mœurs de l'Orient excitaient la curiosité. Le temps n'était plus où Cléopâtre, presque vertueuse, pouvait parler de sa *flamme exempte d'infamie*. De Corneille seul on acceptait ces beaux sentiments.

Mme de Girardin a su tenir compte de ces exigences. Et elle a peint en couleurs vives, d'un pinceau hardi. D'ailleurs, pour une imagination de femme, que de ressources dans ce sujet! Cléopâtre n'était pas seulement belle, mais intelligente et adroite, raconte Plutarque : « les agréments de sa figure, soutenus du charme de sa conversation et de toutes les grâces qui peuvent relever le plus heureux naturel, laissaient un aiguillon qui pénétrait jusqu'au vif. Sa voix avait une grande douceur; sa langue qu'elle maniait avec une grande facilité, telle qu'un instrument à plusieurs cordes, prononçait également bien plusieurs idiomes différents. » De l'habileté, un art consommé dans la flatterie, une ingéniosité miraculeuse à susciter de fastueux plaisirs, il y avait de tout cela dans les attraits de l'enchanteresse. Enfin, elle avait une *beauté fatale*, fascinatrice. Dans les cadres qu'elle se préparait, elle apparaissait éblouissante. C'est ainsi que Plutarque nous la montre « naviguant

anquillement sur le Cydnus, dans un navire dont la
oupe était d'or, les voiles de pourpre, et les avirons d'ar-
ent. Le mouvement des rames était cadencé au son des
ûtes, qui se mariait à celui des chalumeaux et des lyres.
lle-même, magnifiquement parée et telle qu'on peint Vénus,
le était couchée sous un pavillon tissu d'or. De jeunes
nfants, vêtus comme les peintres ont coutume de représen-
r les Amours, étaient à ses côtés avec des éventails pour
rafraîchir. Ses femmes, toutes parfaitement belles, et
êtues en Néréides et en Grâces, étaient les unes au gou-
ernail, les autres aux cordages. Les rives du fleuve étaient
mbaumées de l'odeur des parfums que l'on brûlait dans
vaisseau, et couvertes d'une foule immense, qui accom-
agnait Cléopâtre; et l'on accourait de toute la ville, afin
e jouir d'un spectacle si extraordinaire ».

Ce décor somptueux, ces évocations durent enchanter
Ime de Girardin. Cependant, elle travaillait lentement à
a tragédie. La vie mondaine, les *Courriers de Paris*, tant
'obligations de toutes sortes prenaient son temps; mais,
ette fois encore, Mlle Rachel la soutenait, la stimulait :
Dites-moi ce que devient Cléopâtre, » lui écrivait-elle de
emps en temps. En 1846, l'œuvre s'achève. Mme de Girar-
in, qui est allée passer la fin de l'été « au milieu des
ruyères de Saint-Point », écrit les dernières scènes avec une
verve virile ». Et Lamartine, qui travaillait aux *Girondins*
ant qu'il pouvait tenir une plume, se reposait en écoutant
es derniers vers de son amie : « Je n'oublierai jamais l'ins-
iration de son visage et l'émotion de sa voix quand elle
ous lisait, le jour, ce qu'elle avait composé la nuit. C'était
rdinairement le matin, à l'ombre d'un toit de mousse qui
ouvre un pan de verger en pente, d'où le regard plane sur
ne vallée de *Tempé*, en face de sombres montagnes; rien
'y troublait le silence, si ce n'est le sourd murmure du
uisseau sous les saules, des bourdonnements d'abeilles
ans les sainfoins, et quelques gazouillements de linottes
mportunes sur les arbres. Ses beaux vers faisaient taire en
ous tous ces bruits du dehors; les insectes cessaient de
ourdonner près de la ruche; son visage, encadré de chè-

vrefeuille et de vigne vierge, respirait plus de poésie encore que ses vers. »

A peine achevée, Cléopâtre était reçue au Théâtre-Français « par acclamation ». En février 1847, la distribution des rôles était faite et, le 13 novembre, c'était la première représentation, c'était le triomphe. L'auteur et Rachel méritaient bien ces ovations. Mais, nous aussi, voyons la pièce.

L'exposition hardie, dramatique, crée tout de suite une atmosphère capiteuse. Nous sommes dans le palais des Ptolémées à Alexandrie. La reine ne paraît pas encore (elle ne paraîtra pas dans tout ce premier acte), mais il n'est question que de son ennui, que de ses caprices voluptueux. Elle aime Antoine — comme elle peut aimer! — elle l'attend et elle l'a trahi. Et Antoine, qui la sait perfide, qui voudrait punir, sera sans doute repris par son charme, s'il est assez faible pour la revoir. C'est de cela que s'entretiennent Diomède, le secrétaire de Cléopâtre, et Ventidius, ami d'Antoine. Ils tracent de leurs maîtres d'étonnants portraits : voici la reine avec ses séductions et ses mœurs honteuses; voici le triumvir assoiffé de gloire, mais amolli par les jouissances; tous deux si bien faits pour se perdre, pour s'enivrer d'un même vertige.

DIOMÈDE

Je le sais, ce n'est pas une crainte illusoire,
S'il la voit, tout est dit, c'en est fait de sa gloire.
Pour dompter ce héros, ce fameux conquérant,
Elle fera briller son prestige enivrant.
Quand elle aima César, elle était jeune encore,
Elle avait la beauté d'une enfant qui s'ignore,
Qui sourit pour sourire et séduit au hasard.
Maintenant, tout s'unit, et la nature et l'art,
Et la grâce, et l'esprit, et la science même,
Pour lui donner l'orgueil de la beauté suprême...

Dans le discours qui suit, le nom de Rome reviendra souvent. Tout le long de la pièce, il sonnera pour rappeler le devoir, marquer les défaites; mais ce nom n'a plus son

exorable pouvoir. Nous ne sommes pas dans la Rome es premiers temps, nous sommes en Orient et à la cour e Cléopâtre. Un épisode ouvre devant nous toute une erspective de secrètes ignominies; un esclave a osé lever s yeux sur la reine; elle l'a vu, elle a compris; le pacte oluptueux a été terrible.

La mort, si tu le veux, pour l'amour d'un moment.

C'est par cet esclave aussi que nous saurons ce qu'est léopâtre; nous le saurons encore par les suivantes de la ine, Charmion la noire, Iras aux beaux bras, qui versent poison sans remords et tendent la coupe sans inquiétude. 'esclave, d'ailleurs, ne défaille pas; son ivresse est même grande qu'il chante sa mort dans une ode à la volupté.

Tout ce premier acte est une superbe toile de fond; uant à l'action, il semble bien qu'elle se noue. Ventadius Diomède, qui veulent sauver Antoine malgré lui, ont ppelé l'esclave à la vie; ils comptent faire de ce misérable n instrument de vengeance et de jalousie.

Non, l'esclave ne sera pas le ressort principal du drame, omme ce début l'avait fait prévoir. C'est l'histoire qui ournira les péripéties — d'un enchaînement d'ailleurs un eu lent. — Mais quels beaux tableaux, quelles somptueuses vocations! Au début du deuxième acte, Cléopâtre appaaît enfin. Elle est étendue sur un lit de repos; auprès 'elle, Iras et Charmion balancent des éventails en plumes 'ibis; autour d'elle, des mages, des devins, des chanteuses ortant des cithares d'or; dans le lointain, la ville, le port t ses vaisseaux. Cléopâtre est lasse. Cléopâtre attend, lanuissante, exténuée d'un royal ennui.

Oh! comme l'heure est lente!
Et que cette chaleur sans air est accablante!
Pas un nuage frais dans ce ciel toujours pur,
Pas une larme d'eau dans l'implacable azur.
Ce ciel n'a point d'hiver, de printemps ni d'automne,
Rien ne vient altérer sa splendeur monotone.
Toujours ce soleil rouge à l'horizon désert,

Comme un grand œil sanglant sur vous toujours ouvert.
De ce constant éclat l'esprit rêveur s'ennuie,
Et moi, pour voir tomber une goutte de pluie,
Iras, je donnerais ces perles, ce bandeau...

Certes, ce sont là de très beaux vers; peut-être pourrait-on seulement reprocher à toute la suite de cette scène trop de recherche des grands effets et du pittoresque? Mais voici Antoine devant Cléopâtre. Sans doute, et jusqu'à la fin, il essaiera de lui échapper. Il s'enfuira, il tentera de ranimer en lui la soif des honneurs, la haine d'Octave; ses amis jetteront le soupçon dans son esprit toujours inquiet; cependant, ni la jalousie, ni les efforts de Ventadius, ni la noblesse d'Octavie — sa femme légitime, d'une vertu si haute — ne prévaudront contre Cléopâtre. Alors même qu'il doute, qu'il se sait trahi, il cède, il veut croire. Il aime en elle jusqu'à ses mensonges, puisqu'elle les pare de mots enivrants.

En composant sa tragédie, Mme de Girardin a pris Racine pour modèle. Ce qu'elle a vu dans son sujet, c'est surtout un drame privé. Et quel drame! pour protagonistes, une enchanteresse au souffle mortel, un ambitieux qui se sent lâche, que la passion et le remords prennent et reprennent. Après Actium, son désespoir lui inspire des cris émouvants; mais que Cléopâtre reparaisse et, de nouveau subjugué, conquis, il oubliera tout :

L'Empire ne vaut pas une larme de toi.

Toute cette tragédie, avec les catastrophes qui l'achèvent, elle était en germe dans l'hymne, dans l'ode à la volupté et à la mort.

Dans *Cléopâtre,* Mme de Girardin avait montré les qualités les plus sérieuses; elle avait fait, sinon une œuvre tout à fait remarquable, du moins une œuvre digne d'estime. Sans doute il n'y faut pas chercher trop obstinément la vérité historique : les grands intérêts de ce temps ne paraissent guère. Ainsi que l'a fait remarquer Sainte-Beuve, Cléo-

tre parle du Nil, du soleil d'Afrique avec une insistance i peut étonner; enfin, dans les monologues, dans les rangues à la vertu, le souci de l'éloquence est trop maniste. Certaines tirades — qui présentent d'ailleurs de andes beautés — ne se lient pas bien avec l'ensemble. es grands morceaux rompent l'harmonie et surprennent r leur accent presque cornélien, mais les vers sont habiment faits, souvent éclatants et de tour moderne. Dans nsemble, l'œuvre est d'une tenue littéraire très ferme et s haute.

Mme de Girardin put être fière de son succès : « Soyez non heureuse, au moins glorieuse, lui écrivait Lamartine. mais aucune femme n'avait eu ce triomphe tout viril puis Vittoria Colonna, à qui vous ressemblez de traits, de nie et, je crois aussi, d'héroïsme. »

Avec *Cléopâtre,* Mme de Girardin a donné la mesure ses forces. Va-t-elle continuer dans ce genre? Composera-t-elle d'autres pièces tenant de la tragédie et du drame? on. De tous côtés on l'engage à essayer encore de la comédie. Et pourquoi ne se laisserait-elle pas tenter? Elle a qu'il faut pour réussir. Elle connaît le monde, elle saisit s ridicules, elle excelle dans l'art des portraits. En effet, rant ses dernières années, son activité littéraire va se penser surtout dans la comédie.

V

Les comédies de Mme de Girardin se sont succédé rapidement; le 1er mai 1851, à la Comédie-Française, un petit cte, presque un proverbe : *C'est la faute du mari;* le 0 février 1853, *Lady Tartuffe;* en 1854, deux pièces xtrêmement dissemblables, mais qui se détachent dans le roupe et qui prennent tout le premier plan : *la Joie fait eur,* mouillée de larmes, d'émotion vraie; *le Chapeau de l'horloger,* d'une vive et spirituelle gaîté. Ce sont les perles

de l'écrin. Après la mort de Mme de Girardin, deux autres comédies furent trouvées parmi ses papiers. L'une d'elles, *Une femme qui déteste son mari*, fut jouée au Gymnase. On ne l'applaudit que par respect, par souvenir; quant à l'autre, *les Ridicules pernicieux*, elle n'avait pas été terminée.

Quelques mots sur *Lady Tartuffe*. Comme Molière, dont elle a le courage de se souvenir ouvertement, Mme de Girardin a mis en scène l'hypocrisie. Mais dans son œuvre l'hypocrisie s'est faite femme : elle a donc ces raffinements dans la calomnie, cette perfidie dans les allusions dont les hommes, si mauvais soient-ils, n'ont pas tout à fait le secret. Lady Tartuffe, c'est Tartuffe en robe de satin (d'une coupe austère) et en coiffure de dentelles; c'est Tartuffe dame de charité, dame présidente de saintes œuvres. Sous tant de prudence, toutes les noirceurs : des histoires galantes dans le passé et dans le présent, d'affreux secrets, des tissus d'intrigues. Lady Tartuffe a su s'introduire dans une famille et troubler l'entente; par ses calomnies, dites comme à regret, par ses manœuvres habilement menées, elle compromet une jeune fille charmante — l'innocence même; — elle flatte l'imagination d'un vieux maréchal qu'elle veut épouser. Et ainsi de suite pendant cinq actes; jusqu'à ce bon moment de la comédie où les coupables sont démasqués et les innocents serrés dans les bras des heureux parents. Dans l'ensemble, pièce languissante; les machinations de Lady Tartuffe ne parviennent pas à nous persuader. Nous sommes si sûrs que tout cela est faux et que la preuve en sera donnée d'un instant à l'autre. A part deux ou trois figures vraies et vivantes, dont une exquise, celle de la jeune fille, les personnages sont peu frappants. Vis-à-vis de cette œuvre encore, nous sommes tentés de dire à Mme de Girardin : trop d'artifices, trop d'esprit même...

L'aurions-nous cru? C'était Rachel qui jouait le rôle de Lady Tartuffe; oui, Rachel, lasse, épuisée par la tragédie et qui essayait d'un genre nouveau. A ses côtés Mme Allan, Emilie Dubois... Ainsi défendue, la pièce eut ses soirs de succès.

Mme de Girardin essuya bien quelques reproches; mais ceux qui lui écrivaient : « Votre Lady Tartuffe est un ionstre, » elle répondait sans embarras : « C'est un bouuet que j'ai fait des noirceurs de cinq ou six femmes de ia connaissance. »

Dans le succès de *Lady Tartuffe*, il était entré de la curioité, de l'étonnement, peut-être un peu de complaisance; ar contre, celui de *la Joie fait peur* fut tout spontané. Cette petite pièce fit couler tant de larmes! On allait l'enendre, on pleurait, on était étouffé d'angoisse; on ne se assait pas de revenir la voir, de revenir pleurer. Et de ios jours, il en est de même. C'est par *la Joie fait peur* que e souvenir de Mme de Girardin vivra au théâtre.

Le titre indique l'idée de la pièce. Quant à la situation athétique, elle est créée par une nouvelle inespérée. Au ever du rideau, trois femmes en grand deuil pleurent un eune marin qu'on croit mort. Ce sont la mère, la sœur, la iancée. La mère est accablée de douleur, la fiancée farouche, a petite sœur meurtrie, mais prête à revivre pour peu que ienne le premier amour. Et de l'une à l'autre ce sont des oins ingénieux, des manèges touchants de femmes senibles. Un vieux serviteur les seconde : « Oui, il faut que Madame sorte, que Mademoiselle soigne ses fleurs. » A travers tout cela, des désespoirs, des sanglots qu'on étouffe, 'ennui mortel des heures vides. Puis enfin le coup de héâtre.

Car voici le garçon de retour, le vieux domestique se doutait bien qu'il n'était point mort (« cela lui ressemblait si peu de mourir »)! Cette première reconnaissance se passe de la façon la plus gaillarde : « Me voilà, mon vieux Noël, je n'ai rien mangé depuis vingt-quatre heures, vite une omelette! » Maintenant qu'il est dans la maison, il a vite fait d'embrasser sa sœur, de sauter par la fenêtre pour revoir sa fiancée. Toutes deux peuvent supporter l'émotion; « à leur âge on a de la force pour le bonheur ». L'une songe à mettre sa robe rose, l'autre a déjà refait sa coiffure. Mais la mère, la mère ne sait rien encore. Qui donc oserait

la prévenir? Le saisissement pourrait la tuer. Et ce sont des ruses, de pieux calculs pour la préparer, pour lui ménager, par progressions lentes, le doute, l'espoir, la certitude. Lorsque son pas fatigué approche, son fils se cache, le cœur battant; sa fille cherche d'adroits mensonges. Vaguement d'abord, puis avec une netteté grandissante, elle s'aperçoit de leurs inventions. Elle sent l'atmosphère changée; elle soupçonne la joie sans y croire, sans que son intuition parvienne encore à jeter un cri. Et nous la voyons palpitante, nous comptons les tressaillements de ses fibres à nu; de plus en plus nous éprouvons une peur affolée à l'approche de cette joie qui guette, qui peut heurter cette femme en plein cœur et la renverser sur le coup. Aussi, quand son fils est enfin tombé dans ses bras, quand elle pleure en l'étreignant, quelle impression de délivrance, quelle détente! Avec un art consommé, Mme de Girardin a su porter de scène en scène notre émotion jusqu'au paroxysme.

Et c'est ainsi que, sans intrigue, sans roman d'amour, cette petite pièce a triomphé, triomphera toujours, par la seule force des sentiments.

La même année, par un contraste bien piquant, Mme de Girardin faisait représenter au Gymnase l'acte le plus gai, le plus drôlatique de son théâtre. Après « le long sanglot » de *la Joie fait peur*, c'était « le long éclat de rire » du *Chapeau de l'horloger.*

Dans cette pièce encore, pas d'intrigue, pas de péripéties amoureuses. Mais pour plaire en ces sortes d'œuvres, le moindre incident de la vie, s'il est bien dépeint, ne suffit-il pas? « Tout ce qui se présente à nos yeux sert de livre suffisant, nous dit Montaigne : la malice d'un page, la sottise d'un valet, un propos de table, ce sont autant de nouvelles matières. » Précisément, c'est la sottise d'un valet qui amènera les méprises dont l'enchaînement fait la comédie. Parce qu'un domestique « d'une bêtise classique » a renversé une pendule et introduit un horloger dans l'appartement de ses maîtres, voici un mari en éveil, qui se

net l'esprit au supplice, qui se croit trompé. Il en résulte es situations les plus imprévues; et dans les quiproquos, es explications, la verve comique circule et pétille, si bien que le rire est irrésistible.

Ces deux pièces — ces deux petits chefs-d'œuvre — ont de 1854. L'année suivante, Mme de Girardin mourait dans toute la force de son talent ». Selon le mot de Gautier, « nul doute qu'elle n'eût progressé encore » si elle n'avait disparu prématurément.

LA JOIE FAIT PEUR

COMÉDIE REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARI
SUR LE THÉÂTRE-FRANÇAIS, LE 25 FÉVRIER 1854

PERSONNAGES

ADRIEN, fils de Madame Des Aubiers.	MM.	DELAUNAY.
NOEL, vieux domestique.		REGNIER.
OCTAVE, ami d'Adrien.		GUICHARD.
MADAME DES AUBIERS.	Mme	ALLAN.
BLANCHE, fille de Madame Des Aubiers.	Mlles	DUBOIS.
MATHILDE DE PIERREVAL.		L. FIX.

La scène se passe aux environs du Havre.

SCÈNE PREMIÈRE

Un petit salon : au fond une porte à deux battants, ouvrant sur le théâtre; à chaque côté de la porte, un canapé; à droite, dans l'angle, une fenêtre à balcon, avec de grands rideaux; au premier plan, une cheminée; une table servant à dessiner est près de la fenêtre; un fauteuil sur le devant de la scène; à gauche, au premier plan, une table à tiroir adossée au mur; dans l'angle, une porte; sur le devant de la scène, une chaise longue, faisant face à la cheminée, un pouff est devant la chaise longue.

MADAME DES AUBIERS, BLANCHE, OCTAVE, MATHILDE

Madame Des Aubiers est assise sur la chaise longue; Blanche est près d'elle assise sur le pouff, faisant face au public; toutes deux travaillent au même mo

eau de guipure; Octave, assis sur le canapé du fond à droite, tient un livre, mais il ne lit pas, il regarde Mathilde avec inquiétude; celle-ci, assise devant une table, près de la fenêtre, dessine. Les trois femmes sont en deuil. Un silence... . eu muet. — Madame Des Aubiers, rêveuse, laisse tomber son ouvrage : elle reste immobile et des larmes coulent de ses yeux. Blanche la regarde tristement, elle se lève, essuie les larmes de sa mère, elle l'embrasse, puis elle va près d'Octave qui se lève.

BLANCHE

Quel temps affreux, cette nuit!... Et tous nos pauvres pêcheurs, partis depuis hier matin!

OCTAVE

Ils sont rentrés dans le port... Je les ai vus, j'étais sur la jetée.

MATHILDE, *à elle-même, regardant à l'horizon.*

Autrefois, au bruit de la tempête, je frissonnais, je pensais à lui, et je tremblais!... Aujourd'hui, que m'importent les dangers et la tempête!...

MADAME DES AUBIERS, *à elle-même.*

Hélas! plus même d'inquiétude!

OCTAVE

Le vent était si violent qu'il avait brisé le grand mât devant la cabane de la Gervaise, votre voisine.

BLANCHE, *bas à Octave.*

Chut! ne parlez pas de la Gervaise devant maman. Elle aussi a perdu son fils; voilà deux ans qu'elle n'a eu de ses nouvelles.

OCTAVE, *bas à Blanche.*

Ah! la veuve du maître pilote, elle avait un fils?

BLANCHE, *bas à Octave.*

On croit qu'il a péri dans le naufrage de l'*Amphitrite.* Ne parlez jamais de cela ici... le nom seul de la Gervaise fait pleurer maman... cela lui rappelle...

OCTAVE

Je comprends... cher Adrien!... mon ami d'enfance...

MATHILDE

Mourir à vingt-trois ans après le succès.

OCTAVE

Quand déjà nos savants appréciaient l'importance de ses travaux et de ses découvertes! (*Il va s'asseoir sur le canapé, à gauche.*)

BLANCHE, *qui s'est approchée de Mathilde, regardant le portrait.*

Oh! c'est bien lui! c'est son doux regard... son air fier!... Prends garde que maman ne le voie, ce portrait, il est si ressem-

blant, il lui ferait mal. Mon pauvre frère !... Tu l'aimes donc toujours?

MATHILDE

Enfant !... (*La regardant fixement.*) Quand tu es triste, tu as ses yeux. (*Elle l'embrasse.*) C'est ce mois-ci que nous devions nous marier.

BLANCHE, *à part.*

Comme il la regarde !

SCÈNE II

MADAME DES AUBIERS, *absorbée sur la chaise longue.* OCTAVE, *sur le canapé à gauche.* NOEL, *entrant du fond dont il referme la porte,* BLANCHE, MATHILDE, *dessinant.*

NOEL, *à voix basse, après avoir regardé Mme Des Aubiers.*

Mademoiselle Blanche...

BLANCHE, *allant à lui vers la porte.*

Que veux-tu, Noël?

NOEL

C'est l'architecte, c'est-à-dire le maître maçon, qui vient pour le mur qui est tombé... il voudrait parler à Madame.

BLANCHE, *bas à Noël.*

Bien ! (*Elle s'avance vers sa mère, puis revient à Noël.*) Apporte-t-il le plan de la grange que je lui ai demandé?

NOEL, *bas.*

Oui, il dit que ça ne coûterait presque rien à bâtir, que Madame a ici tous les matériaux... Tâchez qu'elle consente... Vous la mènerez voir les ouvriers, ça la forcera à prendre un peu l'air, à marcher... ce sera toujours ça de gagné.

BLANCHE

Elle ne voudra pas. Si je lui demandais de faire en même temps une petite serre pour mes fleurs?

NOEL

Vos quatre orangers?

BLANCHE

J'en aurai d'autres. Mais non, il ne faut pas que je le lui demande, elle verrait bien que c'est une idée pour elle, et elle ne voudrait pas. Il faut qu'elle croie que je le désire... Vois-tu, Noël, il n'y a que l'idée de me faire plaisir qui puisse l'entraîner... il faut bien se dire cela.

NOEL

Oui... Tâchons d'enlever cette affaire-là aujourd'hui, tout de suite.

BLANCHE

Si je priais Mathilde...

NOEL

Elle? Elle n'est bonne à rien... elle ne sait que pleurer.

BLANCHE

Et faire des chefs-d'œuvre.

NOEL

Bah! les chefs-d'œuvre, ça ne console pas.

BLANCHE

Pourtant...

MADAME DES AUBIERS, *tirée de sa rêverie.*

Qu'est-ce donc?

BLANCHE, *revenant vers sa mère.*

Maman, c'est Noël qui veut absolument que vous parliez au maître maçon pour cette nouvelle grange que vous vouliez faire bâtir, il y a trois mois... avant notre malheur. Je lui dis que vous n'êtes plus disposée à vous occuper d'affaires, que vous ne pouvez penser à cela maintenant. Il ne m'écoute pas... il est fou... il va faire monter cet homme... il dit que ça ne coûtera presque rien.

NOEL, *qui est descendu en scène.*

Rien... Madame, rien.

BLANCHE

Qu'on pourra même adapter au bâtiment une petite serre pour moi, pour que je m'amuse à soigner des fleurs.

NOEL, *à part.*

Très bien!

BLANCHE

Que cela me distraira. Eh! mon Dieu! je n'ai pas besoin de me distraire... Je ne veux pas m'amuser... Et d'ailleurs, je n'aime plus les fleurs. (*Elle a gagné le milieu du théâtre.*)

MADAME DES AUBIERS, *à part.*

Chère enfant, toujours en larmes!... Cette vie-là est dangereuse à son âge... Ses belles couleurs se flétrissent. (*Haut.*) Tu aimais tant les fleurs autrefois!

BLANCHE

Oui, alors...

MADAME DES AUBIERS

Alors tu n'étais pas seule à les soigner... Mais au moins il

faut garder celles qu'il aimait... c'est un souvenir chéri... Noël a raison, ma fille, je vais parler au maître maçon.

BLANCHE, *bas à Noël.*

Tu l'entends !

NOEL

C'est de la bonne malice. (*A part.*) Elle est le démon du bien.

MADAME DES AUBIERS

Noël, va ouvrir la grille du côté de la ferme. (*Noël sort. — A part.*) Allons, du courage. (*Haut.*) Viens, Blanche, il faut que tu donnes ton avis ; c'est pour toi. (*Elle sort avec Blanche.*)

SCÈNE III

OCTAVE, MATHILDE

OCTAVE, *se levant et fermant la porte.*

Seuls un moment par hasard... (*Il s'approche de Mathilde, qui se lève aussitôt et reste immobile.*) De grâce, écoutez-moi, je vous en supplie ! Laissez-moi promettre à votre père que bientôt vous reviendrez chez lui...

MATHILDE

Je vous l'ai déjà dit, je veux, je dois rester ici.

OCTAVE

Vous devez demeurer chez vos parents, dans votre famille.

MATHILDE

Ma famille est celle-ci... celle de l'homme que je devais épouser.

OCTAVE

Je comprends que vous ayez voulu le pleurer près de sa sœur et de sa mère dans les premiers jours de votre chagrin ; mais après trois mois de deuil, il me semble...

MATHILDE

Eh ! monsieur, si j'étais sa veuve, j'aurais le droit de porter son deuil toute ma vie.

OCTAVE

Alors ce serait différent... les convenances...

MATHILDE, *irritée, passant à gauche.*

Eh ! qu'appelez-vous les convenances? Je pleure avec ceux qui ont la même douleur que moi, voilà pour moi les seules convenances.

OCTAVE

Vos devoirs de fille...

MATHILDE

La mère d'Adrien est pour moi une mère.

OCTAVE

Mais enfin, votre père...

MATHILDE

Mon père est remarié ; il est heureux : il n'a pas besoin de oi, et je suis certaine que, sans vos observations... inutiles, on père n'aurait point songé à me rappeler à Paris.

OCTAVE

Il souffre de vous savoir en proie à un si violent désespoir !... l vous aime, il est fier de vous, de vos succès. Être au premier ang parmi nos plus fameux artistes, et perdre tout cela dans s larmes et dans l'oisiveté de la douleur !... Votre père a raison... dit que bientôt l'art lui-même vous fera défaut, que vous ne ourrez plus peindre...

MATHILDE

Eh bien ! je ne peindrai plus.

OCTAVE

Que vous tomberez malade et que vous mourrez...

MATHILDE

Eh bien ! je mourrai.

OCTAVE

Vous n'en avez pas le droit... Votre talent et vos succès vous ngagent.

MATHILDE

Eh ! qu'importent à présent mes succès ! Adrien n'est plus là... Mon talent ! Tout ce que je lui demande (*Allant à la table où lle dessinait*), c'est la force d'achever son portrait. Oh ! je voudrais le faire bien ressemblant... laisser de lui un beau souvenir... Ce cher portrait ! ce sera mon dernier travail ! Mais... sans lui !... Disputer à la mort cette pauvre image perdue... Ah ! c'est ffreux ! (*Elle s'accoude sur la table, la tête dans ses deux mains, t pleure.*)

OCTAVE

Quelle idée aussi de partir, de vous quitter, d'aller courir le monde ! Comment voyage-t-on quand on est aimé ! Mais moi, Mathilde, si vous m'aviez aimé un peu, seulement un peu, je n'aurais jamais eu le courage de vous dire adieu ; non, j'aurais voulu passer ma vie à vous regarder vivre... Je n'aurais pas rêvé la gloire, moi, le vain éclat de mon nom... Votre gloire charmante m'aurait suffi ; je n'aurais rien désiré de plus noble que de vous aider à briller vous-même pour nous ; je n'aurais

songé qu'à vous secourir dans vos travaux ; je me serais fait le serviteur de votre génie, et ce rôle modeste et fier m'aurait enivré. Ah ! c'est que moi, je ne suis pas un ambitieux... J'aime ! (*Mathilde a relevé la tête. Elle serre le portrait dans le tiroir de la table.*) Sans doute, lui vous aimait, il avait pour vous une affection sérieuse ; mais s'il vous avait aimée d'amour, d'un véritable amour... (*Mathilde se relève.*) Vous avez beau vous fâcher, je le répète... il ne serait point parti.

MATHILDE

Et moi, je ne l'aurais pas aimé ! car c'est son ambition qui me plaisait... cette soif de la renommée, ce besoin de porter dignement un nom déjà illustre dans l'histoire de son pays. Il aimait mieux courir des dangers, braver mille morts que de rester inutile et inconnu près de moi, dites-vous? Eh bien, c'est là son mérite à mes yeux, c'est cette audace qui m'a séduite. Adrien ne m'aimait pas ! Voilà ce que vous tenez à me faire comprendre, n'est-ce pas?... Soit, j'ai compris, et je vous réponds que j'aime mieux cette héroïque indifférence, cet abandon glorieux, que la passion exclusive, la tendresse éternelle que tout autre oserait m'offrir.

OCTAVE

Vous êtes injuste, Mathilde ; je ne mérite pas cette indignation. En quoi vous ai-je donc si cruellement offensée?

MATHILDE, *avec colère.*

Vous m'aimez !

OCTAVE

Est-ce un crime?

MATHILDE

Oui !... c'est votre ami que je pleure.

OCTAVE

Vous ne le connaissiez pas encore que je vous aimais déjà... Alors vous ne vous fâchiez pas de mon amour.

MATHILDE, *avec insolence.*

J'en riais.

OCTAVE

Oh ! vous êtes sans pitié ! Vous voulez donc me désespérer?...

MATHILDE

Vous voulez bien me consoler !... Vous ne sentez donc pas ce qu'il y a pour moi d'offensant et de méprisant dans votre espérance?... Me parler d'amour quand je pleure, c'est me dire que je suis un cœur sans foi, une femme sans souvenir, sans religion, sans pudeur !... Mais, si je me consolais, je serais une

misérable, je me haïrais! Je n'ai plus de valeur que par mon désespoir; je vis pour conserver dans mon âme son souvenir, son image, pour continuer sa pensée; je vis pour l'évoquer, pour le pleurer, pour l'aimer!... Et vous venez... vous osez!... (*Elle traverse la scène.*) Oh! cette idée me révolte!... Vous osez venir me dire, à moi: « Je vous aime, oubliez-le, oublions-le ensemble! » Et vous vous étonnez que je m'indigne!... Oh! mais moi, je m'étonne que je puisse vous écouter encore si longtemps! Il vient ici compter mes larmes et savoir si elles ne commencent pas à se tarir... et il espère, il est capable d'espérer... et il ose rêver qu'il me consolera... parce qu'il m'aime, lui, et qu'il saura bien me prouver qu'Adrien ne m'aimait pas!... Adrien! oh! mon Dieu! était-ce là ton ami?

OCTAVE

Calmez-vous, de grâce! j'ai tort... mais je suis si malheureux de vous voir souffrir!...

MATHILDE

Je veux souffrir.

OCTAVE

Le ciel m'est témoin que je donnerais ma vie pour vous sauver de ce désespoir qui vous tuera.

MATHILDE

Je ne veux pas qu'on me sauve, je ne veux pas que l'on s'intéresse à moi, je ne veux pas qu'on m'aime.

OCTAVE

Mathilde!

MATHILDE

Laissez-moi... laissez-moi!

(*Elle sort vivement, la porte reste ouverte, et l'on aperçoit aussitôt Noël dans le fond, un plumeau à la main.*)

SCÈNE IV

NOEL, OCTAVE

OCTAVE

Par pitié!... (*Descendant la scène, à droite.*) Faut-il donc l'abandonner!... Ce désespoir, c'est de la démence... Tout ce qu'elle a de force et de génie, elle l'emploie à souffrir!...

NOEL, *posant son plumeau et fermant la porte.*

Qu'est-ce donc? Vous la tourmentez.

OCTAVE

Je cherche à la consoler.

NOEL

Puisqu'elle ne veut pas être consolée !...

OCTAVE

Mais, Noël, vous ne voyez donc pas les ravages que le chagrin a déjà causés en elle?... quel changement! quelle pâleur!

NOEL

Qu'est-ce que cela vous fait? Tenez, mon cher enfant, laissez-moi vous parler franchement. Ce n'est pas bien à vous d'aimer Mlle de Pierreval. C'était la future d'Adrien, vous devez la respecter!... Ensuite, c'est une femme qui ne vous convient pas, à vous; fils unique de notre plus riche armateur, vous êtes fait pour vivre au Havre, tranquillement, commercialement heureux; pour épouser une bonne petite femme sans génie qui aura de l'esprit et pas de talents, qui ne fera pas votre portrait, mais qui ne fera pas non plus celui des autres et qui n'aimera que vous. Je m'y connais, celle-là ne vous aimera jamais.

OCTAVE, *allant s'asseoir à droite.*

Vous dites vrai, Noël, il faut que je l'oublie.

NOEL

Il y en a tant d'autres! Pourquoi vous obstiner à celle qui ne veut pas de vous?

OCTAVE

Je repartirai ce soir.

NOEL, *mécontent.*

Déjà! Pourquoi partir?

OCTAVE

Ma vue lui fait mal.

NOEL, *finement.*

Votre vue ne fait pas mal à tout le monde.

OCTAVE

Que voulez-vous dire?

NOEL

Je veux dire qu'il y a des personnes auxquelles votre vue est agréable... à moi, par exemple... à Madame... à Mlle Blanche. C'est ça une aimable fille!... on ne la loue pas dans les journaux, dans *la Vigie*, mais...

OCTAVE

Oui, je crois qu'elle sera très belle.

NOEL, *à part.*

Sera !... Il lui faut des femmes belles tout de suite... Il ne se doute pas que notre petite Blanche l'aime.

OCTAVE

Elle a beaucoup d'esprit.

NOEL

Et de l'instruction ! et si gaie, quand elle n'a pas de chagrin !... Ah ! celle-là, si quelqu'un voulait la consoler, elle ne lui dirait pas des sottises. (*Octave garde le silence.*) (*A part.*) Il ne comprend pas... il ne voit rien. Ah ! on a bien raison de dire que l'amour est aveugle... il l'est pour toutes choses.

OCTAVE, *se levant.*

Noël, je serai à Paris demain.

NOEL

Demain?

OCTAVE

Si Mlle de Pierreval était malade, si Mme Des Aubiers avait besoin de moi, écrivez-moi.

NOEL

Consoler, distraire trois femmes au désespoir, c'est une rude tâche, et maintenant que me voilà seul...

OCTAVE

Vous pouvez compter sur moi ; j'ai été élevé dans la maison avec votre cher Adrien, et quoique je ne sois pas de la famille...

NOEL

Oh ! il y a plusieurs manières d'être de la famille.

OCTAVE

J'en suis par le cœur, par le choix, par le souvenir.

NOEL, *à part.*

Qu'il est bête !

OCTAVE

Adrien me traitait en frère, je serai pour sa mère un fils.

NOEL

Mais c'est tout ce que je demande.

OCTAVE

Faites que je puisse partir ce soir. (*Il sort.*)

SCÈNE V

NOEL, *seul.*

Pauvre garçon, il fait ce qu'il peut..., il faut être juste, il est dévoué, et s'il n'avait pas vu notre Blanche toute petite, il y a longtemps qu'il en serait fou ; mais elle est si jolie ! il faudra bien qu'il la regarde. (*Voyant entrer Blanche qui pleure et va s'asseoir sur le canapé à droite.*) C'est elle !... toujours en larmes... c'est décourageant !

(*Il va fermer la porte.*)

SCÈNE VI

NOEL, BLANCHE

NOEL

Mademoiselle Blanche, qu'est-ce que vous faites donc? Vous m'aviez promis de ne plus pleurer. (*Il va s'asseoir auprès d'elle.*)

BLANCHE

Noël, ç'a été plus fort que moi. Tu sais bien les belles pivoines roses que nous avons plantées il y a deux ans, Adrien et moi?

NOEL

Oui, dans la grande pelouse, là-bas... eh bien?

BLANCHE

Eh bien ! Noël, elles sont tout en fleurs et si belles, si belles !... Oh ! quel malheur !

NOEL, *troublé.*

Je ne vois pas de malheur à ça... Allons donc, du courage, morbleu !

BLANCHE, *pleurant.*

Tu ne vois pas de malheur !... Mais tu ne comprends donc rien? Mon pauvre frère !... Nous les avions plantées ensemble... ensemble ! et je suis seule à les voir fleurir !...

NOEL, *attendri.*

Je comprends... je comprends... mais ça n'est pas plus triste qu'autre chose.

BLANCHE, *se levant et passant à gauche. — Noël se lève aussi.*

C'est vrai, mais je les avais oubliées, ces fleurs... je marchais

tranquillement dans l'allée des peupliers où je ne m'étais pas promenée depuis huit jours... Tout à coup, au tournant de l'allée, j'aperçois dans le gazon une touffe énorme de grosses fleurs toutes roses !... d'un si joli rose !... J'ai reconnu que c'était celles que... alors... je ne m'y attendais pas et cela m'a saisie ; j'ai pensé que lui... ne les verrait jamais, jamais !... et cela m'a fait tant de mal que je me suis enfuie pour que maman ne me vît pas pleurer.

NOEL, *en colère.*

Oh ! pour le coup, c'est de l'enfantillage !... Vous deviez bien vous attendre à cela, que diable ! C'est une chose toute simple, et qui arrive tous les jours. On s'amuse à planter un arbuste avec quelqu'un, et quand le printemps vient, la personne avec qui... on l'a planté n'est... plus là..., on cueille les fleurs... sans elle... tout le monde connaît cela..., il n'y a pas là de quoi pleurer. (*Il pleure et se fâche.*) Voyons, voyons ! soyez donc plus forte, et songez que si vous n'y prenez garde, un nouveau malheur peut bientôt vous frapper. Oui, ma chère Blanche, je vous l'ai dit, votre mère m'inquiète, sa santé ne se rétablit pas. Elle pleure des nuits entières ; elle a, au moindre bruit, des palpitations qui la font rougir et pâlir à tous moments... Il ne faut pas nous faire d'illusion : si nous ne nous entendons pas tous pour la distraire, pour lui rendre un peu le désir de vivre, le chagrin la tuera.

BLANCHE

Que faire, Noël ? comment la guérir ?

NOEL

Il faut d'abord ne pas sangloter à chaque instant, comme vous faites ; il faut lui trouver des occupations... la forcer à sortir.

BLANCHE

C'est ce que j'avais fait, et déjà j'étais bien contente... Elle est avec l'architecte..., ils ont parlé des travaux, les ouvriers viendront lundi. Je me réjouissais déjà de ce qu'elle avait consenti à tout ce que je lui avais demandé, lorsque j'ai aperçu ces malheureuses fleurs, et...

NOEL

Encore ! Je ne veux plus qu'on prononce devant moi le nom de ces coquines de fleurs !... Essuyez vite vos yeux et allez rejoindre Madame... en courant... cela vous rendra vos couleurs... Et surtout cachez-lui bien que vous avez tant pleuré !... Tâchez de lui sourire un peu, inventez quelque chose d'agréable... ;

figurez-vous qu'un bon jeune homme, qui a l'air de ne pas penser à vous, vient tout à coup vous demander en mariage.

BLANCHE

Un bon jeune homme?

NOEL

Je ne parle pas de M. Octave.

BLANCHE, *souriant.*

M. Octave!

NOEL

A la bonne heure! le voilà, ce joli sourire qui était notre joie à tous... Il y a si longtemps qu'on ne l'avait vu! Souriez, souriez comme cela à votre mère...; allez, allez, c'est ce qui peut lui faire le plus de bien...

BLANCHE

Oh! tu es bon, Noël, tu me rends toujours du courage! Nous avions toutes perdu la tête... Tu as été pour nous un sauveur!... si délicat dans tes soins pour ma mère, si ingénieux pour la préparer doucement à ce coup terrible!... Je ne te dis rien, mais je sens bien tout ce que nous te devons. Oui, va, je te connais et je t'aime bien!... Oh! mais voilà que tu pleures à ton tour, je t'y prends! tu ne pourras plus me gronder!...

NOEL, *pleurant.*

C'est qu'aussi vous me dites des choses!... (*Se fâchant.*) Allons, allons, ne m'attendrissez pas, ne m'enlevez pas mon énergie.

BLANCHE

Comment! tu ne veux pas que je te dise que je t'aime et que tu es bon?... Eh bien! je te dirai que tu es très spirituel.

NOEL

Moi?

BLANCHE

Et que, malgré ton air niais et tes boucles d'oreilles...

NOEL

J'ai l'air niais?

BLANCHE

Oui.

NOEL

Ah!... Eh bien! malgré mon air niais et mes boucles d'oreilles, qu'est-ce que je sais faire?

BLANCHE

Tu sais deviner des choses mystérieuses que personne ne devine... Tu lis dans la pensée, toi!

NOEL, *souriant.*

Hein! qu'est-ce que cela signifie? Expliquez-vous.

BLANCHE

Non, non, je ne veux rien..., je ne veux rien dire de plus ; je eux seulement te prouver que je te connais, que j'apprécie out ce que tu fais pour nous et que je t'aime bien.

NOEL

Mais enfin, il faut...

BLANCHE

Assez, assez !... Maman m'attend pour aller à l'église. Adieu ! *Revenant à la gauche de Noël, et tout bas.*) Tu n'en as parlé à ersonne, Noël, n'est-ce pas?

NOEL, *avec malice.*

De quoi donc?

BLANCHE

De tes découvertes.

NOEL

Non...

BLANCHE

Oh ! je t'en prie, sois discret !... Si maman se doutait... elle erait encore plus triste... Et puis, moi, Noël, j'ai ma dignité !...

NOEL

Et puis, enfin, ce n'est peut-être pas vrai.

BLANCHE, *vivement.*

Oh ! que si.

NOEL, *de même.*

Ah !... vous avouez donc?

BLANCHE

Rien..., rien... Adieu, Noël, adieu ! (*Elle sort et la porte se referme.*)

SCÈNE VII

NOEL, *seul.*

La charmante fille ! Voilà une femme dans mon genre ! C'est omme cela qu'elles me plaisent, les femmes ! (*Il va ouvrir la enêtre.*) Je n'aime pas ces grands caractères à grands sentiments, a me fait peur. (*Il range la table contre la cheminée.*) Leur fameuse lathilde qu'ils aiment tous..., moi, elle m'effaroucherait. Ils ppellent ça une femme de génie... Eh bien ! qu'est-ce que ça me fait, à moi, une femme de génie !... Je n'en fais aucun cas, e le dis hardiment. (*Il place un fauteuil sur l'avant-scène, à*

droite.) Si je lui pardonne son génie, à celle-là, c'est qu'il lui a fait faire un beau portrait de notre cher enfant; quoiqu'elle lui ait donné un air sombre et sévère qu'il n'avait..., qu'il n'a pas; car ils ont beau le pleurer..., moi, je ne peux pas encore m'imaginer qu'il soit mort. Quand on me donne tous les détails de sa fin si horrible, qu'on me montre ses habits troués de balles, les lettres qu'on a trouvées sur lui, son portefeuille, ses papiers qui sont là. (*Il indique la porte à gauche.*) Eh bien! je dis encore que cela ne prouve rien. (*Il secoue les coussins de la chaise longue.*) Le rapport du capitaine constate que ces habits recouvraient le corps d'un jeune homme mort depuis plusieurs jours et dont les traits étaient méconnaissables. Donc, ce n'était pas lui!... Ne peut-il pas avoir prêté ses habits à un camarade, à un compagnon? Peut-être qu'il est chez les sauvages, en danger, en grand danger;... mais mort, non, cela ne se peut pas... Cela lui ressemble si peu de mourir!... de mourir jeune..., lui à qui la mort s'est offerte déjà tant de fois..., lui qui l'a toujours si adroitement évitée!... Quand je me rappelle tous les dangers dont il a été sauvé par miracle, non, je ne peux pas me décider à croire que Dieu l'ait tout à coup abandonné. Un jour, — il avait cinq ans, — nous jouions ensemble, je courais après lui; dans le feu de la course, il perd la tête, s'approche de la fenêtre, saute par-dessus la balustrade et disparaît... Un second étage!... Je pousse un cri, je m'élance vers la fenêtre, je regarde sur le pavé... je croyais le voir là, étendu sans vie... pas du tout! mon gaillard était accroché par sa blouse à une jalousie du premier étage; il avait passé ses petits pieds dans les bâtons, et, se tenant par les mains, il regardait gaiement en l'air et m'attendait au passage. « Tu ne m'attraperas pas, s'écriait-il, tu ne m'attraperas pas! » Ah! malheureux, quelle frayeur! J'en ai été malade six semaines... lui n'en a fait que rire. Et le jour où il est tombé dans la rivière, juste dans le filet du père Giraud, qui l'a bien vite repêché avec deux truites!... Et quand... ah! bah! je n'en finirais pas... c'était toujours comme ça... des miracles qui prouvaient bien que le bon Dieu avait besoin de lui pour plus tard. Et l'on voudrait me faire accroire que des méchants sauvages, que des gens de rien, des hommes tout nus, auraient osé porter la main sur cet enfant béni? Non... ça ne se peut pas! aussi, moi, je l'attends!... Je le verrais entrer là, tout à coup, que je n'en serais pas même saisi... cela ne me ferait rien du tout. Il me semble à tous moments qu'il va m'apparaître... il me semble que je vais entendre sa voix (*La porte du fond s'ouvre, un jeune*

homme paraît, il s'arrête et écoute), sa bonne et belle voix, forte et sonore, et qu'il va me crier comme autrefois, quand il revenait de ses excursions savantes sur les côtes : « Me voilà ! me voilà ! mon vieux Noël, je n'ai rien mangé depuis vingt-quatre heures, vite une omelette ! »

SCÈNE VIII

NOEL, ADRIEN

ADRIEN

Me voilà ! mon vieux Noël, je n'ai rien mangé depuis vingt-quatre heures, vite une omelette ! (*Il pose sa casquette sur le canapé, à droite, puis descend en scène.*)

NOEL, *pétrifié en voyant Adrien.*

Ah !

ADRIEN

Qu'as-tu donc?... tu es tout tremblant... Tu ne m'attendais donc pas?... Je t'annonçais... (*Voyant chanceler Noël et le recevant dans ses bras.*) Eh bien ! Noël... Noël... reviens à toi. (*Noël le regardant et cherchant à le reconnaître, il lui dit :*) C'est bien moi !

NOEL, *après avoir sangloté.*

Oh ! mon enfant, que je suis heureux ! (*Il l'embrasse.*)

ADRIEN

Mais, Noël, ce saisissement.... je ne comprends pas... Mes deux lettres... tu ne les as donc pas reçues?

NOEL

Rien... je n'ai rien reçu.

ADRIEN

Ma lettre a dû arriver hier.

NOEL

Hier !... Depuis qu'on n'attend plus rien de toi, on n'envoie plus chercher les lettres à la ville.

ADRIEN

Mais vos autres lettres?

NOEL

Oh ! celles-là, elles viennent quand elles veulent.

ADRIEN

Et ma mère?...

NOEL

Elle vous croit toujours mort.

ADRIEN

Mort !

NOEL

Ah ! la malheureuse, quel coup de foudre ! Oh ! Seigneur !...

ADRIEN

Ainsi, elle n'est donc pas préparée à mon retour?

NOEL

Est-ce que j'y étais préparé, moi?... Mais, j'y pense, quelqu'un t'a peut-être vu entrer ici?... N'as-tu pas rencontré quelqu'un?

ADRIEN

Personne... J'étais même inquiet de ce que vous ne veniez pas tous à ma rencontre.

NOEL

A sa rencontre !... Il est amusant !... Mais cette émotion est trop... un autre à ma place en serait tout éperdu... Heureusement que j'ai de la tête ! Voyons, soyons prudent... ces pauvres femmes, elles en mourraient !... il faut les amener, petit à petit, à cette idée... si douce ! mais trop douce... Ah ! c'est que, vois-tu, elles n'ont pas mon énergie... elles ne pourraient supporter... comme moi...

ADRIEN, *lui prenant les mains.*

Mon brave Noël, tu trembles pour ma mère... elle est donc bien malade, que le bonheur de me revoir te paraît si dangereux pour elle?

NOEL

Très malade... Oh ! je ne suis plus inquiet... c'était le chagrin... le bonheur va la guérir ; mais, pour cela, il ne faut pas qu'il la tue du premier coup. Oh ! ce premier moment sera terrible !... Je ne sais... je cherche... Me voilà aussi tourmenté que le jour où je lui ai appris votre mort. Elle est restée trois heures sans connaissance... et pourtant je l'avais amenée tout doucement...

ADRIEN

Pauvre mère !... Oh ! qu'il me tarde de l'embrasser !

NOEL

Tais-toi donc ! tu me fais peur.

ADRIEN

Tu crois que la joie?...

NOEL

Je crois qu'à votre vue elle tomberait morte... voilà ce que e crois... Il faut absolument que votre sœur...

ADRIEN

Oui, Blanche nous aidera. Qu'il y a longtemps que je ne l'ai ue ! Comme elle doit être jolie à présent !

NOEL

Elle était jolie, elle l'est encore ; mais depuis votre mort elle leure tant !...

ADRIEN

Chère petite sœur ! Et Mlle de Pierreval?

NOEL

Elle est ici.

ADRIEN

Mathilde est ici !

NOEL

Depuis votre mort elle n'a pas quitté la famille.

ADRIEN

Oh ! Noël, que je suis heureux ! (*Il lui saute au cou et l'em-rasse.*) Elle m'aime donc toujours?

NOEL

Elle fait votre portrait et elle pleure ! va-t-elle être con-ente. Oh ! oui... mais il ne faut pas l'épouvanter non plus, elle-là, c'est un autre genre, elle deviendrait folle. Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! qu'est-ce que je vais faire de mes femmes?... omment leur apprendre?... comment les avertir?... je m'y erds, je n'y suis plus... je...

ADRIEN

C'était pour éviter tout ce trouble, que je t'avais écrit ; en rrivant au Havre, j'ai su que la nouvelle de ma mort était épandue dans le pays, et c'est toi que je chargeais de dire à na mère...

NOEL, *écoutant.*

Chut !...

ADRIEN

Quel malheur que tu n'aies pas reçu cette lettre !

NOEL

Silence donc ! c'est elle !

ADRIEN

Qui?

NOEL

Madame !

ADRIEN

Ma mère !

NOEL

C'est son pas fatigué et languissant... elle s'arrête à moitié de l'escalier... c'est elle !... où le cacher?...

ADRIEN

Dans ma chambre.

(Il court vers la petite porte à gauche.)

NOEL

Madame a la clé... on n'entre plus dans cette chambre !

ADRIEN

Sur le balcon...

NOEL

Dehors !... on vous verrait. Le verrou... le verrou... non... cela l'inquiéterait, elle insisterait pour entrer... ah ! barricadons la porte... vite, vite, aide-moi.

(Il tire le canapé de droite et le place devant la porte, aidé d'Adrien, il met ensuite un fauteuil devant le canapé.)

SCÈNE IX

NOEL, *à genoux sur le canapé;* MADAME DES AUBIERS, *derrière la porte;* ADRIEN, *caché par le vantail de droite de la porte.*

MADAME DES AUBIERS, *essayant d'ouvrir la porte.*

Noël !

NOEL, *bas à Adrien.*

Laissons-la appeler.

ADRIEN

Oh ! ma mère !

MADAME DES AUBIERS, *entr'ouvrant la porte.*

Noël !

NOEL

Ah ! pardon, madame, je croyais que tout le monde était à l'église, et je profitais de ça pour faire le salon à fond... il en a bon besoin. Madame veut-elle que je dérange le canapé pour?...

MADAME DES AUBIERS

Non, je venais seulement chercher mon livre de messe, il doit être sur la cheminée ; donne-le-moi, Noël.

NOEL

Oui, madame. (*Tout en maintenant le canapé contre la porte, il fait signe à Adrien, qui va prendre sur la cheminée le livre de sa mère et le couvre de baisers; au lieu de le remettre à Noël, Adrien, tout tremblant, le passe à sa mère derrière la porte.*) Est-ce celui-là, madame?

MADAME DES AUBIERS

Oui, merci! (*Elle se retire.*)

NOEL *s'assure qu'elle est partie, ferme la porte et tombe assis sur le canapé.*

Ouf! je suis en nage!

ADRIEN, *regardant par la fenêtre.*

Noël, je la vois! je la vois!... Oh! comme elle est pâle!... comme elle est changée, ma pauvre mère! (*Il pleure.*)

NOEL, *allant à Adrien et l'entraînant loin de la fenêtre.*

Et moi aussi, je suis bien changé... mes pauvres cheveux sont presque tout gris.

ADRIEN

Quelle douleur! comme elle m'aime, ma mère! Et ne pouvoir la tenir dans mes bras! l'embrasser... (*Il lui tend les bras de loin.*)

NOEL, *qui s'est mis devant Adrien, se jetant dans ses bras.*

Embrassez-moi toujours, ça vous soulagera. (*Adrien l'embrasse avec passion.*) Tant que vous n'aurez rien de mieux à embrasser, tâchez de vous faire illusion. (*Il passe à gauche, et Adrien se rapproche de la fenêtre.*) Grâce au ciel, le danger est passé! (*Arrachant Adrien de la fenêtre.*) Mais cachez-vous donc!... si elle se retournait...

ADRIEN

Cela me fait tant de bien de la suivre des yeux!... Noël, tu vas dire que je suis un monstre, mais cela me fait plaisir de me voir pleurer comme ça!

NOEL

Vous n'êtes pas dégoûté!... Mais il ne s'agit pas d'être heureux, il faut nous entendre... nous avons une heure devant nous... Mais non! qu'est-ce qui vient là?... vite le verrou.

(*On frappe à la porte.*)

BLANCHE, *au dehors.*

Noël!...

NOEL, *bas à Adrien.*

C'est votre sœur!

ADRIEN

Blanche!

BLANCHE

Noël!...

NOEL

Ah! bah! à cet âge-là, on a de la force pour le bonheur... Laissez-moi seulement la prévenir... cachez-vous derrière le rideau. (*Il indique la fenêtre.*)

BLANCHE

Ouvre donc!

NOEL

Voilà! voilà!

SCÈNE X

BLANCHE, NOEL, ADRIEN *caché.*

NOEL, *il retire le canapé, pousse le verrou.*

Ah! c'est vous, mademoiselle. (*Il époussette les meubles en fredonnant.*)

BLANCHE

Pourquoi donc t'enfermes-tu, Noël?

NOEL

Pourquoi!... c'est... c'est pour empêcher la poussière de sortir.

BLANCHE

La poussière...

NOEL, *à part.*

Qu'est-ce que je dis donc?

BLANCHE, *allant prendre son ouvrage sur la table à gauche.*

Maman est allée à la messe avec Mathilde... Elles n'ont pas voulu m'emmener... j'y suis allée ce matin déjà. Je croyais que maman serait trop souffrante et qu'elle ne pourrait pas sortir aujourd'hui... Oh! Noël, tu as raison, je la regardais tout à l'heure, elle est bien atteinte, ce chagrin l'a brisée. (*Elle traverse le théâtre pour aller à la cheminée chercher ses ciseaux.*)

NOEL *a repris son plumeau et époussette les meubles.*

Le chagrin... oui... effectivement le chagrin... (*Il fredonne.*) Peuh! peuh!

BLANCHE, *s'arrêtant.*

Mais qu'as-tu donc?

NOEL

Moi?... rien... rien... Peuh! peuh!

BLANCHE, *se retournant.*

Je te parle de mes inquiétudes et tu ne m'écoutes pas.

NOEL

Si fait, mademoiselle, si fait... Peuh! peuh!

BLANCHE

En vérité, je crois qu'il chante! Toi, Noël, tu chantes! Mais qu'est-ce qu'il y a donc? (*S'approchant de Noël.*) Noël, tu as l'air tout jeune!... Ce n'est pas naturel... Il est arrivé quelque chose... Mais qu'as-tu donc, Noël?

NOEL

Je suis bouleversé, n'est-ce pas? J'ai la figure à l'envers?... Je vous parais tout drôle, cela doit être. C'est que je viens d'éprouver une émotion, une impression, une commotion violente, et j'ai un peu de peine à me remettre.

BLANCHE

Une émotion heureuse, car tu es tout content et tu chantes!

NOEL

Oui, mademoiselle...

BLANCHE

Heureuse pour toi?

NOEL

Pour moi et pour vous.

BLANCHE

C'est vrai, c'est la même chose, tu n'as pas d'enfant.

NOEL

Je suis mon seul enfant, le fils de mes œuvres.

BLANCHE

Alors, c'est un bonheur qui nous arrive?

NOEL

Oui... oui... un bonheur.

BLANCHE

Lequel?

NOEL

Devinez... cherchez...

BLANCHE

Je n'ai pas besoin de chercher... mon frère?...

NOEL

C'est ça, vous y êtes.

BLANCHE

On a de ses nouvelles?

NOEL

Allez, allez!

BLANCHE

Il n'est pas mort? On s'était trompé? Il est arrivé au Havre?

NOEL

Vous le savez donc?

BLANCHE

Non, je l'ai rêvé...

NOEL

Mademoiselle Blanche, vous avez du courage, de l'énergie, du sang-froid...

BLANCHE

Tu peux tout me dire... Tu le vois, Dieu m'avait préparée à cette joie!

NOEL

Alors... si Dieu vous a préparée, je n'ai plus rien à faire... mais vous ne vous évanouirez pas?

BLANCHE

Moi!... Il est ici?

NOEL

Il est ici.

BLANCHE

Nous allons le revoir?

BLANCHE, *tombant à deux genoux.*

O ma mère!

ADRIEN, *sortant de derrière le rideau, à part.*

Pauvre petite sœur!...

BLANCHE, *regardant autour d'elle.*

Mais, s'il est ici, où donc est-il?...

ADRIEN, *descendu à droite.*

Blanche!

BLANCHE, *toujours à genoux, lui tendant les bras.*

Adrien!... viens, viens, je n'ai pas peur.

ADRIEN. *Il court à elle et la relève dans ses bras.*

Ma sœur, ma chère Blanche! quel bonheur!

(*Il la fait passer à sa gauche.*)

BLANCHE

Oh! maman, maman, quelle joie!... Un mois plus tard, Adrien, tu ne l'aurais plus retrouvée. Et Mathilde! comme elle va reprendre courage! Tu nous rends la vie à toutes les trois.

Oh ! que Dieu est bon !... Mais regarde-moi... C'est bien lui !.. Noël !... Adrien !... Ah !... Ils t'avaient donc tué, ces vilains sauvages ?

ADRIEN

Pas tout à fait.. J'avais trois balles dans le corps, j'étais sans connaissance... ils m'ont pris mes habits et ils m'ont laissé là... J'ai été sauvé par miracle.

NOEL

Qu'est-ce que je disais?... un miracle !

ADRIEN

Une femme du pays m'a recueilli chez elle, j'ai été deux mois à me rétablir...

BLANCHE

Pauvre frère !

ADRIEN

Elle me soignait à sa façon ; pour tout traitement, des paroles magiques. C'a été long !

BLANCHE

Et ton uniforme qu'on nous a renvoyé?

ADRIEN

On l'a retrouvé sur mon voleur, qui, dans une mêlée où nous avons perdu plusieurs des nôtres, a été tué.

NOEL

C'est bien fait !

BLANCHE

On l'a pris pour toi?...

NOEL

Il était méconnaissable?...

ADRIEN

Il était mort depuis quinze jours ! Et comme il avait mon uniforme...

NOEL

Comme on a trouvé sur lui votre passeport...

BLANCHE

Les lettres de ma mère...

NOEL, *à Adrien.*

La montre à votre chiffre...

ADRIEN

On a cru que c'était moi.

NOEL

C'est ça !... Permettez donc... Je découvre une chose.

(*Il passe entre eux.*)

BLANCHE

Quoi donc?

NOEL

C'est que, depuis trois mois, c'est son voleur que nous pleurons !... Nous pleurons son voleur.

BLANCHE, *riant.*

Son voleur !...

ADRIEN

C'est vrai... c'est nouveau !

NOEL

C'est drôle... je trouve cela drôle. (*Ils rient aux éclats.*)

BLANCHE, *les interrompant avec tristesse et allant à son frère.*

Ah ! c'est mal ! Nous rions... et maman qui pleure encore !

ADRIEN

Ne pensons qu'à elle. Je vous conterai mes aventures quand elle sera là.

NOEL

Il faut absolument le cacher. Il ne peut pas rester dans ce salon.

BLANCHE, *tendrement à Adrien.*

C'est le tien... On y était mieux pour penser à toi.

NOEL

Il nous faudrait la clé de cette chambre.

BLANCHE

Maman l'a chez elle.

NOEL

Diable !

BLANCHE

Non... non, je me rappelle, hier elle l'a mise là dedans. (*Elle va à la table à gauche et cherche dans un pupitre.*) La voilà, nous sommes sauvés ! (*Elle ouvre la porte de la chambre. A Adrien.*) Vite, en prison, et ne bougez pas, monsieur... Vous resterez là jusqu'à ce soir, sans boire ni manger !... (*Venant à Adrien.*) Ah ! je parie que tu as faim?

ADRIEN

Non, je suis trop ému.

BLANCHE

Tu vas déjeuner, cela t'occupera.

ADRIEN

Dans une maison où il n'y a que des femmes, il n'y a jamais rien à manger.

BLANCHE

Mais nous ne sommes pas seules.

ADRIEN

Comment?

BLANCHE

Nous avons ici un ami.

ADRIEN, *vivement.*

Octave!... Il est avec vous?

BLANCHE

Il ne nous quitte pas.

ADRIEN

Pourquoi donc rougis-tu?

BLANCHE

Je ne rougis pas.

ADRIEN

Tu as rougi... Octave est amoureux de toi!

BLANCHE

Non... viens.

NOEL, *bas à Adrien.*

Ne la taquinez pas, je vous ferai ses confidences.

ADRIEN, *à Noël.*

Ah!... J'arrive à temps pour les bénir.

BLANCHE, *à Adrien.*

Dépêche-toi, maman va rentrer!

NOEL, *regardant par la fenêtre.*

Non, personne encore dans l'avenue...

ADRIEN, *à la porte de sa chambre.*

Ah! ma chambre d'écolier!... quelle symétrie! Mes livres, mes cartes, mes herbiers, chaque chose est à sa place... Je ne m'y reconnais plus... Voyez-vous, ce vieux grondeur, comme il a bien vite profité de ma mort pour mettre en ordre mes affaires! Mais, sois tranquille, demain tu t'apercevras que je suis revenu. Et mes études, on les a fait encadrer... Quel honneur!

(*Il entre dans sa chambre.*)

BLANCHE

C'est ça... admire-les. (*Elle ferme la porte.*)

ADRIEN

Comment, tu m'enfermes?

BLANCHE

Sois sage... Songe qu'il y va de la vie de maman. Dans sa chambre! En voilà de la joie!

SCÈNE XI

BLANCHE, NOEL

NOEL

Quelle aventure ! Quand je disais qu'il n'était pas mort... je le connaissais bien !

BLANCHE

Va vite lui chercher à déjeuner.

NOEL

C'est juste.

BLANCHE

Quel bonheur ! quel bonheur ! comme nous allons nous amuser ! Ah ! que c'est gentil de n'avoir plus de chagrin ! Et cet affreux deuil ! oh ! la vilaine robe !... il me tarde de la quitter... je mettrai ce soir ma robe rose ! (*Elle saute de joie.*)

NOEL

Comme ça lui va bien, le bonheur ! elle saute comme une petite chèvre ! Mais, mademoiselle, ne sautez donc pas comme ça... si madame vous voyait...

BLANCHE

Oh ! je t'en prie, laisse-moi un peu sortir ma joie... elle m'étouffe. Oh ! c'est si bon de penser qu'il est là, lui, ce cher enfant que nous avons tant pleuré... Il est là !... mon cher petit frère. (*Elle lui envoie des baisers.*) Je le trouve bien embelli... c'est un homme.

NOEL

Plus... un marin ! Oh ! il a une fameuse tournure, et il est bien mieux que son ami Octave.

BLANCHE

Noël, tu es méchant.

NOEL

Je suis si content... je dis des malices... c'est ma manière de danser, à moi. Mais quel moyen employer pour apprendre à madame ?...

BLANCHE

Moi, je ne cherche pas... Dieu m'enverra une inspiration. La seule chose qui m'inquiète, c'est que je ne peux plus être triste.

NOEL

Ni moi non plus.

BLANCHE

Nous voilà bien !

NOEL

Vous êtes fraîche comme une rose !

BLANCHE

Et toi, donc ! tu as un regard brillant qui dit tout.

NOEL

Non, cela ne prouve rien. J'ai quelquefois l'œil très brillant, d'ailleurs... (*On entend sonner.*)

BLANCHE

On vient d'ouvrir la grille.

NOEL, *regardant par la fenêtre.*

C'est madame... tenons-nous bien !

BLANCHE

Elle est avec Mathilde.

NOEL

Elles se séparent. Mlle de Pierreval rentre chez elle, madame est sur le perron... elle monte ici... Allons, ferme ! voilà le moment du danger... je m'en vais.

BLANCHE

Comment, tu me laisses?

NOEL

Vous le disiez vous-même, je ne sais pas dissimuler... je ne suis pas femme. (*Il sort.*)

SCÈNE XII

BLANCHE, *seule.*

Noël ! Que faire? le cœur me bat... Pauvre mère ! La voici. Comme elle est triste ! (*Elle va du côté de la fenêtre.*) Oh ! je voudrais lui sauter au cou et lui dire tout de suite... mais non, elle est si malade... Mon Dieu, inspirez-moi !

SCÈNE XIII

MADAME DES AUBIERS, BLANCHE

MADAME DES AUBIERS, *sans voir Blanche.*

Que je souffre !... Tant mieux ! le supplice sera moins long.
(*Elle s'assied sur la chaise longue.*)

BLANCHE, *s'approchant.*

Vous voilà, maman... comment êtes-vous? Cette course vous a fatiguée, je le vois.

MADAME DES AUBIERS

Ah! tu étais là?... je ne t'avais pas vue.

BLANCHE

J'étais sur le balcon... Ah! maman, vous êtes pâle... vous avez encore bien pleuré!...

MADAME DES AUBIERS

J'ai prié.

BLANCHE, *à part.*

Oh! je ne peux plus la voir pleurer, je n'ai plus de patience...

MADAME DES AUBIERS

Octave était avec nous; je n'ai pu dire à Mathilde ce que je voulais lui faire comprendre. Il faut tant de ménagements avec elle! Ne trouves-tu pas, ma fille, qu'elle est tous les jours plus irritée? N'es-tu pas comme moi inquiète de Mathilde?

BLANCHE, *distraite.*

Oui, maman, très inquiète...

MADAME DES AUBIERS

Il faut absolument qu'elle retourne chez son père... Je n'ai pas le droit de m'emparer de son avenir... Elle doit se consoler, elle... aucun lien ne l'engage. La douleur constante, les regrets éternels n'appartiennent qu'à nous.

BLANCHE, *à part.*

Oh! que je voudrais répondre!

MADAME DES AUBIERS

Qu'as-tu donc? Tu n'en veux point à Mathilde, n'est-ce pas?

BLANCHE

Moi? Non, maman.

MADAME DES AUBIERS

Tu n'es pas fâchée que nous soyons allées sans toi à l'église?

BLANCHE, *vivement.*

Non, au contraire, je suis bien contente d'être restée à la maison.

MADAME DES AUBIERS, *à part.*

Ah!... Octave!... cette idée me trouble... on étouffe ici!... (*Haut.*) Pourquoi as-tu fermé la fenêtre? Ouvre-la, Blanche.

BLANCHE, *regardant la fenêtre ouverte.*

La fenêtre!... Mais, maman, elle... Ah! c'est vrai, je l'avais fermée par distraction. (*Elle court à la fenêtre ouverte et fait

semblant de l'ouvrir. — A part.) Comme elle est oppressée !... Je n'ose encore rien lui dire.

MADAME DES AUBIERS

Il va faire de l'orage, sans doute... on est suffoqué?

BLANCHE, *à part.*

Il fait un temps superbe !... Oh ! mon Dieu ! comme elle souffre. (*Elle passe derrière sa mère et se place à sa gauche. Haut.*) Maman... (*Elle embrasse sa mère.*)

MADAME DES AUBIERS

Cette promenade à la ferme t'a fait du bien. Tu as repris tes couleurs et presque ton gentil sourire... Mais je te trouve, je ne sais pourquoi, une expression de figure étrange.

BLANCHE

A moi !...

MADAME DES AUBIERS

Tu me parais à la fois joyeuse et contrariée.

BLANCHE

Vous devinez tout.

MADAME DES AUBIERS

As-tu appris quelque nouvelle qui te réjouisse?

BLANCHE

Maman... (*A part.*) Quelle idée !... Si j'osais...

MADAME DES AUBIERS

Hélas ! que pourrions-nous apprendre?

BLANCHE, *à part.*

Oui, c'est le meilleur moyen.

MADAME DES AUBIERS, *faisant signe à Blanche de s'asseoir.*

Dis-moi, qu'est-ce que tu as?

BLANCHE, *s'asseyant sur le pouf.*

Eh bien ! je suis en colère, je suis furieuse, il y a des choses qui me révoltent.

MADAME DES AUBIERS

Quoi donc?

BLANCHE

C'est qu'il arrive de si grands bonheurs à des gens qui ne les méritent pas, qui ne les sentent pas ! Et que vous, vous ayez tant de chagrins !... vous qui êtes si bonne, si généreuse, si aimée !

MADAME DES AUBIERS

J'avais reçu ma part trop belle, Dieu me l'a reprise. Mais de qui veux-tu parler?

BLANCHE

De cette mauvaise mère... moi je trouve que c'est une mauvaise mère.

MADAME DES AUBIERS

Je ne sais de qui tu veux parler?

BLANCHE

De Gervaise... de Gervaise qui avait forcé son fils à partir, à s'engager, parce qu'il voulait se marier malgré elle. C'était une cruauté indigne... elle méritait bien de le pleurer toujours!

MADAME DES AUBIERS

Eh bien?

BLANCHE

Elle a reçu enfin des nouvelles...

MADAME DES AUBIERS, *se levant.*

Des nouvelles de son fils?

BLANCHE

Il n'a point péri dans le naufrage de l'*Amphitrite*, comme on le croyait.

MADAME DES AUBIERS

Oh! mon Dieu! un tel bonheur! est-ce possible?

(*Elle retombe sur la chaise longue.*)

BLANCHE

Il est à Brigthon, on l'attend au Havre.

MADAME DES AUBIERS, *exaltée.*

Qu'a-t-elle donc fait au monde, cette mère, pour que cette récompense lui soit donnée?

BLANCHE

Rien... et c'est ce qui m'indigne! Elle ne savait pas même pleurer son enfant.

MADAME DES AUBIERS

Ah! Ne dis pas cela, ma fille!

BLANCHE

On l'aurait crue déjà consolée, elle était si calme, si résignée...

MADAME DES AUBIERS

C'est qu'elle espérait! Gervaise n'avait jamais reçu, elle, la nouvelle officielle de la mort de son fils, elle pouvait toujours se flatter qu'un jour...

BLANCHE

Oui, c'est ce que je dis, elle pouvait encore espérer... Les aventures de voyage sont si singulières!

MADAME DES AUBIERS

L'heureuse femme !

BLANCHE

Mais alors, maman, — c'est une idée folle, mais nous... nous peut-être aussi nous pouvons espérer.

MADAME DES AUBIERS

Espérer !

BLANCHE

Oh ! maman, maman, quelle joie si tout à coup nous allions apprendre que...

MADAME DES AUBIERS

C'est impossible, impossible, on a eu toutes les preuves de sa fin horrible... Mon pauvre enfant !

BLANCHE

On a trouvé le corps d'un jeune homme qui avait les habits d'Adrien, c'est vrai ; mais on a dit, on a avoué qu'on n'avait pas pu le reconnaître.

MADAME DES AUBIERS

Oui, mais...

BLANCHE

Mais... mais... si... si quelqu'un... qui sait?... si quelqu'un avait emprunté son uniforme?

MADAME DES AUBIERS

Un officier ne prête pas son uniforme ; et d'ailleurs, l'acte est positif, le gouvernement a reçu la nouvelle.

BLANCHE

On peut bien se tromper.

MADAME DES AUBIERS

Mais, ma pauvre folle, Adrien m'aurait écrit.

BLANCHE

Ce n'est pas par une lettre que Gervaise a appris le retour de son fils, c'est par un voyageur.

MADAME DES AUBIERS

Son fils ne lui écrivait jamais, c'était un cœur insouciant ; mais mon fils à moi, si dévoué, si religieux dans ses soins...

BLANCHE

Eh bien ! moi, depuis que je sais que Gervaise a appris le retour de son fils, je ne peux pas m'empêcher d'espérer, de rêver le retour du nôtre... Je ne peux pas croire que Dieu fasse une si grande injustice en sa faveur, et qu'il vous oublie. Oh ! maman, songe donc comme tu serais heureuse si on venait ... là... tout à coup, te dire : on a vu votre fils...

MADAME DES AUBIERS, *exaltée.*

Tais-toi... tais-toi !... j'en mourrais !... Ne me donne pas ces cruelles idées, elles sont inutiles, et elles me font trouver mon désespoir encore plus amer.

BLANCHE, *à part, en s'éloignant.*

Elle me décourage... elle ne me seconde en rien... elle repousse toute espérance, même en rêve. Et ce Noël qui me laisse tout le mal !... Pourtant il faut bien lui apprendre... (*Haut.*) Vous me quittez, maman?

MADAME DES AUBIERS, *agitée et se disposant à sortir.*

Oui, je vais chez Mathilde.

BLANCHE

Chez Mathilde?

MADAME DES AUBIERS

Il faut absolument obtenir d'elle qu'elle retourne à Paris. Je vais... je dois... (*Arrivée à la porte, elle descend vers Blanche.* Tu dis que c'est au Havre qu'on attend le fils de Gervaise?

BLANCHE

Oui, maman, au Havre... Il peut être ici demain.

MADAME DES AUBIERS

Quelle joie ! Comment pourra-t-elle supporter cette émotion. Oh ! à sa place, je n'aurais... (*Eclatant.*) Oh ! je n'aurai jamais un pareil bonheur !... Son fils !... son fils !... Comment vit-elle dans une pareille attente? Elle doit compter les heures, les minutes, cette femme !... Blanche, je reviens. (*Elle sort vivement.*)

SCÈNE XIV

BLANCHE, *seule.*

Le coup a porté... L'idée va germer et grandir... D'abord elle comprendra qu'une mère peut retrouver son fils... et puis, je lui dirai : Cette mère si heureuse, ce n'est pas Gervaise... maman, c'est toi !

SCÈNE XV

NOEL, BLANCHE

NOEL, *avec un panier qu'il pose au fond, à gauche.*

Mademoiselle, où va donc madame?

BLANCHE

Elle va chez Mathilde.

NOEL

Mais non, elle a pris le chemin du port.

BLANCHE

Seule?

NOEL

Non, j'ai fait signe à Louise, qui la suit en cachette.

BLANCHE

Souffrante comme elle est aujourd'hui!

NOEL

Elle n'a pas l'air malade, elle marche vite et d'un pas empressé, comme quelqu'un qui va chercher une bonne nouvelle... J'ai cru que vous lui aviez dit quelque chose.

BLANCHE

Et c'est le chemin du port qu'elle a pris?

NOEL

Oui, celui qui rejoint le rempart, et que nous prenons quand nous allons chez Gervaise.

BLANCHE

Elle est allée chez elle; je m'en doutais!

NOEL

Et que va-t-elle faire là?

BLANCHE

Noël, elle va apprendre comment on retrouve son fils.

NOEL

Comment cela?

BLANCHE

Je lui ai fait un conte.

NOEL

Un conte!

BLANCHE

Je lui ai dit le bonheur qui nous arrive.

NOEL

Déjà?

BLANCHE

Mais je lui ai fait croire que c'est à la Gervaise que ce grand bonheur était arrivé.

NOEL, *fâché.*

C'est ingénieux! Elle va découvrir que c'est un mensonge.

BLANCHE

Tant mieux!

NOEL

Vous serez confondue.

BLANCHE

Tant mieux !

NOEL

Elle comprendra bien vite qu'il y a un mystère là-dessous.

BLANCHE

Et elle cherchera...

NOEL, *comprenant.*

Ah ! j'y suis !... et elle devinera !

BLANCHE

Elle n'osera pas deviner... c'est trop beau ! mais elle penser que nous avons reçu quelques avis, qu'on nous a donné quelque nouvelles. Deviner qu'il est là, vivant !... Ah ! mon Dieu ! mai il meurt de faim ce cher prisonnier, porte-lui vite à manger.

NOEL

J'ai là mon panier.

BLANCHE

C'est bien ! Entre vite.

NOEL

Faites le guet. (*Il entre dans la chambre d'Adrien.*)

BLANCHE

Sois tranquille. — C'est vrai, si quelqu'un, si Mathilde nou surprenait... Ah ! quelle attaque de nerfs !... Et Noël qui a tan peur des nerfs de Mathilde !...

NOEL, *sortant de la chambre, effaré.*

Mademoiselle... mademoiselle...

BLANCHE

Eh bien?

NOEL

Votre frère...

BLANCHE

Eh bien !... mon frère?...

NOEL

Dans sa chambre il n'y a plus rien.

BLANCHE

Adrien...

NOEL

Vous l'aviez enfermé à double tour...

BLANCHE

Ah ! je devine... il est chez Mathilde.

NOEL

Par où serait-il passé?

BLANCHE

Par la fenêtre.

NOEL

Encore !

BLANCHE

Et ma mère qui doit aller chez elle !... Elle va le voir...

NOEL

Allons, bon ! à peine de retour, voilà déjà les tourments !

BLANCHE

Et que veux-tu, puisqu'il l'aime !

NOEL

Oui, il l'aime, il l'a revue, et déjà il ne pense plus à nous. Oh ! l'amour... l'amour !...

SCÈNE XVI

NOEL, ADRIEN, BLANCHE

ADRIEN, *debout sur la fenêtre.*

L'amour a des ailes.

BLANCHE, *allant à Adrien.*

Ah ! te voilà !

NOEL, *de même.*

Ah ! vous voilà !

BLANCHE

Quelle imprudence !

NOEL

Quelle folie ! (*Ils le ramènent en scène.*)

BLANCHE

Sauter par la fenêtre !... mais maman pouvait te voir !

NOEL

Mais vous pouviez vous casser le cou !

ADRIEN

Tomber par la fenêtre... j'y suis habitué, c'est ce que je fais le mieux.

NOEL

Joli talent !

ADRIEN

Je n'y tenais plus !... elle était en face de moi...

BLANCHE

Nous n'avons pas le temps de t'écouter.

(*Elle le pousse vers la petite porte.*)

ADRIEN, *revenant à Noël.*

Elle pleurait...

NOEL

La folie est faite, n'en parlons plus... rentrez vite.

ADRIEN

Comme elle est embellie ! la voir en deuil... de moi ! cela m'a monté la tête.

BLANCHE

Mais va-t'en donc !

ADRIEN, *résistant.*

Je te le dis, Blanche, si tous les maris qu'on pleure pouvaient voir leurs veuves en deuil d'eux-mêmes...

NOEL

Eh bien ! qu'est-ce qu'ils feraient?

ADRIEN

Ils ressusciteraient tout de suite.

NOEL

Et leurs veuves en mourraient. Rentrez vite.

ADRIEN

Mais comme vous m'aimez tous ! mais je vaux donc quelque chose?

BLANCHE

Tu ne vaux rien... Cache-toi ; si maman...

ADRIEN

Eh bien ! quand elle me verrait... je suis sûr que la joie...

BLANCHE

La suffoquerait.

ADRIEN, *passant à gauche.*

Je veux voir ma mère.

BLANCHE

Noël, tu l'entends, il veut la voir.

NOEL

C'est d'une extravagance !...

BLANCHE

Tu ne la verras pas.

NOEL, *lui barrant la porte du fond.*

Dussé-je employer la force, vous ne la verrez pas !

BLANCHE

Sans cœur !

NOEL

Mauvais fils !

BLANCHE

Mauvais frère !

NOEL

Brutal !

BLANCHE

Marin !

NOEL

Savant !

ADRIEN

Oh ! mais, c'est odieux ! Si on me maltraite comme cela, je m'en vais. J'aime mieux les sauvages.

NOEL, *écoutant.*

Prenez garde.

BLANCHE

Mon petit frère, de grâce, encore un moment !

ADRIEN

Allons, puisqu'il le faut.

NOEL

On vient !

BLANCHE, *poussant Adrien dans la chambre.*

Il était temps !

SCÈNE XVII

NOEL, BLANCHE, OCTAVE

BLANCHE, *voyant entrer Octave, bas.*

Ah ! ce n'est pas elle.

NOEL, *bas.*

Voilà du répit.

OCTAVE

Mademoiselle Blanche...

BLANCHE, *bas.*

Quelle peur !

NOEL, *bas.*

J'en frissonne.

OCTAVE

Je vous dérange... Pardon ! Je vais...

BLANCHE

Non, non, restez, au contraire... Nous avons cru que c'était maman, et de vous voir...

NOEL

Oui, ça nous paraît drôle.

OCTAVE, *étonné.*

Qu'y a-t-il?

BLANCHE

C'est que nous avons à vous apprendre une nouvelle que... qui doit...

NOEL, *bas à Blanche.*

N'allez-vous pas faire des façons avec celui-là!... Est-ce qu'i va aussi s'évanouir et palpiter comme ces dames?

OCTAVE, *à part.*

Qu'ont-ils donc? Ils ont l'air de se concerter.

BLANCHE, *bas à Noël.*

Il sera si fâché de n'être pas tout à fait heureux du retour de son ami!

NOEL, *bas.*

Ah çà! je le lui pardonne. (*A part.*) Je me suis dit tant de fois : Pourquoi n'est-ce pas lui?

OCTAVE

Eh bien! cette nouvelle?

BLANCHE

C'est un bonheur, un grand bonheur qui nous arrive.

OCTAVE

Un bonheur! Lequel?

BLANCHE

A vous aussi... Vous l'aimiez tant!... Vous avez partagé notre douleur... Aujourd'hui, c'est notre joie qu'il faut partager.

OCTAVE

Votre joie... Est-ce qu'Adrien?...

BLANCHE

Il n'est pas mort.

OCTAVE

Ah!... mon cher Adrien!...

BLANCHE, *bas à Noël.*

Tu vois, il est heureux!

NOEL

C'est d'un bon cœur!

BLANCHE, *de même.*

J'ai raison de l'aimer.

OCTAVE, *à Blanche.*

Quel prodige! Mais votre mère?

BLANCHE

Il n'y a rien à craindre que pour elle... car maintenant ici tout le monde sait...

OCTAVE

Tout le monde?... Mathilde?...

BLANCHE

Elle a revu Adrien, il n'y a plus de danger pour elle.

OCTAVE, *avec amertume.*

Ah !... ils se sont revus !...

BLANCHE, *bas à Noël.*

Voilà la jalousie qui lui reprend et qui va tout gâter.

NOEL, *de même.*

N'ayez pas peur... l'impossible arrange tout.

OCTAVE, *avec agitation.*

Blanche, vous êtes une noble enfant, je me fie à vous... ne dites à personne qu'en quittant cette maison j'étais instruit du retour d'Adrien... pour des raisons que je ne puis vous expliquer.

BLANCHE

Je ne vous demande pas votre secret; je le sais.

OCTAVE

Mon secret !...

BLANCHE

C'est si dangereux de regarder aimer !

OCTAVE

Blanche !...

NOEL, *au fond.*

J'entends madame !...

OCTAVE

Adieu.

BLANCHE

Ne me quittez pas... Songez-y donc, il faut bien lui apprendre... Aidez-moi.

OCTAVE

Il vaut mieux...

BLANCHE

Je vous en prie !...

SCÈNE XVIII

BLANCHE, NOEL, MADAME DES AUBIERS, OCTAVE

MADAME DES AUBIERS, *observant Blanche et Octave, qui sont immobiles, puis passant à droite, à part.*

Mais pourquoi m'a-t-elle trompée?... Blanche, la vérité même... Elle m'a fait un mensonge... Pourquoi?... c'est impos-

sible !... je ne veux pas espérer... j'ai peur ! (*Haut.*) Noël, laisse-nous.

(*Noël sort.*)

SCÈNE XIX

BLANCHE, OCTAVE, *un peu au fond*, MADAME DES AUBIERS

MADAME DES AUBIERS, *à Blanche.*

Tu as peut-être été inquiète de moi, Blanche, de ma longue absence?... Je t'avais dit que j'allais chez Mathilde, et puis, en descendant l'escalier, l'idée m'est venue d'aller voir Gervaise, tu te rappelles, que tu m'avais dit être si joyeuse : je l'ai trouvée plus triste que jamais.

BLANCHE

Gervaise !

MADAME DES AUBIERS

Elle n'a reçu aucune nouvelle de son fils... Ah ! c'était un trop grand bonheur ! Je savais bien qu'il ne pouvait arriver à personne !... Pleurer son fils, et le revoir tout à coup devant soi, vivant... Entendre sa voix qu'on croyait éteinte à jamais... le tenir dans ses bras serrés, serrés !... pour qu'il ne s'échappe plus... (*Avec exaltation.*) Oh ! cette joie-là, je savais bien qu'il n'était donné à personne de la connaître, de la savourer !

BLANCHE, *à Octave, bas.*

Oh ! voyez, regardez-la, comme elle a la fièvre !

MADAME DES AUBIERS, *à part.*

Je m'exalte trop, ils ne me diront rien. (*Elle s'assied à droite.*)

BLANCHE, *à Octave, bas.*

Vous comprenez quelle prudence il faut !

MADAME DES AUBIERS

Qui t'avait fait ce conte-là, ma fille?

BLANCHE

C'est Noël, maman. Un paysan lui a donné ce matin cette nouvelle comme certaine.

MADAME DES AUBIERS

Est-ce que cet homme donnait des détails? Est-ce qu'il nommait précisément la Gervaise?

BLANCHE

Je ne sais pas s'il l'a nommée. (*Mouvement de Mme Des Aubiers.*)

MADAME DES AUBIERS

Ah ! ah !...

OCTAVE, *bas à Blanche.*

Prenez garde !

BLANCHE

Je sais seulement que, d'après tout ce qu'il a raconté, Noël n'a pu douter qu'il ne s'agît de Gervaise.

OCTAVE, *à Mme Des Aubiers.*

Je retourne au Havre ce soir ; et si vous le désirez, madame, je vous enverrai des renseignements.

MADAME DES AUBIERS, *vivement.*

Vous partez, Octave? (*A part.*) Comme il est triste !... (*Haut.*) N'avez-vous pas promis à M. de Pierreval de lui ramener sa fille?

OCTAVE

Oui, madame, mais...

MADAME DES AUBIERS

Avez-vous réussi?... consent-elle?

OCTAVE

Non, madame, elle s'obstine à rester.

MADAME DES AUBIERS

Ah !... Et vous, vous partez?

OCTAVE

Veuillez me permettre de prendre congé de vous... Adieu, madame.

(*Il sort.*)

BLANCHE, *à part.*

Il s'en va... c'était trop de bonheur !

(*Elle s'assied sur le canapé au fond, à gauche. Elle pleure.*)

SCÈNE XX

MADAME DES AUBIERS, BLANCHE

MADAME DES AUBIERS, *à part, avec joie.*

Comme il est embarrassé, honteux auprès de moi !... il a l'air de me demander pardon de n'être pas heureux. Il n'y a que le retour d'un rival qui puisse le décourager ainsi... Oui, c'est cela ! Lui, il me cache son chagrin... eux me cachent leur joie ! Oh ! je veux tout savoir !... je pourrai supporter ce bonheur, mais je ne peux plus supporter cette espérance folle... c'est leur

joie que je veux. (*Apercevant Blanche qui essuie ses yeux.*) Elle est tout en larmes... Malheureuse ! je me suis trompée !

(*Elle tombe sur un fauteuil, à droite.*)

BLANCHE, *accourant vers elle.*

Maman, vous êtes souffrante... maman... oh ! comme tes mains sont froides ! Tu es malade !... veux-tu que?...

MADAME DES AUBIERS, *avec égarement.*

Blanche, pourquoi pleures-tu ?

BLANCHE, *effrayée.*

Mais depuis le... le départ de mon frère, je ne peux plus dire adieu à quelqu'un sans pleurer.

MADAME DES AUBIERS, *regardant son deuil.*

Ah ! je suis folle ! je demande pourquoi on pleure !... Mais à qui as-tu dit adieu ?

BLANCHE, *avec embarras.*

A Octave...

MADAME DES AUBIERS, *à part.*

Ah ! c'est vrai, elle l'aime... je l'avais oublié !... Pauvre enfant !... il part... elle pleure !... (*Avec joie.*) Mais c'est pour cela... pour cela seulement qu'elle pleure !... (*Haut.*) Blanche... non... (*A part.*) Non je lui ai fait peur, elle ne dira rien... je veux toute seule... (*Elle se lève.*) Je veux, en relisant encore les rapports qui m'apprennent cette mort affreuse... Oui, je veux les relire. (*Elle va à la table à gauche, elle regarde dans le pupitre. — Haut.*) Eh bien ! où est donc la clé de cette chambre ?... je l'avais mise là... Est-ce toi qui as repris cette clé ?

BLANCHE

Laquelle, maman ?

MADAME DES AUBIERS

La clé de cette chambre, celle de... ton frère !

BLANCHE

La clé... vous la gardez toujours dans votre secrétaire... Ce n'est pas moi, maman.

MADAME DES AUBIERS

Qu'as-tu donc ? Tu as l'air de te justifier.

BLANCHE

Me justifier !

MADAME DES AUBIERS, *à part.*

C'est elle qui l'a prise !... Pourquoi ? J'ai eu tort de renvoyer Noël... Noël mentira aussi ; mais je devinerai bien. (*Haut.*) Je veux cette clé, Blanche, va la demander à Noël. (*A part.*) Non, elle le préviendrait. (*Appelant.*) Noël !

BLANCHE

Je vais le chercher.

MADAME DES AUBIERS, *vivement.*

Non... il m'a entendue. Elle voulait le prévenir. (*Elle va à Blanche. — Haut.*) Ma fille, tâche de retenir Octave quelques moments ; j'ai à lui demander un service... Oui, tâche d'obtenir qu'il ne parte que demain ; je tiens beaucoup à ce qu'il reste aujourd'hui.

BLANCHE

Oui, maman.

MADAME DES AUBIERS

Va, ma fille, va. (*A part.*) Si je puis me contraindre, je saurai tout.

BLANCHE, *bas à Noël, qui entre.*

Je n'ai rien dit encore ; sois prudent ! (*Blanche sort.*)

SCÈNE XXI

NOEL, MADAME DES AUBIERS

MADAME DES AUBIERS, *à Noël.*

Ferme la porte. Eh bien ! Noël, on a des nouvelles de mon fils !

NOEL, *stupéfait.*

Ah ! Madame, qui est-ce qui vous a dit une chose pareille?

MADAME DES AUBIERS

C'est Blanche.

NOEL

Mlle Blanche a eu tort de vous dire ça... Ce n'est peut-être qu'un faux bruit qui vous donnera une fausse joie.

MADAME DES AUBIERS

Comment?

NOEL

Oui, il y a quelque chose... (*Mme Des Aubiers chancelle. Il la fait asseoir sur le fauteuil, à droite.*) Et si vous étiez tranquille, si vous pouviez être tranquille, je vous dirais tout.

MADAME DES AUBIERS

Oh ! Noël... vois comme je suis calme !

NOEL

Vous n'en avez pas trop l'air : au premier mot que je vous dis, vous tombez...

MADAME DES AUBIERS

Je t'en prie, je t'en supplie... c'est un bonheur impossible; mais depuis une heure que Blanche m'a jeté cette idée en espérance, je l'ai comprise, acceptée... je...

NOEL, *avec une fausse bonhomie.*

Alors, je peux vous dire la vérité.

MADAME DES AUBIERS

Oui, mon bon Noël, mon vieil ami... toute la vérité... Eh bien?...

NOEL

Voilà ce que c'est : un voyageur a débarqué ce matin au Havre, et ce voyageur a raconté, par hasard, qu'il avait rencontré dans ses voyages un jeune voyageur... avec qui il avait voyagé... et que ce jeune voyageur se nommait Adrien Des Aubiers... Alors, on lui a dit que nous avions appris sa mort, qu'il avait péri à... vous savez... Mais non, a-t-il dit, c'est depuis cette affaire que nous avons voyagé ensemble, et il n'y a pas quinze jours que je l'ai laissé vivant et très bien portant...

MADAME DES AUBIERS, *ivre de joie.*

Où?

NOEL

Où?

MADAME DES AUBIERS

Oui.

NOEL

A... (*A part.*) Il me faudrait un nom de pays.

MADAME DES AUBIERS, *exaspérée.*

Mais où donc, Noël, où donc l'a-t-il laissé?

NOEL, *effrayé.*

En Perse!

MADAME DES AUBIERS, *en colère, se levant et passant à gauche.*

Ah! tu es absurde!... En Perse... il y a quinze jours... c'est impossible!

NOEL

Mais, dame! aussi c'est votre faute... vous me grondez, madame!... Vous en devinez plus qu'il n'y en a, vous me faites perdre la tête.

MADAME DES AUBIERS

Noël!... Dieu! quelle idée!... Oh! mon pauvre cœur!... si cela était!... on l'attend?...

NOEL

Non, madame, non, ma parole d'honneur, on ne l'attend pas!...

MADAME DES AUBIERS

Alors, il m'a écrit?

NOEL

Il ne vous a pas écrit.

MADAME DES AUBIERS

Il t'a écrit à toi?

NOEL

Non, madame, pas lui... mais il m'est impossible de vous confier la lettre.

MADAME DES AUBIERS

Pourquoi?

NOEL

Parce que je ne l'ai point reçue.

MADAME DES AUBIERS, *exaltée.*

Ah! tu me fais mourir!... C'est par charité qu'il me torture ainsi... Pauvre homme... tu as raison, cette joie m'écrase.

(*Elle tombe accablée sur le fauteuil.*)

NOEL

Madame...

MADAME DES AUBIERS

Laisse-moi... laisse-moi...

NOEL, *à part.*

Que faire?... Faut-il?... je vais les appeler. (*Il va à la fenêtre.*)

MADAME DES AUBIERS, *se levant.*

Mais si on les avait trompés... s'il me fallait perdre cet espoir! Non, Blanche ne me l'aurait pas donné... la nouvelle est certaine. Oh! oui, j'en crois ma joie!... Cette joie délirante qui m'enivre est un pressentiment, c'est une preuve!... Dieu ne permettrait pas cette sublime joie à une mère dont l'enfant serait au cercueil... Si je l'éprouve, cette joie, c'est que mon fils est vivant... Oui, il vit, je le sais, je le sens!

SCÈNE XXII

MADAME DES AUBIERS, MATHILDE, NOEL

Mathilde entre vivement et s'arrête.

MADAME DES AUBIERS, *à part.*

Mathilde! Celle-là va se trahir... Elle a changé de coiffure... c'est la coiffure qu'aime Adrien... Elle l'attend! (*Elle va à Mathilde. — Haut.*) Mathilde!

MATHILDE, *n'osant la regarder.*

Cette espérance si douce vous agite... calmez-vous. Moi, je n'ose croire tout ce qu'ils disent... ces renseignements sont peut-être...

MADAME DES AUBIERS

Pourquoi détournes-tu les yeux?

MATHILDE

Votre vue me serre le cœur... cette émotion si vive...

MADAME DES AUBIERS

Je suis plus forte qu'on le pense, Mathilde, me voilà bien préparée à ce bonheur. — Tu attends Adrien?

MATHILDE

L'attendre!... Oh! non, pas encore.

MADAME DES AUBIERS, *avec inspiration.*

Mais... le bonheur se trahit dans tout ton être... oui, oui, l'éclat de tes yeux... ce rayonnement... Adrien t'a regardée!... Il est ici!

MATHILDE

Calmez-vous... non... non!

MADAME DES AUBIERS

Tu mens!...

MATHILDE

Je vous jure...

MADAME DES AUBIERS

Tu mens!... Tu l'as revu!

MATHILDE

Qui peut vous faire croire?...

MADAME DES AUBIERS

Regarde donc comme tu es belle!

MATHILDE

Eh bien! je l'ai revu. Mais vous ne pourrez le revoir que demain.

MADAME DES AUBIERS

Je ne t'écoute plus. (*Octave et Blanche paraissent au fond et viennent à elle pour la calmer.*) Je n'écoute plus rien... Adrien! mon enfant!... je sais que tu es là... Viens, viens donc... Adrien!

ADRIEN, *ébranlant la porte de sa chambre, mais ne paraissant pas encore.*

Ma mère!

MADAME DES AUBIERS

Ah!... sa voix!... (*Elle tombe dans les bras de ceux qui l'entourent.*)

(*A ce moment, Adrien ouvre la porte de sa chambre; à la vue de sa mère, il s'arrête.*)

SCÈNE XXIII

ADRIEN, OCTAVE, MADAME DES AUBIERS, BLANCHE, MATHILDE, NOEL

ADRIEN

Je n'ose.

MATHILDE, *allant à Adrien.*

Courage !...

MADAME DES AUBIERS

Mon Dieu !... (*Adrien s'élance vers sa mère, qui le repousse du geste avec un effroi plein de tendresse. Adrien tombe à genoux, Mme Des Aubiers le contemple un instant, éperdue de joie, puis elle prend la tête de son fils dans ses mains, et elle l'embrasse avec passion.*) C'est toi ! c'est toi !... (*Tombant à genoux.*) Oh ! laissez-le-moi, mon Dieu ! laissez-le-moi !

BLANCHE

Maman !

MADAME DES AUBIERS, *pressant sa fille et son fils dans ses bras.*

Les voilà encore deux !... Je les tiens encore tous les deux !... (*On la relève. Elle tend la main à Mathilde.*) Ma fille !

ADRIEN, *tendant la main à Octave.*

Mon ami ! mon frère !

OCTAVE, *à Noël.*

Quelle joie ! Et moi qui avais peur de n'être pas heureux !

ADRIEN

Mathilde ! Octave !... Quelle bonne vie nous allons mener à nous cinq !... (*Regardant Noël.*) A nous six, mon vieux Noël !

NOEL, *qui est venu à l'extrême gauche.*

Merci, mon enfant ! Vous n'avez pas besoin de me faire ma part dans votre bonheur, je sais bien la prendre... Mais cette joie est trop forte...

MADAME DES AUBIERS

Moi, je la supporte.

NOEL

Grâce à nous !... mais moi, à force de préparer les autres, je me suis épuisé... Ah ! (*Il tombe sur le pouf.*)

BLANCHE, *courant à lui.*

Ah ! mon Dieu ! il se trouve mal !

NOEL

Non, non.

MADAME DES AUBIERS

Rassurez-vous... vous le voyez bien, mes enfants, on ne meurt pas de joie !

CHAPITRE VI

LES DERNIERS ROMANS

I. La croix de Berny. — II. Marguerite ou les deux amours.
III. Il ne faut pas jouer avec la douleur.

I

Dans la dernière période de sa vie, si occupée qu'elle fût du théâtre, Mme de Girardin avait repris goût au roman; et même elle avait porté à ce genre plus d'attention que par le passé.

En 1836, après la fantaisie spirituelle qu'elle lui avait consacrée, Balzac, réconcilié avec son amie, lui écrivait : « Il y a là le même esprit fin et délicat qui m'a ravi dans *le Marquis de Pontanges.* Mais je vous en supplie, [prenez garde]; en voyant d'aussi riches qualités dépensées sur des mièvreries (comme sujet), je pleure. Vous êtes une fée qui vous amusez à broder d'admirables fleurs sur de la serge. Vous avez une immense portée dans le détail, dont vous n'usez pas pour l'ensemble. Vous êtes au moins aussi forte en prose qu'en poésie, ce qui, dans notre époque, n'a été donné qu'à Victor Hugo. Profitez de vos avantages. Faites un grand, un beau livre. Je vous y convie de toute la force d'un désir d'amant pour le beau. »

Mme de Girardin dut être flattée par ces louanges; mais elle n'entreprit pas de faire *un grand livre.* Et dix ans après, voulant encore « broder d'admirables fleurs », elle prit

plaisir au plus curieux des divertissements littéraires. Avec Gautier, Méry et Sandeau, elle composa un roman par lettres. Chacun d'entre eux avait son rôle et le tenait à sa manière; par conséquent quatre héros dont une seule femme, la blonde Irène de Châteaudun, autour de laquelle se livre un tournoi. Pas de plan préconçu, mais des imaginations qui s'enchaînent, qui se déroulent, qui se préparent des surprises. Cette sorte de « steeple-chase » fut intitulé *la Croix de Berny*. Faut-il en tenter l'analyse? Non, sans doute. (Nulle analyse n'est possible.) Mais jetons un coup d'œil sur ces jeux fantasques.

Irène de Châteaudun est belle, orpheline et de caractère indépendant. Alors qu'elle n'était qu'une toute jeune fille, elle a subi « les coups de l'adversité » : elle a été pauvre, réduite à enluminer des écrans dans une mansarde du Marais; heureusement un héritage considérable est venu l'arracher à cette retraite et faire d'elle une riche héritière. De ces jours de misère, elle a seulement gardé l'habitude d'agir librement, avec même une pointe de témérité. Grâce à cette humeur, elle saura se mettre dans les positions les plus insupportablement fausses « qu'un esprit raisonnable et un cœur romanesque aient jamais pu combiner ». Son grand souci, c'est de faire un mariage d'inclination et qui réussisse. Pour éprouver ses amoureux, elle les fera entrer dans un labyrinthe, elle s'y engagera avec eux.

Et elle n'aura pas moins de trois amoureux; chacun l'aimera à sa manière, mais avec une violence accrue, irritée par les obstacles toujours renaissants. Et cependant Irène est honnête, pure, charmante. Elle n'a pas le goût malsain de l'intrigue. Son tort, c'est de vouloir lire trop clairement dans les sentiments qu'elle inspire. Pour y réussir, elle se dérobe, elle disparaît, elle reparaît, elle se dissimule sous un nom d'emprunt. Mais que de dangers! « On ne badine pas avec l'amour. »

De ces trois amoureux qui vont successivement prendre grande place dans sa vie, le premier est son fiancé : c'est le prince Roger de Montbert. Il a de la fortune, un beau

m, une santé que les voyages les plus difficiles ont ;sée intacte. Certes, elle croit l'aimer. Cependant quelque)se en elle s'inquiète; ce fiancé charmant ne ressemble rien à l'idéal qu'elle s'était fait. Elle lui voudrait plus de ieux. Pour lui en donner, elle compte le jeter dans les ırments. Son plan est arrêté : elle va s'enfuir sans le ;venir; comme au temps de ses infortunes, elle ne sera ıs Irène de Châteaudun, mais Mme Louise Guérin, l'in-essante veuve d'un officier de marine. C'est sous ce m qu'elle est connue à Pont-de-l'Arche, où une digne 'ectrice des postes, Mme Taverneau, lui a souvent offert ospitalité. Le sort en est jeté : elle se retirera à Pont-de-ırche et elle viendra de temps en temps à Paris, inco-ito, pour observer un peu son fiancé. Bref, « elle assis-'a à son absence ».

C'est ici que commence la comédie. Le prince de Mont-:rt va poursuivre Irène; cet homme si bien élevé, qui rle aux dames avec une légèreté brillante, n'en est pas oins un homme terrible. Il a été grand voyageur devant Éternel. Il a couru « entre les aspérités des écueils et les ufles des bêtes fauves ». D'ailleurs, tout cela n'était rien; le sait bien depuis qu'il est aux prises avec une femme. Ma jalousie est toute pleine des ouragans et des flammes : l'équateur, » écrit-il à son ami le plus cher, le poète dgard de Meilhan. Or, ce confident — et voilà un imbro-io qui se noue — vit précisément près de Pont-de-Arche. Il a rencontré Louise Guérin et s'est épris d'elle. omme elle le sait ami du prince, elle lui fait d'aimables ances pour tirer de lui des renseignements; elle est)quette (par curiosité)! mais ce n'est pas impunément u'une belle jeune femme offre des pralines à un poète et :cepte son bras pour se promener au clair de lune dans n jardin. Edgard (ah! que Gautier tient bien ce rôle) evient amoureux frénétique. Il est le héros rugissant. Et)ut en dévoilant ses plans de conquête dans des lettres ımultueuses, il ne manque pas d'exciter le malheureux rince par des cris de guerre : « Vous pouvez la rencontrer ncore; mais alors, dussiez-vous traverser six boyards, trois

moldaves, onze lorettes, dix marchands de contre-marqu
écraser une multitude de king-charles, renverser une fou
de magasins de pastilles du sérail, filez droit comme u
boulet sur votre beauté, et saisissez-la par le bout de l'ai
comme ferait un sergent de ville ou un gendarme, av
politesse mais avec fermeté, car il ne faut pas que le prin
Roger de Montbert soit le jouet d'une prétentieuse hé
tière parisienne. »

Pendant que ces colères grossissent, que devient Irè
de Châteaudun? Oh! elle ne craint rien, elle a le goût d
émotions; toute enfant, elle rêvait de mourir de peur. Ma
tandis qu'elle ouvre et ferme ingénieusement « la porte d
paradis sur le nez de ses amoureux », un nouveau hér
entre en scène. Celui-là porte au front « l'auréole » rêvé
Dès le premier regard, il existe entre eux « l'affinité myst
rieuse » de deux instincts « fraternels ». C'est bien cel
qu'elle attendait; c'est « l'âme sœur ».

Chaque génération a sa manière particulière de sentir
vie et l'amour. Vers 1850, les femmes étaient encore r
mantiques. Elles exigeaient de leur amant des sentimen
chevaleresques, elles aspiraient à des félicités impossibl
dont la seule pensée les emplissait de crainte et d'exalt
tion. Irène de Châteaudun ne saurait comprendre la pa
sion que sous cette forme. Aussi Raymond de Villiers
c'est Jules Sandeau — est-il fait pour elle. Il est généreu
c'est un don Quichotte, « un enthousiaste passionné
toutes les nobles et saintes choses; » il a « l'esprit nature
lement gai, le cœur naturellement triste »; il passe bru
quement de la joie la plus vive à quelque accès violent
tristesse; il a le culte de la femme. En résumé, le plus rom
nesque des héros. Irène l'aime : elle ne veut pas voir q
l'orage monte. Une de ses amies lui a prodigué en vain
sages conseils : « Ne vous attardez pas dans ces intrigue
On ne se joue pas avec les passions sérieuses... » Mais Irè
ne croit ni à la passion du prince, ni à celle d'Edgard
Meilhan. Elle a rencontré le premier à l'Odéon, en f
galante compagnie; elle a surpris le second au Hâv
accoutré de vêtements turcs tout chamarrés d'or et pressa

au pied une belle négresse. Elle n'a pas deviné que chacun d'eux s'étourdissait comme il le pouvait; que l'un et l'autre étaient remplis de sa pensée « comme un vase d'une liqueur divine ». A la veille d'épouser Raymond de Villiers, près d'arriver « au plus haut chapitre de son roman », c'est sa joie seule qui l'épouvante. Comme toute amante romantique, elle sent planer la fatalité. Son bonheur si grand, si inespéré est d'avance marqué pour l'expiation : il ne peut être que frappé. Il l'est, en effet. Raymond de Villiers sera tué en duel par le prince. Du moins, ainsi qu'il l'avait souhaité, son âme entraîne celle d'Irène. Cette course folle au bonheur a été la course à l'abîme. Ah ! que tout cela porte l'empreinte de l'époque.

Et maintenant représentons-nous Mme de Girardin, Gautier, Méry et Sandeau, écrivant à quatre ce livre charmant. Que d'allusions lancées, renvoyées! Que de gaieté dans les détails! Les uns et les autres, ils ont gardé certains traits de leur caractère; ils les grossissent, ils les exagèrent. Irène de Châteaudun a la beauté de Delphine Gay, l'esprit de Mme de Girardin. Edgard de Meilhan est un Gautier selon les légendes; il a l'horreur des banalités, la haine du bourgeois; il prend le contre-pied des idées communes. Enfin, il vit de la façon la plus pittoresque.

> Je perche sur le bord de la rivière, dans une espèce d'établissement baroque qui vous plaira, j'en suis sûr. C'est une vieille abbaye à moitié en ruine, où l'on a enchâssé, de gré ou de force, un logis percé régulièrement de beaucoup de fenêtres, surmonté d'un toit d'ardoises et d'un acrotère de cheminées de toutes grandeurs ; la chose est en pierres de taille que le temps a déjà couvertes de sa lèpre grise, et ne fait pas trop mauvais effet au bout d'une avenue de grands arbres. — C'est là qu'habite ma mère, qui, profitant des murailles et des tours à demi rasées de l'ancienne enceinte, car l'abbaye était fortifiée autrefois pour résister à une invasion subite des Normands, s'est fait, sur le penchant de la colline, un jardin-terrasse qu'elle a encombré de rosiers, d'orangers, de myrtes, dont les caisses vertes remplacent les vieux créneaux ; je n'ai, dans ce coin de nos domaines, contrarié en rien ses fantaisies féminines.

Elle a réuni dans sa maison toutes les coquetteries champêtres et toutes les recherches confortables qu'elle a pu imaginer. De ce côté, je ne me suis opposé à aucun système de calorifère. J'ai laissé tendre les appartements en étoffes de *bon goût*, je n'ai fait aucune objection contre l'acajou et le palissandre, la poterie de Wegwood, la vaisselle à dessins bleus et l'argenterie anglaise. C'est par là qu'on loge les personnes d'âge mûr et toute la catégorie des gens dits raisonnables.

Moi, je me suis réservé le réfectoire et la bibliothèque des braves moines, c'est-à-dire toute la portion qui regarde le fleuve. Je n'ai pas permis de faire la moindre réparation au mur d'enceinte, qui présente la flore complète des plantes sauvages du pays. — Une porte cintrée, fermée par de vieux ais que colore un reste de peinture rouge, et qui donne sur la berge, me sert d'entrée particulière ; un bac manœuvré au moyen d'une poulie glissant sur une corde établit les communications avec une île, verdoyant fouillis d'osiers, d'aunes et de saules, qui fait face à l'abbaye. C'est là aussi qu'est amarrée ma flottille de canots.

Du dehors, vous n'apercevez rien qui désigne une habitation humaine : les ruines s'épanouissent dans toute la splendeur de eur dégradation.

Je n'ai pas replacé une pierre, pas fait boucher une lézarde ; aussi la joubarde, le millepertuis, la campanule, le saxifrage, la morelle grimpante, la grenadine bleue, ont engagé sur les murailles une lutte d'arabesques et de découpures à décourager le sculpteur ornementiste le plus patient.

Je signale surtout à votre admiration une merveille de la nature, un lierre gigantesque, colossal, qui remonte à coup sûr à Richard Cœur de Lion ; il défie, pour la complication de ses enlacements, ces arbres généalogiques de Jésus-Christ qu'on voit dans les églises espagnoles, dont la cime touche les voûtes et dont le pied chevelu plonge dans la poitrine du patriarche Abraham ; ce sont des touffes, des guirlandes, des nappes, des cascades d'un vert si lustré, si métallique, si sombre et si brillant à la fois, qu'il semble que toute la substance du vieil édifice, toute la vie de l'abbaye morte soient passées dans les veines parasites de cet ami végétal qui l'embrasse, mais qui l'étouffe, qui retient une pierre, mais qui en descelle deux pour y planter ses crampons.

Vous ne sauriez vous imaginer quelle élégance touffue, quelle richesse évidée à jour jette cet envahissement de lierre sur le

ignon un peu pauvre, un peu sobre de l'édifice, qui, sur cette ace, n'a pour ornement que quatre croisées ogivales surmontées le trois trèfles quadrilobés.

Le corps de bâtisse voisin est flanqué à son angle d'une ourelle qui a cela de particulier que, dans sa partie inférieure, lle contient un puits, et dans sa partie supérieure un escalier n spirale. Le grand poète qui a inventé les cathédrales gohiques, en face de cette bizarrerie architecturale, se poserait a question suivante : est-ce la tour qui continue le puits, ou e puits qui continue la tour? — Vous jugerez, vous qui savez out et autre chose encore, — excepté pourtant l'endroit où se ache Mlle de Châteaudun. Une autre curiosité du bâtiment 'est un moucharaby, espèce de balcon ouvert par le fond, ittoresquement juché au-dessus d'une porte, et d'où les bons ères pouvaient jeter des pierres, des poutres et de l'huile ouillante sur la tête de ceux qui auraient cherché à s'introluire dans le monastère pour tâter de leur cuisine et de leur vin.

C'est là que je vis seul ou en compagnie de quatre ou cinq livres d'élite, dans une immense salle en ogive, avec des nervures dont les points d'intersection sont marqués de rosacesd'un travail, d'une délicatesse charmante. Cette salle compose tout mon appartement, car je n'ai jamais compris pourquoi l'on divisait par un tas de compartiments, comme l'intérieur d'un nécessaire de voyage, le peu d'espace qui nous est donné à chacun en ce monde pour rêver et dormir, pour vivre et pour mourir. Je déteste les haies, les cloisons et les murs, comme un phalanstérien.

Pour éviter l'humidité, j'ai fait revêtir les parois de cette halle, comme ma mère la nomme, de boiseries de chêne, jusqu'à la hauteur de douze à quinze pieds. Une espèce de tribune, avec deux escaliers, me permet d'arriver aux fenêtres et de jouir de la beauté du paysage, qui est admirable. Mon lit est un simple hamac en fibres d'aloès, suspendu dans un coin. Des divans très bas, d'énormes tapis de tapisserie forment le reste de l'ameublement. A la boiserie sont accrochés des pistolets, des fusils, des masques, des fleurets, des gants, des plastrons, des dumbelles et autres ustensiles de gymnastique. Mon cheval favori est installé à l'angle opposé, dans un box de bois des îles, précaution qui l'empêche de s'abrutir dans la société des palefreniers et le conserve cheval du monde. Le tout est chauffé par une cheminée cyclopéenne, qui mange une voie de bois à

chaque bouchée, et devant laquelle on pourrait mettre un mastodonte à la broche.

Bien entendu, il est d'une truculence outrancière et fait étalage de férocité. Les consolations qu'il adresse au prince de Montbert sont d'une brutalité héroï-comique :

Quelle diable de fantaisie vous avait traversé la cervelle de vous marier, vous qui avez vécu en ménage avec les tigres du Bengale, qui avez eu pour caniches des lions de l'Atlas, et vu, comme don César de Bazan, des femmes jaunes, noires, vertes, bleues, sans compter les nuances intermédiaires ! Qu'auriez-vous fait toute votre vie de cette mince poupée parisienne, et comment votre cosmopolitisme se serait-il arrangé du domicile conjugal ? Bénissez-la au lieu de la maudire, et sans perdre votre temps à la rechercher partout où elle n'est pas, insérez délicatement un cahier ou deux de billets de banque dans votre portefeuille et partons ensemble pour la Chine ; nous ferons un trou dans la fameuse muraille, et nous verrons la réalité des paravents de laque et des tasses de porcelaine. Je me sens une furieuse envie de manger du potage aux nids d'hirondelles, des vers de moelle de sureau en coulis, des nageoires de requin à la sauce au jujube, le tout arrosé de petits verres d'huile de ricin ! Nous aurons une maison peinte en vert pomme et en vermillon, tenue par quelque mandarine sans pieds, avec des yeux circonflexes et des ongles à servir de cure-dents. — Quand attelle-t-on les chevaux à la chaise de poste ?

Dans les déclarations d'amour, voyez quelle furie :

Ah ! quel horrible pays que la France ! Si j'étais en Turquie, je vous enlèverais sur la croupe tigrée de mon cheval barbe, je vous enfermerais dans un harem aux murailles à créneaux, entouré de fossés profonds, hérissé d'une broussaille de cimeterres ; des nègres muets coucheraient sur le seuil de votre chambre, et la nuit, au lieu de chiens, je lâcherais des lions dans les cours !

Oui, Gautier dut beaucoup s'amuser. Les trois amis ne lui faisaient grâce d'aucun cliché : « L'amour est le plus dur de tous les travaux et vous êtes trop paresseux pour travailler, » lui déclare le prince. (N'oublions pas que ce Gau-

tier, qui a écrit « quelque chose comme 300 volumes », était d'une paresse célèbre.) Les autres reproches ne sauraient manquer : « Il est insensible; il ne sait aimer dans la femme que la forme d'art. » Écoutons Irène :

... Et puis ces vilains poètes sont des êtres si positifs ! les poètes ne sont pas poétiques, ma chère... Edgard s'est fait romanesque depuis qu'il m'aime; mais je crois que c'est une hypocrisie, et je me défie de son amour. Edgard est, sans contredit, un homme supérieur, d'un talent admirable, je *juge* qu'il est séduisant, la belle marquise de R... l'a prouvé; mais moi, je ne reconnais pas, dans son amour, cette idéalité que je rêve. Ce n'est pas le regard qu'il aime dans les yeux, c'est la forme pure des paupières, c'est la limpidité des prunelles ; ce n'est pas la finesse et la grâce qui lui plaisent dans un sourire, c'est la correction des contours, c'est la teinte pourpre des lèvres; enfin, pour lui, la beauté de l'âme n'ajoute rien à la beauté.

Que d'entrain aussi à railler Méry, à lui écrire : « Vous, mon cher prince, qui avez vécu en ménage avec les tigres du Bengale, qui avez eu pour caniches des lions de l'Atlas... » Ce Méry était Marseillais. Sans prendre la peine de voyager, il décrivait tous les pays. Il « savait l'Inde, et la la Chine, et l'Afrique, et l'Asie, et l'Australie mieux que s'il les eût visitées dans leurs mystérieuses profondeurs ». Il avait le don de l'improvisation, « il supposait avec une mystérieuse exactitude ». Et quel goût des complications, quelle spontanéité dans le paradoxe. « Il aurait fallu le faire suivre par un sténographe quand il arpentait le portique du temple grec qu'habitait Mme de Girardin, » nous dit Gautier. C'était précisément le temps où les quatre amis composaient la *Croix de Berny*.

II

Dans la lettre dont un passage est cité plus haut, Balzac disait encore à Mme de Girardin : « Bâtissez une forte

charpente. Vous saurez toujours vous éloigner du vulgaire et du convenu. Soyez, dans l'exécution, tour à tour poétique et moqueuse; mais ayez un style égal, et vous franchirez cette désolante distance qu'il est convenu de mettre entre les deux sexes (littérairement parlant), car je suis de ceux qui trouvent que ni Mme de Staël, ni Mme George Sand ne l'ont effacée. »

Balzac se montrait vraiment excessif. Mme de Girardin ne pouvait prétendre à surpasser ni Mme de Staël, ni Mme Sand, même pas à les égaler; et elle n'était pas faite non plus pour bâtir de « fortes charpentes ». Elle a donné des romans sans doute, mais ce ne sont pas de *grands romans.* Ecrits par une femme et destinés à plaire aux femmes, ils ont un air d'élégance et parlent d'amour. Le thème brodé et rebrodé, nuancé de marivaudages, est toujours le même : les jeux de l'amour, ses raffinements, ses complications. Nous ne trouverons guère autre chose dans *Marguerite* et dans *Il ne faut pas jouer avec la douleur.*

Marguerite ou les deux amours parut en 1853, presque en même temps que *Lady Tartuffe.* Le succès fut vif. Le problème sentimental, longuement discuté, souvent jugé invraisemblable, servit de prétexte à d'agréables dissertations. On se récriait : « Est-ce possible? Comment cela se peut-il? »

L'étude psychologique est en effet fort délicate : Mme d'Arzac est une jeune femme languissante et frêle, au cou flexible, au teint transparent. Déjà veuve, elle est sur le point de se remarier avec un cousin, Étienne d'Arzac, qui l'aime tendrement depuis des années. Elle l'aime aussi, elle l'aime avec calme, avec un cœur confiant et heureux. Mais le véritable amour est-il celui qui donne la joie? Non certainement, assure Mme de Girardin, le grand amour, l'amour fatal dévaste la vie. Mme d'Arzac en fera l'expérience de façon cruelle. Elle veut épouser son cousin, elle croit lui avoir donné un sentiment sûr. Mais, « le plus beau, le plus spirituel, le plus élégant de tous les jeunes gens de Paris » lui a voué une folle passion. De ces deux

rivaux qui déchirent son cœur, c'est l'homme généreux qu'elle plaint, qu'elle estime. Elle ne peut supporter l'idée de le trahir; mais le deuxième la subjugue mystérieusement et c'est-lui qui triomphera. Ainsi placée entre un noble ami et un libertin, Marguerite, si fine pourtant, de sentiments si purs, a subi le sort de tant d'autres femmes : elle a cédé à l'attrait le plus dangereux. Ce n'est pas d'ailleurs sans évanouissements, sans langueurs, sans tentatives pour réprimer ses émotions désordonnés. Du moins, si elle ne peut échapper à l'influence redoutable qui s'est insinuée en elle, elle ne s'accordera aucun pardon. Elle mourra. « J'ai bien combattu, mais je n'ai pu vaincre ces deux puissances rivales. Deux amours de natures différentes se sont malgré moi partagé mon cœur : à l'un je n'ai pu résister, à l'autre je ne puis survivre. »

De nos jours, dans *Un Cœur de femme*, M. Paul Bourget a traité de façon moderne un cas identique. Une étude de ce genre exige beaucoup de justesse et de précision dans l'analyse des sentiments. Mme de Girardin n'a pas manqué de ces qualités. Son roman porte sans doute la marque du temps; les amoureux versent trop de larmes et se jettent à genoux avec une ardeur bien passée de mode. Mais que la crise est nettement vue et décrite! Mme de Girardin a la science du cœur féminin, elle en connaît jusqu'aux fibres les plus subtiles. Que de fines remarques sur les scrupules, sur les incohérences apparentes! « En amour, les résolutions héroïques sont toujours celles qu'on adopte, parce qu'elles sont impossibles à tenir. On les prend et l'on satisfait sa conscience; on les abandonne, et l'on contente sa faiblesse; on se persuade que l'on a cédé à la force des choses. » En ce qui concerne les injustices du cœur humain, les observations sont multiples et ingénieuses. « L'amour est l'amour; on n'aime pas quelqu'un pour les services qu'il a pu vous rendre; on aime avec sa nature et ses impressions, et non avec sa reconnaissance et ses souvenirs. » Et encore : « En amour, les bons sentiments portent malheur; loin d'être récompensés, ils sont punis... Si l'amour était doux, bon, commode et plein d'égards, ce

ne serait plus l'amour, ce serait la bienveillance et la charité. »

Certes, Mme de Girardin était une psychologue avertie.

III

Du moins, dans la jolie nouvelle *Il ne faut pas jouer avec la douleur*, le séducteur sera dupe de ses manèges. Mme de Viremont était conquise et ne demandait qu'à l'avouer, mais le bel amoureux a préféré lui faire subir les épreuves les plus cruelles. Et cela par tactique sentimentale. Il se plaît à croire « que les femmes s'attachent par la douleur ». Pour une fois il s'est bien trompé, et c'est Hector, le brave garçon, le noble cœur, qui bénéficiera de sa méprise. Peu s'en est fallu cependant que son dévouement restât ignoré! Le temps pressait, il allait mourir. Dieu merci! l'égoïsme de son rival est venu mettre en lumière ses belles qualités.

En résumé, dans ses romans, Mme de Girardin a montré le même genre de talent que dans ses feuilletons et ses comédies; toujours de fines observations, l'art des détails, une connaissance exercée des milieux mondains. Et maintenant, avons-nous passé en revue tous ses succès, avons-nous cité tous ses titres à l'admiration? Non, certes; au dire de ceux qui l'ont connue, « son véritable triomphe était la conversation ». Si l'auteur en elle était distingué, la femme était incomparable. « Son génie était un de ces génies qu'il faut lire sur la physionomie, dans les yeux et dans le son de la voix, » a écrit Lamartine.

Et c'est ce génie que nous voudrions entrevoir.

CHAPITRE VII

MADAME DE GIRARDIN DANS SON SALON ET PARMI LES SIENS

I. Le salon. — II. Les amis. — III. La famille. — IV. Les derniers jours de Mme de Girardin. — V. Son rôle dans le siècle.

I

Depuis 1830, nous n'avons guère cherché Mme de Girardin qu'à travers ses œuvres. Maintenant regardons-la directement dans son salon, dans sa famille. Voyons-la vivre.

Après son mariage, Mme de Girardin demeura rue Louis-le-Grand, puis rue Saint-Georges, avant de s'établir rue Laffite, dans ce rez-de-chaussée dont ses amis nous ont laissé tant de descriptions. Tout l'appartement était tendu d'un damas de laine vert d'eau qui faisait ressortir son teint de blonde. Elle le quitta en 1842 pour aller s'installer rue de Chaillot, dans un hôtel qui ressemblait à un petit temple. M. de Choiseul, au retour d'un voyage en Grèce, avait fait bâtir ce pavillon sur le modèle de l'Erecthéum. Une salle à manger, un grand salon et un salon plus petit composaient le rez-de-chaussée : c'étaient les appartements de réception. Le matin, les amis s'y présentaient familièrement, et Mme de Girardin quittait son travail pour les accueillir. « Elle était toujours vêtue d'un peignoir

blanc, très large, dont nulle ceinture ne marquait la taille; ses cheveux blonds, dont le poids fatiguait sa tête, flottaient en nappe sur ses épaules. L'été, les intimes de la maison la rejoignaient dans le jardin et s'installaient sur des pliants, à l'abri d'une tente algérienne.

Le salon de Mme de Girardin a été célèbre; c'est par lui surtout qu'elle a régné sur son époque. Comme sa mère, elle avait le don de créer une atmosphère vivifiante. Elle était restée très belle et, dans la robe de velours noir dont elle aimait à se parer, elle eût semblé trop imposante, trop magnifique, si l'éclat de ses yeux et la finesse de son sourire n'eussent rassuré. Elle attirait par l'entrain de sa causerie, par la droiture de son caractère. Auprès d'elle, un courant de confiance et de sympathie s'établissait entre les natures les plus diverses. Elle était vive, prompte à la riposte, mais si enthousiaste, si bonne... « Que souvent, nous dit Gautier, elle nous a consolé de nos défaillances d'artiste, de nos découragements de poète par un de ces mots sentis, par un de ces éloges qui relèvent! Que d'heures pesantes elle nous a rendues légères! Que de fois nous sommes sorti joyeux après être entré chez elle abattu et triste! Vous doutiez de votre esprit, elle vous renvoyait spirituel; vous vous croyiez épuisé, tari, sans idée, elle vous en faisait naître mille. »

Telle était l'influence que Mme de Girardin savait exercer. Le secret de son pouvoir, il faut le chercher dans sa nature généreuse. Elle n'a pas été seulement une femme admirée, elle a été — et c'est bien sa plus grande gloire — une incomparable amie.

II

Elle le savait, elle en était fière et elle apportait toujours plus de zèle à bien servir ceux qu'elle aimait. Son rôle était souvent difficile; entre Emile de Girardin et les écri-

vains qu'elle affectionnait, les relations d'affaires étaient perpétuelles, et aussi les froissements, les accès de dépit. Un directeur de journal se conduit souvent comme un chef de troupe; il parle sec; il est exigeant; et les artistes, d'une sensibilité ombrageuse, acceptent mal cette autorité. Vis-à-vis de Balzac, nous l'avons vu, des difficultés de ce genre avaient presque amené la brouille. Grâce à son art, à son adresse, Mme de Girardin avait reconquis son grand homme, mais bientôt surgirent de nouveaux conflits. Balzac, toujours dans de terribles embarras d'argent, promettait roman sur roman, en touchait le prix et ne livrait sa copie que difficilement. Emile de Girardin prenait un ton impératif; et c'étaient encore des colères, des irritations à calmer. Ces sortes d'ennuis étaient trop fréquentes.

Et cependant Mme de Girardin sut conserver tous ses amis. Parmi les plus assidus, il faut citer Eugène Sue, Gautier, Chassériau, Cabarrus, Alphonse Karr; mais ceux qu'elle préférait à tous, qui faisaient son plus grand orgueil, c'étaient Hugo et Lamartine.

L'un et l'autre elle les connaissait de longue date, elle a été « un chaînon » entre eux. Hugo avait été amené par Soumet dans le salon de Sophie Gay; et Delphine — comme l'appelaient entre eux les poètes — lui rappelait les bons moments de sa jeunesse. La gratitude aussi l'attachait à elle; sans cesse, dans les *Courriers de Paris*, ses œuvres nouvelles étaient commentées, proposées à l'admiration.

Dans l'exil, il ne se désintéressa pas de son amie; et même, parce que les loisirs, la solitude sont propices au rêve, il la vit de loin plus belle que jamais. Elle devint pour lui un symbole : « Quand je pense à la France, et c'est toujours, je pense à vous. Je ne vois pas la patrie en laid comme vous voyez. » Il lui écrit encore : « Donc, face à face avec ce régime, vous continuez l'esprit, la lumière, la poésie, le succès, toutes les grandes traditions de la pensée et de la France. Je vous en remercie au nom de toutes deux. » Au lieu des billets d'autrefois, il lui adresse de longues lettres, et il réclame de promptes réponses, des réponses « de douze pages ».

En septembre 1853, elle est à Jersey pour le voir; elle fait tourner des tables avec lui. Après son départ, la correspondance reprend, plus affectueuse encore que par le passé. « Oui, vous êtes la vraie femme, lui écrit Hugo, parce que vous avez la beauté et le cœur attendri, parce que vous comprenez, parce que vous souriez, parce que vous aimez. Vous êtes la vraie femme, parce que vous enseignez le devoir aux deux sexes, parce que vous savez dire aux hommes où ils doivent diriger leur âme et aux femmes où elles doivent mettre leur cœur. »

Avec Lamartine le ton est autre, plus abandonné, plus confiant. Certes, Mme de Girardin a bien aimé tous ses amis; mais celui-là, elle l'a aimé de façon unique, avec le meilleur de son âme.

Quand il se trouvait à Paris, il venait la voir assidûment. Elle allait l'entendre à la Chambre. On sent bien qu'elle ne se lassait pas de l'écouter et de l'admirer. Mais il vivait surtout dans son Mâconnais, et de là-bas, pendant vingt-cinq ans, il lui a écrit comme à une sœur, une confidente, d'admirables lettres. Pas de contrainte. Il a le goût de l'épanchement; avec l'aisance des êtres nobles qui n'ont rien à cacher d'eux-mêmes, il dit ses rêves, ses pures ambitions politiques, ses soucis d'argent. Le mauvais état de ses finances le jette souvent dans l'abattement : « S'il me fallait vendre une terre, je me sentirais déraciné. Ce serait comme vendre mon père et ma mère et moi-même dans tout mon passé. Cela me rend triste quelquefois, et j'embrasse mes arbres pour qu'on ne nous sépare pas. » Devant elle, il s'abandonne à la mobilité de son humeur : parfois il mène une « délicieuse vie », il a « déposé le fardeau des cent mille pensées qu'on porte à Paris », il se « sent les épaules légères ». A d'autres moments son âme nage en pleine espérance : « A propos, on m'a reçu partout comme député et comme poète avec un enthousiasme de politesse et de bon augure inouïs. L'autre jour, à Arles, à peine étais-je arrivé, le peuple se presse sur la place et m'appelle au balcon pour me faire discours et sérénades. » (Ceci se passait

n 1840.) Aux jours de lutte politique, il réclame son aide: Un service! un service d'amie! Il faut que vous m'ob-:niez de la *Presse* l'insertion de dix lignes; » il lui nvoie des vers, des discours. Puis viennent les accès de ıélancolie : « Je suis plus triste que jamais, triste de cœur, 'esprit, d'âme et d'affaires... Cependant je ne vous de-ıande pas de pitié. Il y a tant de malheureux! Et la pitié st si pénible! Mais je vous demande avec confiance cette ɔis un souvenir quelquefois d'une ligne. »

Quant aux lettres qu'il recevait d'elle, quelques-unes eulement nous ont été conservées. En voici une qu'elle lui dressait en 1831, alors qu'il préparait son fameux voyage n Orient :

« Que je déteste les voyageurs, les gens qui voyagent our voyager! Qu'il y a d'inquiétudes dans un cœur capa-le de cette passion! Je ne comprends un départ que lors-u'on fuit ou qu'on rejoint quelqu'un qui vous trahit ou ui vous aime. Lord Byron, en quittant l'Angleterre, où il tait méconnu, persécuté, fuyait des ennemis, une patrie ngrate, qui n'avait plus de charmes pour lui; mais vous, u'allez-vous faire si loin? Chercher des inspirations; n'en vez-vous pas à revendre? Quelles images, quels souvenirs uelles couleurs étrangères peuvent ajouter à votre talent, lont le plus grand mérite est d'être vous, dont l'individua-ité est toute la puissance, toute la grâce! Pourquoi quitter vec dépit un pays où l'on vous admire, où vous avez tant l'amis, et cela pour une terre classique et rebattue dont on ıe veut plus entendre parler, pour de vieux souvenirs anés par tous les mauvais poètes et que tout votre génie ıe pourrait rajeunir? Je suis si indignée, si affligée de otre départ, que je fais vœu de ne rien lire de ce que vous crirez pendant cette longue absence : je ne veux plus de éonidas, de l'Eurotas, ni d'Epaminondas. Je sens que je ne ardonnerai jamais à ces vieilles *perruques* de héros d'avoir té abandonnée pour eux. Mais je ne puis croire que tout oit encore décidé : n'y a-t-il donc dans le monde des obs-acles que pour ce qu'on désire? ne s'en trouverait-il pas pour ce malheureux voyage qui me désole? Ah! si j'étais

reine, qu'un ordre serait vite donné pour vous retenir! ce n'est pas la peine de mort que j'abolirais, c'est l'exil. »

Lamartine aimait les lettres de Mme de Girardin, mais il leur faisait un reproche : « Il y a encore trop d'esprit. » Néanmoins, elle devait aussi lui confier beaucoup de ses peines; cela se sent bien à travers ce qu'il lui écrit. Lisons une lettre de lui, datée du 25 juillet 1841. Dans celle-là nous verrons vraiment quelle amitié les a unis, amitié si belle et si noble :

Au château de Monceaux, 25 juillet 1841.

Je réponds, courrier par courrier, comme à mes flatteurs ou à mes commettants. N'êtes-vous pas le plus flatteur de mes flatteurs, si vous êtes peut-être celui par qui j'aimerais le plus à être flatté?

Vous êtes triste, mais vous êtes jeune. Cela passera. Moi, je mûris, si je ne vieillis pas encore, et les cheveux blanchissants m'avertissent que mes tristesses sont sans consolation future dans ce misérable monde, mal éclairé par la lune et mal chauffé par le soleil. A propos de toutes nos tristesses, voulez-vous savoir mon opinion, comme on dit parlementairement : c'est qu'un quart d'heure d'amour vaut mieux que dix siècles de gloire, et qu'une minute de vertu, de prière, de sacrifice, d'élan enthousiaste de l'âme à Dieu vaut mieux même qu'un siècle d'amour. Je ne suis pas toujours mes opinions, mais enfin les voilà. C'est peut-être une opinion consolante à l'âge où, même sans vertu, il faut *avoir l'air* de renoncer à l'amour, sous peine d'aimer tout seul, c'est-à-dire de faire la chose la plus belle et la plus ridicule des choses de ce monde.

Parlons d'autres choses moins belles. — L'homme est venu. Il a examiné mes terres. Il les a trouvées très larges et très bien cultivées. Il a compris enfin, m'a-t-il assuré, ce mot mystérieux du *Courrier de Paris :* « Lamartine, le premier agriculteur de France. » Vous croyiez badiner. Eh bien! il l'a pris au sérieux en voyant mes vignes et mes familles heureuses et bien gouvernées de vignerons. Me prêtera-t-il sur cette valeur morale et me prêtera-t-il à un intérêt moral aussi? C'est là toute la question. Il me dira son mot dans un mois. Mais j'ai peu de foi dans

les mots qu'on ne dit pas tout de suite. En attendant, et comme je suis à quelques mois de ma perte financière, je vais aller à Genève un de ces jours passer six jours et voir si je trouverai là un appui qui ne me perce pas la main. Je ne saurai donc que dans un mois si et quand j'irai à Paris.

Allez dans vos montagnes ou venez dans les miennes, ce qui serait mieux. Moquez-vous du monde et vivez de vous. Vous avez plus de vie morale et pensante que ces tourbillons de poupées dont vous vous laissez ennuyer, et vous appelez cela vous occuper. Vous aurez cinq ou six jours tristes, et puis les sources qui sont en vous couleront, et vous penserez, sentirez, écrirez, rêverez des choses sublimes et vous direz anathème au mois d'hiver qui viendra vous déranger. Ce qui n'est pas en nous n'est pas. Cherchons seulement ce qui est.

A votre place, je ferais un grand livre de philosophie humaine ou mondaine dans le genre de *l'Allemagne* de Mme de Staël. Vous êtes à sa hauteur maintenant, plus la poésie. Prenez votre sérieux tout à fait; ne touchez plus dans le journal la corde demi-sérieuse de l'esprit. La gaieté est amusante, mais, au fond, c'est une jolie grimace. Qu'y a-t-il de gai dans le ciel et sur la terre? Le bonheur est triste lui-même quand il est complet, car l'infini est sublime, et le sublime n'est pas gai.

Quant à moi, ce que je fais? Rien du tout. Je vois mourir, je vois pleurer, je vois aimer; je vois ce qui s'aime lentement déchiré par la mort. J'ai dans le cœur mille abîmes qui se couvrent de silence et d'indifférence, et je sens les années se raccourcir et couvrir de l'ombre suprême les dernières choses éclatantes que j'aurais aimé à cueillir. Et puis voilà! comme on dit ici. Adieu et bonne amitié.

Puisque Lamartine se montrait ainsi à Mme de Girardin avec ses sincères tristesses, avec toutes ses oscillations d'âme, c'est qu'elle était digne de telles confidences. Et cependant elle aurait voulu davantage encore. Si affectueux que fussent leurs rapports, ils lui laissaient une sorte de regret. Dans son testament même — nous le verrons — elle n'a pas caché cette déception; mais, selon le mot de Lamartine, elle ne pouvait rien reprocher qu' « au malentendu de leurs deux existences ». Quand elle était jeune, il dut se montrer réservé, parce qu'il la respectait infiniment et qu'il aurait craint de la compromettre; plus tard, en 1848, ce fut la

politique qui se mit entre eux. Émile de Girardin criblait d'attaques les membres du gouvernement provisoire; et Lamartine, en fréquentant la rue de Chaillot comme par le passé, aurait paru trahir sa cause. Mais rien ne changea pour cela dans ses sentiments personnels, il resta son ami *quand même*. Et comme autrefois, il aurait pu lui écrire avec une pleine sincérité : « J'aime mieux une femme qui m'aime comme vous que deux femmes qui m'adorent. »

III

Si les amitiés ne suffisent pas à remplir un cœur, les affections de famille peuvent l'apaiser et le combler. Elles sont l'essentiel du bonheur. Dans quelle mesure Mme de Girardin semble-t-elle les avoir connues?

Elle a beaucoup aimé sa mère. Sophie Gay, qui mourut seulement en 1852, sut rester jusqu'au dernier jour active, entourée, entreprenante de goût et d'humeur. Sous le gouvernement de Juillet, elle fit paraître une suite de romans historiques : *la Duchesse de Châteauroux*, *Hortense de Mancini*, *le Comte de Guiche*, *Marie d'Orléans*, puis *Eléonore*. Elle écrivit aussi le *Courrier de Versailles*, qui était une sorte d'imitation, piquante et gaie, du *Courrier de Paris*. Mais ses succès lui importaient peu; depuis des années, c'était en sa fille qu'elle mettait son amour-propre. Elle l'aimait avec enthousiasme.

Elle eut « cet art si rare de vieillir », a écrit Théophile Gautier; et nous serions tentés de dire : « N'eut-elle pas plutôt l'art de rester jeune? » Même dans ses dernières années, alors que les souffrances physiques altéraient ses forces, elle était partout : le matin à Versailles, — du moins dans la belle saison, — car elle « aimait les grands bois, les eaux, les jardins, les exercices champêtres, la culture des fleurs, la pêche à la ligne »; le soir, à Paris, toujours bien mise, toujours spirituelle.

Pour vivre, il lui fallait l'excitation de la causerie, le plaisir des yeux, de l'intelligence. Comme par le passé, elle voyait, elle entendait et connaissait tout. On la trouva un jour « toute seule, mêlée à l'auditoire de Pétin, qui exposait alors, au Palais-Royal, les principes de la navigation aérienne; elle se faisait expliquer tous les détails et suivait les théories de l'inventeur avec une attention juvénile ». Il n'était pas de pièces nouvelles, de livres, de tableaux, dont elle ne pût parler. « Elle suivait les premières représentations avec plus d'exactitude qu'un feuilletoniste. » Elle était restée souple de mouvements, enjouée d'humeur et paradoxale. Ne se plaisait-elle pas à prétendre « que le plus bel âge de la femme était soixante ans »? « A cet âge, disait-elle, plus de vanités, plus de soucis, plus de jalousies féminines, plus de tourments, plus de regrets. On jouit de tout avec une sérénité charmante, des arts, de la nature, des amitiés; une coiffure, une robe ne vous font pas manquer l'ouverture du *Prophète*, et l'on peut se promener dans les bois sans songer aux rendez-vous ni aux dieux sylvains. »

Elle vit venir la mort sans effroi, avec une douce philosophie. Seulement, elle ne voulait pas que *cette demoiselle* la trouvât seule. Mme de Girardin devait lui survivre trois ans à peine.

Sophie Gay avait eu cinq enfants : de son premier mariage une fille, qui était devenue duchesse de Canclaux; de sa seconde union, trois filles et un fils. Mme de Girardin a aimé son frère et ses sœurs, tout particulièrement une de ses sœurs, celle qui avait épousé le comte O'Donnel. C'était une femme aimable et jolie, au regard vif et bienveillant. Elle aussi avait de l'esprit; et bien des fois elle a fourni au vicomte de Launay des anecdotes et des traits plaisants. Elle aimait le monde; « à son insu et malgré elle, c'était la vie et le charme des salons parisiens ». Balzac, dont elle avait fait la conquête, ne trouvait pas pour elle assez de louanges. Malheureusement, elle mourut jeune, en août 1841. Puis vinrent d'autres deuils : en l'espace de quelques mois, Mme de Girardin perdit successivement

son beau-frère M. de Canclaux et son frère. Ce dernier avait été blessé mortellement, le 11 mai 1842, sous les murs de Constantine.

Quant à son mari, Mme de Girardin l'aima certainement. S'il ne lui donna pas tout ce que son cœur aurait souhaité, elle eut le courage de ne rien montrer de ses déceptions. Ce qui est sûr, c'est qu'elle l'admirait; et puis elle se faisait de son devoir une idée très noble. Chaque fois qu'Emile de Girardin eut à soutenir de rudes assauts, elle fut près de lui pour le défendre, pour plaider hautement sa cause. Or, Emile de Girardin était sans cesse pris à parti. Le succès de la *Presse*, la mort de Carrel et aussi des spéculations fort discutées lui avaient valu beaucoup d'ennemis. Alors qu'en 1834 il était entré à la Chambre sans difficultés, en 1837 son élection ne fut validée qu'après des pourparlers laborieux. Sa nationalité française était contestée; si bien que le comte Alexandre de Girardin dut être entendu par le bureau chargé de vérifier les pouvoirs de son fils. Le 4 mars 1839, il fut réélu; mais le 13 avril suivant, par un vote au scrutin secret, la Chambre refusait de l'admettre. Une fois encore, son titre de Français était mis en doute. Mme de Girardin fut atteinte non seulement dans son affection, mais encore dans son sentiment patriotique. Aussi le plaidoyer qu'elle voulut écrire au lendemain de cette injustice est-il vibrant d'indignation. Parcourons-en quelques fragments; ils nous donneront la note des pièces de ce genre :

LE VOTE DU 13 AVRIL 1839

> Non, l'accent étranger, le plus tendre lui-même,
> Attristerait pour moi jusqu'au mot je vous aime!
>
> *Le Retour*. — Mlle Delphine Gay.

Un homme avait grandi dans une lutte infâme.
Il ne possédait rien que l'amour d'une femme.

Mais tous deux bien armés, se tenant par la main,
Ils suivaient dans la vie un périlleux chemin.
En célébrant l'honneur d'une patrie aimée,
Elle s'était acquis un peu de renommée ;
Et le doux nom de France, effroi de l'univers,
D'un reflet glorieux avait paré ses vers.
Elle avait de ces cœurs que séduit le courage,
Elle avait de ces voix que fait chanter l'orage ;
Il était sans parents, sans nom et sans appui,
Il était seul et fier, elle courut à lui.

C'est alors qu'il rêva la fortune pour elle ;
Mais à ses vœux ardents la fortune rebelle,
D'un chimérique espoir le berçant chaque jour,
Le cherchait, le flattait, le fuyait tour à tour.
Pour l'or qu'on leur suppose au mépris on les livre,
Et tous deux en s'aidant ils travaillent pour vivre ;
Et le travail fleurit leur modeste maison,
Et la muse a brisé sa lyre par raison.
Mais lui, que de courage ! et que de fois l'aurore
Sur sa table courbé le retrouvait encore !
Il appelait ennuis ce qu'on nomme loisirs ;
Car le travail était le seul de ses plaisirs.
Nourri dans le silence et dans l'inquiétude,
Comme sa seule mère il chérissait l'étude.
S'il aimait à soumettre un cheval indompté,
C'était là son repos et non sa vanité ;
Mais il fuyait le monde, et sa grave parole
Se pliait avec peine au langage frivole.
Aux fêtes de la cour on ne le voyait pas :
Il n'allait chez le roi que les jours d'attentats,
Que les jours où la mort menaçait sa personne,
Que les jours où l'orgueil menaçait sa couronne.
Il ne l'encensait point par de flatteurs discours,
Et, sans lui rendre hommage, il lui portait secours.

Jeune, traînant le poids d'une pensée amère,
Au malheur préparé par l'oubli d'une mère,
Comme tous les grands cœurs, nés pour les grands combats,
Il a des ennemis, mieux encor, des ingrats.
Mais ce destin n'a rien dont sa raison s'étonne...

20 avril 1839.

En 1848, Mme de Girardin montra plus de véhémence encore, et sa colère l'emporta trop loin. La pièce intitulée : *24 juin – 24 novembre*, et dirigée contre le général Cavaignac, fut considérée comme regrettable. « Il faut effacer ces vers de son œuvre, a dit Lamartine, car la plus petite vengeance ne monte pas au ciel avec nous. »

N'oublions pas qu'au point de vue politique, Émile de Girardin a été l'objet de beaucoup d'attaques. Ses idées étaient versatiles, peut-être trop souples. Ceux-là mêmes qui admiraient le plus son talent ne lui auraient pas donné pleine confiance; aussi, et bien qu'il ait fait successivement des avances à la monarchie constitutionnelle, à la république, à l'empire, il ne put se faire adopter franchement par aucun régime. Par principe, il était indifférent à la forme de gouvernement; il l'acceptait comme un fait et se donnait seulement pour but de l'améliorer. Cette théorie avait cela de bon qu'elle lui permettait tous les ralliements. En réalité, dans ses idées comme dans sa conduite, Émile de Girardin était essentiellement un homme d'affaires.

De tout cela, sa femme souffrit certainement. Elle souffrit plus encore de n'être pas mère. Elle avait toujours beaucoup aimé les enfants; jeune fille, elle s'occupait de ses neveux; elle les soignait dans leurs maladies; elle composait pour eux des histoires qu'elle a réunies, peu de temps après son mariage, en un petit volume : *Contes d'une vieille fille à ses neveux*. Selon le mot de George Sand : « Elle était mère dans son cœur et dans ses entrailles. » Elle a d'ailleurs su le prouver dans des circonstances pénibles. Un jour, son mari lui amena un petit enfant qu'il avait eu d'une autre femme. Son orgueil ne protesta pas; simple et loyale comme toujours, elle n'eut qu'une phrase tremblante d'émotion : « Merci pour cette marque de confiance. » « Elle adopta l'enfant et l'aima comme s'il avait été son propre fils. »

IV

Mme de Girardin avait vu le succès de *la Joie fait peur* et du *Chapeau de l'horloger.* Au commencement de l'année suivante, elle préparait de nouvelles œuvres; mais depuis quelque temps « sa beauté avait pris un caractère de grandeur et de mélancolie singulier ». Un mal terrible (un cancer à l'estomac) ravageait ses forces. Toujours vaillante, elle dissimulait ses tortures; et devant ses amis, elle était calme, elle « donnait l'illusion d'une convalescence »; parfois, elle essayait même de se ranimer. Méry, qui la vit dans un de ces moments, a tracé d'elle ce portrait ému : « Elle avait son noble visage un peu amaigri, et ses grands yeux bleus brûlaient du feu de la fièvre. Elle ne mangeait pas, et emportée par la verve, elle eut un tel accès d'inspiration, que nul de nous n'avait jamais vu ni entendu rien de pareil, et ne le verra ni ne l'entendra plus. Elle passait d'un sujet à l'autre, laissant sur toute chose une trace lumineuse, tantôt brillante comme Rivarol, tantôt mordante comme Champfort, souvent poétique comme Corinne. Nous étions tous dans l'admiration, et lorsqu'on se leva : — Qu'elle est belle et que d'esprit! dit George Sand, qui était restée silencieuse devant cette improvisation étonnante où se mêlaient la fièvre, l'esprit et le génie. »

Aussi ses amis ne pouvaient-ils croire qu'elle dût sitôt leur être prise. Ils rêvaient pour elle « une vieillesse majestueuse, pleine de jours, d'œuvres et de gloire ». Elle les écoutait doucement, depuis si longtemps elle dissimulait ses tristesses sous « sa courageuse gaîté ». La veille de sa mort, Lamartine, alarmé par de mauvaises nouvelles, accourut chez elle; et il la trouva « peu changée », les traits détendus, admirable de sérénité. Elle était couchée à demi sur un canapé, auprès d'une porte-fenêtre ouverte sur une petite cour. Mme Sand et un jeune écrivain, Paulin de

Limayrac, étaient assis à ses côtés. « La conversation fut légère, souriante, affectueuse. » Les amis se retirèrent « un à un sans bruit », emportant « une belle espérance ». Le lendemain — c'était le 29 juin 1855 — elle était morte.

La mort, elle l'avait attendue avec une noble simplicité. Elle tenait si peu à la vie. Malgré les affections chères qui l'y rattachaient, elle se sentait seule; ce qu'elle n'avait plus, c'était cette communion avec son époque, qui avait été la joie de sa jeunesse. Depuis des années, elle voyait se former une génération positive, prête à réagir contre les œuvres et les sentiments qu'elle avait le plus admirés; aussi ce temps ne lui plaisait plus.

Elle était chrétienne. Elle aimait la force et la douceur de la religion. En toute occasion elle avait su le dire hautement, et même dans les *Courriers de Paris :* « Quoi de plus consolant, de plus sublime que cette pensée que chaque privation nous est comptée et nous rachète une faute? Oh! qu'elle est généreuse cette religion, qui d'un sacrifice nous fait une espérance; qui nous montre toujours après la nuit, et même à cause de la nuit, un beau jour; qui nous promet le bonheur comme une conséquence des larmes; qui nous fait d'un revers un gage de triomphe, et nous dit : Souffrir, c'est mériter. »

Ces lignes sont de 1837; plus tard, lorsque Mme de Girardin eut la science de la douleur, elle reprit bien des fois cette méditation. Voici une note qui fut trouvée dans son album, sous les dates mars 1841-juillet 1851, et qui résume sa philosophie.

La mort n'égalise rien : à sa dernière heure, l'homme qui a lâchement vécu n'est pas l'égal de celui qui a vécu noblement. A son dernier soupir, l'homme dont l'existence est douce et belle n'est pas non plus l'égal de celui qui a souffert toujours. Les vertus sont des titres, les souffrances sont des droits. On ne s'améliore pas en vain; on ne souffre pas inutilement. Dieu est un maître équitable qui récompense chacun selon ses œuvres et surtout selon ses peines. Heureuse l'âme qui a l'intelligence de ses douleurs; pour elle, les larmes ont un langage qu'elle comprend, le désespoir a des promesses qu'elle écoute.

Oh ! qui de nous ne l'a senti, qu'en nous frappant Dieu s'engage et qu'il est de certains chagrins, tourments inouïs, insupportables, horribles, qui le compromettent avec nous pour l'éternité.

Non, ceux qui auront toujours ignoré ces affreuses peines ne seront pas, au jour du jugement dernier, les égaux de ceux qui les auront connues et dévorées.

Ainsi cette femme, en apparence vouée au monde, savait trouver un refuge dans de hautes et larges pensées. Pour « vivre noblement », elle gardait au fond de son cœur la confiance en Dieu, l'amour des grands devoirs humains. La mort ne pouvait la surprendre. Dès le 8 août 1844, elle avait donné le détail de ses volontés dans ce testament :

Je ne veux pas qu'on ouvre mon corps. — Je veux être enterrée dans le cimetière de la paroisse où je mourrai. — Si je meurs hors de France, on coupera mes cheveux, on les rapportera à ma famille. — Si l'on peut rapporter mon corps sans l'embaumer, on le rapportera, mais je ne veux pas qu'on le touche. — Si je meurs au printemps, on mettra quelques fleurs autour de mon cercueil sur le corbillard. — On mettra sur ma tombe une croix pour seul ornement. — Je nomme Émile de Girardin, mon mari, mon légataire universel et mon exécuteur testamentaire. — Ma famille n'a rien à réclamer de lui, je ne lui ai rien apporté en mariage. Je n'ai que la propriété de mes œuvres, je la lui donne. — J'adopte pour mon fils, Alexandre ; toute ma maison et ma famille m'ont vu donner des soins à cet enfant, qui a cinq ans aujourd'hui. — Je prie Émile de faire, en mon nom, présent à Anatole O'Donnel, mon neveu, et à Paul Garre, mon filleul et neveu, d'une somme de cinq mille francs à chacun. — J'estime à dix mille francs la moitié de la valeur de mes ouvrages pendant vingt ans, savoir : dix mille francs à mes neveux, dix mille francs à mon mari.

Delphine GAY DE GIRARDIN.

Dans une lettre jointe à ce testament, Mme de Girardin adressait à M. de Lamartine quelques mélancoliques reproches. Elle le priait aussi d'achever son poème religieux de la *Madeleine*.

V

« Quand le bruit de cette mort se répandit dans Paris, on crut sentir que le niveau d'intelligence, de sentiment et de gloire du siècle avait baissé en une nuit d'une grande âme. » A ses obsèques « les salons mornes où tout le siècle avait passé sous le charme de son entretien et surtout de sa bonté, les cours, le jardin, l'avenue même des Champs-Élysées, n'étaient pas assez vastes pour contenir l'immense concours d'hommes de cœur et d'hommes de nom qui se rencontraient, sans s'être concertés, au pied de ce cercueil ».

Ses amis lui ont consacré des pages attendries; mais entre tous, Hugo, dans un beau poème des *Contemplations*, Lamartine, dans la plus pieuse des biographies, l'ont gardée vivante pour nous.

Que laissait-elle encore? des œuvres, une image, un exemple. Dans ce siècle, dont elle restera « la Sévigné » par ses chroniques étincelantes, elle est une magnifique incarnation de courage et de poésie. Et puis, elle nous apparaît si française! Française, elle l'est par son goût sûr et délicat. Ni les succès, ni les travaux intellectuels ne desséchèrent jamais son cœur. Elle se plaisait à dire que « le bonheur n'est pas une grosse belle pierre précieuse qu'il est impossible de trouver... que le bonheur, c'est une mosaïque composée de mille petites pierres. » En un mot, elle sut rester femme. « Oh! les femmes! les femmes! Elles ne comprennent point leur vocation; elles ne savent point que leur premier intérêt, leur premier devoir est d'être séduisantes. Qu'elles s'instruisent... bien, mais qu'elles ne négligent pas pour s'instruire ce qui doit faire leur véritable attrait. »

De toutes les choses belles et captivantes que nous avons admirées en Mme de Girardin, la plus précieuse, ne serait-ce pas ce secret de plaire?

FIN

BIBLIOGRAPHIE

LISTE GÉNÉRALE DES ŒUVRES DE Mme DE GIRARDIN

Voici, dans l'ordre de la publication, la liste générale des ouvrages de Mme de Girardin. (Cette liste a été dressée par M. G. d'Heilly.)

1822. Le dévouement des médecins français et des sœurs de Sainte-Camille pendant la peste de Barcelone.

1824. *Essais poétiques.* Le volume a été réimprimé l'année suivante. La première édition est devenue une rareté. On y voit une lyre en guise de fleuron.

1825. *Chant du Sacre* ou *la Vision de Jeanne d'Arc*, in-8°.
— *La Quête*, pièce de vers composée et vendue au profit du comité de secours pour la Grèce.

1826. *Elgise*, poème en quatre récits.

1827. *Le Dernier jour de Pompéi*, poème en un seul chant écrit à Naples.
— *Le Retour des Romains captifs à Alger*, petite pièce datée de Rome (décembre).

1828. *Le Retour.*
— *La Pèlerine*, pièce offerte à la reine Hortense.

1830. *La Prise d'Alger*, datée de Villiers-sur-Orge, 11 juillet, et qui valut à l'auteur la suppression de la pension que lui faisait Charles X.

— *Les Serments*, hommage aux trois Écoles (11 août 1830).

1831. *Le Lorgnon*. Chez Gosselin, 2 vol. in-12.

— *Contes d'une vieille fille à ses neveux* (9 contes). 2 vol. in-18 avec vignette. Chez Gosselin.

1833. *Qu'on est heureux d'être curé*. Stances pastorales. Chez Barbes, in-8° de 16 pages.

— *Napoline*, poème en quatre chants. Gosselin, in-8°.

1835. *Le Marquis de Pontanges*, roman. Dumont, 2 vol. in-8°.

— *Aux jeunes filles*, petite pièce poétique.

1836. *La Canne de M. de Balzac*, roman. Dumont, in-8°.

C'est au mois de septembre de cette même année qu'elle commence, dans la *Presse*, la publication des *Lettres parisiennes*.

1839. *Le Vote du 13 avril*, protestation contre l'exclusion prononcée par la Chambre contre son mari (datée du 20 avril).

1840. *L'Ecole des journalistes*, pièce en cinq actes, en vers, reçue au Théâtre-Français le 21 octobre 1839 et défendue par la censure. Deux éditions de suite chez Dumont.

1842. *Poésies complètes*. Charpentier, in-18, dans le format qu'il inaugurait alors.

1843. *Lettres parisiennes*. Charpentier, in-18. C'est le recueil de cinquante-sept lettres parues dans la *Presse*, sous le titre de *Courrier de Paris*, dans les années 1836-1837, 1838-1839, sous le pseudonyme du *vicomte Charles de Launay*.

— *Judith*, tragédie en trois actes, jouée au Théâtre-Français le 24 avril. Elle fut publiée chez Tresse, 1843, in-8°.

1846. *La Croix de Berny*, roman par lettres composé en collaboration avec Th. Gautier, Méry, Jules Sandeau. 2 vol. in-8°, chez Berquet et Pélion.

1847. *Cléopâtre*, tragédie en cinq actes, jouée au Théâtre-Français le 13 novembre.

1848. Mme de Girardin cesse d'écrire pour la *Presse* le *Courrier de Paris*. Ces feuilletons épars ont été depuis réunis en volumes. L'édition qu'en a donnée Michel Lévy, en 1856, est la plus complète. Elle comprend cent soixante-quinze lettres choisies.

— *Le 24 juin et le 24 novembre*, pièce de vers dirigée contre le général Cavaignac.

1851. *C'est la faute du mari*, proverbe en un acte et en vers, joué au Théâtre-Français le 1er mai. Publié par Michel Lévy.

1853. *Lady Tartuffe*, comédie en cinq actes, en prose, jouée au Théâtre-Français le 10 février. Michel Lévy, in-18.

— *Marguerite ou les deux amours*, roman. Un vol. in-18. Michel Lévy.

— *Il ne faut pas jouer avec la douleur*, nouvelle. Chez Michel Lévy, in-32, puis in-18.

Sous le titre *Nouvelles*, le même éditeur a réuni en un seul volume *le Lorgnon, la Canne de M. de Balzac* et *Il ne faut pas jouer avec la douleur.*

1854. *La Joie fait peur*, comédie en un acte, jouée au Théâtre-Français le 25 février. Chez Michel Lévy, in-18.

— *Le Chapeau de l'horloger*, comédie en un acte, jouée au Gymnase le 16 décembre. Chez Michel Lévy, in-18.

1856. *Une femme qui déteste son mari*, comédie posthume en un acte, jouée au Gymnase le 10 octobre. Chez Michel Lévy, in-18.

Les Ridicules pernicieux, comédie en cinq actes, en vers, restée inachevée et inédite.

ÉDITIONS COMPLÈTES

Les œuvres complètes de Mme de Girardin ont été publiées en trois éditions successives. L'une, à la Librairie Nouvelle, en 1855, n'a pas été achevée ; une autre, chez Michel Lévy, en 1856 et dans les années suivantes, donne toutes les œuvres, sauf le théâtre. Cette édition comprend quatre volumes de *Lettres parisiennes*, un volume de poésies, un volume de contes, *la Croix de Berny* et cinq volumes de romans.

Une autre édition, la seule complète puisqu'elle donne le théâtre, est celle de MM. Plon. Elle comprend six très beaux volumes in-8°. Un très beau et très ressemblant portrait de Mme de Girardin, gravé par L. Flameng, d'après Chassériau, est placé en tête du premier volume. Cette édition est ainsi divisée : *Lettres parisiennes*, 2 volumes ; *Poésies*, un volume ; *Théâtre*, un volume ; *Contes et nouvelles*, un volume ; *Romans*, un volume.

BIOGRAPHIE

1° LAMARTINE, *Cours familier de littérature.* Entretien II. Étude très belle, très émouvante. Notice intime écrite par un poète et un ami.

2° Théophile GAUTIER, *Portraits contemporains.* Ces pages se trouvent également au début du premier volume des *Lettres parisiennes* (édition Michel Lévy) et en tête du premier volume de l'édition Plon. C'est aussi l'œuvre d'un ami, d'un admirateur. Beaucoup de détails intimes et de souvenirs personnels.

3° G. d'HEILLY, *Madame de Girardin, sa vie et ses œuvres.*

4° SAINTE-BEUVE, *Causeries du lundi,* III, L, étude sans bienveillance.

5° Imbert DE SAINT-AMAND, *Madame de Girardin.* Un grand nombre de lettres inédites de Lamartine, de Chateaubriand, de Mlle Rachel.

6° Léon SÉCHÉ, *Delphine Gay.* Mme de Girardin dans ses rapports avec Lamartine, Victor Hugo, Balzac, Rachel, Jules Sandeau, Dumas, Eugène Sue et George Sand. Livre très documenté, d'un grand intérêt. Comme tous les ouvrages de M. Léon Séché, il fournit des renseignements précieux.

ÉTUDES SUR Mme DE GIRARDIN

MIRECOURT, *les Contemporains,* beaucoup d'anecdotes non contrôlées.

BARBEY D'AUREVILLY, *les Œuvres et les hommes,* III.

HOUSSAYE, *les Confessions,* II.

Léon SÉCHÉ, *le Cénacle de la muse française.*

ÉTUDES SUR Mme SOPHIE GAY

SAINTE-BEUVE, *Causeries du lundi,* VI, L.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE III

L'évolution poétique. Mme de Girardin jusqu'aux « Lettres Parisiennes ».

CHAPITRE IV

Les Lettres Parisiennes.

LES LETTRES PARISIENNES

